



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

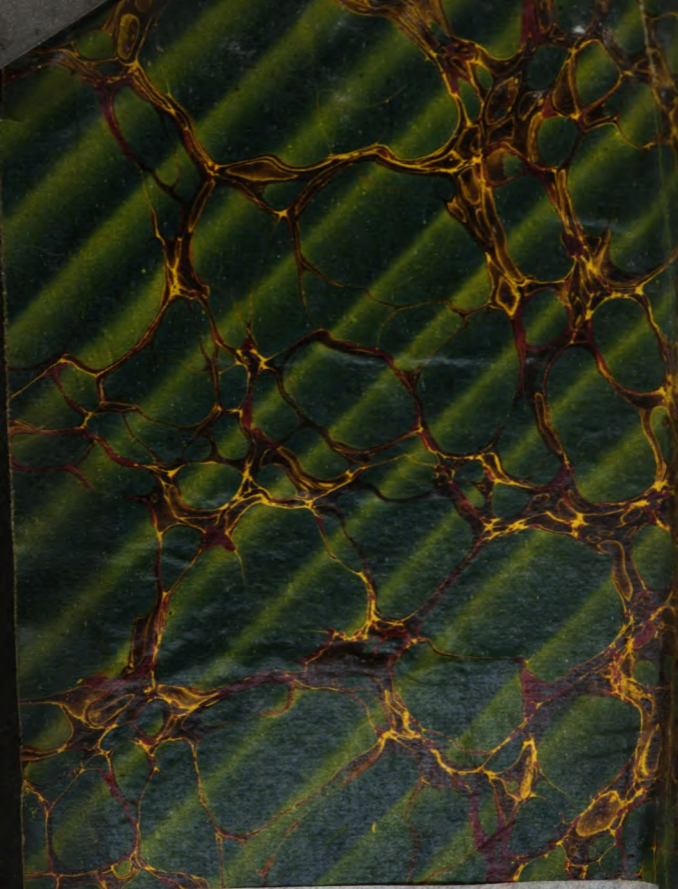
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google





A 56770

**BIBLIOTHÈQUE DES AMES INTÉRIEURES.**

---

**LE GUIDE DE LA VRAIE PIÉTÉ.**

---

## A la même Librairie.

### BIBLIOTHÈQUE DES ÂMES INTÉRIEURES (\*)

Par le R. P. HUGUET, Mariste.

Le célèbre auteur du beau livre : *Tout pour Jésus*, le R. P. Faber, supérieur de l'Oratoire de Londres, a recommandé d'une manière bien flatteuse dans son dernier ouvrage la *Bibliothèque des âmes intérieures*, dont il s'est vendu en peu d'années plus de soixante-dix mille volumes.

**Délassements permis** aux personnes pieuses.

**Guide de la vraie piété** au milieu du monde.

**Elévations sur l'Eucharistie.**

**Délices de l'oraison**, ou Instructions pratiques sur la prière.

**Livre de Messe des âmes pieuses.**

**Pensées consolantes de saint François de Sales.**

**Bouclier des enfants de Marie**, ou Instructions sur la confiance en la sainte Vierge et sur ses divers Scapulaires.

**Mois de Marie des âmes intérieures.**

**Gloires et Vertus de saint Joseph**, ou Méditations pour le mois de mars et tous les mercredis de l'année.

**Grandeurs de saint Joseph.**

**Pouvoir de saint Joseph.**

**Mois du sacré Cœur des âmes intérieures.**

**L'Eucharistie méditée**, ou Jésus mon amour et ma vie.

**Vertus eucharistiques**, ou l'Âme fidèle sanctifiée par la communion fréquente.

**Trésor des Associés du Sacré Cœur de Jésus**, ou le Premier Vendredi de chaque mois sanctifié par la méditation et la communion.

**Grandeurs et humiliations de Jésus-Christ** dans la sainte Eucharistie; par Mgr Godeau, évêque de Vence.

**Le Livre du Cœur**, ou Notre amour pour Jésus et Marie.

**Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise**, ou Exercices spirituels et pratiques pour une retraite de huit jours, etc.

**L'Âme réparatrice** dans la voie du Calvaire.

**Manuel eucharistique**, ou Nouvelles Visites à Notre Seigneur Jésus-Christ dans le saint Sacrement; par M. l'abbé Reynaud. Approuvé par Mgr l'évêque de Grenoble.

---

(\*) Chaque volume de plus de 400 pages in-18, belle édition, se vend séparément 1 fr. 50 c.

LE GUIDE  
DE  
**LA VRAIE PIÉTÉ**  
AU MILIEU DU MONDE

ou  
RÈGLES DE CONDUITE PROPRES A DIRIGER LES PERSONNES PIEUSES  
DANS LEURS RAPPORTS AVEC DIEU, AVEC LES PAUVRES,  
AVEC LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ

**Par le R. P. Huguet, Mariste**  
*Auteur de plusieurs ouvrages de piété*

---

TROISIÈME ÉDITION AMÉLIORÉE

---

Exercez-vous à la piété... La piété  
est utile à tout ; elle a les promesses  
de la vie présente et de la vie future.

(I TIMOTH., IV, 8.)



LYON

GIBARD ET JOSSERAND, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

Place Bellecour, 4

—  
1839

**PROPRIÉTÉ**

---

**Le droit de traduction réservé.**



## PRÉFACE.

---

Rien de plus aimable ni de plus utile que la vraie piété, rien qui s'adapte mieux aux différentes positions de la vie, rien enfin qui rende la joie plus pure et l'affliction moins douloureuse, en mêlant à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste : voilà ce que nous nous sommes proposé de démontrer dans ces pages.

Les succès dont Dieu a bien voulu couronner cet ouvrage, les témoignages honorables que nous avons reçus, nous ont engagé à revoir notre travail avec soin et à le compléter, afin de le rendre plus utile aux âmes pieuses appelées à vivre au milieu du monde (1).

(1) Parmi tous les encouragements que nous avons reçus, nous aimons à nous rappeler les paroles pleines de bienveillance que

Nous avons développé avec plus de soin les chapitres qui ne sont, pour ainsi dire, qu'effleurés dans la plupart des livres de piété; nous avons moins insisté sur les sujets déjà traités dans les volumes divers qui composent la *Bibliothèque des âmes intérieures*, afin d'éviter des répétitions inutiles. C'est pour la même raison que nous avons réuni dans d'autres volumes, complément indispensable de celui-ci, tout ce qui regarde les *conversations* et les *délassements permis aux personnes pieuses* appelées à vivre dans le monde, ainsi que toutes les questions qui peuvent se rattacher à ce sujet, comme *les voyages, les bonnes et mauvaises lectures, les réunions de famille, les jeux de société*

le docte et pieux auteur du beau livre *Tout pour Jésus*, a bien voulu nous adresser pour nous remercier d'un exemplaire de notre ouvrage dont nous lui avons fait hommage.

« J'ai reçu avec d'autant plus d'intérêt et de gratitude l'envoi que vous avez bien voulu me faire, que, quoi que vous en disiez au commencement de votre lettre, vous ne m'êtes point inconnu; et la preuve en est que votre excellent *Guide de la vraie piété au milieu du monde* est maintenant en double sur mes rayons. Non seulement je m'en suis servi, mais encore je l'ai fait lire à plusieurs de mes pénitents.

« Je suis, avec une respectueuse sympathie, mon Révérend Père.

« Votre très-humble serviteur.

« F. W. FABER,

« *Cong. Orat.*

« Oratoire de Saint-Philippe de Néri, 8 décembre 1854. »

*et de hasard, la musique, les soirées mondaines, le luxe, la danse, les spectacles, le magnétisme, les relations d'amitié, les visites, etc., etc.*

Ces opuscules forment comme un cours complet de spiritualité à l'usage des âmes pieuses qui vivent dans le monde. Pour les rendre plus solides et plus agréables à la fois, nous n'avons pas craint de puiser aux meilleures sources, et de profiter des ouvrages écrits sur les différents sujets que nous avons eu à traiter. Nous nous sommes souvent inspiré des pensées de saint François de Sales, de Fénelon,, de Bossuet, etc. ; quelquefois même, pour donner plus de poids à nos conseils, qu'on aurait pu taxer peut-être d'exagération, nous avons rapporté des témoignages d'auteurs qui n'ont pas le bonheur de partager nos croyances.

C'est donc moins notre travail et nos propres pensées que le fruit de nos lectures et de nos recherches que nous offrons avec confiance aux personnes pieuses.

Quoique nous ayons, à l'exemple de saint François de Sales dans son *Introduction à la vie dévote*, adressé cet ouvrage plus particulièrement aux femmes chrétiennes, il convient également à tous les fidèles qui veulent vivre selon l'esprit de notre Seigneur.

Trop heureux si ces pages, écrites sous le regard de la plus pure des vierges et de la plus tendre des mères, pouvaient faire un peu de bien, ne fût-ce qu'à une seule âme ! trop heureux si, pour prix de nos

pieuses veilles, tous ceux qui liront ce livre mê-  
laient notre souvenir à leurs prières, et voulaient  
bien ainsi nous rendre devant Dieu ce que nous  
prenons l'engagement de faire pour eux au saint  
autel tous les jours de notre vie, afin qu'après avoir  
été en communion de pensées sur la terre, nous  
ayons la consolation de participer au même bon-  
heur dans le ciel !

J. M. J.

## A MARIE IMMACULÉE.

---

O Marie, Vierge très-prudente, modèle de toutes les vierges, Mère de Jésus, bénie entre toutes les mères, miroir de justice, vase insigne de dévotion, daignez recevoir l'offrande de ce petit livre, comme un témoignage de ma vive reconnaissance pour toutes les faveurs dont vous avez bien voulu me combler aux pieds de votre douce image, dans ce sanctuaire vénéré si cher à votre cœur !

Puisse ce modeste opuscule, déposé dans votre sein maternel, porter des fruits abondants de justice et de piété ! puisse-t-il inspirer à tous ceux qui le liront le dessein salutaire de vous aimer, de vous imiter et de vous bénir à jamais ! Amen.

Paris, Notre-Dame des Victoires, mois de Marie 1856.

J. M. J.





# LE GUIDE DE LA VRAIE PIÉTÉ.



## I

### **De la vraie piété.**

---

#### § 1. — *Excellence de la vraie piété.*

La piété, envisagée dans sa nature, est un tendre et sincère dévouement de l'âme à son Dieu, une habitude de respect et d'amour pour les choses saintes ; envisagée dans ses effets, c'est le parfait accomplissement de toute la loi, sans distinction de préceptes ou de conseils (1).

(1) Les conseils évangéliques, qui marquent les degrés de la perfection possible dans notre temps d'épreuves, fournissent au libre arbitre aidé de la grâce le moyen de s'élever à son état le plus éminent et le plus pur. Le précepte s'impose à la liberté, comme une nécessité morale sous laquelle elle doit fléchir ; le conseil est la liberté dans les choses, qui s'adresse à la liberté dans l'âme. Il fallait qu'il y eût des conseils, pour que tous les mérites fussent possibles à l'homme, pour qu'il pût non seulement reproduire en lui, par l'accomplissement du devoir, quelque chose de l'ordre éternel contenu dans les idées divines, mais

Envisagée à la fois dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle opère, la vraie piété est une habitude de lumière dans l'esprit, de droiture dans la conscience, de sacrifice dans la volonté, de ferveur dans le cœur. Fille du ciel, fruit de l'esprit de vérité et de sainteté, la foi l'éclaire, l'espérance la soutient, la charité l'accompagne et l'anime. La modestie brille sur son front, la candeur règne dans son cœur, la prudence évangélique guide son esprit. Un zèle éclairé pour la religion, un tendre amour pour Dieu, une généreuse bienfaisance pour le prochain, président à ses conseils, éclatent dans ses œuvres.

La vie pieuse est, sous quelques rapports, dans le monde moral, dit un savant évêque, ce qu'est, dans la société, l'ornement et la parure. Tous les peuples civilisés portent des vêtements, mais on ne se borne pas, à cet égard, au nécessaire, on recherche le beau; et, dans certaines classes, cette recherche devient un art qui atteint un haut degré de perfection. Ainsi en est-il du monde des âmes : la dévotion, c'est la vertu parée. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Dieu lui-même nous en donne l'exemple dans ses œuvres. Pourquoi, de la même main qui a jeté les soleils dans l'espace, a-t-il semé des millions de fleurs sur la terre? Dieu a fait cela parce qu'il a voulu que le séjour de l'homme fût orné; parce qu'il a voulu que la nature fût autre

encore imiter l'amour divin dans la pleine liberté de ses dons, et, en répondant à une bonté gratuite par un tribut qu'elle n'exigeait pas, lui rendre l'hommage le plus semblable à elle-même.

chose qu'une fabrique gigantesque ou une immense usine; parce qu'il a voulu que son œuvre portât non pas seulement le caractère de l'utile, pour correspondre aux besoins terrestres de l'homme, mais aussi l'empreinte du beau, pour répondre à un immortel instinct de l'âme. Croyez-vous que Dieu ait été avare pour le monde moral de ce dont il a été si prodigue pour la nature? Mettons de côté, si vous le voulez, l'influence de la piété sur les œuvres; ne considérons ici cette communication habituelle avec l'invisible que comme un témoignage de la supériorité de notre nature sur la vie des sens, comme un élan prophétique vers cette autre existence où la vérité et l'amour produiront en nous des émotions si puissantes, que toutes les sensations terrestres ne seraient près d'elles qu'insipidité et dégoût. Quand ce ne serait qu'un spectacle, celui-là serait assez beau. On nomme cela exaltation, et l'on croit avoir tout dit. Eh! sans doute, lorsqu'une certaine manie de dévotion rend moins attentif et moins assidu aux obligations de la vie pratique, il n'y a là bien souvent qu'exaltation de tête; mais ce n'est point la dévotion chrétienne, car c'est le cœur surtout qu'elle apprend à porter haut: la vraie piété se révèle sous les traits de la charité (1). Etroitement unie aux de-

(1) La piété nous attache à ce qu'il y a de plus puissant, qui est Dieu, et à ce qu'il y a de plus faible, comme les enfants, les vieillards, les pauvres, les infirmes, les malheureux et les affligés.

Sans elle, la vieillesse choque les yeux, les infirmités repoussent, l'imbécillité rebute. Avec elle, on ne voit dans la vieillesse

voirs propres à chaque position, elle sait faire rentrer les convenances sociales dans le cercle de ces devoirs mêmes. Seulement elle voit d'en haut tous ces détails de la vie que les âmes frivoles regardent d'en bas; et, si c'est là de l'exaltation, ce mot ne signifie qu'une belle chose qui fait du bien. Vous vous plaignez souvent de vos magnifiques ennuis; aux jours de douleurs, vous trouvez votre cœur nu et pauvre, mendiant des consolations qu'il ne rencontre guère. Sachez donc que ces *exaltés*, en entremêlant la prière et l'occupation, le recueillement et l'activité, donnent plus de saveur à toute la vie, même aux jours heureux, et moins d'âcreté aux grandes douleurs. Bénie soit l'exaltation qui possède un pareil secret! A ce titre du moins, vous devriez l'estimer sage. Vous la trouvez sage dans d'autres choses: un chant vous exalte, un chef-d'œuvre d'un grand maître vous fait tomber en extase; mais qu'une âme entende ces harmonies intérieures que Fénelon a chantées, vous la trouvez folle, parce que vous êtes sourd. Un homme dépourvu de tout sens musical vous prend pour un fou quand il vous voit pleurer à des combinaisons de notes. Bien des aveugles de naissance sont fort

que le grand âge, dans les infirmités que la souffrance, dans l'imbécillité que le malheur; on n'éprouve que le respect, la compassion et le désir de soulager.

La charité est une espèce de piété. Les dégoûts se taisent tellement devant elle, qu'on peut dire que pour les pieux toutes les afflictions ont de l'attrait.

(J. JOUBERT.)



tentés, j'imagine, de nous taxer d'un peu de déraison, lorsqu'ils entendent nos exclamations à la vue d'un beau tableau. Nous appelons exaltation tout ce qui nous dépasse; nous accusons dans l'âme d'autrui le sens qui manque à la nôtre, et trop souvent aussi, il faut le dire, il y a au fond de cette froide raison une secrète jalousie contre une supériorité morale qui nous effraie. C'est pour grandir notre frivolité que nous essayons de rabaisser l'enthousiasme de la vertu.

La société a deux pôles : l'esprit et la matière. Le pôle de la matière, qui se charge et se surcharge incessamment, menace de détruire tout équilibre entre les facultés de la nature humaine. Chargez aussi l'autre pôle; il y aura toujours une assez grande foule qui se tiendra entre ces deux extrémités. Multipliez les âmes qui oublient le corps pour donner à la société un contrepoids du mal que lui font tant de corps qui oublient l'âme. Il est bon que des apparitions angéliques passent et repassent souvent auprès de tout ce peuple de machines vivantes. Dans leur opulence spirituelle, elles font au siècle l'aumône du pain qui lui manque; *car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

### § 2. — *Idee de la vraie piété.*

La plupart de ceux qui aspirent à la dévotion tombent dans un défaut qui les éloigne infiniment de la solide piété. Ils dressent leur plan de dévotion

selon le goût qui les domine, et, chez eux, la suprême vertu consiste dans les choses pour lesquelles ils se sentent le plus de penchant. Suivant ce système, rien de plus ordinaire que de se jeter pieusement dans la pratique des conseils, tandis qu'on viole sans scrupule les préceptes. *On fait, pour nous servir des termes de l'Évangile, la dissection et l'anatomie d'un moucheron pendant qu'on avale un chameau.*

L'illusion vient de ce qu'on cherche la perfection où elle n'est pas, c'est-à-dire hors de son état ; en sorte qu'on veut mesurer sa condition par sa dévotion, au lieu de régler sa dévotion par sa condition : régularité tout à fait déplacée ; car, dit saint François de Sales, la dévotion ne gêne rien quand elle est vraie, ou plutôt il n'est rien qu'elle ne perfectionne, et si elle nuit à la vocation légitime de quelqu'un, c'est une preuve qu'elle est fautive. Jeûner, prier, s'habiller simplement, présenter à Dieu ses offrandes, ce sont des points essentiels qu'il ne faut pas omettre ; mais il y en a d'autres, aussi indispensables, auxquels il faut auparavant satisfaire. Se régler fidèlement dans l'accomplissement de ses devoirs, travailler à les remplir tous religieusement, quoi qu'il en coûte ; donner tellement à chaque chose le rang qui lui convient, que l'on s'applique d'abord à ce qui est plus important, plus pressé, et ensuite à ce qui l'est moins : voilà la vraie justice, voilà la vraie piété. Pourquoi ? Parce que, pour plaire à Dieu, il faut vouloir les choses dans le même

ordre qu'il les veut. Comme sa volonté doit être la règle de la nôtre, ce qu'il nous commande directement et particulièrement est précisément ce qu'il veut premièrement de nous ; c'est donc à cela que nous devons premièrement et particulièrement donner nos soins. D'où il faut conclure que la perfection que Dieu demande de chacun de nous est positivement celle de notre état, puisque c'est à cet état qu'il nous a appelés. Par conséquent, il faut se renfermer dans l'accomplissement exact des devoirs de sa vocation.

Ne priez passi longtemps, mais soyez plus douce, plus complaisante. Ne soyez pas si négligée dans vos habits, mais soyez plus humble, moins bizarre, moins attachée à votre opinion. Pour mériter de participer plus souvent aux saints mystères, appliquez-vous davantage à vous bien acquitter de vos devoirs d'état, à maintenir l'ordre dans votre famille, à vivre en paix avec vos proches, à vous rendre un modèle parfait à leurs yeux. Faites cela, et vous serez très-agréable au Dieu de toute sainteté, et vous aurez une vraie piété.

### § 3. — *Combien la vraie piété est facile.*

On se fait généralement une idée bien fautive de la vie intérieure : on se figure que c'est une vie toute de peines et de tristesse ; qu'elle est incompatible avec les affaires du monde ; qu'elle ne peut s'allier avec les devoirs de la société et de la fa-

mille ; et, partant de cette supposition comme d'une vérité incontestable, on ne veut pas en entendre parler, et on la relègue dans le cloître et dans la solitude.

C'est là une grave erreur ; il importe de la réfuter. Donnons une idée exacte de la vie intérieure, et de cette idée il résultera tout naturellement : 1° que la vie intérieure ne convient pas moins au chrétien qui vit dans le monde qu'à celui qui est appelé à l'état religieux ; 2° que, bien loin d'enlever à l'homme les jouissances honnêtes qu'il peut avoir sur la terre, elle en augmente la douceur et en ajoute d'autres bien plus délicieuses, que le monde ne connaît pas.

Qu'est-ce donc que la vie intérieure ? C'est la réciprocité des rapports entre Dieu et l'homme, entre l'homme et Dieu. Dieu agit sur l'homme en lui donnant la vie de l'intelligence et du cœur, et l'homme réagit sur Dieu par la reconnaissance, l'amour, le désir, l'espérance. D'un côté, c'est Dieu qui inspire, excite et pousse l'homme vers la pratique du bien ; et de l'autre, c'est l'homme qui accepte l'inspiration, reçoit la lumière, soumet sa volonté et offre à Dieu l'hommage des vertus qu'il a eu le courage de pratiquer. La vie intérieure est la vie d'une famille dans laquelle le père ne vit et n'agit que pour le bonheur de ses enfants, et les enfants pour le bonheur et la félicité de leur père ; c'est la vie dont Jésus-Christ nous a donné le modèle.

Cette vie convient à la mère de famille, et elle vivra de cette vie, si elle se regarde comme la seconde providence de ses enfants, si elle les élève pour Dieu, si elle leur fait craindre le péché, et si elle s'applique à développer dans leur cœur le germe des vertus que le Seigneur y a déposé par sa grâce divine. La pensée de Dieu veillant sur chacune de ses créatures, sur le faible insecte, sur les petits oiseaux et sur la fleur des champs, soutiendra sa douce sollicitude, réveillera en elle l'amour du pieux devoir qui lui est imposé, et sera pour elle la pratique de la vie intérieure.

Mais la vie intérieure convient d'une manière particulière à certaines âmes que le Seigneur a bien voulu se choisir entre les autres, et qu'il attire à lui par des faveurs singulières. Pour ces âmes, cette vie est délicieuse ; c'est avec bonheur qu'elles aiment le matin à s'identifier en quelque sorte avec Dieu, en méditant sur ses perfections ou sur la vie que le Fils de Dieu a bien voulu mener parmi nous, sur la douceur de ses paroles, sur la beauté de ses exemples, sur la charité de son cœur. C'est avec bonheur que, pendant la journée, elles font toutes leurs actions pour lui plaire ; qu'elles laissent échapper de leur cœur de saintes aspirations, comme autant de flammes qui s'élèvent vers le Seigneur Jésus ; que le soir elles aiment à le remercier des grâces et des faveurs de la journée et à se reposer un instant sur son cœur pour oublier toutes leurs peines.

La vie intérieure n'a donc rien de difficile, rien de pénible pour qui la comprend et la met en pratique.

La vraie piété ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Elle veut seulement que nous fassions pour Dieu tout ce que la raison nous doit faire pratiquer. Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions que l'on fait déjà : il suffit de faire par amour pour Dieu ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes, dit Fénelon. Il n'y a à retrancher que le mal, qu'il faudrait retrancher quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde ; faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses, mais faisons-les pour Celui qui nous a faits et à qui nous devons tout.

La vraie piété ne demande point de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation. Elle ne demande, d'ordinaire, ni les actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition. Elle veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage convenable de toutes ces choses ; elle veut qu'on n'en fasse pas son dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant l'ordre de Dieu et pour tendre vers lui.

La vraie piété ne trouble, ne dérange, ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Elle laisse les grands dans la grandeur, et les fait petits sous la main de Celui qui les a faits grands. Elle laisse les petits dans la poussière, et les rends contents de n'être rien qu'en Dieu. Ce contentement dans le lieu le plus bas n'a aucune bassesse et fait la véritable grandeur. La piété n'augmente pas les croix, elle les trouve déjà toutes semées dans toutes les conditions des hommes. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps et des passions de nos âmes; elles viennent de nos imperfections et de celles des autres hommes, avec qui nous sommes obligés de vivre. Ce n'est pas la piété qui nous cause ces peines; au contraire, c'est elle qui nous les adoucit par la consolation dont elle assaisonne nos souffrances. Elle diminue même nos croix, à mesure qu'elle modère nos passions ardentes et notre sensibilité, qui sont la source de nos véritables maux.

L'âme pieuse ressemble au buisson sacré (1) : vous ne voyez que les ronces et les épines, vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et

(1) La jouissance de la vertu est tout intérieure et ne s'aperçoit que par celui qui la sent; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent. C'est peut-être la clef des faux jugements des hommes sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu.

(J.-J. ROUSSEAU.)

des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible qui remplace avec tant d'avantages le commerce des hommes, devenu insupportable depuis qu'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie ennuyeuse en apparence, et vous ne voyez pas la joie de l'innocence qui remplit le cœur : c'est là que le Dieu de toute consolation répand le torrent de ses grâces, et que l'âme, ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à Dieu qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature.

La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière de son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfants de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles.

C'est surtout dans la dernière partie de la vie qu'on peut apprécier les avantages de la vraie piété.

Nous sommes profondément émus, lorsque, pénétrant l'âme du petit enfant de l'idée simple d'un Dieu qui l'aime et qui le voit, du naïf sentiment de ses fautes, de la confiance candide dans le Sauveur, la piété fait sortir de ses lèvres la prière ingénue ou le saint cantique.

Nous admirons la piété, lorsque, saisissant le cœur du jeune homme, elle combat ses passions dans leur fougue ; lorsqu'au moment où elles parient leur plus séduisant langage, elle fait entendre



sa voix douce mais grave, et que cette voix surpasse toutes les autres en charme et en autorité.

Elle nous paraît encore plus belle et plus admirable, lorsqu'elle s'épanouit dans la vieillesse ; lorsque, comme le soleil qui s'avance vers son couchant, la piété colore les dernières sommités de la vie. Elle communique à l'âme une nouvelle jeunesse, à l'esprit une nouvelle vigueur, aux traits une nouvelle beauté : jeunesse, vigueur et beauté qui survivent toujours et s'élèvent au milieu des ruines de l'âge. Elle a quelque chose de solennel qui impose, quelque chose de tendre et de miséricordieux qui touche, quelque chose de simple qui pénètre de conviction. Elle ressemble au christianisme de l'enfant, mais elle possède, de plus que lui, l'expérience. Elle est revenue à la candeur et à la soumission, par les combats, par les douleurs. L'ignorance donne à la foi de l'enfant sa pureté. L'enfant croit, parce que rien n'est venu encore ébranler sa croyance, parce que cette croyance plaît à son jeune cœur et l'attire. Le vieillard croit avec l'abandon de l'enfant, parce qu'il a éprouvé toutes choses, et que la vérité de l'Évangile est seule restée au fond du creuset.

Le grain de blé ne germe point, s'il ne se dessèche, s'il ne se décompose. L'état de faiblesse où tombe le vieillard ne l'attriste pas lorsqu'il est pieux ; il ne voit en lui que cette transformation d'où sort l'éternelle vie avec l'éternelle beauté.

C'est ainsi que la piété chrétienne nous remplit

de douces consolations dans l'âge de la vie qui en exige le plus, dans la vieillesse sujette à tant de maux et privée de tout plaisir. Elle donne le courage nécessaire pour *soutenir la lie du corps et de l'esprit*, comme dit M<sup>me</sup> de Sévigné; elle nourrit le cœur de l'onction de la prière, fait pressentir le repos éternel qui doit récompenser le bon usage des fatigues de la terre; elle répand même une aimable sérénité sur les derniers jours de cette triste vie.

« Plus on avance dans la vie, dit une femme célèbre (1), plus on se sent pénétré de cette vérité, qu'il n'y a de paix et de bonheur durable que dans les voies de Dieu. A mesure que l'on pénètre dans les redoutables secrets de l'avenir, les illusions s'évanouissent; on se voit enlever successivement tous les objets de ses affections; l'attrait d'un intérêt nouveau, le changement des cœurs, l'inconstance, l'ingratitude, la mort, dépeuplent peu à peu ce monde enchanté dont la jeunesse faisait son idole. Chaque jour rétrécit le cercle, et l'on ne jouit plus de ce qui reste qu'avec amertume; on a perdu la sécurité. L'âme alors a besoin de chercher un appui plus solide; elle le trouve dans la piété. L'amour et le culte de Dieu peuvent seuls occuper, consoler, ranimer des cœurs qui ont éprouvé de cruels mécomptes et que la douleur a flétris.

« Dans la piété on trouve ce qu'on a vainement

(1) M<sup>me</sup> la duchesse de Duras.

cherché sur la terre, un amour immense, une admiration sans bornes et sans réveil. La piété est faite pour l'homme, car elle suffit à la fois à son cœur et à son esprit.

« Aimer Dieu, c'est aimer tout ce qui est bon, grand, éternel, sublime ; c'est adorer, à leur source, les perfections que nous croyions trouver dans les créatures, et que nous y avons vainement cherchées. Ce peu de bien qui se rencontre quelquefois dans l'homme, c'est en Dieu que nous eussions dû l'aimer. C'est Dieu que l'âme pieuse adore dans tout le bien répandu dans la nature. Il est le bien par excellence ; et tout, hors le mal, vient de lui. »

Nous trouvons dans les écrits d'un homme bien distingué les mêmes sentiments exprimés avec un bonheur rare :

« Etre sans fin et sans commencement, vous êtes ce que l'homme peut concevoir de meilleur. Comme un rayon de lumière est enfermé dans tout ce qui brille, un rayon de votre bonté reluit dans tout ce qui est vertu. Tout ce que nous pouvons aimer et tout ce qui est aimable montre une part de votre essence, une apparence de vous-même. Toutes les beautés de la terre ne sont qu'une ombre projetée de celles qui sont dans le ciel. Rendez-nous semblables à vous, autant que notre nature grossière permettra cette ressemblance, afin que nous soyons participants de votre bonheur, autant que le permet cette vie (1). »

(1) J. Joubert.

§ 4. — *Caractères de la vraie piété.*

Rien de plus agréable à Dieu ni de plus aimable aux yeux des hommes que la vraie piété d'une âme sincèrement chrétienne. *Religieuse et timorée*, la vraie piété cherche à plaire à Dieu en toutes choses : la seule apparence du mal, quand elle est fondée en raison, suffit pour l'alarmer. La crainte du Seigneur, cette crainte filiale dont la charité est la source et dont la sainteté est le fruit, est toujours le mobile et la règle de sa conduite : elle l'éloigne du vice ; elle l'attache à la vertu.

Piété de l'âme intérieure, *piété entière et généreuse*. Elle remplit le *précepte* et toute l'étendue du précepte : incapable d'omettre aucun de ses devoirs, de négliger aucune de ses obligations, elle est toujours disposée à suivre le *conseil*, dont l'omission ne lui ravit pas l'amitié de son Dieu, mais dont l'accomplissement la rend plus chère et plus agréable à ce Dieu de sainteté, auquel elle s'efforce généreusement de plaire et de ressembler. Elle croit n'avoir rien fait pour son avancement spirituel, quand elle aperçoit un nouveau degré de perfection à acquérir.

Piété de l'âme intérieure, *piété sincère*, qui réside dans l'esprit et dans le cœur. Toute à Dieu, qu'elle ne perd jamais de vue, elle met toute sa gloire et tout son bonheur à lui plaire, à lui prouver sa fidélité et son amour.

Piété de l'âme intérieure, *piété exemplaire*. Elle

ne cherche pas les regards des hommes, mais elle ne les craint pas. Hautement déclarée pour ce Dieu de majesté qui rougira de ceux qui auront rougi de lui, on la voit remplir sans respect humain tous les devoirs du christianisme avec cette noble liberté, avec cette aimable aménité et cette modeste simplicité qui attirent les cœurs à Dieu, en leur rappelant éloquemment, par la voix touchante et persuasive du *bon exemple*, et le souvenir, et l'obligation, et les charmes de la vertu.

Piété de l'âme intérieure, *piété constante et invariable*. Elle a en partage la perfection qui coûte le plus à notre nature, la persévérance, cette vertu qui, imprimant un caractère d'immutabilité à nos bonnes dispositions, fait leur principal mérite sur la terre, et les consacre à l'immortalité dans le ciel. Toujours fidèle aux pieux exercices que lui a tracés sa ferveur, aux lumières et aux mouvements célestes que lui communique l'Esprit divin, elle ne cesse jamais de se montrer intimement unie et invariablement dévouée à ce Dieu infiniment saint et infiniment adorable, qui, toujours le même, mérite toujours et notre hommage et notre amour, seul digne de régner dans notre cœur et d'en remplir l'étendue.

Loin d'elle une *piété de boutique*, fruit de l'inconstance et de la légèreté, qui a son cours et son décours, ses accès et ses intermittences : semblable à ces sources que l'on voit tour à tour abondantes et arides, semblable à certains météores qui ne

brillent que par intervalles dans la région de l'air ; toute à Dieu quand le monde l'ennuie ou la délaisse, toute au monde quand le monde recommence à lui plaire et à la flatter ; toujours alternativement ou élevée vers le ciel ou penchée vers la terre, selon que l'instinct ou l'humeur présente agite son versatile génie ; pure et fervente aujourd'hui par caprice, et demain par hasard éclipse et éteinte, en attendant qu'un heureux concours de choses la fasse naître de nouveau, pour la voir encore disparaître et s'évanouir.

De la vraie piété résulte une vie pure et irréprochable aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes, une vie dont l'esprit de foi est, en tout et partout, le principe. L'âme vraiment pieuse, sévère pour elle-même, indulgente et bienfaisante pour les autres, digne à la fois du suffrage du ciel et de l'affection de la terre, sait allier saintement les qualités sociales aux qualités chrétiennes, remplir fidèlement tout devoir et toute justice, sans jamais donner dans le bizarre et dans l'excès : elle sait corriger ou rectifier tout ce que la nature peut avoir de vicieux, sans détruire ce qu'elle peut avoir d'aménité et de charmes ; elle sait obéir et plaire invariablement à Dieu, sans choquer ni révolter les hommes.

La vraie piété est ennemie de la singularité, qui nuit toujours à celui qui l'affecte et à ceux qui en sont les témoins ; car elle isole, et par conséquent elle affaiblit. Presque toujours elle vient de l'orgueil

et pousse à l'égoïsme. Elle refoule la charité, qui, plus expansive que la lumière, cherche comme nécessairement à se communiquer. Evitez avec soin, âmes intérieures, une piété à singularités, qui aspire à Dieu, mais qui cherche bien plus encore à se distinguer du commun des fidèles par sa manière étrange de pratiquer la religion ; qui s'attache et se dévoue à la vertu, mais qui semble vouloir toujours lui donner une livrée à part, sous laquelle on cesse de la reconnaître ; qui tend au bien et à la perfection, mais par des routes particulières et détournées, où personne ne marche qu'elle, et dont l'égarément est le terme.

Loin de vous, âmes pieuses, une piété scrupuleuse, qui, toujours hérissée de fausses idées et de faux jugements, attribue obstinément à Dieu, comme autant de règles de conduite, toutes les imaginations bizarres et exagérées, fruit de son ignorance et de son obstination.

Enfin, gardez-vous d'une piété à contradictions, qui voudrait être toute à Dieu et à la grâce, mais sans cesser d'être toute au monde et à ses plaisirs ; qui ambitionnerait de brûler du feu sacré de l'amour divin, mais en ne l'allumant qu'au terrestre flambeau de son amour-propre déréglé ; qui aspire à la gloire et au mérite de pratiquer l'Évangile, mais en se réservant toujours le droit abusif de l'adapter éternellement à ses goûts et à ses aises ; qui s'impose capricieusement des devoirs de surrogation, mais pour omettre ou négliger sans peine

les œuvres d'obligation et de précepte ; qui préconise l'humilité et la charité chrétiennes, mais en se montrant trop souvent très-entichée de ses avantages, excessivement jalouse de ses droits, amère dans son zèle et immodérée dans ses prétentions. Ce n'est pas là la vraie piété, l'ouvrage de la grâce et de l'Esprit saint.

---



---

## II

### **De la vraie piété dans la famille.**

---

#### § 1. — *L'esprit de la sainte Famille.*

La vie de famille et d'état est comme le Nazareth de la vie intérieure. Les personnes pieuses l'estimeront toujours comme le centre de l'exercice de leurs vertus et de leurs mérites, et comme la manifestation de la sainte volonté de Dieu. Elles regarderont leur maison comme la maison de Nazareth, et s'y sanctifieront au service de Jésus, de Marie et de Joseph.

Si le bonheur se trouve sur la terre, il est dans la vie de famille, dans les joies simples que l'on goûte sous l'œil de son père et de sa mère, au milieu de ses frères et de ses sœurs.

La vie de famille est si belle, que, suivant une parole révélée, elle est aimée de Dieu et des hommes; elle est si bonne, que Dieu lui-même lui emprunte ses plus touchantes comparaisons: il nous aime comme un père, comme une mère aime ses enfants.

La vie de famille impose des devoirs particuliers;

des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible qui remplace avec tant d'avantages le commerce des hommes, devenu insupportable depuis qu'on a goûté Dieu; vous voyez une vie ennuyeuse en apparence, et vous ne voyez pas la joie de l'innocence qui remplit le cœur: c'est là que le Dieu de toute consolation répand le torrent de ses grâces, et que l'âme, ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à Dieu qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature.

La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière de son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfants de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles.

C'est surtout dans la dernière partie de la vie qu'on peut apprécier les avantages de la vraie piété.

Nous sommes profondément émus, lorsque, pénétrant l'âme du petit enfant de l'idée simple d'un Dieu qui l'aime et qui le voit, du naïf sentiment de ses fautes, de la confiance candide dans le Sauveur; la piété fait sortir de ses lèvres la prière ingénue ou le saint cantique.

Nous admirons la piété, lorsque, saisissant le cœur du jeune homme, elle combat ses passions dans leur fougue; lorsqu'au moment où elles partent leur plus séduisant langage, elle fait entendre

sa voix douce mais grave, et que cette voix surpasse toutes les autres en charme et en autorité.

Elle nous paraît encore plus belle et plus admirable, lorsqu'elle s'épanouit dans la vieillesse ; lorsque, comme le soleil qui s'avance vers son couchant, la piété colore les dernières sommités de la vie. Elle communique à l'âme une nouvelle jeunesse, à l'esprit une nouvelle vigueur, aux traits une nouvelle beauté : jeunesse, vigueur et beauté qui survivent toujours et s'élèvent au milieu des ruines de l'âge. Elle a quelque chose de solennel qui impose, quelque chose de tendre et de miséricordieux qui touche, quelque chose de simple qui pénètre de conviction. Elle ressemble au christianisme de l'enfant, mais elle possède, de plus que lui, l'expérience. Elle est revenue à la candeur et à la soumission, par les combats, par les douleurs. L'ignorance donne à la foi de l'enfant sa pureté. L'enfant croit, parce que rien n'est venu encore ébranler sa croyance, parce que cette croyance plaît à son jeune cœur et l'attire. Le vieillard croit avec l'abandon de l'enfant, parce qu'il a éprouvé toutes choses, et que la vérité de l'Évangile est seule restée au fond du creuset.

Le grain de blé ne germe point, s'il ne se dessèche, s'il ne se décompose. L'état de faiblesse où tombe le vieillard ne l'attriste pas lorsqu'il est pieux ; il ne voit en lui que cette transformation d'où sort l'éternelle vie avec l'éternelle beauté.

C'est ainsi que la piété chrétienne nous remplit

de douces consolations dans l'âge de la vie qui en exige le plus, dans la vieillesse sujette à tant de maux et privée de tout plaisir. Elle donne le courage nécessaire pour *soutenir la lie du corps et de l'esprit*, comme dit M<sup>me</sup> de Sévigné; elle nourrit le cœur de l'onction de la prière, fait pressentir le repos éternel qui doit récompenser le bon usage des fatigues de la terre; elle répand même une aimable sérénité sur les derniers jours de cette triste vie.

« Plus on avance dans la vie, dit une femme célèbre (1), plus on se sent pénétré de cette vérité, qu'il n'y a de paix et de bonheur durable que dans les voies de Dieu. A mesure que l'on pénètre dans les redoutables secrets de l'avenir, les illusions s'évanouissent; on se voit enlever successivement tous les objets de ses affections; l'attrait d'un intérêt nouveau, le changement des cœurs, l'inconstance, l'ingratitude, la mort, dépeuplent peu à peu ce monde enchanté dont la jeunesse faisait son idole. Chaque jour rétrécit le cercle, et l'on ne jouit plus de ce qui reste qu'avec amertume; on a perdu la sécurité. L'âme alors a besoin de chercher un appui plus solide; elle le trouve dans la piété. L'amour et le culte de Dieu peuvent seuls occuper, consoler, ranimer des cœurs qui ont éprouvé de cruels mécomptes et que la douleur a flétris.

« Dans la piété on trouve ce qu'on a vainement

(1) M<sup>me</sup> la duchesse de Duras.

cherché sur la terre, un amour immense, une admiration sans bornes et sans réveil. La piété est faite pour l'homme, car elle suffit à la fois à son cœur et à son esprit.

« Aimer Dieu, c'est aimer tout ce qui est bon, grand, éternel, sublime ; c'est adorer, à leur source, les perfections que nous croyions trouver dans les créatures, et que nous y avons vainement cherchées. Ce peu de bien qui se rencontre quelquefois dans l'homme, c'est en Dieu que nous eussions dû l'aimer. C'est Dieu que l'âme pieuse adore dans tout le bien répandu dans la nature. Il est le bien par excellence ; et tout, hors le mal, vient de lui. »

Nous trouvons dans les écrits d'un homme bien distingué les mêmes sentiments exprimés avec un bonheur rare :

« Etre sans fin et sans commencement, vous êtes ce que l'homme peut concevoir de meilleur. Comme un rayon de lumière est enfermé dans tout ce qui brille, un rayon de votre bonté reluit dans tout ce qui est vertu. Tout ce que nous pouvons aimer et tout ce qui est aimable montre une part de votre essence, une apparence de vous-même. Toutes les beautés de la terre ne sont qu'une ombre projetée de celles qui sont dans le ciel. Rendez-nous semblables à vous, autant que notre nature grossière permettra cette ressemblance, afin que nous soyons participants de votre bonheur, autant que le permet cette vie (1). »

(1) J. Joubert.

§ 4. — *Caractères de la vraie piété.*

Rien de plus agréable à Dieu ni de plus aimable aux yeux des hommes que la vraie piété d'une âme sincèrement chrétienne. *Religieuse et timorée*, la vraie piété cherche à plaire à Dieu en toutes choses : la seule apparence du mal, quand elle est fondée en raison, suffit pour l'alarmer. La crainte du Seigneur, cette crainte filiale dont la charité est la source et dont la sainteté est le fruit, est toujours le mobile et la règle de sa conduite : elle l'éloigne du vice ; elle l'attache à la vertu.

Piété de l'âme intérieure, *piété entière et généreuse*. Elle remplit le précepte et toute l'étendue du précepte : incapable d'omettre aucun de ses devoirs, de négliger aucune de ses obligations, elle est toujours disposée à suivre le conseil, dont l'omission ne lui ravit pas l'amitié de son Dieu, mais dont l'accomplissement la rend plus chère et plus agréable à ce Dieu de sainteté, auquel elle s'efforce généreusement de plaire et de ressembler. Elle croit n'avoir rien fait pour son avancement spirituel, quand elle aperçoit un nouveau degré de perfection à acquérir.

Piété de l'âme intérieure, *piété sincère*, qui réside dans l'esprit et dans le cœur. Toute à Dieu, qu'elle ne perd jamais de vue, elle met toute sa gloire et tout son bonheur à lui plaire, à lui prouver sa fidélité et son amour.

Piété de l'âme intérieure, *piété exemplaire*. Elle

ne cherche pas les regards des hommes, mais elle ne les craint pas. Hautement déclarée pour ce Dieu de majesté qui rougira de ceux qui auront rougi de lui, on la voit remplir sans respect humain tous les devoirs du christianisme avec cette noble liberté, avec cette aimable aménité et cette modeste simplicité qui attirent les cœurs à Dieu, en leur rappelant éloquemment, par la voix touchante et persuasive du *bon exemple*, et le souvenir, et l'obligation, et les charmes de la vertu.

Piété de l'âme intérieure, *piété constante et invariable*. Elle a en partage la perfection qui coûte le plus à notre nature, la persévérance, cette vertu qui, imprimant un caractère d'immutabilité à nos bonnes dispositions, fait leur principal mérite sur la terre, et les consacre à l'immortalité dans le ciel. Toujours fidèle aux pieux exercices que lui a tracés sa ferveur, aux lumières et aux mouvements célestes que lui communique l'Esprit divin, elle ne cesse jamais de se montrer intimement unie et invariablement dévouée à ce Dieu infiniment saint et infiniment adorable, qui, toujours le même, mérite toujours et notre hommage et notre amour, seul digne de régner dans notre cœur et d'en remplir l'étendue.

Loin d'elle une *piété de boutade*, fruit de l'inconstance et de la légèreté, qui a son cours et son décours, ses accès et ses intermittences : semblable à ces sources que l'on voit tour à tour abondantes et arides, semblable à certains météores qui ne

brillent que par intervalles dans la région de l'air ; toute à Dieu quand le monde l'ennuie ou la délaisse, toute au monde quand le monde recommence à lui plaire et à la flatter ; toujours alternativement ou élevée vers le ciel ou penchée vers la terre, selon que l'instinct ou l'humeur présente agite son versatile génie ; pure et fervente aujourd'hui par caprice, et demain par hasard éclipse et éteinte, en attendant qu'un heureux concours de choses la fasse naître de nouveau, pour la voir encore disparaître et s'évanouir.

De la vraie piété résulte une vie pure et irréprochable aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes, une vie dont l'esprit de foi est, en tout et partout, le principe. L'âme vraiment pieuse, sévère pour elle-même, indulgente et bienfaisante pour les autres, digne à la fois du suffrage du ciel et de l'affection de la terre, sait allier saintement les qualités sociales aux qualités chrétiennes, remplir fidèlement tout devoir et toute justice, sans jamais donner dans le bizarre et dans l'excès : elle sait corriger ou rectifier tout ce que la nature peut avoir de vicieux, sans détruire ce qu'elle peut avoir d'aménité et de charmes ; elle sait obéir et plaire invariablement à Dieu, sans choquer ni révolter les hommes.

La vraie piété est ennemie de la singularité, qui nuit toujours à celui qui l'affecte et à ceux qui en sont les témoins ; car elle isole, et par conséquent elle affaiblit. Presque toujours elle vient de l'orgueil



et pousse à l'égoïsme. Elle refoule la charité, qui, plus expansive que la lumière, cherche comme nécessairement à se communiquer. Evitez avec soin, âmes intérieures, une piété à singularités, qui aspire à Dieu, mais qui cherche bien plus encore à se distinguer du commun des fidèles par sa manière étrange de pratiquer la religion ; qui s'attache et se dévoue à la vertu, mais qui semble vouloir toujours lui donner une livrée à part, sous laquelle on cesse de la reconnaître ; qui tend au bien et à la perfection, mais par des routes particulières et détournées, où personne ne marche qu'elle, et dont l'égarément est le terme.

Loin de vous, âmes pieuses, une piété scrupuleuse, qui, toujours hérissée de fausses idées et de faux jugements, attribue obstinément à Dieu, comme autant de règles de conduite, toutes les imaginations bizarres et exagérées, fruit de son ignorance et de son obstination.

Enfin, gardez-vous d'une piété à contradictions, qui voudrait être toute à Dieu et à la grâce, mais sans cesser d'être toute au monde et à ses plaisirs ; qui ambitionnerait de brûler du feu sacré de l'amour divin, mais en ne l'allumant qu'au terrestre flambeau de son amour-propre déréglé ; qui aspire à la gloire et au mérite de pratiquer l'Évangile, mais en se réservant toujours le droit abusif de l'adapter éternellement à ses goûts et à ses aises ; qui s'impose capricieusement des devoirs de surrogation, mais pour omettre ou négliger sans peine

les œuvres d'obligation et de précepte ; qui préconise l'humilité et la charité chrétiennes, mais en se montrant trop souvent très-entichée de ses avantages, excessivement jalouse de ses droits, amère dans son zèle et immodérée dans ses prétentions. Ce n'est pas là la vraie piété, l'ouvrage de la grâce et de l'Esprit saint.

---

---

## II

### **De la vraie piété dans la famille.**

---

#### § 1. — *L'esprit de la sainte Famille.*

La vie de famille et d'état est comme le Nazareth de la vie intérieure. Les personnes pieuses l'estimeront toujours comme le centre de l'exercice de leurs vertus et de leurs mérites, et comme la manifestation de la sainte volonté de Dieu. Elles regarderont leur maison comme la maison de Nazareth, et s'y sanctifieront au service de Jésus, de Marie et de Joseph.

Si le bonheur se trouve sur la terre, il est dans la vie de famille, dans les joies simples que l'on goûte sous l'œil de son père et de sa mère, au milieu de ses frères et de ses sœurs.

La vie de famille est si belle, que, suivant une parole révélée, elle est aimée de Dieu et des hommes; elle est si bonne, que Dieu lui-même lui emprunte ses plus touchantes comparaisons: il nous aime comme un père, comme une mère aime ses enfants.

La vie de famille impose des devoirs particuliers;

elle a ses prospérités, ses jouissances intérieures, ses amitiés sincères ; souvent aussi elle a des déceptions, des mécomptes et des peines.

Femmes chrétiennes, faites régner dans vos maisons l'esprit qui animait la sainte Famille de Nazareth, et vos devoirs vous deviendront faciles et pleins d'attraits : la piété purifiera les joies, sanctifiera le bonheur ; elle consolera, elle calmera bien des douleurs ; elle répandra dans votre intérieur la douce odeur des vertus en y faisant régner la charité.

Quel ravissant spectacle offrait aux esprits célestes l'humble demeure de Nazareth ! Jamais le plus léger désaccord, toujours la plus douce harmonie de paroles, de sentiments et d'actions. Marie, dit un pieux auteur, se voyait revivre en Jésus ; Jésus admirait en Marie la fidèle image de son Père, dont il était lui-même la sublime et complète expression. Jésus obéissait à sa Mère, Marie obéissait à Joseph. A Nazareth, Jésus répandait avec amour les sueurs du travail infligé au premier Adam comme le châtiment du péché ; mais la pensée que Marie participait déjà aux fruits de son sacrifice, et qu'il gagnait, à ce prix, le pain de sa Mère, lui adoucissait l'amertume de ses rudes labeurs. Assis ensemble à une table frugale, ils épanchaient leurs âmes dans des confidences mystérieuses dont l'homme ne connaîtra le secret que dans la vie bienheureuse, où le vrai Dieu lui révélera les mystères du Christ, qu'il ne peut envisager aujour-

d'hui que sous les voiles de la foi, mais que le cœur de Jésus expliquait au cœur ravi de Marie.

Femmes pieuses, que l'on voie fleurir dans vos maisons, comme à Nazareth, l'ordre le plus parfait, l'union des cœurs, l'amour du travail et l'esprit d'oraison.

## § 2. — L'ordre.

L'humble maison de Nazareth était une image du paradis, par l'ordre, le calme et la régularité qui y régnaient : *Sapientia ædificavit sibi domum*. Quelle heureuse distribution des moments et des emplois ! quelle divine harmonie dans cette sainte Famille ! Là brillait, avec la simplicité, une modeste décence ; chaque chose était à sa place, chaque devoir avait son temps : c'était l'ordre parfait, l'image ravissante de l'action de Dieu faisant tout avec ordre, poids et mesure.

C'est l'ordre qui fait la beauté de l'univers, la perfection, la paix et la félicité de tous les êtres. Tout ce que Dieu fait, il le fait dans l'ordre ; et tout ce qui se fait sans ordre ne vient point de Dieu. Quelque bien que vous fassiez, si vous ne le faites pas dans l'ordre, vous ne le faites pas comme il faut.

L'ordre renferme trois grands avantages : il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses.

Les personnes pieuses tiendront tout en ordre dans leurs maisons ; elles veilleront à la propreté

extérieure, image de la pureté de leur âme, fleur de la charité chrétienne et du respect que l'on doit à une habitation sainte. Que les images de Jésus, de Marie et de Joseph occupent, dans votre sanctuaire domestique, la place d'honneur qui leur appartient ; que les gravures qui pourraient blesser l'innocence et alarmer la pudeur soient à jamais bannies de vos maisons.

La femme chrétienne veillera à l'ordre de ses affaires d'intérêt, pour la sûreté de sa conscience, pour la paix de son âme et la tranquillité de sa vie, pour prévenir dans sa famille le trouble et la discorde. C'est pourquoi elle sera fidèle à tenir en règle tous ses comptes, toutes ses affaires avec le prochain, et surtout ses dispositions testamentaires, qui devront être toujours inspirées par la charité, la justice et un grand esprit de foi.

Pour un observateur exercé, l'ordre dans la vie extérieure est d'ordinaire la marque d'un ordre plus parfait et plus important ; et une famille bien réglée est, le plus souvent, une famille unie et pacifique.

En entrant dans une maison où l'ordre règne, on se sent disposé à juger avantageusement la personne qui l'habite ; c'est qu'en effet, dit un moraliste, rien ne dénote une âme calme et tranquille comme l'ordre extérieur. Cela est si vrai, que les jours où votre esprit et votre cœur sont tourmentés, où votre imagination est troublée, le désordre règne dans les choses qui vous entourent.

Mettez de l'ordre dans les objets dont vous vous servez ; que ce soit vous-mêmes, autant que possible, qui les rangiez ; qu'il y ait une place pour chaque chose, et que chacune soit à sa place. Ainsi vous ne perdrez point un temps précieux à chercher ce qui vous est nécessaire.

L'économie domestique procède de l'ordre. La prudence veut qu'on proportionne sa dépense à sa fortune ; elle commande ces dispositions sages qui prémunissent contre la prodigalité, qui n'autorisent aucune dépense avant qu'on se soit rendu compte, et qu'on ait reconnu ce que l'on peut faire sans se mettre dans l'embarras.

### § 3. — *L'union des cœurs.*

Le vrai bonheur naît de la paix. La paix, dit saint Augustin, est le résultat de la tranquillité, de l'ordre ; l'ordre vient de l'union des esprits et des cœurs. Ce qui dérange l'harmonie d'une société, d'une maison, d'une famille, c'est toujours le défaut d'union. Or, l'union chrétienne est le fruit le plus doux de la charité. Ce qui trouble, ce qui divise, c'est l'égoïsme, c'est l'amour de soi-même. Les trois augustes personnes qui habitaient l'humble demeure de Nazareth, nous représentent admirablement les perfections divines et l'union indissoluble des trois personnes adorables de la Trinité céleste et éternelle.

Quelle correspondance intérieure et continuelle

entre Jésus et Marie, entre Marie et Joseph ! Jésus était la source des grâces : il les versait sans cesse dans le cœur de sa Mère, avec toute la profusion dont un tel Fils est capable ; Marie faisait part de son abondance à Joseph, et Dieu était glorifié excellemment par la pureté et le désintéressement de leurs dispositions. Les cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph étaient comme les trois anneaux d'une chaîne où tout partait de Dieu et retournait à Dieu. L'âme de Jésus était heureuse de la perfection suréminente de Marie ; l'âme de Marie voyait avec bonheur les biens surnaturels qui découlaient dans l'âme de Joseph.

La piété doit être le lien qui unit entre eux tous les membres de la famille ; elle doit être leur guide et leur règle, parce qu'elle est la loi de Dieu : loi d'amour, qui rend doux et légers les devoirs qu'elle impose ; loi de paix et d'union entre les parents, les enfants et les serviteurs.

Elle est la loi du père, en l'établissant, comme Joseph à Nazareth, la providence tutélaire de la famille ; la loi de la mère, en la rendant la femme forte qui tient tout en ordre dans sa maison, qui la gouverne avec fermeté, mais avec une fermeté revêtue de formes si douces, qu'elle lui concilie tous les cœurs et prête à son autorité un charme irrésistible.

Elle est la loi des enfants, les rendant doux et soumis comme Jésus à Joseph et à Marie. Elle est la loi des serviteurs, loi de fidélité, de prévenance,



de soumission et de zèle. Elle est la loi de tous, car elle enseigne à *porter les fardeaux les uns des autres, et à accomplir ainsi la loi de Jésus-Christ.*

La nature seule n'est pas assez forte pour détruire les antipathies de caractère, les froissements d'intérêts, les jalousies rivales : il faut que la piété intervienne. C'est elle qui place Dieu dans la famille, en donnant à celui qui en est le chef la charité du commandement et de la correction, aux enfants et aux inférieurs la charité du respect et de l'obéissance.

Cette union soulage tous les maux extérieurs et intérieurs d'une famille ; elle rend agréables toutes les fonctions ; elle adoucit toutes les peines ; elle justifie cet oracle d'Isaïe : *En ce jour vous serez affranchis de toutes vos misères ; on ôtera de dessus vos épaules le fardeau des obligations de la vie ; vous n'en sentirez plus la pesanteur.*

#### § 4. — *L'amour du travail.*

Représentez-vous l'intérieur de Nazareth... un pauvre artisan qui travaille du matin au soir pour subvenir aux besoins de sa famille... une épouse immaculée, dont Dieu seul connaît toutes les perfections et les mérites, occupée à tout ce qu'il y a de plus bas et de plus pénible dans les soins domestiques... un enfant en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science du Père céleste, aidant d'abord à sa mère dans le ménage, et

puis, quand ses forces croissent avec l'âge, soulageant son père nourricier dans les humbles et rudes labeurs de sa profession: *Nonne hic est faber?* Quel spectacle! quel sujet ravissant de contemplation!

Travail de la sainte Famille, travail assidu, continu, comme les pauvres qui gagnent leur pain de chaque jour à la sueur de leur front; travail pénible, obscur, assujétissant, qui les met à la disposition du premier venu.

Ames intérieures, ne laissez pas perdre de si touchants exemples sans en tirer quelques salutaires pratiques pour votre conduite. Toute âme solidement pieuse aime le travail; elle s'en impose l'obligation, et met à profit tous les moments, évitant avec un grand soin toute espèce d'oisiveté et d'inutilité. Si les besoins nécessaires à la vie ne commandent pas le travail à tous les hommes, une nécessité d'un ordre supérieur leur en impose l'obligation, celle de subir le châtement auquel nous avons été condamnés, celle d'obéir à la loi de Dieu qui ne souffre pas d'exception, celle enfin de ressembler à Jésus, à Marie, à Joseph, nos divins modèles. Apprenez de leur exemple qu'il n'est point d'occupation, quelque basse qu'elle soit selon nos préjugés, dont une personne pieuse doive rougir, pourvu qu'elle soit honnête; qu'au contraire, elle a sujet de s'estimer heureuse et bien honorée si son état et son humble condition la rapprochent davantage de la sainte Famille.

§ 5. — *L'esprit d'oraison.*

Le divin Sauveur, qui a dit : *Ma maison est une maison de prière*, n'a pas manqué de répandre sur l'humble demeure de la sainte Famille cet esprit qu'il annonçait par cette parole du prophète : « Je répandrai sur cette maison et sur ses habitants l'esprit de grâce et de prière. » C'est là que se formaient les premiers modèles du culte spirituel et intérieur qui allait s'établir. C'est là que Jésus-Christ, tout enfant qu'il était, faisait l'office de médiateur et de pontife, comme dans un sanctuaire ; qu'il offrait à Dieu un sacrifice de prière et de pénitence ; qu'il traitait de notre salut avec son Père, et qu'il avançait l'œuvre de notre réconciliation. Le plus beau spectacle qui s'offrit jamais aux regards du Très-Haut, ce fut la Trinité terrestre en prières. Considérez Joseph et Marie à genoux auprès du Sauveur, unissant leurs vœux à ses vœux, priant dans le recueillement le plus profond, avec une ferveur plus qu'angélique, insensibles à tout ce qui se passe dans le monde : ils offrent à Dieu, par son divin Fils, le sacrifice de leurs lèvres, mais bien plus encore celui de leurs cœurs.

Prosternés ensemble devant le Père qui est aux cieux, le grand adorateur et la servante du Seigneur n'avaient qu'une voix, pour le bénir de ses bienfaits ; qu'un esprit, pour l'écouter dans le recueillement de l'oraison ; qu'une prière, pour lui demander dans l'ardeur de leurs vœux la gloire de son

nom, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme au ciel. Ce grand Dieu, se disait Marie, je le contemple, je l'entends, je le comprends, le voilà ! et le scrutateur des âmes, qui lit au plus intime des cœurs, répondait à Notre-Dame : Je vous salue, ô pleine de grâce ! je suis avec vous, ô ma Mère ! vous êtes bénie entre les femmes ; mon ange vous l'a dit : vous êtes bienheureuse ; mes disciples vous le diront aux siècles des siècles. Ce que les anges et les hommes disent, votre Fils le fait. Après mon Père céleste, vous êtes avec Joseph mon seul bien ; je vous dois les seules années heureuses de mon pèlerinage terrestre ; vous êtes ma consolation et ma joie.

Femmes vertueuses, faites tout ce qui dépendra de vous pour introduire dans vos maisons la prière en commun. Cette salutaire pratique était autrefois pieusement observée dans toutes les familles chrétiennes, prière dont Jésus-Christ a dit : *Là où deux ou trois personnes sont réunies en mon nom pour prier mon Père, je suis au milieu d'elles.*

« La prière en commun, dit un pieux évêque, introduit au foyer domestique toutes les habitudes de la vie chrétienne ; elle garantit l'observation de tous les autres préceptes. Au mérite de la prière particulière elle ajoute la grâce, l'autorité, la persuasion du bon exemple. La prière en famille, c'est la dignité des pères, la confiance mutuelle des époux, la docilité, la soumission tendre et respec-

tueuse des enfants, la justice et la bonté des maîtres, le zèle et la fidélité des serviteurs (1). »

Scène touchante de piété et de foi antiques, qui rappelle les beaux jours de l'Eglise naissante, où chaque maison de chrétien était un oratoire ; scène charmante, qui rappelle les patriarches, alors que le chef de famille, comme père, comme pontife, comme roi, offrait à l'Eternel le sacrifice de louanges, et méritait que le Seigneur vînt visiter sa demeure sous la figure d'un de ses anges.

Tous les membres de la famille sont exacts à ce rendez-vous d'actions de grâces, le père, la mère, les fils, la fille, les serviteurs et les servantes. Les voilà dans la petite chapelle, prosternés humblement aux pieds du Maître souverain. La mère, apôtre de la famille, prononce à haute voix les prières, et tous y répondent. C'est le Père commun à qui on demande le pain de chaque jour ; le pain de l'âme surtout, sa grâce, aliment céleste, c'est la Mère de Dieu qu'on choisit pour avocate et patronne ; c'est un souvenir qu'on donne aux absents et aux morts : pensée éminemment chrétienne, qui resserre les liens de fraternité entre les enfants de l'Eglise combattant ici-bas et ceux qui expient en l'autre vie les faiblesses humaines.

Là où est l'union des prières, là est Jésus-Christ ;

(1) Le prie-Dieu est un meuble indispensable au bon ordre ; où il n'est pas, il n'y a point de pénates, point de respect. -

(J. JOUBERT.)

et où règne Jésus-Christ, là est la paix, la concorde, le support, l'indulgence, l'esprit de sacrifice, la modération dans les joies, la consolation dans les peines, le rafraîchissement de la vie, tout ce qui constitue, en un mot, le bonheur d'une famille (1).

(1) Nous tenons d'un de nos confrères le trait suivant qu'il a recueilli lui-même sur les lieux :

« Dans une bien modeste maison d'une des rues les moins fréquentées de Bordeaux vivait, il y a peu d'années, une jeune femme dont on plaignait avec raison la vie triste et abandonnée. Son mari, entraîné par de mauvaises connaissances, apparaissait à peine chez lui, et n'y venait jamais que pour maudire la misère et les privations qui l'y attendaient.

« Douce et pieuse, la jeune femme pleurait et priait, mais elle ne murmurait pas. Elle souffrait tout en silence ; néanmoins, et malgré cette résignation, elle ne pouvait assurer la paix à son intérieur. Ses angoisses secrètes eussent été grandes, si Dieu, dans sa bonté, ne lui avait donné pour la consoler un charmant petit ange, dont la tendresse enfantine la dédommageait de l'abandon de son mari.

« Le soir, pendant ces longues veillées qu'elle passait seule et triste au coin de son foyer mal entretenu, la pauvre mère, avant de poser son fils dans son berceau, lui enseignait ses prières et lui faisait baiser sa médaille. Ensuite elle l'endormait en lui répétant les noms bénis de Jésus et de Marie.

« Un jour cependant, le mari, n'ayant pas rencontré sans doute ses compagnons habituels de plaisir, se décide à revenir chez lui achever la soirée à peine commencée. Au moment où il allait mettre la main sur la clef, il s'arrête ; la voix de sa femme l'a frappé. Avec qui peut-elle ainsi parler ? se demande-t-il, le cœur déjà en proie à d'injustes soupçons. Sa curiosité l'engage à pousser la porte à petit bruit. Quel spectacle se présente alors à sa vue ! Sa jeune femme est à genoux ; elle tient son enfant dans ses bras et achève avec lui la prière du soir. « Mon fils, » ajoute-t-elle, prions maintenant pour ton père que j'aime tant

A Nazareth, on ne se contentait pas de prier Dieu à des heures réglées; mais on était continuellement en prière, dans ce sens que toutes les actions étaient faites dans une parfaite union avec Jésus. L'Évangile nous dit que Marie conservait dans son cœur toutes les paroles de son divin Fils pour les méditer. A l'exemple de votre auguste Mère, ne vous contentez pas de faire oraison le matin et le soir, mais vivez d'oraison; et comme on digère ses repas pendant le jour, digérez aussi, dans le détail de vos occupations, le pain de vérité et d'amour que vous avez mangé à l'oraison. Cette prière perpétuelle se fait lorsque, ayant prié aux heures réglées, on recueille de sa prière ou de sa lecture quelques vérités que l'on conserve dans son cœur et que l'on rappelle sans efforts, en se tenant le plus qu'on peut dans l'état d'une humble dépendance envers Dieu, en lui exposant ses besoins, en les lui remettant devant les yeux sans rien dire. Dieu appelle tous les hommes à cette disposition de

« et que tu aimeras toujours aussi, n'est-ce pas ? » Alors l'enfant serre plus fort ses petites mains croisées sur sa poitrine, et récite à haute voix une prière spéciale pour son père, prière apprise depuis longtemps et dite chaque jour.

« Le mari, ému par cette scène, ne peut résister au sentiment qui l'entraîne à avouer, à réparer ses torts; il vient, lui aussi, s'agenouiller près de sa femme; il prie avec elle, et Dieu lui donne, en échange de cette prière, un cœur purifié.

« Depuis, bon chrétien et heureux père de famille, l'ouvrier bordelais est fidèle à faire tous les soirs la prière avec sa femme et son fils. »

cœur, puisque le Sauveur recommande à tous les chrétiens de prier continuellement, sans jamais se lasser. Vous parviendrez facilement à cet état, si vous répondez fidèlement à la grâce, si vous vous appliquez à plaire à Dieu en toutes choses, à ne lui rien refuser de ce qu'il demande, à recevoir comme venant de sa main tout ce qui arrive, enfin à garder autant qu'on le peut le silence à certaines heures de la journée pour honorer le recueillement de la sainte Famille à Nazareth.

Une femme vraiment chrétienne s'applique, à l'exemple de la très-sainte Vierge, à ne point séparer l'occupation de Marie de celle de Marthe, et à les subordonner de manière à ce que l'une ne nuise point à l'autre. Elle ne néglige aucun des devoirs de son état, même ceux de bienséance; mais elle met à la tête de ses devoirs l'union indispensable avec Dieu. Elle parle, elle agit en paix sous la direction de la grâce, et elle n'aspire qu'à se retrouver seule avec Dieu.

Heureuses les familles où règne l'esprit de Nazareth! Jésus en est le premier chef, Marie et Joseph y sont connus et aimés, Dieu y est servi avec respect et amour. Elles sont établies sur la pierre : que les vents soufflent, que la pluie tombe, que les fleuves débordent, elles ne seront pas renversées, car elles sont assises sur un bon fondement. Elles pourront essuyer les orages des tribulations, mais la foi y apportera toujours le calme et la résignation.

---



---

### III

#### **De la piété aimable.**

---

§ 1. — *Combien il est important de rendre la piété agréable.*

Saint Paul nous enseigne que la piété n'est pas destinée seulement à nous assurer le bonheur dans l'autre vie, mais qu'elle a encore pour but de nous faire trouver, dans cette vallée de larmes, la paix et le degré de bonheur que nous y pouvons goûter.

Il importe surtout que les femmes pieuses soient bien pénétrées de cette vérité, elles à qui il appartient de rendre la vertu aimable en la parant des grâces de leur esprit et de leur cœur, et de faire connaître à ceux qui ne la connaissent pas encore les promesses qu'elle renferme pour la vie présente, afin de les disposer à chercher celles qu'elle a pour la vie future. Malheureusement beaucoup de femmes se font une idée fautive de la vraie piété. Trompées par des maximes exagérées, elles vont même quelquefois jusqu'à se persuader qu'une femme pieuse ne doit pas être aimable, et qu'elle doit plus songer à faire éclater dans sa vie la sé-

vérité de la loi de Dieu qu'à faire ressortir la douceur et la suavité de son joug. Par là, elles rendent la piété insupportable aux personnes avec qui elles vivent, et les poussent souvent dans une opposition funeste au salut de leur âme. « Gardez-vous, dit saint François de Sales, de vous rendre mélancolique et importune à ceux qui sont auprès de vous, de peur qu'ils n'attribuent cela à la dévotion et qu'ils ne la méprisent. Au contraire, rendez-leur le plus que vous pourrez de consolation et de contentement, afin que cela leur fasse honorer et estimer la dévotion, et la leur fasse désirer. »

Avant votre conversion, vous avez peut-être été rebutée bien des fois par certains défauts que des personnes pieuses alliaient avec leur dévotion, et qui vous éloignaient d'elles au lieu de vous en rapprocher. Instruisez-vous à votre propre école ; rappelez-vous ce qui vous choquait chez les autres, afin de l'éviter en vous-même.

C'était peut-être le défaut de complaisance qui vous éloignait des personnes pieuses, quand vous les voyiez concentrées et absorbées dans une dévotion qui vous paraissait sauvage, parce qu'en la pratiquant elles ne vous semblaient occupées que d'elles-mêmes. Eh bien ! rappelez-vous vos anciens sentiments, et donnez l'exemple d'une complaisance aimable, d'une douce prévenance et d'une attention continuelle à rendre heureux tous ceux qui vous fréquentent.

Une femme pieuse doit s'efforcer d'établir le

règne de la piété dans les cœurs de tous ceux qui l'entourent. Or, pour opérer cette transformation ou ce perfectionnement, il faut nécessairement insinuer le goût de la vertu et de la piété, détruire les préjugés qui s'opposent toujours plus ou moins à leur acquisition, et remplacer les idées fausses que l'on a du service de Dieu par des idées exactes, justes, consolantes, et qui donnent lieu d'espérer que la pratique de la vertu procurera, même dès ce monde, un bonheur solide et véritable.

Une douce réponse détourne la colère, dit l'Esprit saint. Un langage plein de bonté et d'aménité, comme celui de notre Seigneur, constitue seul un apostolat, tandis que des propos spirituels mais mordants contribuent souvent à consommer l'œuvre du démon en faisant de profondes blessures aux âmes. Veillez à ce que vos manières soient pleines d'affabilité ; elles doivent vous servir à attirer les autres à vous et à leur faire aimer l'esprit qui vous anime. La froideur, le manque d'intérêt, un certain air de supériorité qu'on prend sans bien s'en rendre compte, une affectation de condescendance, sont des défauts qu'il n'est pas rare de trouver dans les personnes pieuses qui ne sont pas encore bien pénétrées de l'esprit de la vraie piété.

L'amabilité nous porte encore à louer tout le bien que nous pouvons découvrir dans les autres, lors même qu'il n'est pas exempt d'alliage et d'im-

perfection. Un homme qui loue librement, mais sans exagération, exerce toujours dans la conversation une certaine influence qu'il peut mettre au service de la cause de Dieu.

L'habitude d'interpréter dans un sens favorable une action équivoque est une autre manière de gagner les cœurs. Cette pratique ne doit jamais être forcée, ni surtout servir à excuser un véritable péché; mais, en dehors de ces cas exceptionnels, votre charité trouvera un vaste champ pour s'exercer et servir d'apôtre à la gloire de Dieu.

Rendre la vertu aimable, voilà donc un des devoirs essentiels de la femme pieuse qui vit au milieu du monde. Et comment rendra-t-elle la vertu aimable? Ce sera bien plus par son exemple que par ses représentations. Quand on dit que l'on doit rendre la piété aimable, cela ne veut pas dire qu'elle doive être marquée au coin de cette tolérance excessive que prônent les mondains avec tant d'enthousiasme. La tolérance qui viole les lois de l'Eglise ou les saintes règles de la morale chrétienne, est une véritable prévarication, qui peut provoquer les applaudissements des ennemis de la religion, mais qui arrache des gémissements profonds aux pieux fidèles.

Remplir très-exactement tous les devoirs de son état, être fidèle autant qu'on le peut à ses exercices ordinaires (1), ne se permettre rien qui soit con-

(1) Lorsque sainte Chantal se mit sous la direction de saint

traire à la sainte modestie, et tempérer la rigueur des exigences de la piété par l'aménité des formes, c'est-à-dire par cet heureux ensemble de bonté, de douceur, de cordialité, d'affabilité et de complaisance, qui prête à la vertu des charmes irrésistibles : voilà ce que doit faire une âme chrétienne pour rendre autant qu'il dépend d'elle la piété aimable. Car, pour arrêter ou diminuer la contagion du mal, il faut que les bons s'efforcent de rendre le bien contagieux ; et le seul moyen qu'ils aient pour cela, c'est de rendre la vertu aimable, et de traduire les inspirations de la grâce en eux par des paroles et des actions faciles à comprendre pour tous, et non par des œuvres singulières qui soient pour les autres comme une langue étrangère et inintelligible.

Ce que Dieu demande de nous, c'est que nous cherchions avant tout sa gloire ; c'est que nous soyons pieux non seulement pour nous, mais aussi

François de Sales, ses domestiques avaient coutume de dire que le directeur de Madame ne la faisait prier qu'une ou deux fois par jour, et que tout le monde en était incommodé ; tandis que son directeur actuel la faisait prier toute la journée, sans que personne en souffrit. Avec un peu de bonne volonté, rien n'est plus facile que de disposer nos communions et nos prières de manière à ne gêner en aucune façon les arrangements de famille, et à n'exiger de la part des autres aucun sacrifice. C'est ainsi que, dans nos rapports avec les hommes, nous contribuerons à leur édification et à notre propre perfection, par le double exercice de la mortification et de la douceur de Jésus.

(P. FABER.)

pour les autres; c'est que nous agissions de manière à ce que notre piété soit édifiante, et que les autres, en la voyant, se sentent portés à l'imiter; c'est que, tout en tenant au fond et à ce qui est prescrit par l'Eglise dans la forme, nous soyons disposés à sacrifier ce qui n'est qu'un accessoire, toutes les fois que ce sacrifice pourra rendre la piété aimable aux autres et les inviter par un doux attrait à en goûter les charmes; c'est, dit un pieux auteur, que nous nous accoutumions à *faire la vérité dans la charité*, comme dit saint Paul, et que nous regardions comme une chose plus agréable à Dieu et plus utile pour nous de gagner une âme à Jésus-Christ, d'exciter dans un cœur l'amour du bien, ou de prévenir un seul péché, que de vaquer à une œuvre bonne en elle-même, mais que nous pouvons différer ou omettre.

Un extérieur austère et trop réformé, chez une femme connue d'ailleurs par sa haute piété, contribue déjà à donner de la vertu une idée sombre et peu avantageuse. Que les personnes portées à la dissipation et à la vanité n'abusent pas de ce que nous allons dire. La piété d'une femme chrétienne vivant au milieu du monde ne doit pas être la piété d'une religieuse au fond d'un couvent. Elle doit, en un sens, être tout aussi solide, mais elle doit revêtir une forme particulière; et comme la femme pieuse est destinée à gagner par son amabilité des âmes à Dieu, sa piété ne serait pas vraie, et il lui manquerait une qualité essentielle, si, par son au-

stérilité rebutante, elle éloignait les âmes qu'elle doit attirer (1).

Tout, jusqu'à nos regards, doit être soumis à l'influence de la grâce. Plus nous nous appliquons à graver l'image de Jésus dans nos cœurs, plus aussi sa douceur transpirera au-dehors de nous, à notre insu. On a remarqué que, dans l'Évangile, on trouve de fréquentes allusions aux traits et aux

(1) Voici d'excellents conseils que M<sup>me</sup> de Maintenon donnait aux demoiselles de Saint-Cyr :

« En entrant dans le monde, elles ont deux écueils à éviter : le premier est de craindre trop; le second est de ne pas craindre assez. Une trop grande crainte les rendrait timides, honteuses et en quelque sorte ridicules aux personnes auprès desquelles elles ont à vivre; une trop grande assurance pourrait les exposer d'abord à quelques dangers. Pour prendre un juste milieu, elles doivent ne s'avancer dans le monde que pas à pas, et demeurer le plus qu'il est possible auprès de leurs mères, de leurs tantes, ou des autres dames vertueuses qui se trouvent dans l'obligation de les former et de les conduire peu à peu dans les compagnies pour les faire connaître d'abord à leurs familles, et ensuite parmi la noblesse du voisinage.

« Il y a deux autres écueils à éviter : le premier est de vouloir vivre dans le monde comme à Saint-Cyr; le second est de vivre tellement à la façon du monde qu'il ne paraisse plus aucun vestige de la bonne éducation qu'on a reçue dans cette sainte maison. La première manière de vivre, quoique bonne et sainte, serait impraticable et trop importune. La deuxième façon d'agir serait ridicule, surprenante et scandaleuse. Il faut donc retenir de Saint-Cyr la piété, la modestie, la docilité, la vie réglée, la crainte de Dieu, son divin amour et la fidélité à tous ses devoirs, et il faut joindre à toutes ces vertus une façon d'agir noble, libre, aisée, commode, paisible, uniforme, qui ne rebute personne et qui fasse plaisir à chacun. »

gestes de notre Seigneur; la vocation des apôtres et la conversion de saint Pierre nous montrent la salutaire influence que la douceur des regards du Sauveur exerçait sur les âmes (1).

Une femme pieuse doit donc dégager son extérieur de ces entraves qui lui donnent une raideur habituelle; elle ne doit pas avoir le front ridé et comme chargé d'épais nuages, qui annoncent une âme inquiète et une piété péniblement élaborée. Les mondains tournent tout cela en ridicule et s'en moquent; les âmes pieuses, qui ont le sens droit, disent avec plus de modération que c'est une affectation déplacée; et les bonnes âmes qui sont peu éclairées, croyant à tort que c'est l'indice d'une haute piété, désespèrent d'arriver jamais à une si sublime perfection, s'abandonnent au trouble et perdent courage. D'où il faut conclure que cet extérieur austère, n'étant utile à personne et donnant de la piété une idée peu avantageuse, doit être réformé.

Se prêter rarement et avec un air de contrainte à la conversation; courir en quelque sorte après le

(1) Que vos manières soient agréables, pleines d'allégresse et de sérénité, afin que vous ne soyez pas comme ces visages tristes qui épouvantent et chassent tout le monde, qui d'ailleurs n'a déjà que trop d'aversion pour les choses bonnes, si on ne les rend douces et aisées.

(S. FRANÇOIS-XAVIER.)

Il y a des personnes qui, avec un air riant et modeste, contentent et gagnent tous ceux qui les voient; d'autres, au contraire, se présentent avec un air triste, une mine serrée, un visage sec, ridé, qui effraient et déconcertent. (S. VINCENT DE PAUL.)



peu de mots qu'on profère, et témoigner que l'on regrette de les avoir laissés échapper; parler à tout propos, et souvent hors de propos, des matières de piété; en parler sans tact et sans discernement; faire sur ce terrain le docte et le tranchant; et, sur cette dévotion sèche et aride, ne pas laisser distiller une seule goutte d'onction: voilà certainement une conduite qui ne ralliera personne à la piété, et qui fera dire à plusieurs que, si c'est ainsi qu'il faut être pour être dévot, ils ne le seront jamais (1).

§ 2. — *Combien notre divin Sauveur a rendu la vertu aimable.*

Tout, dans la personne du divin Maître, respirait la piété la plus douce et la plus aimable. Quel charme dans la noble simplicité de son extérieur! Son caractère est ouvert et tendre; il apparaît au milieu des hommes *plein de grâce et de vérité*; sa charité est sans bornes. Secourable aux malheureux, il multiplie pour eux les prodiges; car ses

(1) « Vous devez donc éviter, dit le pieux P. Faber, de faire aucune allusion intempestive à la religion ou d'irriter les autres par une attitude solennelle autant que déplacée. Une aspiration intérieure ou une courte élévation de l'âme à Dieu produira souvent plus d'effet sur les autres qu'un témoignage public ainsi affiché, que nos principes n'exigent pas et qui ne manque jamais d'offenser. Un homme éprouve du dégoût pour les choses saintes quand on vient mal à propos l'en entretenir; et c'est ainsi qu'une importunité, quoique émanant d'une bonne intention, devient une source de péché. »

miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. Sa parole est simple, mais elle a une autorité douce qui arrache cet aveu à ses ennemis : *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* Avec quelle admirable condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine ! On le voit plein de secrets sublimes, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme un mortel ; il en parle naturellement, et il les répand avec une mesure proportionnée à la faiblesse humaine. Recherchant les pécheurs pour les sauver, il va s'asseoir à leur table ; il s'arrête près du puits de Jacob pour attendre la Samaritaine, lui demande à boire et lui offre en échange l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Comme il se montre en tout *fils* et *frère* de l'homme ! Il protège la faiblesse de l'âge et accueille les enfants avec une bonté particulière. S'il se retire à l'écart pour prier, c'est lorsqu'il a rempli tous ses devoirs extérieurs ; s'il observe la lettre de la loi, c'est lorsqu'elle ne contredit pas l'esprit. Populaire sans familiarité comme sans bassesse, il aime, il connaît l'amitié. Lazare, qu'il tire du tombeau, était son ami ; il verse des larmes, et c'est pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fait son plus grand miracle.

Il ne dispute pas, il ne crie pas, sa voix se fait à peine entendre dans les places publiques. Il dit au roseau à moitié rompu : Ne crains rien, je ne te briserai pas ; et à la mèche encore fumante : Je ne t'éteindrai pas. Il dit aux pauvres : Ne craignez

rien, c'est moi qui serai votre richesse ; et à ceux qui pleurent : C'est moi qui vous consolerais. Il dit à la brebis égarée : Ne crains rien, c'est moi qui suis le bon Pasteur ; il dit à l'enfant prodigue : Ne crains rien, c'est moi qui suis ton vrai père, et du plus loin qu'il l'aperçoit il lui tend les bras et le reçoit avec bonheur.

Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui veille sur les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne lui-même le titre de *Pasteur des âmes*, et se représente portant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse il fait naître ses béatitudes.

Quelle bonté dans ses épanchements ! quelle douceur ravissante au milieu des plus fatigantes importunités ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! mais aussi que de cœurs émus, consolés, entraînés ! que de pécheurs attendris ! que de maximes, que de règles de conduite inouïes jus-

que là et vraiment effrayantes pour la nature, acceptées cependant, pratiquées et rendues aimables par la manière douce, persuasive, dont le divin Maître les inculque !

Que la piété qui s'appliquerait à reproduire les traits si touchants de la vie du Sauveur serait aimable ! que de cœurs elle attirerait à la vertu !

§ 3. — *La vraie piété est pleine d'indulgence et de discrétion.*

Que l'on condamne les péchés du monde, qu'on n'entre jamais en compromis avec ses tentations, qu'on lui soit sévère, c'est bien ; mais pourquoi, devant des mondains effrayés déjà par la morale la plus mitigée, débiter des maximes d'une perfection relevée ? pourquoi mêler les conseils aux préceptes ? A des pécheurs dont il faudrait, avec les précautions d'un vrai zèle, ménager la faiblesse, on parlera le langage âpre et sévère qui tout au plus conviendrait aux religieux ; on s'inscrira sur-le-champ contre un mot moins exact qu'une langue indiscrette vient de laisser tomber et que l'on devrait prudemment s'abstenir de relever ; on érigera en cas de conscience un point de morale effleuré en passant, et l'on dira hardiment et avec aplomb : Ce n'est pas permis.

Ah ! prenez garde qu'un zèle amer n'achève de briser le fragile roseau et n'éteigne pour jamais la mèche qui fume encore ! N'appellez point le feu du

ciel ni les mépris de la terre sur ces âmes rebelles qui n'ont pas encore reçu Jésus-Christ : ce n'est pas là l'esprit qui doit animer un chrétien. Que l'aigreur n'entre jamais dans votre âme, que le fiel ne soit jamais sur vos lèvres. Apprenez plutôt par votre douceur, par votre indulgence, apprenez à ce monde qui vous entoure à chérir une religion qu'il ne connaît pas, qu'il ne pratique pas encore. Rappelez vos souvenirs et ce qui vous scandalisait autrefois dans les âmes pieuses. En voyant des personnes esclaves de leurs petites pratiques et blessant la charité comme les autres quand ces pratiques étaient remplies, en les voyant faire doucement l'éloge d'une personne, puis placer contre elle une médisance, puis enfin revenir à l'éloge, et se rassurer en pensant que tout était bien, parce qu'elles avaient placé leur médisance entre deux couches de charité, cela vous indignait et vous faisait crier injustement contre la piété qui gémissait comme vous de ce désordre. Eh bien donc ! évitez le piège, soyez charitable.

Une jeune personne qui veut rendre la piété aimable doit s'appliquer beaucoup à cultiver la sienne, et, s'il est possible, faire en sorte qu'aucune tache ne la ternisse. Si elle allie à sa piété certains défauts choquants, quoiqu'ils ne soient pas des plus graves, on rejettera sur la piété en général ce qu'elle est la première à condamner ; et parce qu'on se croit autorisé à dire que tous les dévots sont ainsi, on laissera de côté la piété, et l'on s'in-

que là et vraiment effrayantes pour la nature, acceptées cependant, pratiquées et rendues aimables par la manière douce, persuasive, dont le divin Maître les inculque !

Que la piété qui s'appliquerait à reproduire les traits si touchants de la vie du Sauveur serait aimable ! que de cœurs elle attirerait à la vertu !

§ 3. — *La vraie piété est pleine d'indulgence et de discrétion.*

Que l'on condamne les péchés du monde, qu'on n'entre jamais en compromis avec ses tentations, qu'on lui soit sévère, c'est bien ; mais pourquoi, devant des mondains effrayés déjà par la morale la plus mitigée, débiter des maximes d'une perfection relevée ? pourquoi mêler les conseils aux préceptes ? A des pécheurs dont il faudrait, avec les précautions d'un vrai zèle, ménager la faiblesse, on parlera le langage âpre et sévère qui tout au plus conviendrait aux religieux ; on s'inscrira sur-le-champ contre un mot moins exact qu'une langue indiscrete vient de laisser tomber et que l'on devrait prudemment s'abstenir de relever ; on érigera en cas de conscience un point de morale effleuré en passant, et l'on dira hardiment et avec aplomb : Ce n'est pas permis.

Ah ! prenez garde qu'un zèle amer n'achève de briser le fragile roseau et n'éteigne pour jamais la mèche qui fume encore ! N'appellez point le feu du

ciel ni les mépris de la terre sur ces âmes rebelles qui n'ont pas encore reçu Jésus-Christ : ce n'est pas là l'esprit qui doit animer un chrétien. Que l'aigreur n'entre jamais dans votre âme, que le fiel ne soit jamais sur vos lèvres. Apprenez plutôt par votre douceur, par votre indulgence, apprenez à ce monde qui vous entoure à chérir une religion qu'il ne connaît pas, qu'il ne pratique pas encore. Rappelez vos souvenirs et ce qui vous scandalisait autrefois dans les âmes pieuses. En voyant des personnes esclaves de leurs petites pratiques et blessant la charité comme les autres quand ces pratiques étaient remplies, en les voyant faire doucement l'éloge d'une personne, puis placer contre elle une médisance, puis enfin revenir à l'éloge, et se rassurer en pensant que tout était bien, parce qu'elles avaient placé leur médisance entre deux couches de charité, cela vous indignait et vous faisait crier injustement contre la piété qui gémissait comme vous de ce désordre. Eh bien donc ! évitez le piège, soyez charitable.

Une jeune personne qui veut rendre la piété aimable doit s'appliquer beaucoup à cultiver la sienne, et, s'il est possible, faire en sorte qu'aucune tache ne la ternisse. Si elle allie à sa piété certains défauts choquants, quoiqu'ils ne soient pas des plus graves, on rejettera sur la piété en général ce qu'elle est la première à condamner ; et parce qu'on se croit autorisé à dire que tous les dévots sont ainsi, on laissera de côté la piété, et l'on s'in-

que là et vraiment effrayantes pour la nature, acceptées cependant, pratiquées et rendues aimables par la manière douce, persuasive, dont le divin Maître les inculque !

Que la piété qui s'appliquerait à reproduire les traits si touchants de la vie du Sauveur serait aimable ! que de cœurs elle attirerait à la vertu !

§ 3. — *La vraie piété est pleine d'indulgence et de discrétion.*

Que l'on condamne les péchés du monde, qu'on n'entre jamais en compromis avec ses tentations, qu'on lui soit sévère, c'est bien ; mais pourquoi, devant des mondains effrayés déjà par la morale la plus mitigée, débiter des maximes d'une perfection relevée ? pourquoi mêler les conseils aux préceptes ? A des pécheurs dont il faudrait, avec les précautions d'un vrai zèle, ménager la faiblesse, on parlera le langage âpre et sévère qui tout au plus conviendrait aux religieux ; on s'inscrira sur-le-champ contre un mot moins exact qu'une langue indiscrete vient de laisser tomber et que l'on devrait prudemment s'abstenir de relever ; on érigera en cas de conscience un point de morale effleuré en passant, et l'on dira hardiment et avec aplomb : Ce n'est pas permis.

Ah ! prenez garde qu'un zèle amer n'achève de briser le fragile roseau et n'éteigne pour jamais la mèche qui fume encore ! N'appellez point le feu du



ciel ni les mépris de la terre sur ces âmes rebelles qui n'ont pas encore reçu Jésus-Christ : ce n'est pas là l'esprit qui doit animer un chrétien. Que l'aigreur n'entre jamais dans votre âme, que le fiel ne soit jamais sur vos lèvres. Apprenez plutôt par votre douceur, par votre indulgence, apprenez à ce monde qui vous entoure à chérir une religion qu'il ne connaît pas, qu'il ne pratique pas encore. Rappelez vos souvenirs et ce qui vous scandalisait autrefois dans les âmes pieuses. En voyant des personnes esclaves de leurs petites pratiques et blessant la charité comme les autres quand ces pratiques étaient remplies, en les voyant faire doucement l'éloge d'une personne, puis placer contre elle une médisance, puis enfin revenir à l'éloge, et se rassurer en pensant que tout était bien, parce qu'elles avaient placé leur médisance entre deux couches de charité, cela vous indignait et vous faisait crier injustement contre la piété qui gémissait comme vous de ce désordre. Eh bien donc ! évitez le piège, soyez charitable.

Une jeune personne qui veut rendre la piété aimable doit s'appliquer beaucoup à cultiver la sienne, et, s'il est possible, faire en sorte qu'aucune tache ne la ternisse. Si elle allie à sa piété certains défauts choquants, quoiqu'ils ne soient pas des plus graves, on rejettera sur la piété en général ce qu'elle est la première à condamner ; et parce qu'on se croit autorisé à dire que tous les dévots sont ainsi, on laissera de côté la piété, et l'on s'in-

que là et vraiment effrayantes pour la nature, acceptées cependant, pratiquées et rendues aimables par la manière douce, persuasive, dont le divin Maître les inculque !

Que la piété qui s'appliquerait à reproduire les traits si touchants de la vie du Sauveur serait aimable ! que de cœurs elle attirerait à la vertu !

§ 3. — *La vraie piété est pleine d'indulgence et de discrétion.*

Que l'on condamne les péchés du monde, qu'on n'entre jamais en compromis avec ses tentations, qu'on lui soit sévère, c'est bien ; mais pourquoi, devant des mondains effrayés déjà par la morale la plus mitigée, débiter des maximes d'une perfection relevée ? pourquoi mêler les conseils aux préceptes ? A des pécheurs dont il faudrait, avec les précautions d'un vrai zèle, ménager la faiblesse, on parlera le langage âpre et sévère qui tout au plus conviendrait aux religieux ; on s'inscrira sur-le-champ contre un mot moins exact qu'une langue indiscrete vient de laisser tomber et que l'on devrait prudemment s'abstenir de relever ; on érigera en cas de conscience un point de morale effleuré en passant, et l'on dira hardiment et avec aplomb : Ce n'est pas permis.

Ah ! prenez garde qu'un zèle amer n'achève de briser le fragile roseau et n'éteigne pour jamais la mèche qui fume encore ! N'appellez point le feu du

ciel ni les mépris de la terre sur ces âmes rebelles qui n'ont pas encore reçu Jésus-Christ : ce n'est pas là l'esprit qui doit animer un chrétien. Que l'aigreur n'entre jamais dans votre âme, que le fiel ne soit jamais sur vos lèvres. Apprenez plutôt par votre douceur, par votre indulgence, apprenez à ce monde qui vous entoure à chérir une religion qu'il ne connaît pas, qu'il ne pratique pas encore. Rappelez vos souvenirs et ce qui vous scandalisait autrefois dans les âmes pieuses. En voyant des personnes esclaves de leurs petites pratiques et blessant la charité comme les autres quand ces pratiques étaient remplies, en les voyant faire doucement l'éloge d'une personne, puis placer contre elle une médisance, puis enfin revenir à l'éloge, et se rassurer en pensant que tout était bien, parce qu'elles avaient placé leur médisance entre deux couches de charité, cela vous indignait et vous faisait crier injustement contre la piété qui gémissait comme vous de ce désordre. Eh bien donc ! évitez le piège, soyez charitable.

Une jeune personne qui veut rendre la piété aimable doit s'appliquer beaucoup à cultiver la sienne, et, s'il est possible, faire en sorte qu'aucune tache ne la ternisse. Si elle allie à sa piété certains défauts choquants, quoiqu'ils ne soient pas des plus graves, on rejettera sur la piété en général ce qu'elle est la première à condamner ; et parce qu'on se croit autorisé à dire que tous les dévots sont ainsi, on laissera de côté la piété, et l'on s'in-

que là et vraiment effrayantes pour la nature, acceptées cependant, pratiquées et rendues aimables par la manière douce, persuasive, dont le divin Maître les inculque !

Que la piété qui s'appliquerait à reproduire les traits si touchants de la vie du Sauveur serait aimable ! que de cœurs elle attirerait à la vertu !

§ 3. — *La vraie piété est pleine d'indulgence et de discrétion.*

Que l'on condamne les péchés du monde, qu'on n'entre jamais en compromis avec ses tentations, qu'on lui soit sévère, c'est bien ; mais pourquoi, devant des mondains effrayés déjà par la morale la plus mitigée, débiter des maximes d'une perfection relevée ? pourquoi mêler les conseils aux préceptes ? A des pécheurs dont il faudrait, avec les précautions d'un vrai zèle, ménager la faiblesse, on parlera le langage àpre et sévère qui tout au plus conviendrait aux religieux ; on s'inscrira sur-le-champ contre un mot moins exact qu'une langue indiscrete vient de laisser tomber et que l'on devrait prudemment s'abstenir de relever ; on érigera en cas de conscience un point de morale effleuré en passant, et l'on dira hardiment et avec aplomb : Ce n'est pas permis.

Ah ! prenez garde qu'un zèle amer n'achève de briser le fragile roseau et n'éteigne pour jamais la mèche qui fume encore ! N'appellez point le feu du

ciel ni les mépris de la terre sur ces âmes rebelles qui n'ont pas encore reçu Jésus-Christ : ce n'est pas là l'esprit qui doit animer un chrétien. Que l'aigreur n'entre jamais dans votre âme, que le fiel ne soit jamais sur vos lèvres. Apprenez plutôt par votre douceur, par votre indulgence, apprenez à ce monde qui vous entoure à chérir une religion qu'il ne connaît pas, qu'il ne pratique pas encore. Rappelez vos souvenirs et ce qui vous scandalisait autrefois dans les âmes pieuses. En voyant des personnes esclaves de leurs petites pratiques et blessant la charité comme les autres quand ces pratiques étaient remplies, en les voyant faire doucement l'éloge d'une personne, puis placer contre elle une médisance, puis enfin revenir à l'éloge, et se rassurer en pensant que tout était bien, parce qu'elles avaient placé leur médisance entre deux couches de charité, cela vous indignait et vous faisait crier injustement contre la piété qui gémissait comme vous de ce désordre. Eh bien donc ! évitez le piège, soyez charitable.

Une jeune personne qui veut rendre la piété aimable doit s'appliquer beaucoup à cultiver la sienne, et, s'il est possible, faire en sorte qu'aucune tache ne la ternisse. Si elle allie à sa piété certains défauts choquants, quoiqu'ils ne soient pas des plus graves, on rejettera sur la piété en général ce qu'elle est la première à condamner ; et parce qu'on se croit autorisé à dire que tous les dévots sont ainsi, on laissera de côté la piété, et l'on s'in-

perfection. Un homme qui loue librement, mais sans exagération, exerce toujours dans la conversation une certaine influence qu'il peut mettre au service de la cause de Dieu.

L'habitude d'interpréter dans un sens favorable une action équivoque est une autre manière de gagner les cœurs. Cette pratique ne doit jamais être forcée, ni surtout servir à excuser un véritable péché; mais, en dehors de ces cas exceptionnels, votre charité trouvera un vaste champ pour s'exercer et servir d'apôtre à la gloire de Dieu.

Rendre la vertu aimable, voilà donc un des devoirs essentiels de la femme pieuse qui vit au milieu du monde. Et comment rendra-t-elle la vertu aimable? Ce sera bien plus par son exemple que par ses représentations. Quand on dit que l'on doit rendre la piété aimable, cela ne veut pas dire qu'elle doive être marquée au coin de cette tolérance excessive que prônent les mondains avec tant d'enthousiasme. La tolérance qui viole les lois de l'Eglise ou les saintes règles de la morale chrétienne, est une véritable prévarication, qui peut provoquer les applaudissements des ennemis de la religion, mais qui arrache des gémissements profonds aux pieux fidèles.

Remplir très-exactement tous les devoirs de son état, être fidèle autant qu'on le peut à ses exercices ordinaires (1), ne se permettre rien qui soit con-

(1) Lorsque sainte Chantal se mit sous la direction de saint

traire à la sainte modestie, et tempérer la rigueur des exigences de la piété par l'aménité des formes, c'est-à-dire par cet heureux ensemble de bonté, de douceur, de cordialité, d'affabilité et de complaisance, qui prête à la vertu des charmes irrésistibles : voilà ce que doit faire une âme chrétienne pour rendre autant qu'il dépend d'elle la piété aimable. Car, pour arrêter ou diminuer la contagion du mal, il faut que les bons s'efforcent de rendre le bien contagieux ; et le seul moyen qu'ils aient pour cela, c'est de rendre la vertu aimable, et de traduire les inspirations de la grâce en eux par des paroles et des actions faciles à comprendre pour tous, et non par des œuvres singulières qui soient pour les autres comme une langue étrangère et inintelligible.

Ce que Dieu demande de nous, c'est que nous cherchions avant tout sa gloire ; c'est que nous soyons pieux non seulement pour nous, mais aussi

*François de Sales, ses domestiques avaient coutume de dire que le directeur de Madame ne la faisait prier qu'une ou deux fois par jour, et que tout le monde en était incommodé; tandis que son directeur actuel la faisait prier toute la journée, sans que personne en souffrit. Avec un peu de bonne volonté, rien n'est plus facile que de disposer nos communions et nos prières de manière à ne gêner en aucune façon les arrangements de famille, et à n'exiger de la part des autres aucun sacrifice. C'est ainsi que, dans nos rapports avec les hommes, nous contribuerons à leur édification et à notre propre perfection, par le double exercice de la mortification et de la douceur de Jésus.*

(P. FABER.)

pour les autres ; c'est que nous agissions de manière à ce que notre piété soit édifiante, et que les autres, en la voyant, se sentent portés à l'imiter ; c'est que, tout en tenant au fond et à ce qui est prescrit par l'Eglise dans la forme, nous soyons disposés à sacrifier ce qui n'est qu'un accessoire, toutes les fois que ce sacrifice pourra rendre la piété aimable aux autres et les inviter par un doux attrait à en goûter les charmes ; c'est, dit un pieux auteur, que nous nous accoutumions à *faire la vérité dans la charité*, comme dit saint Paul, et que nous regardions comme une chose plus agréable à Dieu et plus utile pour nous de gagner une âme à Jésus-Christ, d'exciter dans un cœur l'amour du bien, ou de prévenir un seul péché, que de vaquer à une œuvre bonne en elle-même, mais que nous pouvons différer ou omettre.

Un extérieur austère et trop réformé, chez une femme connue d'ailleurs par sa haute piété, contribue déjà à donner de la vertu une idée sombre et peu avantageuse. Que les personnes portées à la dissipation et à la vanité n'abusent pas de ce que nous allons dire. La piété d'une femme chrétienne vivant au milieu du monde ne doit pas être la piété d'une religieuse au fond d'un couvent. Elle doit, en un sens, être tout aussi solide, mais elle doit revêtir une forme particulière ; et comme la femme pieuse est destinée à gagner par son amabilité des âmes à Dieu, sa piété ne serait pas vraie, et il lui manquerait une qualité essentielle, si, par son au-



stérilité rebutante, elle éloignait les âmes qu'elle doit attirer (1).

Tout, jusqu'à nos regards, doit être soumis à l'influence de la grâce. Plus nous nous appliquerons à graver l'image de Jésus dans nos cœurs, plus aussi sa douceur transpirera au-dehors de nous, à notre insu. On a remarqué que, dans l'Évangile, on trouve de fréquentes allusions aux traits et aux

(1) Voici d'excellents conseils que M<sup>me</sup> de Maintenon donnoit aux demoiselles de Saint-Cyr :

« En entrant dans le monde, elles ont deux écueils à éviter : le premier est de craindre trop ; le second est de ne pas craindre assez. Une trop grande crainte les rendrait timides, honteuses et en quelque sorte ridicules aux personnes auprès desquelles elles ont à vivre ; une trop grande assurance pourrait les exposer d'abord à quelques dangers. Pour prendre un juste milieu, elles doivent ne s'avancer dans le monde que pas à pas, et demeurer le plus qu'il est possible auprès de leurs mères, de leurs tantes, ou des autres dames vertueuses qui se trouvent dans l'obligation de les former et de les conduire peu à peu dans les compagnies pour les faire connaître d'abord à leurs familles, et ensuite parmi la noblesse du voisinage.

« Il y a deux autres écueils à éviter : le premier est de vouloir vivre dans le monde comme à Saint-Cyr ; le second est de vivre tellement à la façon du monde qu'il ne paraisse plus aucun vestige de la bonne éducation qu'on a reçue dans cette sainte maison. La première manière de vivre, quoique bonne et sainte, serait impraticable et trop importune. La deuxième façon d'agir serait ridicule, surprenante et scandaleuse. Il faut donc retenir de Saint-Cyr la piété, la modestie, la docilité, la vie réglée, la crainte de Dieu, son divin amour et la fidélité à tous ses devoirs, et il faut joindre à toutes ces vertus une façon d'agir noble, libre, aisée, commode, paisible, uniforme, qui ne rebute personne et qui fasse plaisir à chacun. »

gestes de notre Seigneur; la vocation des apôtres et la conversion de saint Pierre nous montrent la salutaire influence que la douceur des regards du Sauveur exerçait sur les âmes (1).

Une femme pieuse doit donc dégager son extérieur de ces entraves qui lui donnent une raideur habituelle; elle ne doit pas avoir le front ridé et comme chargé d'épais nuages, qui annoncent une âme inquiète et une piété péniblement élaborée. Les mondains tournent tout cela en ridicule et s'en moquent; les âmes pieuses, qui ont le sens droit, disent avec plus de modération que c'est une affectation déplacée; et les bonnes âmes qui sont peu éclairées, croyant à tort que c'est l'indice d'une haute piété, désespèrent d'arriver jamais à une si sublime perfection, s'abandonnent au trouble et perdent courage. D'où il faut conclure que cet extérieur austère, n'étant utile à personne et donnant de la piété une idée peu avantageuse, doit être réformé.

Se prêter rarement et avec un air de contrainte à la conversation; courir en quelque sorte après le

(1) Que vos manières soient agréables, pleines d'allégresse et de sérénité, afin que vous ne soyez pas comme ces visages tristes qui épouvantent et chassent tout le monde, qui d'ailleurs n'a déjà que trop d'aversion pour les choses bonnes, si on ne les rend douces et aisées.

(S. FRANÇOIS-XAVIER.)

Il y a des personnes qui, avec un air riant et modeste, contentent et gagnent tous ceux qui les voient; d'autres, au contraire, se présentent avec un air triste, une mine serrée, un visage sec, ridé, qui effraient et déconcertent. (S. VINCENT DE PAUL.)

peu de mots qu'on profère, et témoigner que l'on regrette de les avoir laissés échapper; parler à tout propos, et souvent hors de propos, des matières de piété; en parler sans tact et sans discernement; faire sur ce terrain le docte et le tranchant; et, sur cette dévotion sèche et aride, ne pas laisser distiller une seule goutte d'onction: voilà certainement une conduite qui ne ralliera personne à la piété, et qui fera dire à plusieurs que, si c'est ainsi qu'il faut être pour être dévot, ils ne le seront jamais (1).

§ 2. — *Combien notre divin Sauveur a rendu la vertu aimable.*

Tout, dans la personne du divin Maître, respirait la piété la plus douce et la plus aimable. Quel charme dans la noble simplicité de son extérieur! Son caractère est ouvert et tendre; il apparaît au milieu des hommes *plein de grâce et de vérité*; sa charité est sans bornes. Secourable aux malheureux, il multiplie pour eux les prodiges; car ses

(1) « Vous devez donc éviter, dit le pieux P. Faber, de faire aucune allusion intempestive à la religion ou d'irriter les autres par une attitude solennelle autant que déplacée. Une aspiration intérieure ou une courte élévation de l'âme à Dieu produira souvent plus d'effet sur les autres qu'un témoignage public ainsi affiché, que nos principes n'exigent pas et qui ne manque jamais d'offenser. Un homme éprouve du dégoût pour les choses saintes quand on vient mal à propos l'en entretenir; et c'est ainsi qu'une importunité, quoique émanant d'une bonne intention, devient une source de péché. »

miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. Sa parole est simple, mais elle a une autorité douce qui arrache cet aveu à ses ennemis : *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* Avec quelle admirable condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine ! On le voit plein de secrets sublimes, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme un mortel ; il en parle naturellement, et il les répand avec une mesure proportionnée à la faiblesse humaine. Recherchant les pécheurs pour les sauver, il va s'asseoir à leur table ; il s'arrête près du puits de Jacob pour attendre la Samaritaine, lui demande à boire et lui offre en échange l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Comme il se montre en tout *fils et frère* de l'homme ! Il protège la faiblesse de l'âge et accueille les enfants avec une bonté particulière. S'il se retire à l'écart pour prier, c'est lorsqu'il a rempli tous ses devoirs extérieurs ; s'il observe la lettre de la loi, c'est lorsqu'elle ne contredit pas l'esprit. Populaire sans familiarité comme sans bassesse, il aime, il connaît l'amitié. Lazare, qu'il tire du tombeau, était son ami ; il verse des larmes, et c'est pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fait son plus grand miracle.

Il ne dispute pas, il ne crie pas, sa voix se fait à peine entendre dans les places publiques. Il dit au roseau à moitié rompu : Ne crains rien, je ne te briserai pas ; et à la mèche encore fumante : Je ne t'éteindrai pas. Il dit aux pauvres : Ne craignez

rien, c'est moi qui serai votre richesse ; et à ceux qui pleurent : C'est moi qui vous consolerais. Il dit à la brebis égarée : Ne crains rien, c'est moi qui suis le bon Pasteur ; il dit à l'enfant prodigue : Ne crains rien, c'est moi qui suis ton vrai père, et du plus loin qu'il l'aperçoit il lui tend les bras et le reçoit avec bonheur.

Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui veille sur les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne lui-même le titre de *Pasteur des âmes*, et se représente portant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse il fait naître ses béatitudes.

Quelle bonté dans ses épanchements ! quelle douceur ravissante au milieu des plus fatigantes importunités ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! mais aussi que de cœurs émus, consolés, entraînés ! que de pécheurs attendris ! que de maximes, que de règles de conduite inouïes jus-

miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. Sa parole est simple, mais elle a une autorité douce qui arrache cet aveu à ses ennemis : *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* Avec quelle admirable condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine ! On le voit plein de secrets sublimes, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme un mortel ; il en parle naturellement, et il les répand avec une mesure proportionnée à la faiblesse humaine. Recherchant les pécheurs pour les sauver, il va s'asseoir à leur table ; il s'arrête près du puits de Jacob pour attendre la Samaritaine, lui demande à boire et lui offre en échange l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Comme il se montre en tout *fils et frère* de l'homme ! Il protège la faiblesse de l'âge et accueille les enfants avec une bonté particulière. S'il se retire à l'écart pour prier, c'est lorsqu'il a rempli tous ses devoirs extérieurs ; s'il observe la lettre de la loi, c'est lorsqu'elle ne contredit pas l'esprit. Populaire sans familiarité comme sans bassesse, il aime, il connaît l'amitié. Lazare, qu'il tire du tombeau, était son ami ; il verse des larmes, et c'est pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fait son plus grand miracle.

Il ne dispute pas, il ne crie pas, sa voix se fait à peine entendre dans les places publiques. Il dit au roseau à moitié rompu : Ne crains rien, je ne te briserai pas ; et à la mèche encore fumante : Je ne t'éteindrai pas. Il dit aux pauvres : Ne craignez

rien, c'est moi qui serai votre richesse ; et à ceux qui pleurent : C'est moi qui vous consolerais. Il dit à la brebis égarée : Ne crains rien, c'est moi qui suis le bon Pasteur ; il dit à l'enfant prodigue : Ne crains rien, c'est moi qui suis ton vrai père, et du plus loin qu'il l'aperçoit il lui tend les bras et le reçoit avec bonheur.

Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui veille sur les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne lui-même le titre de *Pasteur des âmes*, et se représente portant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse il fait naître ses béatitudes.

Quelle bonté dans ses épanchements ! quelle douceur ravissante au milieu des plus fatigantes importunités ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! mais aussi que de cœurs émus, consolés, entraînés ! que de pécheurs attendris ! que de maximes, que de règles de conduite inouïes jus-

miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. Sa parole est simple, mais elle a une autorité douce qui arrache cet aveu à ses ennemis : *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* Avec quelle admirable condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine ! On le voit plein de secrets sublimes, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme un mortel ; il en parle naturellement, et il les répand avec une mesure proportionnée à la faiblesse humaine. Recherchant les pécheurs pour les sauver, il va s'asseoir à leur table ; il s'arrête près du puits de Jacob pour attendre la Samaritaine, lui demande à boire et lui offre en échange l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Comme il se montre en tout *fils et frère* de l'homme ! Il protège la faiblesse de l'âge et accueille les enfants avec une bonté particulière. S'il se retire à l'écart pour prier, c'est lorsqu'il a rempli tous ses devoirs extérieurs ; s'il observe la lettre de la loi, c'est lorsqu'elle ne contredit pas l'esprit. Populaire sans familiarité comme sans bassesse, il aime, il connaît l'amitié. Lazare, qu'il tire du tombeau, était son ami ; il verse des larmes, et c'est pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fait son plus grand miracle.

Il ne dispute pas, il ne crie pas, sa voix se fait à peine entendre dans les places publiques. Il dit au roseau à moitié rompu : Ne crains rien, je ne te briserai pas ; et à la mèche encore fumante : Je ne t'éteindrai pas. Il dit aux pauvres : Ne craignez



rien, c'est moi qui serai votre richesse ; et à ceux qui pleurent : C'est moi qui vous consolerais. Il dit à la brebis égarée : Ne crains rien, c'est moi qui suis le bon Pasteur ; il dit à l'enfant prodigue : Ne crains rien, c'est moi qui suis ton vrai père, et du plus loin qu'il l'aperçoit il lui tend les bras et le reçoit avec bonheur.

Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui veille sur les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne lui-même le titre de *Pasteur des âmes*, et se représente portant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse il fait naître ses béatitudes.

Quelle bonté dans ses épanchements ! quelle douceur ravissante au milieu des plus fatigantes importunités ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! mais aussi que de cœurs émus, consolés, entraînés ! que de pécheurs attendris ! que de maximes, que de règles de conduite inouïes jus-

miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. Sa parole est simple, mais elle a une autorité douce qui arrache cet aveu à ses ennemis : *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* Avec quelle admirable condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine ! On le voit plein de secrets sublimes, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme un mortel ; il en parle naturellement, et il les répand avec une mesure proportionnée à la faiblesse humaine. Recherchant les pécheurs pour les sauver, il va s'asseoir à leur table ; il s'arrête près du puits de Jacob pour attendre la Samaritaine, lui demande à boire et lui offre en échange l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Comme il se montre en tout *fil*s et *frère* de l'homme ! Il protège la faiblesse de l'âge et accueille les enfants avec une bonté particulière. S'il se retire à l'écart pour prier, c'est lorsqu'il a rempli tous ses devoirs extérieurs ; s'il observe la lettre de la loi, c'est lorsqu'elle ne contredit pas l'esprit. Populaire sans familiarité comme sans bassesse, il aime, il connaît l'amitié. Lazare, qu'il tire du tombeau, était son ami ; il verse des larmes, et c'est pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fait son plus grand miracle.

Il ne dispute pas, il ne crie pas, sa voix se fait à peine entendre dans les places publiques. Il dit au roseau à moitié rompu : Ne crains rien, je ne te briserai pas ; et à la mèche encore fumante : Je ne t'éteindrai pas. Il dit aux pauvres : Ne craignez

rien, c'est moi qui serai votre richesse ; et à ceux qui pleurent : C'est moi qui vous consolerais. Il dit à la brebis égarée : Ne crains rien, c'est moi qui suis le bon Pasteur ; il dit à l'enfant prodigue : Ne crains rien, c'est moi qui suis ton vrai père, et du plus loin qu'il l'aperçoit il lui tend les bras et le reçoit avec bonheur.

Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui veille sur les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne lui-même le titre de *Pasteur des âmes*, et se représente portant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse il fait naître ses béatitudes.

Quelle bonté dans ses épanchements ! quelle douceur ravissante au milieu des plus fatigantes importunités ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! mais aussi que de cœurs émus, consolés, entraînés ! que de pécheurs attendris ! que de maximes, que de règles de conduite inouïes jus-

miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. Sa parole est simple, mais elle a une autorité douce qui arrache cet aveu à ses ennemis : *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* Avec quelle admirable condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine ! On le voit plein de secrets sublimes, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme un mortel ; il en parle naturellement, et il les répand avec une mesure proportionnée à la faiblesse humaine. Recherchant les pécheurs pour les sauver, il va s'asseoir à leur table ; il s'arrête près du puits de Jacob pour attendre la Samaritaine, lui demande à boire et lui offre en échange l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Comme il se montre en tout *fils et frère* de l'homme ! Il protège la faiblesse de l'âge et accueille les enfants avec une bonté particulière. S'il se retire à l'écart pour prier, c'est lorsqu'il a rempli tous ses devoirs extérieurs ; s'il observe la lettre de la loi, c'est lorsqu'elle ne contredit pas l'esprit. Populaire sans familiarité comme sans bassesse, il aime, il connaît l'amitié. Lazare, qu'il tire du tombeau, était son ami ; il verse des larmes, et c'est pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fait son plus grand miracle.

Il ne dispute pas, il ne crie pas, sa voix se fait à peine entendre dans les places publiques. Il dit au roseau à moitié rompu : Ne crains rien, je ne te briserai pas ; et à la mèche encore fumante : Je ne t'éteindrai pas. Il dit aux pauvres : Ne craignez

rien, c'est moi qui serai votre richesse ; et à ceux qui pleurent : C'est moi qui vous consolerais. Il dit à la brebis égarée : Ne crains rien, c'est moi qui suis le bon Pasteur ; il dit à l'enfant prodigue : Ne crains rien, c'est moi qui suis ton vrai père, et du plus loin qu'il l'aperçoit il lui tend les bras et le reçoit avec bonheur.

Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui veille sur les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne lui-même le titre de *Pasteur des âmes*, et se représente portant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse il fait naître ses béatitudes.

Quelle bonté dans ses épanchements ! quelle douceur ravissante au milieu des plus fatigantes importunités ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! mais aussi que de cœurs émus, consolés, entraînés ! que de pécheurs attendris ! que de maximes, que de règles de conduite inouïes jus-

et où règne Jésus-Christ, là est la paix, la concorde, le support, l'indulgence, l'esprit de sacrifice, la modération dans les joies, la consolation dans les peines, le rafraîchissement de la vie, tout ce qui constitue, en un mot, le bonheur d'une famille (1).

(1) Nous tenons d'un de nos confrères le trait suivant qu'il a recueilli lui-même sur les lieux :

« Dans une bien modeste maison d'une des rues les moins fréquentées de Bordeaux vivait, il y a peu d'années, une jeune femme dont on plaignait avec raison la vie triste et abandonnée. Son mari, entraîné par de mauvaises connaissances, apparaissait à peine chez lui, et n'y venait jamais que pour maudire la misère et les privations qui l'y attendaient.

« Douce et pieuse, la jeune femme pleurait et priait, mais elle ne murmurait pas. Elle souffrait tout en silence ; néanmoins, et malgré cette résignation, elle ne pouvait assurer la paix à son intérieur. Ses angoisses secrètes eussent été grandes, si Dieu, dans sa bonté, ne lui avait donné pour la consoler un charmant petit ange, dont la tendresse enfantine la dédommageait de l'abandon de son mari.

« Le soir, pendant ces longues veillées qu'elle passait seule et triste au coin de son foyer mal entretenu, la pauvre mère, avant de poser son fils dans son berceau, lui enseignait ses prières et lui faisait baiser sa médaille. Ensuite elle l'endormait en lui répétant les noms bénis de Jésus et de Marie.

« Un jour cependant, le mari, n'ayant pas rencontré sans doute ses compagnons habituels de plaisir, se décide à revenir chez lui achever la soirée à peine commencée. Au moment où il allait mettre la main sur la clef, il s'arrête ; la voix de sa femme l'a frappé. Avec qui peut-elle ainsi parler ? se demande-t-il, le cœur déjà en proie à d'injustes soupçons. Sa curiosité l'engage à pousser la porte à petit bruit. Quel spectacle se présente alors à sa vue ! Sa jeune femme est à genoux ; elle tient son enfant dans ses bras et achève avec lui la prière du soir. « Mon fils, « ajoute-t-elle, prions maintenant pour ton père que j'aime tant

A Nazareth, on ne se contentait pas de prier Dieu à des heures réglées; mais on était continuellement en prière, dans ce sens que toutes les actions étaient faites dans une parfaite union avec Jésus. L'Évangile nous dit que Marie conservait dans son cœur toutes les paroles de son divin Fils pour les méditer. A l'exemple de votre auguste Mère, ne vous contentez pas de faire oraison le matin et le soir, mais vivez d'oraison; et comme on digère ses repas pendant le jour, digérez aussi, dans le détail de vos occupations, le pain de vérité et d'amour que vous avez mangé à l'oraison. Cette prière perpétuelle se fait lorsque, ayant prié aux heures réglées, on recueille de sa prière ou de sa lecture quelques vérités que l'on conserve dans son cœur et que l'on rappelle sans efforts, en se tenant le plus qu'on peut dans l'état d'une humble dépendance envers Dieu, en lui exposant ses besoins, en les lui remettant devant les yeux sans rien dire. Dieu appelle tous les hommes à cette disposition de

« et que tu aimeras toujours aussi, n'est-ce pas ? » Alors l'enfant serre plus fort ses petites mains croisées sur sa poitrine, et récite à haute voix une prière spéciale pour son père, prière apprise depuis longtemps et dite chaque jour.

« Le mari, ému par cette scène, ne peut résister au sentiment qui l'entraîne à avouer, à réparer ses torts; il vient, lui aussi, s'agenouiller près de sa femme; il prie avec elle, et Dieu lui donne, en échange de cette prière, un cœur purifié.

« Depuis, bon chrétien et heureux père de famille, l'ouvrier bordelais est fidèle à faire tous les soirs la prière avec sa femme et son fils. »

cœur, puisque le Sauveur recommande à tous les chrétiens de prier continuellement, sans jamais se lasser. Vous parviendrez facilement à cet état, si vous répondez fidèlement à la grâce, si vous vous appliquez à plaire à Dieu en toutes choses, à ne lui rien refuser de ce qu'il demande, à recevoir comme venant de sa main tout ce qui arrive, enfin à garder autant qu'on le peut le silence à certaines heures de la journée pour honorer le recueillement de la sainte Famille à Nazareth.

Une femme vraiment chrétienne s'applique, à l'exemple de la très-sainte Vierge, à ne point séparer l'occupation de Marie de celle de Marthe, et à les subordonner de manière à ce que l'une ne nuise point à l'autre. Elle ne néglige aucun des devoirs de son état, même ceux de bienséance; mais elle met à la tête de ses devoirs l'union indispensable avec Dieu. Elle parle, elle agit en paix sous la direction de la grâce, et elle n'aspire qu'à se retrouver seule avec Dieu.

Heureuses les familles où règne l'esprit de Nazareth! Jésus en est le premier chef, Marie et Joseph y sont connus et aimés, Dieu y est servi avec respect et amour. Elles sont établies sur la pierre : que les vents soufflent, que la pluie tombe, que les fleuves débordent, elles ne seront pas renversées, car elles sont assises sur un bon fondement. Elles pourront essuyer les orages des tribulations, mais la foi y apportera toujours le calme et la résignation.

---



---

### III

#### **De la piété aimable.**

---

§ 1. — *Combien il est important de rendre la piété agréable.*

Saint Paul nous enseigne que la piété n'est pas destinée seulement à nous assurer le bonheur dans l'autre vie, mais qu'elle a encore pour but de nous faire trouver, dans cette vallée de larmes, la paix et le degré de bonheur que nous y pouvons goûter.

Il importe surtout que les femmes pieuses soient bien pénétrées de cette vérité, elles à qui il appartient de rendre la vertu aimable en la parant des grâces de leur esprit et de leur cœur, et de faire connaître à ceux qui ne la connaissent pas encore les promesses qu'elle renferme pour la vie présente, afin de les disposer à chercher celles qu'elle a pour la vie future. Malheureusement beaucoup de femmes se font une idée fautive de la vraie piété. Trompées par des maximes exagérées, elles vont même quelquefois jusqu'à se persuader qu'une femme pieuse ne doit pas être aimable, et qu'elle doit plus songer à faire éclater dans sa vie la sé-

vérité de la loi de Dieu qu'à faire ressortir la douceur et la suavité de son joug. Par là, elles rendent la piété insupportable aux personnes avec qui elles vivent, et les poussent souvent dans une opposition funeste au salut de leur âme. « Gardez-vous, dit saint François de Sales, de vous rendre mélancolique et importune à ceux qui sont auprès de vous, de peur qu'ils n'attribuent cela à la dévotion et qu'ils ne la méprisent. Au contraire, rendez-leur le plus que vous pourrez de consolation et de contentement, afin que cela leur fasse honorer et estimer la dévotion, et la leur fasse désirer. »

Avant votre conversion, vous avez peut-être été rebutée bien des fois par certains défauts que des personnes pieuses alliaient avec leur dévotion, et qui vous éloignaient d'elles au lieu de vous en rapprocher. Instruisez-vous à votre propre école ; rappelez-vous ce qui vous choquait chez les autres, afin de l'éviter en vous-même.

C'était peut-être le défaut de complaisance qui vous éloignait des personnes pieuses, quand vous les voyiez concentrées et absorbées dans une dévotion qui vous paraissait sauvage, parce qu'en la pratiquant elles ne vous semblaient occupées que d'elles-mêmes. Eh bien ! rappelez-vous vos anciens sentiments, et donnez l'exemple d'une complaisance aimable, d'une douce prévenance et d'une attention continuelle à rendre heureux tous ceux qui vous fréquentent.

Une femme pieuse doit s'efforcer d'établir le

règne de la piété dans les cœurs de tous ceux qui l'entourent. Or, pour opérer cette transformation ou ce perfectionnement, il faut nécessairement insinuer le goût de la vertu et de la piété, détruire les préjugés qui s'opposent toujours plus ou moins à leur acquisition, et remplacer les idées fausses que l'on a du service de Dieu par des idées exactes, justes, consolantes, et qui donnent lieu d'espérer que la pratique de la vertu procurera, même dès ce monde, un bonheur solide et véritable.

Une douce réponse détourne la colère, dit l'Esprit saint. Un langage plein de bonté et d'aménité, comme celui de notre Seigneur, constitue seul un apostolat, tandis que des propos spirituels mais mordants contribuent souvent à consommer l'œuvre du démon en faisant de profondes blessures aux âmes. Veillez à ce que vos manières soient pleines d'affabilité ; elles doivent vous servir à attirer les autres à vous et à leur faire aimer l'esprit qui vous anime. La froideur, le manque d'intérêt, un certain air de supériorité qu'on prend sans bien s'en rendre compte, une affectation de condescendance, sont des défauts qu'il n'est pas rare de trouver dans les personnes pieuses qui ne sont pas encore bien pénétrées de l'esprit de la vraie piété.

L'amabilité nous porte encore à louer tout le bien que nous pouvons découvrir dans les autres, lors même qu'il n'est pas exempt d'alliage et d'im-

perfection. Un homme qui loue librement, mais sans exagération, exerce toujours dans la conversation une certaine influence qu'il peut mettre au service de la cause de Dieu.

L'habitude d'interpréter dans un sens favorable une action équivoque est une autre manière de gagner les cœurs. Cette pratique ne doit jamais être forcée, ni surtout servir à excuser un véritable péché; mais, en dehors de ces cas exceptionnels, votre charité trouvera un vaste champ pour s'exercer et servir d'apôtre à la gloire de Dieu.

Rendre la vertu aimable, voilà donc un des devoirs essentiels de la femme pieuse qui vit au milieu du monde. Et comment rendra-t-elle la vertu aimable? Ce sera bien plus par son exemple que par ses représentations. Quand on dit que l'on doit rendre la piété aimable, cela ne veut pas dire qu'elle doive être marquée au coin de cette tolérance excessive que prônent les mondains avec tant d'enthousiasme. La tolérance qui viole les lois de l'Eglise ou les saintes règles de la morale chrétienne, est une véritable prévarication, qui peut provoquer les applaudissements des ennemis de la religion, mais qui arrache des gémissements profonds aux pieux fidèles.

Remplir très-exactement tous les devoirs de son état, être fidèle autant qu'on le peut à ses exercices ordinaires (1), ne se permettre rien qui soit con-

(1) Lorsque sainte Chantal se mit sous la direction de saint

traire à la sainte modestie, et tempérer la rigueur des exigences de la piété par l'aménité des formes, c'est-à-dire par cet heureux ensemble de bonté, de douceur, de cordialité, d'affabilité et de complaisance, qui prête à la vertu des charmes irrésistibles : voilà ce que doit faire une âme chrétienne pour rendre autant qu'il dépend d'elle la piété aimable. Car, pour arrêter ou diminuer la contagion du mal, il faut que les bons s'efforcent de rendre le bien contagieux ; et le seul moyen qu'ils aient pour cela, c'est de rendre la vertu aimable, et de traduire les inspirations de la grâce en eux par des paroles et des actions faciles à comprendre pour tous, et non par des œuvres singulières qui soient pour les autres comme une langue étrangère et inintelligible.

Ce que Dieu demande de nous, c'est que nous cherchions avant tout sa gloire ; c'est que nous soyons pieux non seulement pour nous, mais aussi

François de Sales, ses domestiques avaient coutume de dire que le directeur de Madame ne la faisait prier qu'une ou deux fois par jour, et que tout le monde en était incommodé ; tandis que son directeur actuel la faisait prier toute la journée, sans que personne en souffrit. Avec un peu de bonne volonté, rien n'est plus facile que de disposer nos communions et nos prières de manière à ne gêner en aucune façon les arrangements de famille, et à n'exiger de la part des autres aucun sacrifice. C'est ainsi que, dans nos rapports avec les hommes, nous contribuerons à leur édification et à notre propre perfection, par le double exercice de la mortification et de la douceur de Jésus.

(P. FABER.)

pour les autres ; c'est que nous agissions de manière à ce que notre piété soit édifiante, et que les autres, en la voyant, se sentent portés à l'imiter ; c'est que, tout en tenant au fond et à ce qui est prescrit par l'Eglise dans la forme, nous soyons disposés à sacrifier ce qui n'est qu'un accessoire, toutes les fois que ce sacrifice pourra rendre la piété aimable aux autres et les inviter par un doux attrait à en goûter les charmes ; c'est, dit un pieux auteur, que nous nous accoutumions à *faire la vérité dans la charité*, comme dit saint Paul, et que nous regardions comme une chose plus agréable à Dieu et plus utile pour nous de gagner une âme à Jésus-Christ, d'exciter dans un cœur l'amour du bien, ou de prévenir un seul péché, que de vaquer à une œuvre bonne en elle-même, mais que nous pouvons différer ou omettre.

Un extérieur austère et trop réformé, chez une femme connue d'ailleurs par sa haute piété, contribue déjà à donner de la vertu une idée sombre et peu avantageuse. Que les personnes portées à la dissipation et à la vanité n'abusent pas de ce que nous allons dire. La piété d'une femme chrétienne vivant au milieu du monde ne doit pas être la piété d'une religieuse au fond d'un couvent. Elle doit, en un sens, être tout aussi solide, mais elle doit revêtir une forme particulière ; et comme la femme pieuse est destinée à gagner par son amabilité des âmes à Dieu, sa piété ne serait pas vraie, et il lui manquerait une qualité essentielle, si, par son au-

stérilité rebutante, elle éloignait les âmes qu'elle doit attirer (1).

Tout, jusqu'à nos regards, doit être soumis à l'influence de la grâce. Plus nous nous appliquerons à graver l'image de Jésus dans nos cœurs, plus aussi sa douceur transpirera au-dehors de nous, à notre insu. On a remarqué que, dans l'Évangile, on trouve de fréquentes allusions aux traits et aux

(1) Voici d'excellents conseils que M<sup>me</sup> de Maintenon donuait aux demoiselles de Saint-Cyr :

« En entrant dans le monde, elles ont deux écueils à éviter : le premier est de craindre trop ; le second est de ne pas craindre assez. Une trop grande crainte les rendrait timides, honteuses et en quelque sorte ridicules aux personnes auprès desquelles elles ont à vivre ; une trop grande assurance pourrait les exposer d'abord à quelques dangers. Pour prendre un juste milieu, elles doivent ne s'avancer dans le monde que pas à pas, et demeurer le plus qu'il est possible auprès de leurs mères, de leurs tantes, ou des autres dames vertueuses qui se trouvent dans l'obligation de les former et de les conduire peu à peu dans les compagnies pour les faire connaître d'abord à leurs familles, et ensuite parmi la noblesse du voisinage.

« Il y a deux autres écueils à éviter : le premier est de vouloir vivre dans le monde comme à Saint-Cyr ; le second est de vivre tellement à la façon du monde qu'il ne paraisse plus aucun vestige de la bonne éducation qu'on a reçue dans cette sainte maison. La première manière de vivre, quoique bonne et sainte, serait impraticable et trop importune. La deuxième façon d'agir serait ridicule, surprenante et scandaleuse. Il faut donc retenir de Saint-Cyr la piété, la modestie, la docilité, la vie réglée, la crainte de Dieu, son divin amour et la fidélité à tous ses devoirs, et il faut joindre à toutes ces vertus une façon d'agir noble, libre, aisée, commode, paisible, uniforme, qui ne rebute personne et qui fasse plaisir à chacun. »

gestes de notre Seigneur; la vocation des apôtres et la conversion de saint Pierre nous montrent la salutaire influence que la douceur des regards du Sauveur exerçait sur les âmes (1).

Une femme pieuse doit donc dégager son extérieur de ces entraves qui lui donnent une raideur habituelle; elle ne doit pas avoir le front ridé et comme chargé d'épais nuages, qui annoncent une âme inquiète et une piété péniblement élaborée. Les mondains tournent tout cela en ridicule et s'en moquent; les âmes pieuses, qui ont le sens droit, disent avec plus de modération que c'est une affectation déplacée; et les bonnes âmes qui sont peu éclairées, croyant à tort que c'est l'indice d'une haute piété, désespèrent d'arriver jamais à une si sublime perfection, s'abandonnent au trouble et perdent courage. D'où il faut conclure que cet extérieur austère, n'étant utile à personne et donnant de la piété une idée peu avantageuse, doit être réformé.

Se prêter rarement et avec un air de contrainte à la conversation; courir en quelque sorte après le

(1) Que vos manières soient agréables, pleines d'allégresse et de sérénité, afin que vous ne soyez pas comme ces visages tristes qui épouvantent et chassent tout le monde, qui d'ailleurs n'a déjà que trop d'aversion pour les choses bonnes, si on ne les rend douces et aisées.

(S. FRANÇOIS-XAVIER.)

Il y a des personnes qui, avec un air riant et modeste, contentent et gagnent tous ceux qui les voient; d'autres, au contraire, se présentent avec un air triste, une mine serrée, un visage sec, ridé, qui effraient et déconcertent. (S. VINCENT DE PAUL.)



peu de mots qu'on profère, et témoigner que l'on regrette de les avoir laissés échapper; parler à tout propos, et souvent hors de propos, des matières de piété; en parler sans tact et sans discernement; faire sur ce terrain le docte et le tranchant; et, sur cette dévotion sèche et aride, ne pas laisser distiller une seule goutte d'onction: voilà certainement une conduite qui ne ralliera personne à la piété, et qui fera dire à plusieurs que, si c'est ainsi qu'il faut être pour être dévot, ils ne le seront jamais (1).

§ 2. — *Combien notre divin Sauveur a rendu la vertu aimable.*

Tout, dans la personne du divin Maître, respirait la piété la plus douce et la plus aimable. Quel charme dans la noble simplicité de son extérieur! Son caractère est ouvert et tendre; il apparaît au milieu des hommes *plein de grâce et de vérité*; sa charité est sans bornes. Secourable aux malheureux, il multiplie pour eux les prodiges; car ses

(1) « Vous devez donc éviter, dit le pieux P. Faber, de faire aucune allusion intempestive à la religion ou d'irriter les autres par une attitude solennelle autant que déplacée. Une aspiration intérieure ou une courte élévation de l'âme à Dieu produira souvent plus d'effet sur les autres qu'un témoignage public ainsi affiché, que nos principes n'exigent pas et qui ne manque jamais d'offenser. Un homme éprouve du dégoût pour les choses saintes quand on vient mal à propos l'en entretenir; et c'est ainsi qu'une importunité, quoique émanant d'une bonne intention, devient une source de péché. »

miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. Sa parole est simple, mais elle a une autorité douce qui arrache cet aveu à ses ennemis : *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* Avec quelle admirable condescendance il tempère la hauteur de sa doctrine ! On le voit plein de secrets sublimes, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme un mortel ; il en parle naturellement, et il les répand avec une mesure proportionnée à la faiblesse humaine. Recherchant les pécheurs pour les sauver, il va s'asseoir à leur table ; il s'arrête près du puits de Jacob pour attendre la Samaritaine, lui demande à boire et lui offre en échange l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Comme il se montre en tout *fils* et *frère* de l'homme ! Il protège la faiblesse de l'âge et accueille les enfants avec une bonté particulière. S'il se retire à l'écart pour prier, c'est lorsqu'il a rempli tous ses devoirs extérieurs ; s'il observe la lettre de la loi, c'est lorsqu'elle ne contredit pas l'esprit. Populaire sans familiarité comme sans bassesse, il aime, il connaît l'amitié. Lazare, qu'il tire du tombeau, était son ami ; il verse des larmes, et c'est pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fait son plus grand miracle.

Il ne dispute pas, il ne crie pas, sa voix se fait à peine entendre dans les places publiques. Il dit au roseau à moitié rompu : Ne crains rien, je ne te briserai pas ; et à la mèche encore fumante : Je ne t'éteindrai pas. Il dit aux pauvres : Ne craignez

rien, c'est moi qui serai votre richesse ; et à ceux qui pleurent : C'est moi qui vous consolerais. Il dit à la brebis égarée : Ne crains rien, c'est moi qui suis le bon Pasteur ; il dit à l'enfant prodigue : Ne crains rien, c'est moi qui suis ton vrai père, et du plus loin qu'il l'aperçoit il lui tend les bras et le reçoit avec bonheur.

Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui veille sur les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne lui-même le titre de *Pasteur des âmes*, et se représente portant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse il fait naître ses béatitudes.

Quelle bonté dans ses épanchements ! quelle douceur ravissante au milieu des plus fatigantes importunités ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! mais aussi que de cœurs émus, consolés, entraînés ! que de pécheurs attendris ! que de maximes, que de règles de conduite inouïes jus-

que là et vraiment effrayantes pour la nature, acceptées cependant, pratiquées et rendues aimables par la manière douce, persuasive, dont le divin Maître les inculque !

Que la piété qui s'appliquerait à reproduire les traits si touchants de la vie du Sauveur serait aimable ! que de cœurs elle attirerait à la vertu !

§ 3. — *La vraie piété est pleine d'indulgence et de discrétion.*

Que l'on condamne les péchés du monde, qu'on n'entre jamais en compromis avec ses tentations, qu'on lui soit sévère, c'est bien ; mais pourquoi, devant des mondains effrayés déjà par la morale la plus mitigée, débiter des maximes d'une perfection relevée ? pourquoi mêler les conseils aux préceptes ? A des pécheurs dont il faudrait, avec les précautions d'un vrai zèle, ménager la faiblesse, on parlera le langage âpre et sévère qui tout au plus conviendrait aux religieux ; on s'inscrira sur-le-champ contre un mot moins exact qu'une langue indiscrette vient de laisser tomber et que l'on devrait prudemment s'abstenir de relever ; on érigera en cas de conscience un point de morale effleuré en passant, et l'on dira hardiment et avec aplomb : Ce n'est pas permis.

Ah ! prenez garde qu'un zèle amer n'achève de briser le fragile roseau et n'éteigne pour jamais la mèche qui fume encore ! N'appellez point le feu du

ciel ni les mépris de la terre sur ces âmes rebelles qui n'ont pas encore reçu Jésus-Christ : ce n'est pas là l'esprit qui doit animer un chrétien. Que l'aigreur n'entre jamais dans votre âme, que le fiel ne soit jamais sur vos lèvres. Apprenez plutôt par votre douceur, par votre indulgence, apprenez à ce monde qui vous entoure à chérir une religion qu'il ne connaît pas, qu'il ne pratique pas encore. Rappelez vos souvenirs et ce qui vous scandalisait autrefois dans les âmes pieuses. En voyant des personnes esclaves de leurs petites pratiques et blessant la charité comme les autres quand ces pratiques étaient remplies, en les voyant faire doucement l'éloge d'une personne, puis placer contre elle une médisance, puis enfin revenir à l'éloge, et se rassurer en pensant que tout était bien, parce qu'elles avaient placé leur médisance entre deux couches de charité, cela vous indignait et vous faisait crier injustement contre la piété qui gémissait comme vous de ce désordre. Eh bien donc ! évitez le piège, soyez charitable.

Une jeune personne qui veut rendre la piété aimable doit s'appliquer beaucoup à cultiver la sienne, et, s'il est possible, faire en sorte qu'aucune tache ne la ternisse. Si elle allie à sa piété certains défauts choquants, quoiqu'ils ne soient pas des plus graves, on rejettera sur la piété en général ce qu'elle est la première à condamner ; et parce qu'on se croit autorisé à dire que tous les dévots sont ainsi, on laissera de côté la piété, et l'on s'in-

scriera en faux contre l'affirmation de ceux qui prétendront qu'elle est aimable (1).

Les défauts qui produisent spécialement ce mauvais effet sont : la mélancolie, la causticité, les paroles brusques, la rudesse des formes, le manque de complaisance et d'égards, et en général tout ce qui fait dire d'une personne qu'elle n'est pas aimable et qu'on ne se plaît guère dans sa compagnie.

§ 4. — *La vraie piété est pleine de bienveillance.*

La vraie piété est pleine de bienveillance. Elle vient au secours de la fausse honte, elle y vient sans ostentation, et l'aide qu'elle lui apporte ne la signale pas aux observations malignes. L'amour du prochain l'inspire ; c'est lui qui prête à la physionomie ce doux éclat, qui donne au regard ce rayon sympathique, qui empreint toutes les manières de cette simplicité, de cette bonté, dont les faibles et les malheureux connaissent le charme et l'influence bénie ; c'est lui qui dicte ces attentions exquises, cette charité divinatrice, qui vont ranimer le courage défaillant, et qui dénouent un à un tous les

(1) Il n'est pas vrai que la religion rétrécisse l'esprit ; il l'est encore moins que la sévérité des principes religieux soit à craindre. Je ne connais qu'une sévérité redoutable pour les âmes sensibles, c'est celle des gens du monde, ce sont eux qui ne conçoivent rien, qui n'excusent rien de ce qui est involontaire ; ils se sont fait un cœur humain à leur gré, pour le juger à leur aise,

(M<sup>me</sup> DE STAËL.)

liens de la contrainte ; c'est lui qui enseigne à entrer dans le sentiment et dans la pensée d'un autre, à ne le point froisser par des étonnements dédaigneux ou par de brusques contradictions ; c'est lui qui nous révèle les appréhensions, les répugnances des faibles et qui nous les fait respecter.

C'est de la bienveillance que naît le principal charme des conversations et des manières ; quand on ne veut aux autres que du bien, quand on s'occupe d'eux avec un intérêt sincère, quand on songe plus à leur donner du plaisir qu'à en trouver soi-même, on n'a rien à dissimuler, rien à affecter, on se sent parfaitement à son aise, on est vrai, simple, naturel. L'esprit, les manières, les discours se ressentent de cette absence totale de gêne, et la liberté dont ils jouissent leur donne une grâce charmante qui plaît, qui attire, qui captive sans effort, sans y songer, sans y prétendre. La bonté est une des plus grandes vertus de la femme. Bossuet a dit que Dieu, en formant l'âme des héros, y a mis premièrement la bonté.

La bienveillance ! Que d'idées fausses elle a détruites ! que de tourments elle a épargnés ! que de bons mouvements elle a fait naître ! quels trésors cachés sous la timidité et la gêne elle a révélés ! Elle devine ce qu'il y a de bon dans le cœur ; elle en est reconnaissante. Elle plaint le pécheur plus qu'elle ne le blâme ; elle atténue le mal lorsqu'elle est forcée de le reconnaître. Elle ne tarit point les sentiments affectueux, elle ne les glace pas par des signes de

distraktion ou d'impatience ; elle sait supporter un dérangement, elle ne s'offense pas de l'indiscrétion ; elle ne permet pas à l'expression du visage de démentir les paroles des lèvres. En elle, tout est d'accord, d'une égalité d'humeur à toute épreuve ; aucun événement ne saurait troubler son aimable harmonie.

§ 5. — *De l'égalité d'humeur.*

L'égalité d'humeur est une vertu que tout le monde aime et que peu de personnes possèdent ; elle exige non seulement une âme pure, mais encore une force d'esprit qui résiste aux contrariétés légères qu'excitent chaque jour une multitude d'objets. Quel attrait elle donne à la société de la personne qui la possède ! Comment ne pas aimer celle qu'on est certain de trouver toujours avec la sérénité sur le front et le sourire sur les lèvres ? « Une grande égalité d'humeur, une douceur et suavité de cœur continuelle, sont plus rares que la parfaite chasteté, et partant très-désirables, » dit saint François de Sales.

C'est par l'humeur qu'on plaît et qu'on déplaît. Les humeurs sombres et chagrines, qui penchent vers la misanthropie, déplaisent fort (1).

(1) Evitez la *bouderie* ; elle éternise les discussions de peu d'importance ; elle se tourne ordinairement contre ceux qui ont le courage de nous avertir de nos défauts ou de nous donner de bons conseils. Ne devrait-on pas remercier toute personne qui nous aime et dont l'intention est bonne ? Ne devrait-on pas la



L'humeur est la disposition avec laquelle l'âme reçoit l'impression des objets. Les humeurs douces ne sont blessées de rien ; leur indulgence leur sert, et prête aux autres ce qui leur manque. La plupart des femmes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur. Elles disent : *Je suis née comme cela*, et croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur elles.

L'inégalité d'humeur est un désordre, parce qu'elle trouble l'âme, qu'elle altère l'harmonie de l'extérieur, et qu'elle nuit à la société. Une personne inégale dans ses humeurs n'est jamais contente d'elle-même, ne paraît presque jamais dans une assiette tranquille, et n'est aimée ni de ses proches ni des étrangers. On sait ce que c'est qu'un caractère toujours léger, qu'un caractère toujours triste, qu'un caractère toujours grave, qu'un caractère toujours flatteur, qu'un caractère toujours brusque, qu'un caractère toujours impoli. Ces sortes de personnes déplaisent, mais on sait à quoi s'en tenir en traitant avec elles. Le caractère inégal met, si j'ose ainsi parler, toutes les attentions en défaut. On ignore l'art de lui plaire, on ne sait comment le saisir. Dans un seul jour, il prend toutes les formes différentes : tantôt gai, tantôt plain-

remercier d'avoir accompli la tâche si pénible de nous dire la vérité ? Et pourtant la bouderie se révolte silencieusement contre elle. La bouderie, c'est la colère concentrée ; c'est le fond de notre cœur qui se reflète sur notre visage ; c'est l'ingratitude visible, si on peut parler ainsi.

tif ; tantôt ombrageux, tantôt insensible ; tantôt ami de tout le monde, tantôt misanthrope déclaré ; tantôt dans la retraite, tantôt dans les compagnies bruyantes ; tantôt entreprenant une affaire, tantôt l'oubliant ; tantôt faisant des projets, tantôt abandonnant le soin des choses les plus importantes ; tantôt dévot, tantôt mondain ; tantôt se traitant en malade, tantôt faisant des excès capables de ruiner sa santé.

C'est un assortiment de bizarreries contradictoires et une suite de procédés qui se détruisent les uns les autres.

Les femmes sont plus sujettes à l'inégalité d'humeur que les hommes ; c'est peut-être parce qu'elles réfléchissent moins, parce qu'elles ont moins d'affaires, peut-être aussi parce qu'on les flatte toujours un peu, et qu'on ne leur dit pas la vérité comme aux hommes.

On fait quelquefois profession de piété, et l'on n'en a pas moins d'humeur. C'est un abus dont l'odieux ne retombe pas sur la piété, mais sur la personne qui n'en a pas pris le véritable esprit. Quand l'Apôtre exhorte les fidèles à la piété, il leur recommande en même temps la paix, l'humilité, la tolérance des défauts d'autrui. Il veut qu'on se réjouisse avec ceux qui sont dans la joie, qu'on prenne part à la tristesse de ceux qui pleurent, qu'on se fasse tout à tous, selon l'exemple qu'il en donnait sans cesse par sa conduite. Comment arrive-t-il que la femme chrétienne qui s'approche des sacrements

un jour de fête soit ce jour-là difficile, querelleuse, presque intraitable; que la jeune personne qui sera dans la dévotion réprimande durement ses frères, ses sœurs, ses compagnes ou les gens qui la servent; que celle qui passe une partie du jour à l'église prenne feu pour des bagatelles qui ne s'assortiront pas à ses allures ou à sa manière de penser; qu'une autre qui tend à la perfection se cabre contre les avis d'un directeur ou contre les manières de celles qui n'entrent pas dans toutes ses vues? Que pourrais-je dire pour peindre tous les artifices que prend l'humeur, afin de s'insinuer jusque dans les pratiques mêmes qui sont faites pour la réprimer?

L'humeur, avec toutes ses inégalités, a sa source dans l'amour-propre et dans l'immortification de l'intérieur. Les longues prières et les exercices les plus saints n'épuisent pas cette source empoisonnée du *moi* qu'on porte partout et qui règne sur tout. Le monde, avec ses leçons, pallie ou couvre les défauts de l'humeur; il les empêche de se produire en quelques circonstances, mais il laisse l'âme en possession de ce mauvais germe. Il n'y a que l'application continuelle à se dompter, à se réprimer, qui extirpe la racine même de l'humeur, et ceci est une grâce bien privilégiée: c'est la même grâce qui établit dans l'homme l'abnégation si recommandée par Jésus-Christ; on aura toujours de l'humeur et les inégalités qui en sont inséparables, tant qu'on ne se renoncera pas soi-même. Les

saints n'eurent point d'humeur, parce que tout leur intérieur fut crucifié avec Jésus-Christ. Que n'en coûta-t-il pas à saint François de Sales pour dompter son humeur ! mais après cette victoire, quels charmes, quelles grâces, quelle douceur, quelle amabilité dans toute sa personne ! Il avait incontestablement une piété suréminente ; mais cette piété, loin d'effrayer personne, ravissait et attirait tout le monde. Quand il était nécessaire, il quittait sa solitude ; mais il ne paraissait au milieu des mondains que pour les séduire par les charmes de sa douceur et de sa tendre bonté. Il savait quelquefois se récréer un peu, mais c'était toujours avec tant de grâce, de simplicité et de modération, que son sourire et ses innocentes plaisanteries étaient acceptés du monde même comme des actes de vertu. Il cultivait avec des soins infinis les âmes pieuses et ferventes ; mais il savait les laisser seules au bercail, quand il apprenait que quelques brebis égarées réclamaient l'activité de son zèle. Il aimait beaucoup l'étude, et il se fût trouvé très-heureux s'il eût pu demeurer dans la solitude et partager son temps entre la prière et le travail ; mais ses occupations extérieures ne souffrirent jamais de son zèle pour l'étude. Chaque chose avait son temps et sa règle propre ; en sorte que la prière, le travail intellectuel et les œuvres de zèle marchaient sans se froisser jamais, et se prêtaient, au contraire, un mutuel appui. Tous ses écrits annoncent qu'il connaissait parfaitement les saintes règles

de l'Eglise et les vrais principes d'une saine théologie ; mais il savait les appliquer avec tant de ménagement, de précautions et de délicatesse, que, sans les violer jamais, il semblait pourtant qu'il mitigeât notablement leur sévérité. Il gémissait profondément sur les désordres de toute espèce dont il était témoin ; mais la vue de ces désordres n'altérant jamais la sérénité de son âme, il conservait ce calme, cette sagesse, cette douceur inaltérable dont il se servait pour remédier au mal que d'autres eussent infailliblement aggravé par l'impétueuse âpreté de leur zèle.

**Efforcez-vous, femmes pieuses, d'imiter un si beau modèle. Remplacez ce qu'il peut y avoir de rude dans vos manières, de violent dans vos discours, d'amer dans vos corrections, d'impétueux dans votre zèle, de sombre dans votre caractère, par un ensemble de piété, de douceur, de bonté, de modération et d'aménité, qui fasse bénir votre piété et gagne à Jésus-Christ tous les cœurs.**

---

---

## IV

### **De la simplicité chrétienne.**

---

#### § 1. — *Excellence de la simplicité.*

La simplicité chrétienne est une vertu qui, n'ayant pour base que la vérité, pour ennemi que l'art, n'offre en elle rien d'affecté, de déguisé, d'intéressé ni d'équivoque; ou plutôt ce n'est point une vertu déterminée, c'est une vertu générale qui dirige et qui perfectionne toutes les vertus particulières; c'est un certain caractère de droiture et un certain amour de l'ordre qui se répand sur toutes les facultés de l'homme, pour en réprimer la curiosité ou la résistance; dans le cœur, pour en han- nir tout excès, toute vertu outrée, toute duplicité; dans l'intention, pour en épurer le motif; sur l'ex- térieur, pour en retrancher toute superfluité mon- daine. La simplicité, dit saint Vincent de Paul, se porte vers Dieu seul, à qui seule elle cherche à plaire, et elle fait que les paroles sont toujours con- formes aux sentiments du cœur.

La simplicité est une droiture de l'âme qui re- tranche tout retour inutile sur elle-même et sur

ses actions. Elle diffère de la sincérité, qui lui est très-inférieure. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples. Ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait. Ils ne désirent pas d'être estimés plus qu'ils ne le méritent, mais ils craignent de passer pour ce qu'ils ne sont pas; l'œil toujours sur eux-mêmes, ils mesurent toutes leurs pensées, toutes leurs paroles, toutes leurs actions, et réfléchissent avec inquiétude sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils disent, de peur de faire ou de dire, d'avoir dit ou fait trop ou trop peu.

Les personnes de ce caractère sont sincères, mais elles ne sont pas simples; elles ne sont pas à leur aise avec les autres, ni les autres avec elles. Il n'y a rien dans leur conduite de libre, de franc, de naturel et d'ingénu; on préférerait des personnes moins parfaites et moins composées. Dieu en juge de même; il n'approuve pas ces âmes continuellement occupées d'elles-mêmes, éternellement inquiètes, et toujours debout, pour ainsi dire, devant un miroir, afin d'arranger, d'ajuster, dans un ordre symétrique et compassé, les mouvements de leur intérieur aussi bien que ceux du dehors. Il aime mieux une liberté modeste, produite par l'oubli de soi-même, par un amour filial, par une confiance sans bornes dans sa miséricorde.

La simplicité consiste en un juste milieu où l'on

n'est ni dissipé ni trop composé ; l'âme n'est point entraînée par l'extérieur, en sorte qu'elle ne puisse plus faire les réflexions nécessaires ; mais aussi elle retranche les retours sur soi, qu'un amour-propre inquiet et jaloux de sa propre excellence multiplie à l'infini. Cette liberté d'une âme qui voit immédiatement devant elle pendant qu'elle marche, mais qui ne perd point son temps à trop raisonner sur ses pas, à les étudier, à regarder sans cesse ceux qu'elle a déjà faits, est la véritable simplicité.

La simplicité est la perfection de l'humilité. L'âme simple s'oublie entièrement elle-même pour ne plus s'occuper que de Dieu. Tout est simple dans sa vie : ses discours, ses procédés, ses occupations, ses besoins, ses plaisirs ; son œil simple, pour parler avec l'Évangile, répand la lumière sur tout le corps de ses actions. Simple dans ses paroles autant que dans ses sentiments, l'âme pieuse appelle le mal un mal, et le bien un bien. La vérité qui règne dans son cœur se peint dans son langage, et c'est bien elle qui peut dire, avec le Prophète, que ses lèvres lui appartiennent, puisqu'elles ne sont que les organes de sa sincérité. Loin d'elle cette politesse étudiée et exagérée, dont les expressions sont aussi vides de sentiments que d'idées ; la sienne n'est que l'emblème de sa charité et l'expression de sa bienveillance. Simple dans ses rapports avec ses frères, elle les sert sans intérêt, elle les protège sans vanité, elle les supporte sans les flatter, elle les aime sans les rechercher,



elle s'accommode à toutes les humeurs sans se prêter à aucun vice. Simple dans sa confiance, qu'on aime à la voir, au milieu du monde trompeur, marcher dans l'abandon d'une aimable sécurité et s'ouvrir un accès dans tous les cœurs, sans autre art que d'ouvrir le sien ! Pourquoi se tiendrait-elle toujours en garde ? Elle ne craint pas de se trahir, elle n'a pas d'ennemis, elle ne sait offenser personne. C'est ainsi, dit le Sage, que la simplicité chrétienne est la vraie sauvegarde : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.*

Simple par ses besoins, rien d'inutile ne la tente ; jamais de ces profusions ruineuses pour satisfaire des goûts bizarres, de ces raffinements de délicatesse pour réveiller des goûts éteints, mais une modération qui semble s'enrichir de tout ce dont elle se détache.

Simple dans ses plaisirs, dans ses délassements, qu'a-t-elle besoin de joie au dehors ! elle la porte en son cœur. Se plaire avec son âme bien plus qu'avec le monde, se faire un délassement de ses propres devoirs et un spectacle de ses propres bienfaits, varier ses amusements par la diversité de ses occupations, être heureuse du bonheur d'autrui, voilà ses plaisirs ; ou, si elle en a d'autres, ce sont toujours des plaisirs innocents qui dépendent d'elle et non des autres, des plaisirs qu'elle cherche sans empressement et qu'elle goûte sans remords.

Enfin, simple dans toute sa conduite, toujours la même dans toutes les situations, dans la retraite

comme dans le monde ; chaque jour recommençant avec le même goût le même cercle d'exercices ; n'admirant rien, ne craignant rien avec excès, ne désirant rien avec violence ; pauvre sans être humiliée, riche sans s'estimer davantage, comblée d'honneurs sans être plus fière. La simplicité est donc la voie des parfaits : plus une vertu est simple, plus elle est digne de Dieu, qui fait ses délices de la simplicité : *Scio quod simplicitatem diligas.* (Paral., XXIX.)

Simplicité de la vertu, elle nous est sensiblement tracée dans celle de Jésus-Christ. En fut-il jamais une plus simple que la sienne ? plus extraordinaire par les faveurs célestes, mais plus commune dans le détail ; plus divine par les prodiges, et, s'il est permis de parler ainsi, plus humaine dans les actions ; plus dure et plus laborieuse, et cependant moins distinguée par une austérité particulière ? Lorsqu'il commença à prêcher, on vit un homme vêtu simplement et pauvrement, mais sans affectation. Il se nourrissait très-frugalement, lui et ses disciples, mais ils ne jeûnaient point ; les pharisiens à cet égard l'emportaient sur lui, et les disciples de Jean en furent étonnés et comme scandalisés, jusqu'à lui en demander la raison. Il se laissait aborder indifféremment de tout le monde ; son air, sa démarche, son entretien, toute sa personne enfin ne représentait rien que de simple ; cachant son pouvoir quand il ne s'agit que de lui-même, et toujours prêt à le montrer dès qu'il peut être utile ;

ne voulant pas passer un seul *iota* de la loi, et ne craignant pas de l'enfreindre quand la charité le demande. Voyez-le encore instruisant les docteurs et conversant préférablement avec les enfants ; étonnant par ses miracles qu'il fait sans empressement, jamais par les vertus qu'il pratique sans affectation ; passant du jeûne des quarante jours aux noces de Cana, de la contemplation aux repas chez les publicains, des extases de la transfiguration aux fonctions les plus ordinaires de la vie. Il ne cherche point la louange et il ne la fuit point ; souvent il la souffre, souvent il la rejette. On le voit également fuir les honneurs et s'y prêter, enfin faire les plus grandes choses sans faste, les plus petites sans dédain ; tantôt élever l'homme jusqu'à Dieu, tantôt aussi abaisser Dieu jusqu'à l'homme, et, par ce rare et beau mélange d'élévation et de simplicité, d'obscurité et de merveilles, nous montrer quel est le caractère de la vraie piété.

Notre Seigneur nous fait connaître combien la simplicité lui est agréable par ces paroles qu'il adresse à Dieu son Père : « Je vous rends grâces, ô mon Père, de ce que vous avez caché les vérités saintes que je viens d'annoncer au monde, aux sages et aux prudents du siècle, et de ce que vous les avez révélées aux petits et aux simples. » O mon Dieu, que ces paroles sont consolantes pour ceux qui ont cette simplicité ! mais qu'elles doivent épouvanter les sages du monde !

## § 2. — *Pratique de la simplicité chrétienne.*

Entre toutes les vertus, choisissez et aimez de préférence la simplicité, cette heureuse simplicité des enfants à laquelle est promis le royaume des cieux. Elle sera pour vous l'abrégé de la perfection et la science du salut. Appliquez-vous à être simple en tout et de toute manière.

*Simple d'esprit.* — Comme dans la simple enfance, sans prétentions, sans comparaisons, sans se prévaloir d'aucun avantage, sans penser même qu'on en a, sans autre usage de cette faculté naturelle (l'esprit) que de montrer une raison plus sage et plus modeste.

*Simple de cœur envers Dieu.* — Crainte filiale sans trouble ni inquiétude, confiance amoureuse sans présomption, fidélité exacte sans raffinement ni subtilité, désir de lui plaire et de faire en tout sa volonté, comme fait un petit enfant avec une mère qu'il aime bien tendrement et dont il sent qu'il est aimé.

*Simple envers le prochain.* — Affection sincère et cordiale, toujours selon Dieu; ouverture et franchise sans indiscretion, joignant la simplicité de la colombe à la prudence du serpent; charité douce, patiente, prévenante, compatissante, s'oubliant soi-même pour être toute à tous, et ne faire qu'un cœur et qu'une âme dans la paix et l'union avec tous.

*Simple envers soi-même.* — Esprit d'ordre et de paix, patience avec soi comme avec les autres, supportant ses misères et ses propres défauts comme ceux d'autrui, sans s'abattre et sans se flatter, sans se faire pire ni meilleur qu'on n'est par le travail de son imagination ou par les illusions de l'amour-propre.

*Simple de caractère.* — Sans humeur ni caprice, sans ardeur ni indifférence, sans vivacité ni inégalité, cédant sans laisser voir que l'on cède, sacrifiant son sentiment et sa volonté sans qu'il y paraisse ni effort ni sacrifice, s'accommodant à tout sans s'en faire un mérite, comme un petit enfant s'accommode aux autres tout naturellement, et sans penser seulement que c'est une perfection.

*Simple dans l'action.* — Sans empressement et sans trouble, sans s'embarrasser de plusieurs choses à la fois ; s'occupant uniquement de ce que l'on fait, comme si l'on n'avait que cela à faire au monde ; tout entier à Dieu dans la prière, tout entier au prochain dans les relations de charité ou de devoir, tout entier au travail quand on y est, mais toujours *pour DIEU, selon DIEU et sous les yeux de DIEU*, comme un petit enfant sous les yeux de sa mère s'occupe d'elle ou de ses ordres, sans que tout le reste de l'univers l'en distraie.

*Simple dans l'extérieur.* — Modeste sans affectation. *Dans l'habillement*, convenable sans être recherché ni négligé ; *dans les manières*, naturelles et polies sans apprêt ; *dans le marcher*, sans autre

prétention que d'aller à son but; *dans le manger*, réglé par le besoin et la raison, modéré et sanctifié par la religion; *dans le maintien*, composé sans art et sans contrainte; *dans le parler*, sans malice ni finesse; enfin, *dans toute la conduite extérieure*, fuyant l'affectation jusque dans la simplicité même, sans recherche de soi, sans retour d'amour-propre, sans songer à être remarqué, et comme un petit enfant, qui ne pense nullement au jugement et à l'estime des hommes.

*Simple surtout dans la piété.* — Evitant également et les singularités qui la défigurent, et les travers qui la déshonorent, et les petites serviles du scrupule, contraires à la loi d'amour, et les illusions de la routine; fuyant le découragement de la pusillanimité et les élans de la présomption, qui font également injure à l'esprit de grâce et à la bonté de Dieu; se défiant surtout de l'ardeur d'un zèle impétueux, qui aspire d'abord à ce qu'il y a de plus élevé, qui prend l'enthousiasme de l'imagination pour inspiration, et qui ruine l'édifice par les fondements, en mettant la *nature* et l'*amour-propre* à la place de la *grâce* et de l'*humilité*, qui sont le principe de tout.

Tel est l'abrégé, le précis de la *simplicité chrétienne*, que vous trouverez en grand dans toute la vie et les paroles de notre Seigneur, dans l'*Imitation de Jésus-Christ* bien méditée, dans la vie et les œuvres de saint François de Sales, le modèle et le docteur de la simplicité.

---

## V

### **Des rapports avec le directeur.**

---

#### § 1. — *Nécessité d'un directeur.*

Pour marcher sûrement dans le chemin de la perfection et éviter les illusions dont sont remplies les voies intérieures, les livres saints nous enseignent que nous avons besoin d'un guide éclairé, prudent et charitable. « Voulez-vous, dit saint François de Sales, vous acheminer à la dévotion ? cherchez quelque homme de bien qui vous guide et conduise : c'est ici l'avertissement des avertissements. » Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes et nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme avec les odeurs que nous portons : nous ne les sentons plus ; elles n'incommodent que les autres. Nos penchants nous séduisent, nos préjugés nous entraînent ; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vue ; tout ce qui nous environne nous renvoie notre image adoucie ou changée. Nous ne devons pas nous appuyer sur notre propre prudence : personne ne saurait être bon juge dans sa propre cause. Il doit y avoir une

certaine distance entre la vue et son objet, si nous voulons qu'il soit bien aperçu. Or, étant si près de nous par notre amour-propre, nous devons emprunter les yeux des autres pour nous bien connaître. Celui qui s'établit le maître de lui-même se rend le disciple d'un fou, et n'a pas besoin de démon pour le tenter. « Je l'ai connu par expérience, disait l'humble et dévot saint Bernard : je suis chargé de la conduite d'une infinité de religieux, mais je vous proteste que je pourrais les conduire avec moins de peine et plus d'assurance que je ne saurais me conduire moi-même. L'amour-propre nous aveugle et nous enlève le jugement ; c'est pourquoi je ne m'en rapporte pas plus à mon sentiment qu'à celui d'un insensé. » Or, si un serviteur de Dieu, si saint et si éclairé, a eu ces pensées, quelle défiance ne devez-vous point avoir de toutes vos vues et de vos raisonnements, qui vous ont trompée mille fois et qui vous égarent presque toujours, quand vous voulez les suivre ?

Saint Vincent Ferrier n'a pas craint de dire que Dieu nous refusera même sa grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien faire, si, pouvant avoir une personne qui nous dirige, nous négligeons d'en prendre pour être nous-mêmes nos guides.

« Celui qui veut vivre sans direction d'aucun père spirituel ressemble, dit saint Jean de la Croix, à un arbre planté seul dans un champ et qui n'appartient à personne. Tous ceux qui passent par là enlèvent ses fruits avant même qu'ils soient mûrs. »



Comment, en effet, pourriez-vous vous conduire vous-même ? C'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations, vous êtes votre plus cruel ennemi ; il vous faut quelqu'un qui n'ait ni vos erreurs, ni vos passions, ni les penchants de votre amour-propre ; quelqu'un qui soit hors de vous et qui vous aide à en sortir, et qui ait autant de zèle pour vous corriger que vous avez d'inclination secrète à vous flatter vous-même.

Qui pourrait dire les avantages de la direction, quand elle est bien faite ? Diriger une âme, c'est la conduire dans les voies de Dieu ; c'est lui apprendre à écouter l'inspiration divine et à y répondre ; c'est lui suggérer la pratique des vertus conformes à sa situation actuelle ; c'est non seulement la conserver dans la pureté et l'innocence, mais encore la faire avancer dans la perfection ; en un mot, c'est contribuer de tout son pouvoir à l'élever au degré de sainteté auquel Dieu la destine. C'est ainsi que saint Grégoire envisageait la direction, quand il disait que « la conduite des âmes était l'art des arts et la science des sciences. L'homme est un petit monde, et l'on peut dire que gouverner un homme, c'est gouverner un monde entier et porter autant de mondes qu'on a de personnes à conduire. » Il ne faut pas s'étonner que le P. Avila, qui fut la plus grande lumière de son siècle pour la conduite des âmes, ait avancé qu'il faut choisir ce guide spirituel entre mille, et que, selon saint François de Sales, à peine entre dix

mille s'en trouve-t-il quelqu'un doué de toutes les qualités que demande ce ministère. Sainte Thérèse, si savante en cette matière, assure elle-même que, s'étant mise sous la conduite d'un directeur peu propre à cet emploi, son salut aurait été bien exposé, si elle fût morte dans une maladie qui la réduisit à l'extrémité (1.)

Quelque rares que soient ces guides accomplis, on en peut trouver ; il est de la providence et de la miséricorde de Dieu de n'en pas laisser son Eglise dépourvue (2.)

(1) Sur un millier d'âmes que Dieu appelle à la perfection, dix à peine répondent à sa voix, et sur cent qu'il appelle à la contemplation, quatre vingt-dix-neuf ne comprennent pas leur vocation. C'est pourquoi je dis qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. En effet, sans parler des autres difficultés presque insurmontables pour notre faible nature et dont le chemin de la perfection est hérissé de tout côté, on peut attribuer le mauvais succès d'une multitude de personnes à la rareté d'un bon directeur qui guide nos âmes avec la boussole de la grâce divine sur cette mer inconnue qu'on appelle la vie spirituelle.

*(Pratique de la théologie mystique.)*

(2) O mon Dieu, si j'osais me plaindre de vous, l'unique chose que je vous reprocherais serait que vous n'en donniez point assez à votre Eglise de ces hommes. Combien qui conduisent sans science ni piété, avec quelques apparences trompeuses ! combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine, incapable d'entrer dans vos voies, et que vous rejetez justement ! Je vous rends grâces, Seigneur, de leur cacher vos mystères de grâce, puisqu'ils sont grands et sages, et que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience, et qui ne connaissent que les dehors de votre maison sans avoir jamais été attirés dans votre sanctuaire ! Hélas ! que de tels direc-

§ 2. — *Qualités d'un bon directeur.*

Pour vous aider à découvrir un directeur selon Dieu, qui vous fasse faire des progrès rapides dans la voie de la perfection, nous allons indiquer, d'après l'Écriture et les maîtres de la vie spirituelle, les qualités qu'il doit avoir. La première, c'est la piété. L'unique intention que vous devez vous proposer en vous adressant à lui, c'est de vous perfectionner dans la vie intérieure, qui est une vie toute sainte, toute céleste et toute divine ; il faut par conséquent que votre directeur soit l'organe de Dieu, l'instrument de la grâce, le coopérateur de l'Esprit saint ; il faut que, pour vous aider à acquérir la perfection et par ses avis et par ses exem-

teurs, avec de droites intentions, retardent et gênent les âmes, qu'ils rétrécissent toujours pendant que l'Esprit saint veut les élargir ! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science, ou, pour mieux dire, qui présument d'avoir l'expérience sans l'avoir effectivement ! Quels dangers d'illusion et d'égarement ! Où sont donc, ô mon Dieu, les autres, ces lampes luisantes et ardentes posées dans votre maison pour éclairer et embraser vos enfants ? Que le nombre en est petit ! Où sont-ils ? et qui osera espérer de les trouver ? Heureux ceux qui les trouvent ! qu'ils en rendent grâces, et qu'ils en profitent. Ames droites, âmes simples, où êtes-vous ? Qu'on me dise où vous êtes, et je dirai où sont les bons directeurs ; car c'est à vous que Dieu les donnera. Vous les ferez par vos prières ; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous, puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grâce. Le reste gémit avec des secours imparfaits ; mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Père céleste donne à chacun de ses enfants selon la mesure de sa foi et de la simplicité de son abandon.

(FÉNELON.)

ples, il soit lui-même un homme céleste, tout rempli de l'esprit de Dieu. Comment pourra-t-il vous communiquer cet esprit, s'il en est dépourvu ? Comment vous conduira-t-il à Dieu, s'il s'en éloigne ? Comment vous inspirera-t-il de pieux sentiments, s'il en a de tout contraires ? Les disciples ressemblent ordinairement à leurs maîtres, et les enfants à leurs pères.

Choisissez un directeur pieux, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de vous flatter, exempt de tout soupçon de relâchement et de tout excès dans ses maximes, mais pourtant droit, ferme, prêt à dompter pour rien le monde et ses grandeurs, n'ayant aucune vue naturelle, soit de vanité, soit d'intérêt, ne considérant que la gloire de Dieu et le bien des âmes, dépouillé de son propre esprit, et jugeant des choses de Dieu par l'esprit de Dieu.

Il vous sera aisé de connaître la dévotion et la piété d'un directeur et pas ses paroles et par ses actions. Si, dans les entretiens que vous aurez avec lui, il ne s'agit ordinairement que des nouvelles du temps, des affaires du monde, de vos revenus, et de cent autres sujets qui ne regardent ni la gloire de Dieu ni votre salut, c'est une marque qu'il rampe sur la terre, qu'il ne va pas à Dieu, et qu'il ne saurait vous y mener. La bouche ne parle que de l'abondance du cœur.

Vous connaîtrez enco re plus aisément sa piété par ses actions. Examinez si ses manières sont trop

naturelles, ses visites trop fréquentes, ses entretiens trop longs et superflus, son affection trop humaine ; s'il vous loue au lieu de vous blâmer, s'il vous excuse quand vous ne méritez pas d'être excusée ; en un mot, si sa conduite est trop molle, trop complaisante et trop familière.

Cependant ne vous faites pas illusion, ne soyez pas trop difficile ni trop exigeante, quand il est question de la conduite de ceux qui doivent être vos guides spirituels.

Votre directeur aura ses défauts comme un autre-homme, des défauts naturels qui pourront vous rebuter et vous tenter contre l'obéissance ; mais il faudrait ne jamais obéir aux hommes, si on voulait attendre qu'ils fussent parfaits. A l'égard des imperfections qui restent dans les plus saints directeurs pour les humilier, il est très-important de ne pas s'en scandaliser (1). Ces imperfections sont sou-

(1) Voici de touchantes paroles que le pieux Fénelon écrivait à une personne scrupuleuse qu'il dirigeait :

« Regardez en moi, non mes défauts naturels, mais le dessein de Dieu, dont je ne suis que le vil et indigne instrument. Mes défauts serviront plus que mes bonnes qualités à vous rendre tel que Dieu vous veut. Je suis tout propre à vous faire mourir à vous-même par ma sécheresse. Votre délicatesse excessive a besoin de mes irrégularités et de mes négligences. Si vous cherchez à satisfaire votre goût, vous manquez à Dieu. Si vous ne cherchez que Dieu seul, il faut me regarder d'une vue de pure foi et sacrifier toutes les délicatesses de votre amour-propre. Encore une fois, Dieu veut que je vous aide, et je veux vous aider. Ne vous serviriez-vous pas d'un Arabe ou d'un Chinois, si Dieu vous le donnait pour guide ? »

vent très-utiles, car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatissant, par sa propre expérience, aux faiblesses de ceux qu'il conduit, patient pour attendre l'opération lente de la grâce, attentif au moment de Dieu, incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans son zèle. S'il vous arrive de rencontrer un confesseur qui ne soit pas, sous tous les rapports, tel que vous l'attendiez, agissez alors par esprit de foi, ne considérant en lui que Dieu qu'il représente ; accusez-lui vos péchés avec simplicité, écoutez ses instructions avec déférence, obéissez-lui avec respect, et recevez le bienfait de l'absolution avec humilité, componction et reconnaissance. Ne vous permettez jamais de dire que vous avez découvert le côté faible de l'un, les motifs intéressés qui font agir l'autre ; c'est là une investigation vaine, inutile, contraire à la charité, et presque toujours un jugement téméraire et faux.

La seconde qualité d'un directeur est la science des choses spirituelles. Sa langue est la langue du Seigneur ; sa bouche doit communiquer la sagesse. Son devoir est de puiser dans les livres saints les lumières nécessaires pour vous conduire dans les sentiers de la justice. Rempli de l'esprit de Dieu qu'il a puisé dans l'oraison, il touche, il persuade, il convertit, parce qu'il a étudié les routes du cœur, et sait manier les secrets ressorts qui font mouvoir les volontés rebelles. Médecin habile, il connaît les diverses maladies dont les âmes peuvent être affec-

tées, les remèdes propres à chaque plaie, et le régime qu'il convient de prescrire à chaque genre d'infirmité. Il doit avoir une direction pour chaque âge, chaque état, chaque caractère, un conseil pour chaque situation, et une consolation pour chaque souffrance.

Ce n'est pas assez de la science spéculative, il faut encore que le directeur de la vie spirituelle ait une science pratique. Il vaut mieux, selon sainte Thérèse, qu'il manque de doctrine que d'expérience. Un homme savant peut gouverner une âme d'une grâce extraordinaire, en ce qui regarde la religion ; mais, pour les voies éminentes de la perfection, il ne pourra jamais donner des règles sûres, s'il n'est pas bien au fait. « Les doctes, dit cette grande sainte, ne m'ont jamais trompée pour les conseils qu'ils m'ont donnés, pour ne rien penser que de très-conforme à la foi catholique ; mais, pour la conduite de la vie intérieure, c'est un abus de croire que l'on puisse en comprendre les mystères sans en avoir l'expérience. » Ainsi le pense saint Bonaventure, quand il assure que la science de l'intérieur est différente des autres, en ce que, dans la première, l'expérience doit précéder l'intelligence, au lieu que, dans les autres sciences, il faut que l'intelligence précède l'expérience.

Le zèle est la troisième qualité nécessaire à un bon directeur. Le Saint-Esprit défend expressément d'entreprendre de juger et de conduire les autres, si on n'a pas assez de zèle pour combattre

et pour détruire le péché. C'est pourquoi ne prenez point de directeur lâche, timide et trop complaisant, et donnez à celui que vous choisirez une entière liberté de vous avertir et de vous reprendre de vos défauts. Il est vrai que le zèle doit être accompagné de patience et de charité, pour supporter les âmes dans leurs faiblesses. Un zèle amer révolte les cœurs, et les airs austères et farouches servent plus à les éloigner du chemin de la vertu qu'à les y conduire. Mais plus il est important pour une âme qu'elle ait un confesseur en qui elle remarque toutes ces qualités, plus elle doit en recommander le choix à Dieu, quand elle le doit faire.

### § 3. — *Du choix d'un directeur.*

Dans une affaire de cette importance, c'est Dieu par-dessus tout qu'il faut consulter ; c'est lui qu'il faut prier de vous bien adresser. Sa providence est engagée à vous fournir tous les moyens de salut et de sanctification ; et comme celui-là est un des plus nécessaires, vous devez croire qu'il vous l'accordera, si vous l'en priez avec ferveur et confiance. Dieu verra votre cœur et vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ce conducteur ne vous sera pas refusé ; une conversation, un conseil, un rien, vous ouvrira les yeux, et vous verrez celui que vous attendez. L'Esprit saint n'envoya-t-il pas à Dijon saint François de Sales pour M<sup>me</sup> de Chantal, et ne reconnut-il pas, à des signes certains, qu'il



était l'homme de Dieu pour elle? Pour trouver ce guide dans les voies du salut, informez-vous auprès des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, et qui, par leur conduite, vous fassent espérer que leurs conseils seront bons ; qu'à voir la manière dont ces personnes profitent des soins d'un directeur, vous ayez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, et qu'il vous sera très-utile à vous-même.

Lorsque vous serez obligée de faire le choix d'un confesseur, vous ne devez point d'abord vous arrêter à celui qui vous semble le plus propre à vous bien diriger. Il est bon de voir plusieurs fois le directeur que vous voulez prendre, de l'éprouver, en le consultant sans vous faire connaître et avant de le prier de se charger de vous, pour voir si vous aurez l'ouverture qui est nécessaire, et si vous trouverez en lui tout ce que vous avez besoin d'y trouver. Il faut faire cette expérience avant que de choisir, pour ne pas s'exposer à l'inconstance après un choix, ou, ce qui est pis encore, à manquer de liberté et de confiance avec celui qui doit vous tenir la place de Dieu.

Il faut donc bien se garder de choisir un directeur, ni parce qu'il a une certaine vogue, ni par complaisance, ni par politique, ni par un embarquement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver un homme de Dieu : un choix fait par des vues humaines serait capable de tout ruiner pour le salut. Souvent enflée de quelques fai-

bles lumières puisées dans des lectures élevées, une personne remplie d'elle-même trouvera-t-elle à peine un directeur assez éclairé. Il lui faut des Pauls descendus du ciel ; encore ne parlent-ils pas assez le langage des parfaits. La simplicité, l'onction, la plénitude de l'esprit de Dieu ne paraissent plus que des talents destinés à sauver des âmes vulgaires ; et la vanité paraît jusque dans le choix que l'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité.

Les signes auxquels vous pourrez reconnaître quel est le directeur que la Providence vous a choisi, sont un attrait inexplicable qui vous porte à donner toute votre confiance à tel ministre du Seigneur, et qui forme une union de grâce entre lui et vous ; c'est une paix qui se répand dans votre âme lorsqu'il vous parle, qui résout tous vos doutes, qui dissipe tous vos scrupules, qui vous rend le calme et la joie du Saint-Esprit ; c'est une certaine ardeur, un désir véhément d'être à Dieu que ses paroles vous inspirent ; c'est enfin une impression de respect, d'amour, de docilité, d'obéissance, qui vous fait regarder Dieu même en sa personne. Ces signes ne sont pas trompeurs pour les âmes droites qui ne cherchent que leur avancement.

La certitude que Dieu nous donne d'avoir bien rencontré augmente de jour en jour, et l'on ne tarde pas à en avoir des preuves indubitables. Néanmoins, s'il arrivait qu'on se fût trompé, Dieu ne permettrait pas qu'une âme qui procède avec

droiture fût longtemps dans l'erreur ; elle découvrirait bientôt qu'elle a fait un mauvais choix, et Dieu l'adresserait ailleurs (1).

Vous trouverez toujours un directeur qui vous convienne, si vous le demandez à Dieu avec instance, si vous le cherchez de bonne foi, et si, après l'avoir trouvé, vous abandonnez votre âme à sa charité, votre esprit à ses lumières et votre vie à ses conseils. Votre confesseur sera presque toujours pour vous ce que vous voudrez qu'il soit, et vous donnera tout ce que vous lui demanderez.

§ 4. — *De la manière de se comporter avec son directeur.*

Il y a, dans les rapports et les communications avec le directeur, bien des mesures à prendre et

(1) Les écrivains mystiques nous donnent plusieurs marques que nous pouvons prendre, sans crainte de nous tromper, comme étant des inspirations du Saint-Esprit sur cet important sujet. Une d'entre elles consiste dans un attrait indéfinissable dont nous ne songeons jamais à nous défier dans nos bons moments, qui nous pousse à mettre toute notre confiance dans quelque serviteur de Dieu, et qui établit une union de grâce entre son âme et la nôtre. Un autre signe consiste dans une sorte de paix qui se répand dans notre âme comme une douce rosée toutes les fois qu'il nous parle, qu'il éclaire nos doutes ou dissipe nos scrupules. Je ne voudrais pas non plus négliger de parler d'une certaine ardeur ou violent désir d'être tout à Dieu, désir qui s'empare de nous quand nous sommes avec notre directeur ou sous l'influence de ses paroles ; enfin une dernière marque se trouve dans ce mélange de respect, d'obéissance et de docilité qui nous fait voir Dieu, mais Dieu seul, dans celui qui nous dirige comme dans ses conseils.

(R. P. FABER.)

des défauts à éviter. Cependant on peut dire que, quand le directeur et la personne dirigée sont intérieurs l'un et l'autre, il est très-rare qu'il s'y glisse de grandes imperfections.

Dans les relations que vous aurez avec votre directeur, vous devez vous élever au-dessus de l'homme, ne considérer que Dieu en lui, et ne vous attacher à lui qu'en vue de Dieu. Malheur à celui qui s'appuierait sur un bras de chair trop faible pour le soutenir ! Honorez-le comme votre ange tutélaire ; agissez avec lui comme vous agiriez avec Jésus-Christ, dont il tient la place. Sainte Thérèse, si éclairée dans les voies spirituelles, avait une si respectueuse confiance en son directeur, qu'elle faisait plus de cas de ses avis que de ses propres révélations : « Je puis, disait-elle, me séduire moi-même dans mes révélations particulières ; mais je suis persuadée que je ne me tromperai jamais en suivant le conseil de ceux que Dieu m'a donnés pour guides, parce que c'est d'eux que Jésus-Christ a dit : Qui vous écoute, m'écoute, et que c'est lui qui les inspire. »

Ecoutez saint François de Sales : « Ce doit être un ange pour vous ; c'est-à-dire, quand vous l'aurez trouvé, ne le considérez pas comme un simple homme, et ne vous confiez pas en lui, ni en son savoir humain, mais en Dieu, lequel vous favorisera et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dans son cœur et dans sa bouche ce qui sera requis pour votre bonheur ; aussi vous devez l'écou-

ter comme un ange qui descend du ciel pour vous y mener. Traitez avec lui à cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, lui manifestant clairement votre bien et votre mal sans dissimulation. Ayez en lui une extrême confiance mêlée d'une sacrée révérence, en sorte que la révérence ne diminue pas la confiance, et que la confiance n'empêche point la révérence. »

Soyez libre avec lui pour lui découvrir votre cœur, mais ne soyez jamais familière ; c'est votre supérieur, et non point votre égal. Plus vous l'estimerez, plus aussi vous lui porterez de respect ; plus vous aurez de confiance et de soumission pour lui, plus vous profiterez de sa direction. Il ne faut qu'une parole d'un homme que nous croyons un saint pour nous ranimer dans la piété et pour dissiper toutes nos peines.

Une autre règle bien importante est de ne se voir que pour le besoin et de ne s'entretenir que des choses de Dieu. Il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste et d'édifiant dans ces entretiens, où il s'agit purement de la vie éternelle. Cette réserve n'empêche point l'ouverture du cœur, la condescendance paternelle et la simplicité avec lesquelles le directeur doit agir pour attirer les âmes ; car la véritable gravité est simple, douce, accommodante et même pleine d'une gaieté modeste. Le malheur est, dit Fénelon, que les personnes lâches et molles trouvent trop froid et trop sec ce qui est sérieux et éloigné de l'amusement ;

elles croient qu'on ne les écoute point, si l'on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant que de venir à celles dont il est question. Ainsi elles se dégoûtent des directeurs qui leur seraient le plus utiles, et elles en cherchent qui veulent bien perdre du temps avec elles. Oh ! si elles savaient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour toute l'Eglise, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindraient de profaner un temps si précieux et de l'user en discours superflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une manière simple, ingénue, précise et courte, se rappelant qu'il doit son temps à d'autres œuvres. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des âmes droites.

Voyez votre directeur de temps en temps pour lui bien faire connaître les dispositions de votre âme. Il suffira de lui en parler d'une manière détaillée, de six semaines en six semaines, dans les changements d'état et dans les besoins extraordinaires.

Vous devez avoir en votre directeur, en son expérience, une entière confiance. Qui connaît autant que le prêtre la nature humaine ? Qui l'étudie avec un soin aussi scrupuleux ? Qui est à même de s'instruire d'une manière aussi sûre par les fonctions de son ministère et les confidences qu'il reçoit de tant de points différents et de caractères si opposés ? Les tentations, les ruses de l'esprit séducteur, les fascinations que produisent les passions, qui a pu en observer aussi fidèlement la marche et les pernicious effets ?

La direction des âmes compte déjà dans l'Eglise dix-huit siècles de tradition, et toute la vie cléricale n'est-elle pas l'initiation à cette science si délicate et si profonde ?

Ayez donc une aveugle confiance au directeur que vous avez choisi après avoir consulté Dieu ; développez-lui, avec autant de sincérité que de modestie, les replis les plus secrets de votre cœur, afin qu'il connaisse parfaitement tout ce que vous avez de bon et de mauvais ; découvrez-lui, avec la simplicité d'une âme vraiment chrétienne, non seulement vos passions, vos humeurs, vos imperfections, vos péchés, vos tentations, vos dégoûts pour les choses de Dieu, vos peines intérieures, mais encore vos lumières et les sentiments de dévotion que Dieu vous donne. Il ne faut quelquefois que la connaissance d'une faute légère ou d'un bon mouvement pour qu'un confesseur éclairé découvre toute la disposition d'une âme. Faites-lui donc connaître tout le bien et tout le mal dont vous êtes capable. N'écoutez point la répugnance que vous pourriez avoir : elle vient toujours ou d'une nature superbe qui, par une mauvaise honte, veut cacher ses imperfections, ou du démon qui empêche qu'on ne découvre son cœur par la crainte du fruit qu'on retirerait d'une communion si utile.

Suivons l'avis de Fénelon, qui conseille dans la direction une grande ouverture de cœur : « Les choses que vous direz, il est vrai, sont petites en elles-mêmes ; mais il n'y a rien de si grand devant

Dieu qu'une âme qui s'apetisse pour les dire sans écouter son amour-propre. D'ailleurs ces petites choses feront bien mieux connaître votre fond que certaines choses plus grandes qui sont accompagnées d'une plus grande préparation et de certains efforts où le naturel paraît moins. Un malade dit tout à son médecin, et il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidents; c'est par quantité de petites circonstances qu'il le met à portée de connaître à fond son tempérament, les causes de son mal, et les remèdes propres à le guérir. Dites donc tout, et comptez que vous ne ferez rien de bon qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire. »

### § 5. — *Matière de la direction.*

Six points principaux doivent être la matière de la direction d'une âme pieuse :

1<sup>o</sup> *Ses peines.* Dieu attache une grâce particulière à l'aveu qu'on en fait, surtout lorsque cet aveu donne quelque confusion, et qu'on s'y détermine moins en vue de la consolation que l'on pourra recevoir de la direction que pour pratiquer un acte d'humilité que notre Seigneur demande de nous et recevoir les conseils dont nous pouvons avoir besoin. Parler, en conséquence, de toutes les peines qu'on éprouve, soit qu'elles soient intérieures et spirituelles, soit qu'elles soient extérieures et cor-



porelles, et généralement dire franchement à Dieu tout ce qui cause quelque ennui.

2° *Ses tentations.* Ne pas craindre de les déclarer avec détail. Dire donc si l'on est dominé par l'orgueil, par la vanité, par l'attachement à sa propre volonté, par la jalousie ou l'indolence, etc. Déclarer aussi de quelle manière on combat ces tentations. Il est néanmoins plus prudent de réserver l'aveu des tentations contre la pureté pour le saint tribunal ; il ne convient pas ordinairement d'en parler hors de là.

3° *Ses goûts et ses répugnances.* Déclarer l'attrait que l'on a pour telle pratique, tel devoir, l'opposition que l'on ressent pour tel autre ; comment on se comporte dans ces occasions, si l'on ne se laisse pas trop maîtriser par son humeur et ses caprices.

4° *Les vertus que l'on cherche à pratiquer.* Oui, le peu de bien que nous faisons doit aussi servir de matière à la sainte direction. Dire avec la candeur d'un enfant la manière dont nous nous exerçons à l'humilité, à la douceur, à la charité ; les progrès que nous croyons avoir faits en telle ou telle de ces vertus. Ne pas omettre non plus d'avouer les négligences que l'on peut avoir à se reprocher pour certaines vertus qui sont plus en opposition avec notre caractère.

5° *Ses affections et aversions.* Il faut dire si l'on ressent une affection trop vive pour certaines personnes, et pourquoi ; s'il en est d'autres pour lesquelles on éprouve au contraire une aversion pro-

noncée ; comment on combat l'un ou l'autre de ces sentiments également dangereux.

6° *Ses dispositions intérieures.* Déclarer en quelle disposition on est actuellement pour la fuite de tout ce qui est mal et la pratique de tout le bien que Dieu attend de nous ; si l'on est bien résolue de ne s'épargner en rien pour demeurer fidèle à son devoir, etc., ou si au contraire on se trouve chance-lante, sans ardeur pour son amendement, etc.

Après avoir ainsi parlé avec simplicité et candeur, il faut écouter le directeur avec respect et docilité, se soumettre à tous les petits sacrifices qu'il jugera à propos d'exiger.

Ne se faire jamais une peine de la direction, mais se rendre si fidèle à la faire au temps marqué, que l'on finisse par éprouver une sorte d'ennui lorsque l'on est obligée de la différer de quelques jours.

#### § 6. — *De l'esprit de foi dans la direction.*

Après que vous aurez tout dit à votre directeur, croyez aussi tout ce qu'il vous dira. C'est Dieu qui vous parle par sa bouche, soumettez-vous avec une humble obéissance. Il faut bien examiner à qui on donne sa confiance ; mais une fois qu'on l'a donnée, on doit obéir sans se permettre de raisonner. Que pourrait faire le directeur le plus éclairé pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout, et si vous ne voulez pas faire ce qu'il vous conseille ? Recevez avec une respectueuse docilité les avis qu'il vous donnera, comme s'ils partaient de la bouche même

de Jésus-Christ. Ne cherchez point de raisons pour vous en dispenser, obéissez aveuglément et simplement. Il suffit que, dans ce que le directeur vous ordonne, il ne paraisse rien d'évidemment contraire à la loi de Dieu et à la prudence chrétienne. Vous pouvez lui exposer avec douceur les difficultés qui s'opposeraient à l'exécution de sa volonté ; mais, s'il persiste, soumettez-vous, et accomplissez fidèlement tout ce qui vous est commandé. Les personnes pieuses ont parfois de la peine à se soumettre, parce qu'on ne leur accorde pas ce qu'elles demandent pour satisfaire leur piété. L'obéissance, voilà le vrai sacrifice que vous devez offrir à Dieu sur l'autel de votre cœur (1). La plus sévère de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit, c'est le renoncement à se croire et à s'écouter, c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu, c'est enfin la pauvreté d'esprit qui, selon l'oracle de Jésus-Christ,

(1) C'est ce que la sainte Vierge apprit à sainte Brigitte, comme il est rapporté dans ses *Révélation*s. Cette sainte avait un désir extraordinaire des grandes mortifications ; mais comme sa santé en était notablement altérée, son directeur lui en ôta une partie, ce qu'elle souffrit avec un peu de peine, parce qu'elle craignait que ce retranchement ne fit tort à sa perfection. Mais la très-sainte Vierge, la voyant ainsi affligée, lui apparut et lui dit : « Regarde, ma fille : si deux hommes désirent de jeûner un jour par dévotion, et que l'un qui se dirige lui-même jeûne parce qu'il veut honorer Dieu par cette action, et que l'autre ne jeûne pas parce que son supérieur le lui défend, le premier reçoit une récompense pour son jeûne, mais le second en reçoit deux : l'une pour la pénitence qu'il voulait faire, l'autre pour avoir renoncé à sa propre volonté et avoir obéi. »

nous rend bienheureux. L'obéissance, dit saint Augustin, est la mère de toutes les vertus, Avec elle, tout est saint, tout est méritoire, quand il est accompagné de prudence et de discrétion de la part de celui qui commande et du côté de celui qui obéit.

Une sage et indispensable précaution à prendre, c'est de ne pas vous attacher à votre directeur d'une manière trop sensible et trop naturelle. Vous pouvez l'aimer selon Dieu, et même plus qu'un autre à qui vous n'avez pas tant d'obligation ; les enfants de Dieu s'aiment les uns les autres en ce monde, mais c'est comme les bienheureux s'aiment dans le ciel, d'un amour libre, chaste, innocent et spirituel. « Le directeur, dit Fénelon, ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. »

Evitez de mettre tellement votre confiance en votre directeur, que vous oubliez que c'est de Dieu que vous devez attendre votre principal secours. Il tient, à la vérité, la place de Dieu, mais il n'est point votre Dieu ; il peut contribuer à votre salut, mais il n'en peut être la première cause. Que la confiance que vous avez en lui, tout saint, tout spirituel, tout expérimenté et tout zélé qu'il soit, ne vous empêche point de recourir à Dieu dans vos besoins, comme à celui qui est la source de toute grâce et de toute sainteté. « J'apprends tous les jours, disait le pieux M. Olier, combien notre Seigneur est jaloux qu'on s'abandonne à lui, que l'on

s'adresse à lui, et que quand on consulte les hommes, ce soit lui qu'on aille chercher en eux. Il veut que souvent on lui renouvelle la protestation que ce n'est pas des créatures, mais de lui, par leur bouche, qu'on désire d'être instruit et dirigé, ayant grande confiance en sa bonté qu'il nous éclairera et conduira par leur moyen. »

Soyez toujours disposée à faire le sacrifice de votre directeur, si Dieu l'exige, et à dire comme Job : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté ; que le nom du Seigneur soit béni ! » Il faut être persuadée que, comme Dieu vous l'a donné pour votre bien, s'il vous l'ôte, ce sera pour votre plus grand bien, et que, quand il vous retirera tous les secours humains, sa bonté y suppléera abondamment par elle-même. Ne vous défiez point de Dieu. Pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à lui. Ou la Providence vous donnera des conseils au-dehors, ou son esprit suppléera au-dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez en Dieu fidèle dans ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi (1).

(1) Voici ce que le pieux M. Olier écrivait à ce sujet à une âme fort élevée : « J'ai appris, en arrivant ici, la nouvelle de votre éloignement sans espérance de retour. Je vous dirai que, selon le pur esprit de la foi, j'ai eu de la joie de trouver à mon arrivée une telle occasion de souffrir. J'espère que Jésus travaillera en vous en mon absence, et sera le supplément de mes services pour l'avancement de votre âme : il est le maître absolu de ses œuvres

Ne vous entretenez jamais ni des confesseurs ni des personnes qu'ils confessent. Cet entretien n'est pas mauvais en apparence; mais en vérité, si l'on y prend bien garde, on remarquera aisément que les unes n'en parlent que par un fonds de complaisance qui ne plaît point à Dieu, les autres par jalousie, et toutes pour se satisfaire par des entretiens qui leur conviennent. O Dieu! que de semblables discours sont étrangers aux âmes vraiment pieuses! Ecoutez Bossuet corrigeant cet abus : « Il ne reste qu'à renouveler les défenses que j'ai faites si souvent de faire la matière des conversations de ce qui se passe dans le tribunal, qui doit être enveloppé dans un mystérieux secret, par respect pour un sacrement où le secret est si nécessaire, et pour ne point exposer le jugement prononcé par le prêtre, qui est celui de Jésus-Christ même, à la censure de vos sœurs, qui ne peut être que téméraire, puisque même le confesseur ne peut rendre raison de ce qu'il fait, et ne le doit qu'à Dieu seul. »

Evitez aussi avec soin de parler de ce qui vous a été dit au tribunal de la pénitence. « Vous devez être ferme, dit saint François de Sales, en la réso-

et de la conduite de ses desseins. Il faut vivre pour lui au prix de tout ce qui nous est cher, et en nous privant des joies les plus légitimes dans l'attente de la vie future. » Et dans une autre lettre : « Je crois, dit-il, que votre éloignement me sera aussi utile qu'à vous, et qu'il nous obligera à nous renouveler dans le souvenir de ces paroles : *Que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.* »

lution que je vous ai donnée, que ce qui se dit au tribunal de la pénitence est tellement sacré qu'il ne se doit pas dire hors d'icelle. Et quiconque demande si vous avez dit ce que vous avez dit avec le sceau très-saint de la confession, vous lui pouvez hardiment, et sans péril de duplicité, répondre que non : il n'y a nulle difficulté à cela. »

Un autre défaut dans lequel vous ne devez point tomber, c'est d'avoir de la peine de ce que votre confesseur en dirige d'autres que vous : les apôtres ne se sont point attachés à la conduite d'une âme seule, mais à la conversion de tout le monde.

Ne parlez jamais à votre directeur dans un lieu qui puisse faire naître le moindre soupçon : autant que vous le pourrez, le confessionnal est l'endroit le plus convenable pour traiter des affaires de votre salut. La sainteté de ce lieu vous inspirera une crainte respectueuse, une attention plus sérieuse, et une modestie propre à vous faire éviter tout ce qu'il pourrait y avoir de trop humain entre vous et lui.

§ 7. — *Pour quelles raisons doit-on changer de directeur ?*

Fermez soigneusement votre esprit à la pensée dangereuse que votre confesseur, fatigué de vous diriger, manque de zèle pour votre avancement spirituel. Cette tentation vous empêcherait de faire des progrès dans la vertu, car elle ne saurait venir que de l'amour-propre, qui, ne recherchant que sa

satisfaction dans les choses même les plus saintes, n'est jamais content du secours qu'on lui donne, et croit toujours qu'on peut lui en donner d'autres plus efficaces pour sa consolation. Une âme qui est en cette erreur est comme fermée à toutes les instructions qu'on lui donne ; et quoiqu'on la conduise par la voie la plus sainte et qu'on lui enseigne tout ce qu'il y a de plus spirituel, elle ne profite de rien, s'imaginant qu'on pourrait la conduire à une perfection plus haute. Elle se figure qu'étant abandonnée des serviteurs de Dieu, elle ne l'est pas moins de Dieu même. Elle se plaint à elle-même, et se dit dans son cœur qu'elle est bien malheureuse d'avoir tant de confiance en un homme qui n'a point de zèle pour son bien ; et repassant toutes ces pensées pénibles dans son esprit, elle tombe dans une angoisse horrible, qu'elle porte presque toujours dans la confession, dans la communion, et dans tous les exercices de piété ; ce qui lui en fait perdre le fruit (1).

Ne vous mettez donc jamais dans l'esprit que votre directeur manque de charité pour vous, et qu'il

(1) Il est toujours pénible de mortifier son jugement, mais surtout en ce qui concerne les inclinations pieuses. D'un autre côté, la crainte de n'être pas bien compris n'est pas une épreuve moins cruelle. Notre directeur nous adresse à peine quelques paroles, et cette brièveté paraît insupportable à notre amour-propre. Quand il voit que nous nous appuyons trop sur lui, il retire son bras, et nous restons là immobiles et tremblants. Quelquefois il nous abandonne à nous-mêmes pour nous apprendre à marcher,



n'a pas assez de zèle pour votre perfection. Et quand il serait vrai qu'il n'aurait point pour vous tout le zèle que vous désirez, devez-vous vous en affliger ? Si les hommes vous laissent sans secours, pourvu que vous soyez fidèle à Dieu, il ne vous laissera pas sans lumière et sans grâce, ce que les hommes ne peuvent pas vous donner ; et comme le moindre rayon des lumières du Seigneur nous éclaire plus que toutes les instructions des directeurs les plus spirituels, les plus faibles mouvements de sa grâce nous portent aussi plus fortement à la piété que les plus pressantes exhortations des hommes.

Prenez garde de vous arrêter à la pensée de vous adresser à un autre confesseur pour pouvoir suivre plus facilement vos idées ou vos scrupules. Changer de directeur, c'est se rendre maître de la direction à laquelle on devrait être soumis ; une direction aussi variée n'est plus une direction, c'est une indocilité qui cherche partout à se flatter elle-même. On ne doit pas multiplier les directeurs, ni en changer sans de grandes raisons ; car ces changements ou mélanges produisent un incerti-

bien que ce soit peut-être au risque de quelque chute inoffensive. Il sait que nous ne ferons jamais preuve de courage dans le service de Dieu, tant que nous n'aurons pas acquis une certaine indépendance de caractère, même en matière spirituelle. Il trouvera le moyen de concilier ce sentiment avec l'humilité. C'est un des secrets les plus précieux de savoir sauvegarder les droits de l'humilité chrétienne, sans la faire dégénérer en une abjection mentale ou en une lâche spiritualité. (R. P. FABER.)

tude, et souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins, on est retardé au lieu d'avancer par tous ces différents secours. Il arrive même d'ordinaire que, quand on a tant de différents conseils, on ne suit que le sien propre par la nécessité où l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçus d'autrui. Ne soyez pas de ces personnes qui changent facilement de directeur, ou parce qu'elles manquent de confiance, ou parce qu'elles se dégoûtent facilement. Comment un malade pourrait-il retrouver la santé, si son impatience le faisait souvent changer de médecin ? Il faut de graves motifs pour quitter un directeur dont on a fait le choix avec beaucoup de précautions et que l'on a reçu comme de la main de Dieu ; car on ne doit pas légèrement défaire ce que Dieu a établi.

Quand Dieu vous a fait la grâce de trouver un homme selon son cœur, qui a de la science et de la piété, vous ne devez le quitter qu'à la mort, ou par une absence qui doit durer toujours. N'imitiez pas ces personnes dont la piété est si mal entendue : les unes changent par curiosité, pour savoir quelle est la conduite d'un autre ; les autres par inconstance, ne pouvant jamais demeurer longtemps dans un même état ; d'autres par une inquiétude d'esprit qui leur fait chercher toujours ce qu'elles ne trouveront jamais, parce qu'elles voudraient se sanctifier par les seules paroles des hommes, sans mortifier leurs passions, sans détruire l'amour-propre et sans pratiquer la vertu ; quelques unes

par orgueil, pour cacher leurs faiblesses au confesseur qui les connaît ; d'autres par un désir peu réglé de parler de leur intérieur à diverses personnes et de s'entretenir avec des confesseurs différents ; d'autres par hypocrisie, afin qu'on voie qu'elles communiquent avec les confesseurs qui ont le plus de réputation ; d'autres par défaut d'humilité et de mortification, ne pouvant souffrir la conduite d'un homme qui ne les flatte point ; d'autres par un prétexte imaginaire de chercher une direction plus parfaite ; d'autres par jalousie, parce qu'elles ne peuvent supporter celles qui se confessent avec elles au même confesseur ; d'autres par imagination, croyant qu'on ne prend point assez de soin de leur âme ; d'autres parce qu'elles croient qu'on leur préfère plusieurs personnes qu'elles ne peuvent pas voir ; par un esprit d'envie qu'elles portent jusqu'au pied des autels ; d'autres enfin parce que les paroles d'un confesseur ne leur étant plus nouvelles ne font plus sur leur cœur l'impression qu'elles y faisaient au commencement, quoique toujours également saintes, également fortes et également propres aux personnes à qui on les dit. Toutes ces manières de changer de confesseur sont contraires à l'avancement spirituel de l'âme (1).

(1) Voici d'excellents conseils que Fénelon écrivait à une personne qui voulait quitter sa direction :

« Quand vous voudrez me quitter pour chercher d'autres conseils plus propres à vous faire mourir à vous-même, je ne pourrai pas m'empêcher de céder à Dieu, pour lequel seul nous sommes

Mais ne peut-on pas, ne doit-on pas quelquefois changer de confesseur? Nous laissons à un des maîtres les plus éclairés dans les voies de Dieu le soin de répondre à une question aussi délicate : « Quoique je veuille que vous rendiez à un direc-

unis. Mais vous ne voulez changer que pour soulager votre amour-propre, que pour vous livrer à vos vains scrupules, et que pour tomber dans une véritable infidélité en résistant à l'attrait de Dieu. N'écoutez que le fond de votre cœur et l'esprit de mort à vous-même, vous reconnaîtrez d'abord que la pensée de ce changement est une manifeste tentation et un dépit violent; vous verrez que ce n'est que par délicatesse et jalousie que vous voulez changer. Tout directeur éclairé que vous iriez trouver, et à qui vous diriez nettement le vrai fond de votre cœur, devrait vous renvoyer à celui que vous ne voulez quitter que pour vous soustraire à l'opération de mort qu'il doit opérer en vous. Vous êtes comme une personne qui retire son bras dans le moment où le chirurgien y enfonce la lancette : c'est vouloir se faire estropier. *Celui, dit saint Paul, qui se soustrait, ne plaira point à mon âme.*

« Au lieu de suivre Dieu, quoi qu'il vous en coûte, vous lui résistez sans cesse, et vous ne faites que vous reprendre. Vous suivez avec une étrange indocilité toutes vos imaginations. Vous ne pourriez les dire à aucune personne sage, qui ne vous répondit qu'il n'y a au monde que vous seul qui puissiez y faire attention. Dieu permet que ces bizarres imaginations vous occupent; c'est pour vous humilier qu'il le fait. Vous avez besoin d'être bien rabaisé du côté de l'esprit, pour lequel vous avez un si indigne goût. Vous avez besoin de sentir votre jalousie, pour voir combien votre cœur est loin de cette générosité désintéressée qui était l'idole de votre cœur. Il faut vous démonter : voilà l'ouvrage de Dieu en vous. C'est pour l'éviter et pour prendre le change que vous voulez me quitter. Pour moi, je ne vous quitterai jamais, et j'espère que Dieu vous fera obéir malgré vous.

teur toutes vos soumissions, ne vous en faites jamais l'esclave, dit le P. Guillozé, pour vous y attacher par respect humain, lorsqu'il y a des raisons de s'en séparer, entre lesquelles si vous remarquez qu'il a des empressements pour vous conserver, qu'il souffre avec peine que quelquefois vous en voyiez d'autres, et que, dans ses entretiens et en bien d'autres choses, il est homme. Il doit vous apprendre le détachement par son exemple, et il vous apprend à former des liaisons humaines ; il détruit ce qu'il doit établir, et étant ainsi imparfait, vous ne pouvez plus avancer dans la vertu sous une telle main. N'imites pas ces personnes timides et esclaves, qui n'osent quitter leurs directeurs pour prendre mieux, quoiqu'elles avouent qu'elles n'en tirent aucun avantage, que leur perfection en est retardée, et que leur conscience en souffre beaucoup de gêne et de reproche. Elles disent, pour leur défense, qu'il y a si longtemps qu'elles sont à un tel directeur, et qu'elles ne veulent point être dans les discours, aimant mieux sacrifier leur perfection que de s'exposer à une légère censure (1). » (*Maximes spirituelles.*)

Enfin, nous terminons cette matière par une règle de conduite bien importante. Il n'est pas rare

(1) Malheur à vous si vous regardez encore l'homme dans l'œuvre de Dieu ! Quand il s'agit de choisir un guide, il faut compter tous les hommes pour rien. Le moindre respect humain fait tarir la grâce, augmente les irrésolutions. On souffre beaucoup, et on déplaît encore davantage à Dieu. (FÉNELON.)

de rencontrer des personnes pieuses qui sont dans la sainte habitude de recevoir fréquemment les sacrements, et qui ne craignent pas de se priver d'un moyen aussi salutaire, parce qu'elles ne peuvent pas s'adresser à leur confesseur ordinaire. D'abord, on doit bien distinguer ce qui est du ressort de la confession. S'il s'agissait de vous diriger, un autre prêtre ne vous conviendrait peut-être pas, il manquerait de l'expérience nécessaire ; mais s'il s'agit simplement de vous réconcilier avec Dieu, afin que vous puissiez vous approcher de la sainte table, ce prêtre ne vous suffit-il pas ? Cet avis regarde particulièrement les personnes qui habitent pendant une partie de l'année la campagne, où on jouit d'une plus grande liberté, où on est moins occupé qu'à la ville, où on trouve plus de vide, plus d'occasions de se laisser aller à ces rêveries si dangereuses pour les passions naissantes.

Qu'importe que le prêtre auquel vous serez obligée de vous adresser n'ait aucune ressemblance avec votre confesseur ordinaire, pourvu que la doctrine soit la même, et que vous soyez dirigée conformément aux maximes de l'Évangile (1) ? Qu'importe que

(1) Un bon prêtre de Saint-André-des-Arcs, homme simple et peu brillant, mais d'une piété sincère et solide, dirigeait la conscience de Racine. M<sup>me</sup> de Maintenon cite cet exemple à M<sup>me</sup> de la Maisonfort, qui ne voulait se confesser qu'à un homme d'esprit. « Le plus simple lui dit-elle, est le meilleur pour vous, et vous devez vous y soumettre en enfant. Comment surmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie,

le remède céleste soit contenu dans un vase de terre ou d'or, pourvu qu'il vous soit présenté par l'ordre de Dieu ? Si, malgré votre répugnance, vous le prenez avec soumission, quelle que soit la main dont le ciel fasse usage pour vous l'offrir, il opérera une guérison plus prompte et plus solide que si vous aviez été servie suivant votre inclination. Que devez-vous désirer, que Dieu seul ? Rejetterez-vous ses dons, à moins qu'il ne vous les communique par le ministère d'un prêtre selon votre goût ? Si, dans les ministres de Jésus-Christ, vous cherchez Dieu seul, vous êtes assurée de le trouver, et, avec lui, des lumières, la paix et la consolation.

Connaissant la pureté de vos intentions, Dieu suppléera, par l'onction intérieure de sa grâce et par les lumières de l'Esprit saint, à ce qui peut manquer à son ministre. Il mettra sur ses lèvres, pour votre direction, des paroles de sagesse et de salut. Ce confesseur sera peut-être plus utile au bien de votre âme qu'un autre pour qui vous auriez plus de sympathie. Vous serez forcée de voir en lui le ministre de l'Eglise, le dispensateur des mystères de Dieu, et non l'homme de votre choix ;

si un accent normand ou picard vous arrête, et si vous vous dégoûtez d'un homme parce qu'il n'est pas aussi sublime que Racine ? Il vous aurait édifiée, si vous aviez son humilité dans sa maladie et son repentir sur sa recherche de l'esprit. Il ne demanda point dans ce temps-là un directeur à la mode, il ne vit qu'un bon prêtre de sa paroisse. »

(GROFFROY, *Vie de Racine.*)

en lui obéissant, vous ne courrez pas le risque d'obéir à la créature plutôt qu'à Dieu. Mais si vous vous cherchez vous-même, vous trouverez des mécomptes et des troubles ; votre amour-propre satisfait sera votre tourment et votre juste punition.

Recueillez les paroles que le pieux Fénelon écrivait à une âme qui tombait dans ce travers :

« Vous qui faites tant de scrupule d'une pensée involontaire, et par conséquent très-innocente ; vous qui vous confessez si souvent pour les choses qui ne méritent aucune confession, ne vous ferez-vous aucun scrupule, et ne vous confesserez-vous point d'avoir résisté au Saint-Esprit pendant une année, par une délicatesse d'amour-propre, qui rejette les dons de Dieu, à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter ?

« Eh ! qu'importe quand vous recevriez les dons de grâce comme les pauvres mendiants reçoivent du pain ? Ces dons n'en seraient que plus purs et plus précieux. Votre cœur n'en serait que plus digne de Dieu, s'il attirait par son humilité et par son anéantissement le secours que Dieu lui prépare. Est-ce ainsi que vous vous désappropriez de vous-même ? est-ce ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi ? »

Ces réflexions regardent aussi les personnes qui sont placées par la Providence dans une position qui ne leur permet pas de choisir leur directeur.



---

## VI

### De la vie réglée.

---

#### § 1. — Nécessité d'un règlement de vie.

Toutes les âmes qui aspirent à la perfection sont fidèles à suivre un règlement de vie qui les met dans l'heureuse nécessité de sacrifier les penchants de la nature aux inspirations de la grâce. L'esprit de piété étant essentiellement celui de Jésus-Christ, qui a bien fait toutes choses, il exige que non seulement nous fassions le bien, mais encore que nous l'opérions avec constance et avec ordre. *La paix, dit saint Augustin, est la tranquillité de l'ordre.*

L'ordre et la vertu sont deux noms qui signifient presque la même chose. Quelque bien que vous fassiez, si vous ne le faites point dans l'ordre, vous ne le faites pas comme il faut. C'est l'ordre qui fait le ciel, et le désordre qui fait l'enfer. L'ordre nous met en repos, il nous rend tranquilles, il nous donne du temps pour tout ce que nous avons à faire, et il ne nous en laisse pas de reste. Si vous vivez dans l'ordre, vous serez heureuse ; si vous

vivez dans le désordre, vous serez misérable. L'ordre, c'est la sagesse de Dieu, c'est *la mesure* avec laquelle *il régle toutes choses* et leur imprime cette harmonie merveilleuse que nous admirons dans toutes ses œuvres. Le Seigneur a consacré le travail et le repos ; les saisons sont réglées, nous les prévoyons par ce moyen, et sans cet ordre général nous serions dans une étrange confusion (1). Considérez l'univers, et vous verrez que c'est l'ordre qui fait la beauté, la perfection, la paix et la félicité de tous les êtres. Tout ce que Dieu fait, il le fait dans l'ordre, et tout ce qui se fait sans ordre n'est point de Dieu.

L'ordre établit dans notre entendement une sorte de service régulier de toutes nos facultés, qui double la force de chacune d'elles en ne les faisant agir qu'à leur tour et en temps convenable ; il range la vie comme une maison bien tenue, dans laquelle le maître trouve toutes ses aises.

Mettez de l'ordre dans les objets dont vous vous servez ; que ce soit, autant que possible, vous-même qui les rangiez ; que chaque chose ait sa place ; de cette façon vous ne perdrez pas un temps précieux à chercher ce qui est nécessaire.

(1) L'ordre est à l'arrangement ce que l'âme est au corps, ce que l'esprit est à la matière.

L'arrangement sans ordre est un corps sans âme.

Partout où il n'y a pas d'ordre et d'harmonie, il n'y a plus la marque de Dieu ; il y a désert, et il y a eu dégradation.

(J. JOUBERT.)

Il y a chez beaucoup de jeunes personnes une étrange aversion pour l'ordre et la régularité. « Il est très-doux, dit une femme célèbre, d'échapper à la surveillance active d'une mère, à la règle qui mesurait, impitoyable. l'emploi des heures; il est très-doux de se sentir tout à fait libre et de savourer son indépendance, en obéissant à des caprices qu'il a fallu si souvent étouffer. On trouve un grand charme à rompre l'ordre établi, à ne point faire aujourd'hui comme l'on fit hier. Ce déplacement perpétuel, cette souveraineté absolue de la volonté, nous deviennent nécessaires et nous maîtrisent plus tard, parce qu'ils se transforment en habitude. Nous contractons volontiers ce pli d'existence hachée; il y a dans l'agitation intérieure et dans l'inattendu qui en résultent quelque chose qui nous plaît. Notre paresse s'accommode vite de cette absence de loi fixe qui lui permet de faire valoir mille prétextes à l'oisiveté. » Vous voyez, d'après ce tableau, qu'il est bien important pour vous d'acquérir cet amour de l'ordre et de la régularité qui maintiendra l'équilibre de vos forces comme le calme heureux de votre cœur.

Sans doute l'amour de l'arrangement et de l'ordre porté trop loin serait, comme toutes choses poussées à l'excès, ridicule et fatigant pour les personnes qui vivent avec vous; mais, soutenu dans de justes bornes, il contribuera à votre bonheur et à celui de votre famille. Mais si l'on veut acquérir cet esprit d'ordre et éviter dans l'emploi de son

temps deux extrêmes également dangereux, une grande indolence et une activité inquiète, il est indispensable de se tracer un plan de vie régulier.

### § 2. — *Avantages d'une vie réglée.*

Plusieurs excellentes raisons doivent déterminer les âmes pieuses à régler leur journée quand cela dépend d'elles. La première, c'est l'obligation où nous sommes tous de sanctifier nos actions. Or, c'est déjà un commencement de sanctification que de les soumettre à une certaine règle qu'on peut regarder avec raison comme étant la volonté de Dieu, et de les faire chacune dans cette vue, à une heure marquée, comme si Dieu lui-même nous y appelait.

« Toutes choses, dit le Saint-Esprit, ne se doivent point faire à toute heure, mais dans le moment marqué. »

La seconde raison est que, quand les exercices de piété sont ainsi réglés, on est moins sujet à les oublier, et l'on en prend bientôt la douce habitude. L'heure même y convie ; et de plus elle donne souvent occasion à quelque petit sacrifice, lorsqu'on quitte ce qu'on avait alors entre les mains pour faire ce que Dieu demande dans ce moment.

On trouve dans un sage règlement de vie une facilité très-grande pour pratiquer le bien ; car, pour lors, on n'omet rien de ce qui nous est pres-

crit, et on ne fait rien avec trop de précipitation et d'empressement : semblables alors au Sauveur, dont tous les instants ne furent jamais employés au hasard et sans dessein. « Mon heure, disait-il, n'est pas encore venue, » pour nous apprendre que nous ne devons ni prévenir ni retarder ses ordres, mais que nous devons les accomplir dans les moments qu'il a ordonnés.

La grande règle pour les exercices de piété, c'est la diligence ; c'est de les faire aussitôt qu'on peut, de se mettre plutôt en avance qu'en retard, et de prévenir les heures quand on prévoit quelque empêchement. Les exercices différés se font mal, produisent le dégoût et sont toujours moins bénis de Dieu. Surtout ne renvoyez jamais vos exercices au soir : ce serait vous exposer à les omettre ou les faire à la hâte et sans dévotion ; après le souper, il ne faut plus avoir qu'à dire sa prière du soir et à se coucher.

La troisième raison est qu'on évite ainsi l'oisiveté, tentation à laquelle sont exposés ceux qui disposent à leur gré de leurs actions. Nous tendons tout naturellement à la paresse et au repos. Si nous n'avons point d'objet fixe et arrêté, nous voilà livrés à l'inquiétude et à l'inconstance de nos pensées, aux caprices et aux inégalités de notre imagination. Nous commençons une chose, puis nous la quittons pour en entreprendre une autre, que nous laissons encore pour une troisième. On demeure les bras croisés, ou bien on va, on vient, on

s'agite ; on ne sait que faire du temps, on le passe à délibérer à quoi on l'emploiera, et souvent on s'abandonne à l'inaction, à des amusements frivoles ou dangereux. Comment s'assurer de remplir un seul devoir, quand rien n'est fixe dans notre conduite et que nos inclinations du moment disposent de nous (1) ? On ne sait pas tout ce qu'on peut faire en combinant avec adresse tous les moments dont on peut disposer et en attribuant à chacun une occupation précise et déterminée. C'est à cause du défaut de prévision que beaucoup de personnes perdent chaque jour un temps considérable. On les voit constamment embarrassées de leur contenance, incertaines sur le choix de la besogne qu'elles doivent prendre, et perdant un temps infini dans des délibérations prolongées. Tandis que, lorsque tout est réglé, on n'est jamais livré à soi-même : l'inconstance naturelle est fixée par la règle ; on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laisse toujours inquiets et pleins de nouveaux désirs ; on donne tout à l'obéissance, à l'ordre, qui nous rend tranquilles et contents.

La quatrième raison enfin est qu'en vivant d'une manière réglée, on se soustrait à l'ennui, source du péché, preuve et cause à la fois d'une détérioration morale.

Les âmes pieuses qui ne donnent rien au caprice

(1) Une femme habituée à donner du prix à ses actes journaliers échapperait à cette oisiveté de l'esprit qui lui pèse et l'égare.

(M<sup>me</sup> DE RÉMUSAT.)

et à l'humeur, dont toutes les occupations sont réglées, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage conformité dans la pratique des devoirs, qui paraît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie et de cette égalité d'humeur que rien n'altère; jamais embarrassées du temps présent, que des devoirs marqués occupent; jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués; jamais livrées à elles-mêmes. Par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres, les jours leur paraissent des moments; le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage, et elles trouvent, dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que les personnes dérégées cherchent en vain dans le dérangement et dans une agitation perpétuelle. Ainsi, pour ne pas sentir le poids du temps, pour ne pas marcher d'un pas vacillant dans le monde, il importe à une femme pieuse de mener une vie sage et réglée, où chaque occupation a sa place fixe; alors elle échappe à l'ennui et au dégoût, elle contracte de bonnes habitudes, et elle n'est plus en proie à cette hésitation éternelle sur l'emploi du temps qui conduit tout droit à l'oisiveté.

§. 3. — *Du règlement convenable à chaque âme pieuse.*

Avant de vous prescrire un règlement particulier, vous devez prendre conseil de votre directeur, qui connaît mieux que vous ce qui convient à votre position et à votre âme. Consultez ensuite votre attrait, vos forces, votre santé, le temps dont vous pouvez librement disposer. Au milieu des obligations variées qui remplissent vos heures, il faudrait vous former l'idée de la juste subordination des devoirs et leur distribuer les moments en raison de leur importance.

Il faut arranger son règlement de manière à ce que l'on puisse habituellement l'observer. Ne pas se charger de trop de pratiques, ni les multiplier excessivement : cela tend l'esprit et ôte à l'âme une certaine liberté. Il faut se réserver certains temps libres où l'on peut faire ce que l'on veut, selon qu'on se sent inspiré. Le point capital est de régler l'heure du lever et du coucher, car tout le reste dépend de là. Ensuite il faut partager ses exercices de piété : l'oraison, la messe, la lecture, le chapelet, la visite du Saint-Sacrement, de manière à ce qu'il y en ait une partie pour le matin et une partie pour le soir, et qu'on ne passe pas un temps considérable sans s'occuper de Dieu.

Sans doute il y a dans certains états des obstacles invincibles pour accomplir à la lettre une rè-



gle qui dispose de presque tous les moments ; mais si les personnes qui se trouvent dans cette position ont un véritable zèle pour leur perfection, elles mettront à profit tous les moments libres, et ménageront avec la plus grande économie le temps qui restera pour l'employer à l'oraison ou à quelque lecture de piété. Si elles sont fidèles, Dieu saura bien suppléer par lui-même aux moyens ordinaires qui leur manquent. Rien ne peut être un obstacle aux âmes qui veulent aimer Dieu ; tout leur devient un moyen, si elles n'ont en vue que sa gloire, et si elles bénissent sa providence dans tout ce qui leur arrive.

« Quoique la vie qu'on mène dans le monde, toute sainte qu'elle puisse être, soit sujette à bien des dérangements presque inévitables, il faut pourtant avoir quelque règlement de vie solide et praticable, duquel on se rapproche autant qu'il est possible ; et dans ce règlement il faut faire entrer le lever du matin à une heure commode, puis le temps de la prière et d'un peu de méditation et de réflexion sur quelque'une des pensées chrétiennes, la sainte messe, autant qu'il est possible, les prières avant et après le repas, quelques lectures pieuses l'après-midi, et les prières et l'examen général avant de se coucher ; et il vaut mieux prendre peu de pratiques et s'y rendre bien fidèle que d'en prendre beaucoup sans y être fidèle. » (M<sup>me</sup> DE MAINTENON.)

§ 4. — *Comment on doit allier ensemble l'exactitude et l'esprit de liberté.*

Vous devez, dans l'accomplissement de votre règle, joindre ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidèle, et la liberté vous donnera une touchante condescendance pour le prochain. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule ; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement. L'exactitude seule nous rétrécit l'esprit et le cœur, et la liberté seule les étend trop. L'exactitude et la liberté doivent marcher d'un pas égal (1).

Pour prévenir tout scrupule, distinguons soigneusement ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas ; ce que nous pouvons faire sans inconvénient, et ce qui choquerait et offenserait les personnes à qui nous devons des égards ; ce qui, sans sortir des bornes de la fidélité, nous maintient dans une sainte liberté, et ce qui tiendrait de la contrainte et d'une raideur déplacée. Si nous sommes

(1) Toute règle a sa raison, qui en est l'esprit ; et quand, en observant la règle, on doit s'écarter de sa raison, c'est à celle-ci qu'il faut se conformer.

En toutes choses donc, suivez la règle, ou, mieux encore, la raison de la règle, si vous la connaissez.

Quand une fois l'idée exacte du devoir est entrée dans une tête étroite, elle n'en peut plus sortir.

de bonne foi avec nous-mêmes, et si nous allons à Dieu avec droiture, il nous sera toujours aisé de décider si c'est par notre faute ou pour quelque raison légitime que nous avons omis quelqu'un de nos exercices de piété.

« Nous devons, dit saint François de Sales, éviter l'instabilité d'esprit et la contrainte. L'instabilité d'esprit est un certain excès de liberté par lequel on veut changer d'exercice et d'état de vivre, sans raison ni connaissance que ce soit la volonté de Dieu. Pour la plus légère occurrence, on laisse sa règle et sa louable coutume, et par là le cœur se dissipe et se perd ; il devient comme un jardin ouvert de tous côtés, dont les fruits ne sont pas pour le maître, mais pour tous les passants. La contrainte est un certain manquement de liberté par lequel l'esprit est accablé ou d'ennui ou de colère, quand il ne peut faire ce qu'il a déterminé, encore qu'il puisse faire quelque chose de mieux. Exemple : Je détermine de faire la méditation tous les jours au matin. Si j'ai l'esprit d'instabilité, à la moindre occasion du monde, je différerai au soir : pour un chien qui ne m'aura pas laissé dormir, pour une lettre qu'il faudra écrire, bien que rien ne presse. Au contraire, si j'ai l'esprit de contrainte, je ne laisserai pas ma méditation, quoi qu'un malade eût grand besoin de mon secours à cette heure-là. »

Convenons que les femmes bien souvent attachent l'idée d'urgence à des bagatelles, et que lo

moment présent prend généralement trop d'empire sur leur esprit. Si la nécessité de courir au plus pressé leur est parfois imposée, le cours habituel de leur vie ne devra pas être troublé pour quelques interruptions. La règle qu'elles s'imposent sera flexible, mais élastique, et tendra d'autant plus à se rétablir qu'il aura fallu lui céder davantage,

Il est bon d'avoir pour les moments libres une besogne qu'on peut facilement laisser ou reprendre à son gré, un livre dont la lecture peut être interrompue, enfin quelque'une de ces occupations qui n'exigent ni beaucoup de temps ni beaucoup d'application.

Vous devez vous plier aux dispositions de la Providence, et ne pas vous reprocher des manquements qu'il n'est pas en votre pouvoir d'éviter. Omettre quelque exercice par charité, par bien-séance, c'est moins enfreindre la règle que l'observer, puisque c'est accomplir la première et souveraine règle, le bon plaisir de Dieu. On est toujours fidèle lorsqu'on l'est autant qu'on peut l'être. Dieu permet ces petites traverses pour rompre notre volonté, pour nous donner une piété souple et facile, telle qu'était celle du saint évêque de Genève, et pour nous faire pratiquer mille vertus qui n'ont lieu que dans ces sortes de rencontres.

Les vertus mêmes ont besoin d'être purifiées dans leur exercice par les contre-temps que la Providence leur fait souffrir pour les mieux détacher

de toute volonté propre. Une personne dont la dévotion est éclairée se soumettra à ces mille contrariétés, qui s'opposeront parfois aux manifestations de sa piété; elle ne s'en alarmera pas comme si elles avaient le pouvoir de paralyser sa foi, comprenant que les difficultés mêmes qui s'élèvent sur la route du ciel sont de salutaires épreuves, que son âme, si elle les accepte avec docilité, en retire une amélioration supérieure à celle que lui aurait amenée la réalisation de ses désirs les plus chrétiens.

Oh! que la piété, quand elle est prise par le principe fondamental de la volonté de Dieu, sans consulter le goût, ni le tempérament, ni les saillies d'un zèle excessif, est simple, douce, aimable, discrète et sûre dans toutes ses démarches! On vit à peu près comme les autres, sans affectation, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs, mais avec un renoncement sans relâche à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu sur nous; enfin avec une vue pure de Dieu, à qui on sacrifie tous les mouvements irréguliers de la nature. Voilà l'adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ et son Père cherchent. Tout le reste n'est qu'une religion en cérémonie, et plutôt l'ombre que la vérité du christianisme.

§ 3. — *De la condescendance pour le prochain.*

Rien n'est si opposé à la grâce qu'une âme lâche, qui, par goût de liberté, refuse à Dieu ce qu'elle sent qu'il lui demande, ou qui retarde de le faire ; mais aussi il faut éviter de tomber dans le scrupule. Voyez donc simplement ce que les vraies bienséances et les occasions de providence demandent de vous. Par exemple, dans le moment où vous allez faire votre prière et votre lecture, il survient une personne du dehors qui ne vient jamais à cette heure, qui a une vraie affaire avec vous, avec qui vous n'êtes point sur le pied d'une liberté assez grande pour la renvoyer à une autre heure, et qui serait raisonnablement choquée si vous le faisiez ; il ne faut pas douter que vous ne deviez quitter vos exercices de piété pour remplir ce devoir ; mais, en ce cas, il faut tâcher de reprendre sur quelque autre heure de la journée ce que vous avez perdu à cette heure-là, comme on dîne à deux heures quand une compagnie, survenue à contre-temps, a empêché de dîner à midi. Pour les gens qui ne sont point pressés par une vraie affaire et que vous pouvez remettre plus tard, ou qui ne viennent que par amusement ou pour le plaisir, à ces heures-là, ils ne sont bons qu'à renvoyer ; il faut en faire rigoureuse justice. C'est une grande consolation de pouvoir penser que Dieu se cache sous l'importun comme il se ca-

che sous les amis les plus édifiants. Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, et qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité qu'à nous instruire et qu'à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoie sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire désirer avec plus d'ardeur le silence et le recueillement, à nous détacher de nos arrangements, de notre repos, de nos commodités et de notre goût, à humilier notre esprit pour l'accommoder à celui d'autrui, à nous confondre toutes les fois que l'impatience nous échappe dans ces contre-temps, à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu pendant qu'il semble s'éloigner de nous à cause de cette agitation.

Cherchez Dieu dans ces heures qui paraissent si vides, et elles seront pleines pour vous, puisque Dieu vous soutiendra. Les conversations même les plus inutiles se tourneront en bonnes œuvres, si vous n'y entrez que selon la bienséance et pour vous conformer à l'ordre de Dieu. Que le cœur est au large quand Dieu ouvre cette voie de simplicité ! On marche comme de petits enfants que la mère mène par la main, et qui se laissent conduire sans se mettre en peine du lieu où ils vont. On est content d'être assujetti, on est content d'être libre ; on est prêt à parler, on est prêt à se taire. Quand on ne peut dire des choses édifiantes, on dit des riens d'aussi bon cœur ; par là on se délasse en délassant les autres

Ce n'est pas qu'il faille s'agiter et s'exposer jamais par son propre choix aux compagnies qui dissipent : à Dieu ne plaise ! ce serait tenter Dieu et chercher le péril ; mais pour les assujettissemens de providence, contre lesquels on se précautionne en se réservant des heures de lecture et de prière, comptez qu'ils tourneront à bien. Tout ce qui est dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même ces choses qui vous font soupirer après la solitude vous sont plus utiles pour vous humilier et pour mourir à vous-même que la solitude la plus profonde. Allons selon que Dieu nous mène au jour la journée, mettant chaque moment à profit, sans regarder plus loin. Quelquefois une lecture merveilleuse, une méditation fervente ou une conversation dont vous seriez charmée flatterait votre goût, vous rendrait contente et pleine de vous-même, vous persuaderait que vous êtes bien avancée, et, en vous donnant de belles idées sur les croix, ne ferait que vous rendre plus hautaine et plus sensible contre celles que vous trouveriez sur votre chemin en sortant de tous ces saints exercices. Tenez-vous donc à cette règle simple : n'attirez rien qui vous dissipe ; mais supportez en paix tout ce que Dieu vous donne malgré vous pour vous déranger. Quelle illusion ! On cherche Dieu bien loin, dans des projets peut-être impossibles, et on ne songe pas qu'on le possède dès à présent au milieu des tracasseries, dans un état de pure foi, pourvu qu'on y supporte humblement et avec courage.



l'importunité des créatures et ses propres imperfections (1). La peine qu'on souffre dans cet état de

(1) Voici d'excellents avis que Fénelon donnait à une âme pieuse :

« Je demande à Dieu, du meilleur de mon cœur, que l'accablement habituel où vous vous trouvez serve à vous faire mourir à toute volonté propre. Le goût d'une douce retraite soutiendrait bien plus la nature ; vous vous rendriez à vous-même un témoignage bien plus avantageux de votre conduite et de vos sentiments, parce que vous auriez beaucoup d'heures libres pour lire, pour parler de Dieu, pour vous occuper à de bonnes œuvres. Mais quand on est dans un assujettissement continuel et à contre-cœur, qu'on est toujours empressé malgré soi à faire rien, et qu'on ne peut se rendre compte à soi-même d'aucune occupation solide, le fond du cœur s'attriste, se dessèche et se décourage. Mais c'est ce découragement même, pourvu qu'on n'y succombe pas, qui purifie le cœur. On fait la volonté de Dieu en ne faisant rien ; on rompt sa propre volonté, et par conséquent on fait beaucoup quoiqu'on paraisse ne rien faire. Oh ! que le fardeau de chaque moment est bon ! plus il est pesant, plus il est précieux. Je suppose que Dieu le donne, et que nous ne le prenions pas. Comme il faut abandonner au torrent toutes les heures que Dieu nous arrache, il faut aussi avec fidélité vous réserver pour vos exercices toutes celles que la Providence vous permet de vous réserver. Un peu de silence, dans de certains petits intervalles des affaires et des conversations, réveille les forces de l'âme, la renouvelle en Dieu, repose le corps tout épuisé et rafraîchit le sang. Ces petites distractions avancent au lieu de reculer pour les choses qu'on a à faire. Si on ne peut pas prendre un temps considérable, on prend tout au moins quelques heures, quelques moments dérobés ; cela vous est absolument nécessaire pour nourrir ce germe de salut que Dieu a mis dans votre cœur.

« Dieu vous mènera à lui directement au travers de tout ce qui semble vous en détourner, pourvu que vous n'hésitez jamais et que vous marchiez toujours dans cette voie droite et simple qui est votre attrait. »

sujétion est une lassitude de la nature qui voudrait se consoler, et non un attrait de l'Esprit de Dieu. On croit regretter Dieu, et c'est soi-même que l'on regrette ; car ce que l'on trouve de plus pénible dans cet état gênant et agité, c'est qu'on ne peut jamais être libre avec soi-même. On voudrait jouir en silence de Dieu et des douceurs de la piété, au lieu que Dieu veut jouir de nous et nous rompre pour nous accommoder à toutes ses volontés. La mortification qui vient de Dieu vous sera plus utile que la douceur de la prière qui serait de votre choix et de votre goût.

Il n'y a ni lecture ni oraison qui vous fasse autant mourir à vous-même que cette sujétion, pourvu que vous trouviez dans vos heures de réserve le recueillement nécessaire pour apprendre à faire un bon usage de cette espèce de servitude, et que la dissipation des affaires ne vous dessèche point le cœur. En un mot, recueillez-vous autant que vous le pouvez, selon votre règlement, et donnez ensuite le reste de votre temps à la charité, qui ne s'ennuie jamais, qui souffre, qui s'oublie, qui se fait petit enfant pour l'amour d'autrui. Vous trouverez Dieu dans cet entraînement, et vous le trouverez d'une manière d'autant plus pure que vous n'aurez pas choisi cette manière de le chercher.

Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grands temps, ne négligez pas d'en ménager de courts. Un demi-quart d'heure pris avec ce ména-

gement et cette fidélité sur vos embarras vous vaudra devant Dieu des heures entières que vous lui donneriez dans des temps plus libres. De plus, divers petits temps ramassés dans la journée ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable. Peut-être même en tirerez-vous cet avantage de vous rappeler plus fréquemment Dieu que si vous ne lui donniez qu'un certain temps réglé.

On peut quelquefois, dit le pieux auteur de l'*Imitation*, pour rendre un service dans le besoin, différer une bonne œuvre ou lui en substituer une meilleure ; car alors le bien n'est pas détruit, mais il se change en un plus grand.

Mais il faut prendre garde de ne pas abuser de ce principe (1), et ne jamais laisser ses exercices et les communes règles de la vertu, si on ne voit pas la volonté de Dieu de l'autre côté. Or, la volonté de Dieu se manifeste de trois manières : par la nécessité, par l'obéissance et par la charité.

*On ne doit sortir de la règle, dit Bossuet, qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même.*

*C'est suivre la règle, dit saint Bernard, que de s'en écarter à propos.*

(1) La règle doit être droite comme un fil, et non pas comme une barre de fer. Le cordeau indique la ligne, même lorsqu'il fléchit, et l'inflexion ne le fausse pas. Toute règle bien faite est souple et droite ; les esprits durs la font de fer.

§ 6. — *Il faut éviter de prendre trop sur soi-même.*

Une personne qui a de la délicatesse veut contenir celle des autres et ne manquer à rien. Par là on fait quelquefois plus qu'on ne peut. La santé en souffre ; l'esprit demeure trop longtemps tendu ; on s'épuise. Vous avez besoin de vous reposer de temps en temps, comme on fait reposer un ouvrier, un domestique, pour continuer mieux à s'en servir. Ces temps de repos serviront à nourrir dans votre cœur une certaine présence de Dieu simple, tranquille et familière. Le corps ne peut se reposer sans l'esprit ; si l'esprit travaille, le corps en souffre. Les choses que vous aurez à faire ne perdront rien par ces interruptions ; vous les ferez avec plus de grâce et de mort à vous-même. Ne vous fiez point à votre zèle pour renoncer aux soulagements, pour accepter de longues contraintes, pour porter une vie dure et un travail d'esprit sans relâche ; vous y succomberiez pour l'esprit et pour le corps. Soyez simple pour vous ménager quand il le faut, comme vous voudriez ménager une autre personne. Le parti de prendre tout sur soi est un parti de philosophe : on veut tout faire pour les autres et ne leur rien devoir ; on veut les supporter sans en être supporté ; on ne veut point se laisser voir dans un état de faiblesse où l'on a besoin d'être épar-

gné ; à tout cela, vous reconnaîtrez le coin de l'amour-propre, qui prend tout sur soi. Cela se fait même par vigueur et par hauteur de naturel, sans s'en apercevoir. Sachez vous rapetisser pour recourir avec une humble simplicité au soulagement et à la consolation quand vous en aurez besoin. Réservez-vous les heures nécessaires. Jésus-Christ avait peu de temps pour instruire les apôtres ; il allait les quitter ; cependant il se dérobe à eux pour aller seul sur la montagne ; il leur apprend à faire de même ; il suspend leurs travaux apostoliques pour les inviter au repos. Demeurez en paix devant Dieu, pour vous accoutumer à suspendre l'activité de l'esprit trop vif et qui a trop de confiance en son action. Vous éprouverez combien cette pratique est utile pour faire mourir les saillies de la nature. Le corps et l'âme s'en porteront mieux, et les affaires n'y perdront rien.

---

---

## VII

### **Du lever et de la prière du matin.**

---

§ 1. — *Combien il est avantageux de se lever à bonne heure.*

Les choses les plus utiles, les plus nécessaires même, peuvent devenir pernicieuses, si on en use sans règle et sans précaution. Le sommeil est certainement un des plus doux présents du ciel. Rentré dans de justes bornes, il prévient les maladies, il répare les forces vitales, il imprime une nouvelle énergie au corps et à l'esprit, il tempère les amertumes et les peines de la vie. Mais si vous désirez que votre sommeil, conformément aux intentions de la Providence, soit doux et paisible, et qu'il soit pour vous un sommeil de santé, ayez soin de le régler suivant les conseils de la sagesse. La durée du sommeil a une grande influence sur l'organisme; s'il n'est pas assez long, la réparation qu'il doit effectuer n'est pas complète, et, à la longue, on s'épuise; si, au contraire, il est trop prolongé, il hébète, il engourdit.

Sa durée doit être réglée sur l'âge, le tempéra-

ment, le degré de santé et la raison, etc. Les enfants, les jeunes gens et les femmes doivent dormir un peu plus que les hommes de l'âge moyen. On s'accorde à dire qu'en général huit heures de sommeil à tout âge suffisent.

Les médecins conviennent qu'une personne qui demeure habituellement dix heures dans son lit en sort toujours moins saine, et les casuistes disent qu'elle en sort presque toujours moins chaste et moins innocente. Le trop long repos énerve les forces au lieu de les réparer. Le lit est le trône de la mollesse, le séjour de la volupté.

Les personnes qui se lèvent tard nuisent beaucoup à leur santé en croyant la conserver. Le temps du matin est celui où l'air est le plus sain et le plus pur ; il porte dans celui qui le respire, surtout à la campagne, une force et une vigueur dont on se ressent tout le reste de la journée. Cette salutaire habitude fait couler dans les veines un principe de vie que la chaleur d'un lit mollet et l'air corrompu d'une chambre longtemps fermée ne peuvent que détruire. « Il faut, dit saint François de Sales, prendre de la nuit pour dormir chacun selon sa complexion, autant qu'il est requis pour bien et utilement veiller pendant le jour. L'Écriture sainte, l'exemple des saints et les raisons naturelles nous recommandent grandement les matinées comme les meilleures et les plus fructueuses pièces de nos jours. Notre Seigneur même est nommé Soleil levant, et Notre-Dame Aube du jour. Aussi je

pense que c'est un soin vertueux de prendre son sommeil vers le soir, à bonne heure, pour pouvoir prendre son réveil et faire son lever de bon matin. Certes, ce temps-là est le plus gracieux, le plus doux et le moins embarrassé ; les oiseaux mêmes nous provoquent au réveil et aux louanges de Dieu. Le lever du matin sert à la santé et à la sainteté. » Aussi, que la matinée est bonne pour travailler, quand tout est renouvelé, rafraîchi en nous, quand les sens ont leur vivacité, l'imagination sa couleur, la raison sa vigueur, l'esprit sa subtilité, l'intelligence sa vue perçante ! L'âme, légère au sortir du sommeil, s'élève plus facilement avec le lever de l'aurore, et envoie avec joie sa prière et ses louanges vers son Créateur, comme les plantes et les fleurs des champs exhalent plus abondamment leurs parfums vers le ciel aux premiers rayons de l'astre du jour.

« Rien n'est beau, dit M. Bautain, comme la nature à son réveil pendant la belle saison, et notre âme n'est jamais mieux disposée à sentir et à admirer les magnificences de la création qu'au moment où elle se réveille elle-même et reprend avec sa conscience la possession de soi et du monde qui l'entoure. Elle a été comme renouvelée par le repos ; elle sort du sommeil comme d'un bain salutaire où elle a pris du rafraîchissement et de la vigueur. Son corps est plus dispos, ses sens plus subtils, son imagination plus vive, ses facultés plus actives, et si elle a le bonheur de n'avoir rien sur la



conscience qui la tourmente, ni point de soucis dans l'esprit qui la troublent, elle s'ouvre avec joie aux premières impressions du jour et absorbe avidement tout ce qui l'excite et la fait vivre.

« Jugez de ce qu'elle doit éprouver quand, avec cette disposition, elle se trouve en face d'une belle nature, illuminée par les premiers rayons du soleil, et qui la pénètre à travers tous les sens de ses influences vivifiantes : par l'éclat de ses couleurs et la variété de ses perspectives ; par les parfums des plantes et la fraîcheur d'un air embaumé qui est comme sa respiration du matin ; par les chants des oiseaux, qui sont les premiers sons de sa voix ; par le silence du reste du monde, qui a quelque chose de solennel et qui est plein d'attente ; enfin par je ne sais quoi de fort et de doux à la fois qui nous impose en nous charmant, et qui est comme une vertu céleste s'exhalant de son sein, dès que celui qui l'a créée la remet en contact avec l'astre qui la fait vivre, et la touche par lui de son rayon vivificateur. »

Dans ces premiers moments du jour, la tête, reposée par le sommeil, possède le plein exercice de son activité ; les pensées arrivent à l'esprit nettes et précises ; les objets se présentent sous leur véritable jour, et l'agitation extérieure n'a pas encore jeté le trouble et la confusion dans les impressions de notre âme. Perdre ces heures si précieuses, c'est donc s'enlever volontairement une immense ressource, c'est s'exposer à commencer avec une

précipitation déplorable une journée dont les premiers actes doivent porter l'empreinte du calme et de la réflexion.

Un trop long sommeil ne nuit pas seulement au corps et à l'âme, mais il apporte souvent un grand détriment aux biens de la fortune. « N'aimez point le sommeil, dit Salomon; soyez vigilant, et vous serez dans l'abondance. » Et l'Esprit saint, traçant le portrait de la femme forte, dit ces paroles: « Elle se lève lorsqu'il est encore nuit; elle partage le butin à ses domestiques et la nourriture à ses servantes... Elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras. Elle a porté sa main à des choses utiles, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle ne craindra point pour sa maison le froid ni la neige, parce que ses serviteurs ont un double vêtement. »

Les premières heures de la journée, qui sont décisives pour la mère de famille, le sont aussi pour la maison. Tout ce qui n'est pas commencé avec vigueur, avec une sorte d'entrain, marche languissamment, dit un moraliste moderne. Quand les domestiques sont encouragés dès le matin par l'active direction qui les met en mouvement, quand ils sentent, dès les premières heures de travail, veiller auprès d'eux l'œil du maître, quand ils reçoivent en commençant la prédication de l'exemple, ils se sentent animés d'une tout autre ardeur pour remplir leurs fonctions que lorsqu'ils se voient abandonnés à leur bonne volonté et qu'ils compa-

rent la dure nécessité qui leur est imposée avec une mollesse qui prétend ne se refuser aucune satisfaction.

J'aurais encore à vous dire bien des choses sur les avantages du lever matinal, non seulement à la campagne, mais aussi à la ville. C'est une des meilleures manières de combattre la sensualité et de se rendre maître de son corps. Il y a dans le sommeil trop prolongé quelque chose d'énervant qui débilité et hébète le moral comme le physique. L'attrait du sommeil est une des plus grandes fascinations de la vie animale, et tant qu'on n'est pas parvenu à en rompre le charme, on reste dans une sorte d'esclavage et d'impuissance pour des choses plus élevées. La loi qui milite dans les membres, comme dit saint Paul, l'emporte sur celle de l'esprit, et ainsi l'empire reste au corps, dont on n'a pas su dompter l'un des instincts les plus impérieux, et qui excite tous les autres, surtout celui de la volupté (1).

(1) J'ai connu un jeune homme qui, comme celui de l'Évangile, croyant avoir accompli toute la loi, voulait connaître et suivre la voie d'une plus haute perfection. Il semblait disposé à tous les sacrifices pour avancer et se donner tout entier à Dieu et au bien. Il était rempli de bonne volonté, et son imagination, transportée par l'idéal de la vérité et de la vertu, et peut-être plus encore par la gloire qu'il en espérait, l'exaltait au point de croire tout facile. Je ne rebutai point son zèle, mais je le mis à l'épreuve, à la plus petite épreuve. J'avais remarqué qu'il avait de la peine à quitter son lit le matin, et je lui imposai l'obligation de se lever de bonne heure. Il ne put jamais y parvenir, et vous comprenez qu'ayant

Souvenez-vous que la journée appartient de droit à celui qui en a reçu les prémices : à Dieu, si vous sanctifiez votre réveil par la promptitude ; au démon, si la paresse en profane les premiers instants. Combien de fois, pour avoir retardé votre lever, la prière a été abrégée, omise peut-être entièrement, ou du moins récitée avec une désespérante rapidité ! La méditation ne nous est devenue impossible que depuis le jour où la négligence a remplacé la promptitude ; c'est à cette même négligence que vous avez dû cette pesanteur de tête, cet ennui général, cette humeur fâcheuse dont votre intérieur a ressenti peut-être pendant le jour les tristes effets.

Dans l'intérêt de votre âme et de votre corps, ayez autant que vous le pourrez une heure réglée

été incapable de se vaincre dans les petites choses, il ne pouvait réussir dans les grandes. C'est ce qui arriva, et ce pauvre jeune homme, qui avait d'ailleurs de bonnes qualités, mais plus de présomption que de capacité et de force, après avoir aspiré à tout par l'imagination dans la science, dans la société et dans la religion, esclave de son corps, engourdi dans sa mollesse, se laissa peu à peu envahir par les attraits de la sensualité, et lui qui avait rêvé les sublinités de la vie spirituelle, ne put jamais secouer le joug du sommeil et de la chair. Il me quitta bientôt, cherchant un guide moins austère, ou plutôt n'en cherchant plus, et j'appris plus tard avec douleur qu'après avoir épuisé son esprit et son corps dans les spéculations et les délires du journalisme, il avait succombé à la peine et à la misère au milieu de la dégradation d'une vie désordonnée. Dieu veuille qu'il ait eu le temps et le moyen de se reconnaître à son dernier moment !

(M. BAUTAIN)

pour vous lever, et après un repos suffisant pour réparer vos forces, sachez rejeter avec courage les sollicitations de la lâcheté et de la mollesse. *Le Seigneur, dit le prophète, appelle les étoiles par leur nom, et aussitôt elles répondent : Vous voici ;* et elles emploient toute leur lumière pour manifester la gloire de celui qui les a créées. Si les créatures même insensibles sont toujours prêtes à faire ce que Dieu leur commande, combien plus des âmes pieuses, à qui ce Dieu saint a confié d'une manière spéciale les intérêts de sa gloire, doivent-elles être zélées pour aller l'adorer et lui offrir leurs hommages !

Le Sauveur, dit l'Évangile, sortait de grand matin pour aller prier sur la montagne. David quittait son lit avant le jour pour penser à Dieu et contempler ses grandeurs. « Si dès le matin vous élevez votre cœur au Seigneur, et que vous offriez vos prières au Tout-Puissant, il s'éveillera aussitôt pour vous secourir, dit le saint homme Job, et, en récompense de votre piété, il donnera la paix et le calme à votre âme. » Si nous sommes généreux envers Dieu, il se montrera généreux envers nous, et, pour une légère mortification soufferte par amour pour lui, il se donnera à nous ; car *il se montre à ceux qui le cherchent dès le matin,* et il répand dans leur cœur une onction de grâce qui les accompagne durant tout le cours de la journée.

Saint Mechtilde entendit un jour une voix du ciel qui lui disait : « Oh ! que vous êtes heureux,

vous qui vivez sur la terre et qui pouvez chaque jour acquérir de nouveaux mérites! » Si un homme savait ce qu'il peut gagner en un jour, son cœur, à son réveil, se dilaterait de joie de pouvoir ainsi plaire à Dieu en augmentant ses mérites et la gloire qui lui est réservée dans le ciel.

§ 2. — *Il faut offrir à Dieu les prémices du jour.*

La manne, qui résistait à la violence du feu, se fondait néanmoins et se corrompait au moindre rayon du soleil. *C'était, Seigneur, dit Salomon, afin que tout le monde sût qu'il faut prévenir le soleil pour recueillir le fruit de votre bénédiction.* Ame pieuse, que votre prière prévienne donc le Seigneur dès le matin, que vos yeux le cherchent dès l'aurore, que vos premières pensées s'élèvent vers le ciel, comme la rosée qui monte de la terre lorsque les premiers rayons du soleil viennent à la toucher.

Le sommeil, c'est l'image de la mort, et le réveil est comme un essai de cette résurrection que nous attendons tous à la fin des temps. Il est donc convenable qu'au moment où nous passons pour ainsi dire de la mort à la vie, où Dieu renouvelle pour nous les merveilles de la création, nous élevions vers lui notre esprit et notre cœur pour reconnaître sa libéralité, et que nous saluions avec un regard d'espérance et d'amour ce premier rayon

de lumière qui vient frapper doucement nos yeux appesantis par le sommeil, ce premier sourire des êtres qui nous sont chers, dont la tendresse est un présent que Dieu nous fait et comme un symbole de son infinie charité pour nous. Si la première pensée de votre esprit est de Dieu, dit saint Augustin, s'il prend la première place dans votre cœur, il en demeurera le maître; car en ce moment l'âme est si vive et si dégagée que la première impression qu'elle reçoit s'y grave profondément, tandis que, au contraire, elle sent plus pesant, pendant tout le jour, ce poids qui l'incline vers la terre, lorsque son premier mouvement l'a portée de ce côté.

Dès que vous serez éveillée, vous ferez le signe de la croix avec un humble sentiment de reconnaissance de la miséricorde infinie de Jésus-Christ, qui est mort pour vous sur la croix. Vous vous souviendrez que vous êtes à lui et que vous ne vivez que parce qu'il est mort.

Après avoir fait le signe de la croix, vous direz à Dieu, comme s'il était présent à vos yeux et comme si c'était lui qui vous eût éveillée : « Sanctifiez, ô mon divin Sauveur, ce premier moment de la journée que vous m'avez accordée pour travailler à mon salut et pour faire pénitence. Vous avez voulu, pour l'amour de moi, être sujet au sommeil et à la veille; faites, je vous prie, que je passe du repos au travail pour honorer le vôtre, et que j'imite, par ma fidélité et par ma promptitude à vous

obéir, l'empressement et l'amour avec lesquels vous avez toujours accompli la volonté de votre Père céleste (1). »

Il faut que votre cœur se porte à Dieu comme naturellement, et verse dans son sein ses premiers sentiments, ses premières ardeurs : « Mon Dieu, ô mon Dieu, c'est vers vous que mon cœur s'élance dès l'aurore ; mon âme a soif de vous, et, pour satisfaire son désir, elle prévient, par le sentiment intime de la piété, les instants mêmes qu'elle va donner à la prière. »

Si votre âge, vos infirmités ou quelque autre raison vous empêchent de vous lever matin, dès que vous serez éveillée, ne laissez pas de vous occuper de Dieu ; faites de votre lit comme un ora-

(1) Voici un acte touchant de la piété chrétienne : *Donner à Dieu son cœur*, nous savons tous ce que ces paroles signifient. Et comment ne le saurions-nous pas, puisque nous l'avons appris de notre tendre mère à ce premier âge de la vie où tout se grave dans l'âme pour n'en sortir jamais ? Oui, c'était en ce temps-là qu'une mère pieuse, nous tenant sur ses genoux, joignant nos petites mains, nous faisait regarder le ciel, et nous disait avec bonheur ces paroles : *Donne ton cœur au bon Dieu, mon enfant !* Et nous disions avec elle cette prière charmante, peut-être, hélas ! oubliée de plusieurs, et que nous voulons rappeler : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur, mon âme, ma vie, tout ce que je suis, tout ce que je possède ; prenez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, afin qu'aucune créature ne puisse me posséder, mais vous seul, ô bon Jésus ! »

Nous plaindriions celui qui n'admirerait pas la belle simplicité de cette prière. Reprenez la sainte pratique de la réciter chaque jour au moment du réveil et le soir avant de vous endormir.



toire, et imitez la piété de David, qui disait : *Je baignerai toutes les nuits mon lit de mes larmes, je l'arroserai de mes pleurs.*

En prenant vos vêtements, entrez dans des sentiments de pénitence, au souvenir si humiliant du péché qui, en vous dépouillant de votre innocence, vous a rendu les vêtements nécessaires ; de reconnaissance, en pensant à tant de malheureux qui n'ont pas, comme vous, de quoi se préserver de la rigueur des saisons. Rappelez-vous que le vêtement de l'âme est Jésus-Christ, et que, sans sa justice, nous sommes réduits à une honteuse nudité. Vous pouvez répéter de bouche ou de cœur ces courtes prières : « Daignez me revêtir, Seigneur, de l'homme nouveau qui a été créé dans l'innocence, la sainteté et la justice. Détournez mes yeux, Seigneur, de peur qu'ils ne s'arrêtent à la vanité. Pendant que je donne à mon corps le vêtement qui lui est nécessaire, daignez, ô mon Dieu, revêtir mon âme de la robe d'innocence, afin que je plaise à votre divine bonté. Gardez-moi, Seigneur, de tout péché pendant ce jour, et que ma vie entière s'écoule sous vos yeux, dans la fidélité, la simplicité, la reconnaissance et l'amour. Revêtez-moi intérieurement de votre divine charité, de tous les dons du Saint-Esprit, et surtout des vertus chrétiennes qui doivent être le vêtement intérieur de l'âme de votre épouse. »

L'âme pieuse doit se revêtir du manteau mystérieux de la modestie : *Induite vos modestiam.* C'est

la modestie qui l'instruira à placer ses sens sous la garde d'une vigilance continuelle, c'est elle qui lui apprendra à se craindre elle-même. Et n'est-ce pas la modestie de Marie, à ce premier instant du jour, que les prophètes ont voulu nous peindre, quand ils comparaient cette Vierge auguste à l'aurore qui se montre au matin encore voilée des dernières ténèbres, ou à cet astre qui paraît à nos yeux sortir du sein des mers mystérieusement enveloppé des vapeurs de l'Océan ?

Pour conserver la sainte vertu, que la pensée de la présence de Dieu vous soutienne et vous protège, que le souvenir de votre ange soit encore pour vous une sauvegarde et un moyen de fidélité.

Dès qu'on est convenablement habillé, il faut faire la prière vocale, qui ne doit pas être trop longue ; il est bon, en la terminant, de diriger son intention pour gagner toutes les indulgences plénières ou particulières attachées aux exercices de piété et aux prières de la journée. La prière vocale terminée, chacune devra faire l'oraison selon la méthode prescrite par son directeur. C'est une très-bonne pratique, en terminant sa prière du matin, de prévoir les principales actions de la journée, les occasions de faire le bien, les fautes que l'on doit éviter, demandant à Dieu la grâce de nous conduire au milieu des dangers par son esprit et par sa lumière.

---

---

## VIII

### **De l'heure du coucher et de la prière du soir.**

---

#### § 1. — *De l'heure du coucher.*

Le sommeil influe notablement sur le moral, parce qu'il rafraîchit, nourrit et fortifie l'âme aussi bien que le corps, ce qui tient à la nature même du sommeil et à l'état où il place l'être vivant. Il y a déjà une certaine réparation par la suspension du mouvement et du travail. La vie dépense peu pendant le sommeil, puisqu'elle y est plus passive qu'active, et qu'ainsi les forces s'accumulent, d'où il résulte une réfection plus puissante et une sorte de restauration, de récréation de l'âme et du corps. Il importe donc de le prendre dans les meilleures conditions, afin qu'il nous soit plus salutaire (1).

(1) L'air de la nuit ne vaut rien pour l'homme matériel ; les animaux nous l'apprennent en s'abritant tous pour dormir ; nos maladies nous l'apprennent en sévissant toutes pendant la nuit. Pourquoi envoyez-vous le matin chez votre ami malade demander *comment il a passé, la nuit*, plutôt que vous n'envoyez demander le soir *comment il a passé la journée* ? Il faut bien que

Dieu a destiné pour le sommeil le temps des ténèbres. Ne choisissez pas le jour pour dormir, et ne vous couchez pas lorsque l'aurore vient avertir les hommes de se lever. Ne mettez pas votre gloire à veiller tandis que les autres reposent. Affecter de se distinguer par là est une petitesse ridicule. D'ailleurs il n'est pas égal pour la santé de veiller fort avant dans la nuit pour se lever ensuite très-tard. Ce désordre est une violation flagrante des lois de la nature, qui, par l'air plus frais, plus humide et moins sain que pendant le jour, par les ténèbres, par le silence, par l'exemple de presque tous les êtres vivants, indique à l'homme le temps où il doit se livrer au repos. Le sommeil est alors bien plus tranquille, plus profond, et répare davantage (1).

la nuit soit quelque chose de mauvais. De là vient la nécessité du sommeil, *qui n'est point fait pour le jour*, et qui n'est pas moins nécessaire à l'esprit qu'au corps ; car s'ils étaient l'un et l'autre continuellement exposés à l'action de certaines puissances qui les attaquent sans cesse, ni l'un ni l'autre ne pourraient vivre. Il faut donc que les actions nuisibles soient suspendues périodiquement, et que toutes les deux soient mises pendant ces intervalles sous une influence protectrice.

(*Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

(1) « On observe, dit un célèbre médecin, dans chaque individu un changement qui arrive le soir, et qui consiste dans une petite fièvre, caractérisée par la précipitation du pouls, la lassitude et la propension au sommeil, qui augmentent insensiblement jusqu'à minuit. Cette fièvre est utile, en ce qu'elle tend à opérer la dépuration des humeurs et à élaborer complètement la matière des sécrétions. Il résulte de là que celui qui, au lieu de se livrer

Ainsi les personnes qui tiennent à conserver leur santé, afin de pouvoir mieux servir Dieu, ne pouvant, dans toutes les saisons, prendre pour guide le lever et le coucher du soleil, doivent se coucher et se lever à des heures également distantes du milieu de la nuit, en sorte que l'heure de midi se trouve être à peu près le milieu du temps consacré à la veille, et celle de minuit à peu près le milieu du temps consacré au repos. Ce que la sagesse vous recommande encore, si vous voulez dormir paisiblement, c'est de laisser tomber insensiblement, à mesure que l'heure de votre coucher approche, toutes les préoccupations et les inquiétudes (1).

au repos nocturne, veille durant l'accès fébrile, destiné à réparer et à épurer les humeurs, trouble et déconcerte l'appareil des mouvements qui doivent opérer d'aussi salutaires effets, et se prépare une foule de maux inévitables. »

(1) « Il n'y a pas moins de danger à méditer ou à lire au lit qu'à se coucher trop tard ; la lecture détermine une plus grande quantité de sang au cerveau : la position horizontale du corps facilite cet effet, le sommeil qui survient l'augmente, et cet organe doit par là même nécessairement souffrir de cette mauvaise habitude, comme tout le corps souffre de la privation du sommeil, qui est une suite des veilles littéraires ; on s'affaiblit, on éprouve des maux de tête violents, le cerveau s'irrite, l'ordre des idées se trouble, on tombe dans un vrai délire, qu'un sommeil doux et tranquille pourrait peut-être détruire. Les femmes qui veillent très-tard pour satisfaire la passion de la lecture ruinent absolument leur santé. On ne saurait donc renoncer trop tôt à cette dangereuse habitude. »

(Le Dr TRISSOT.)

Si cela est vrai de la lecture en général, que ne pourrait-on pas dire de la lecture de ces romans si propres à exalter l'imagination et à surexciter les nerfs ?

« L'emploi du soir ! le respect du soir ! Quelle question pratique ! dit le P. Gratry.

« C'est ici ou jamais qu'il faut savoir rompre avec nos habitudes présentes.

« Quand toute journée finit par le plaisir, sachez que toute journée est vide. Je ne parle pas de ceux qui, chaque soir, brisent leur force et leur dignité d'homme par une orgie. Je parle de ceux qui, comme presque tous aujourd'hui, cessent toute vie sérieuse à un moment donné, pour l'interrompre pendant au moins douze heures. Que devient ce temps ? Qu'est-ce que nos conversations du soir, nos réunions, nos jeux, nos visites, nos spectacles ? Il y a là comme un emporte-pièce de quatorze heures sur la vie véritable. C'est du repos, dira-t-on. Je le nie. Ce qui dissipe ne repose pas. Le corps, l'esprit, le cœur épuisés, dissipés, hors d'eux-mêmes, se précipitent après une soirée vaine, dans un lourd et stérile sommeil, qui ne repose rien, parce que la vie, trop dispersée, n'a plus ni le temps ni la force de se retremper dans ses sources. Dans quel état dort-on d'un tel sommeil ?

« Certes ! il faut du repos ; et nous manquons au-

« Le sommeil alors est agité, pénible, angoissant ; il fatigue au lieu de réparer, dit l'abbé Bautain ; il amène le cauchemar et ses suites ; il jette l'âme dans la prostration, dans le découragement ; au réveil, elle est pleine d'irritation, de mauvaise humeur. »

« De toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes, dit le célèbre Tissot, la principale a été la multiplication des romans depuis cent ans. »

jourd'hui de repos bien plus encore que de travail. Le repos est le frère du silence. Nous sommes stériles faute de repos plus encore que faute de travail.

« Le repos est une chose si grande que la sainte Ecriture va jusqu'à dire : « Le sage acquerra la « sagesse au temps de son repos ; » et, ailleurs, le grand reproche qu'un prophète adresse au peuple juif est celui-ci : « Vous avez dit : Je ne me reposerai pas. » *Et dixisti non quiescam.*

« Qu'est-ce donc que le repos ? Le repos, c'est la vie se recueillant et se retremant dans ses sources. Le repos pour le corps, c'est le sommeil : ce qui s'y passe, Dieu le sait. Le repos pour l'esprit et pour l'âme, c'est la prière. La prière, c'est la vie de l'âme, la vie intellectuelle et cordiale, se recueillant et se retremant dans sa source, qui est Dieu.

« Nous travaillons encore aujourd'hui un peu, mais nous ne nous reposons plus, et après l'agitation du travail vient l'agitation du plaisir, et après l'une et l'autre la prostration et l'affaissement.

« Le repos moral et intellectuel est un temps de communion avec Dieu et avec les âmes, et de joie dans cette communion. Or, il est bien visible que nous n'avons conservé du repos que des figures vides dans nos coutumes et nos plaisirs du soir.

« Vous donc qui voulez faire parler le silence et travailler le sommeil, rendez utile aussi votre repos. Faites en sorte que l'interruption du travail soit vraiment le repos. Consacrez vos soirées. Que le

repos du soir soit un commerce d'esprit et d'âme, un effort vers l'amour de Dieu et des hommes par la prière ; donnez des germes de lumières et de saintes émotions au sommeil qui va survenir, et où Dieu même les cultivera dans l'âme de son fils endormi. »

### § 2. — *De la prière du soir.*

*A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini.* Nous servons un Dieu si grand, dit le prophète, qu'il mérite d'être loué, béni, adoré, le matin et le soir, au lever et au coucher du soleil. Si la religion et la reconnaissance vous ont fait une obligation d'élever dès le matin votre cœur vers Dieu pour lui consacrer vos premières pensées, vous ne devez point, à la fin du jour, oublier de le remercier de ses grâces et de lui demander sa protection pendant la nuit qui commence. Il faut que le sommeil offert à Dieu ne soit qu'une prière continuelle, afin que vous puissiez dire comme l'épouse des Cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille.* Par la prière du matin, dit saint François de Sales, vous ouvrez les fenêtres de votre âme au Soleil de justice, et par celle du soir vous les fermez aux ténèbres de l'enfer.

Nous lisons dans la sainte Ecriture que la colombe que Noé fit sortir de l'arche dès le matin revint à lui le soir, portant à son bec un rameau d'olivier verdoyant. Après avoir volé tout le jour sur les abîmes, après s'être dégagée de la boue de



la terre, elle vint se placer entre les bras de son charitable conservateur, se réfugier dans son arche et lui offrir la branche d'un olivier mystérieux que les eaux du déluge n'avaient point flétri. Le saint patriarche fut charmé de ce retour ; il en conçut les plus belles espérances ; il reçut la colombe avec bonté, secoua tout ce qu'elle avait emporté de l'ordure de la terre et tout ce qu'elle retenait de l'humidité des eaux.

Voilà une admirable figure de la manière dont une personne pieuse doit finir la journée.

Pendant tout le jour il a fallu vaquer à tant d'occupations différentes et d'exercices laborieux, il a fallu entrer dans un déluge d'affaires ; on a été obligé d'aller, de venir, de parler à tant de sortes de personnes, de domestiques, d'étrangers, d'amis ; de se prêter aux uns, de se dérober aux autres ; d'écouter ceux-ci, de répondre à ceux-là, qu'on doit éprouver le soir un vrai besoin de se recueillir devant Dieu. Quel moment plus favorable pour prier ! La nuit vient, les ombres nous dérobent peu à peu les objets ; le monde nous quitte, et il faut le quitter ; les créatures nous laissent, et il faut les laisser ; les travaux finissent, les sociétés sont interrompues : c'est alors qu'une âme fidèle, semblable à la colombe de l'arche, vient se présenter au véritable Noé, et, par un examen rigoureux, se purifier devant lui de cet air mortel et contagieux qu'il est si difficile de ne pas respirer au milieu du monde.

Quand vous êtes sur le point d'aller vous livrer au repos de la nuit, abandonnez-vous au recueillement, si facile alors, et aux pensées salutaires que nous inspire le sommeil, image de la mort.

Ne vous couchez jamais sans faire votre prière du soir ; ne renvoyez pas à ce moment de la journée vos autres pratiques de piété, vous vous exposeriez à les mal faire et à manquer l'heure de votre coucher.

En terminant la prière du soir, examinez votre conscience. Rappelez brièvement à votre souvenir les différentes circonstances de la journée, et entrez avec vous-même dans un compte exact de vos œuvres ; examinez vos actions, vos pensées, les occasions où vous vous êtes trouvée, etc. Demandez pardon à Dieu du mal que vous avez commis, et, si vous avez fait quelque bien, rapportez-le à sa gloire. Cet exercice est de la plus haute importance ; car, dit saint Grégoire, comme nos membres croissent, nos cheveux blanchissent, notre constitution s'altère sans que nous nous en apercevions. Il arrive de même à notre âme : nos passions se développent insensiblement, nos habitudes se fortifient, notre cœur contracte mille taches dans le commerce du monde, sans que nous nous en doutions pour ainsi dire, si un examen journalier de notre conscience ne vient pas nous en avertir.

Après l'examen, il faut lire son sujet d'oraison pour le lendemain. Faites comme ceux qui cou-

vrent le feu durant la nuit, afin de l'allumer facilement quand ils se lèvent ; vous trouverez le matin dans votre cœur les fruits de cette bonne semence que vous y aurez jetée le soir.

Ecoutez à ce sujet un des plus profonds philosophes de notre époque :

« Voulez-vous doubler votre temps ? Faites travailler votre sommeil. Je m'explique.

« Dans un sens beaucoup plus profond qu'on ne pense, *la nuit porte conseil*.

« Posez-vous des questions le soir ; bien souvent vous les trouverez résolues au réveil.

« Quand un germe est posé dans l'esprit et le cœur, ce germe se développe non seulement par nos travaux, nos pensées, nos efforts, mais par une sorte de fermentation sourde, qui se fait en nous sans nous. C'est ce que l'Évangile fait entendre quand il dit : « Lorsqu'un homme a jeté une semence en terre, soit qu'il veille ou qu'il dorme, la semence croît et se développe ; car la terre fructifie d'elle-même. »

« Ainsi de notre âme : elle fructifie d'elle-même. Que font les religieux pour bien méditer le matin ? Ils préparent leur méditation la veille, après la prière du soir, et ils la trouvent toute vivante au réveil dans leur esprit et dans leur cœur. » (P. GRATRY.)

Plusieurs âmes pieuses terminent leur prière en demandant la bénédiction à la très-sainte Vierge et à leur ange gardien, et en baisant humblement la terre pour réparer les fautes de la journée.

Déshabillez-vous avec une grande modestie, vous rappelant que vous êtes en la sainte présence de Dieu. « O mon Dieu, s'écrie saint François de Sales, combien nous nous coucherions modestement et dévotement si nous vous voyions ! Sans doute nous croiserions les bras sur notre poitrine avec une grande dévotion. » Entretenez-vous dans de bonnes pensées ; entrez dans un grand désir de vous dépouiller de vous-même et de toutes choses aussi bien que de vos habits. Vous prendrez ensuite de l'eau bénite que vous jetterez sur votre lit en formant le signe de la croix. « J'ai éprouvé diverses fois, dit sainte Thérèse, qu'il n'y a rien qui chasse plus tôt les démons que l'eau bénite. »

Dans l'intérêt de votre corps et de votre âme, évitez de vous coucher dans un lit trop mou et trop chaud : il n'est rien de plus propre à vous occasionner des tentations et de mauvais songes. Souvenez-vous de la mort en vous couchant ; regardez votre lit comme votre tombeau, et faites généreusement à Dieu le sacrifice de votre vie, en lui disant ces paroles de Jésus mourant : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains*. Quand vous serez couchée, dites avec confusion, comme saint Philippe de Néri : « Eh ! mon doux Jésus, vous êtes sur la croix, vous qui êtes le Maître, et je suis dans un lit, moi qui suis votre esclave ! » ou bien, avec un autre serviteur de Dieu : « Eh quoi ! Seigneur, faut-il donc que je sois si longtemps sans penser à vous ? *Pourquoi mon exil est-il prolongé ?*

*Tirez mon âme de la prison de ce misérable corps, afin qu'elle ne soit jamais plus occupée qu'à vous bénir et à vous louer éternellement.* » Ces saintes pensées et toutes celles qu'il plaira à l'Esprit sanctificateur de vous inspirer, vous préserveront des illusions de l'ange des ténèbres et vous serviront à vous mettre en la présence de Dieu dès le premier instant de votre réveil. Enfin, endormez-vous en prononçant les noms si doux de Jésus et de Marie, et en vous abandonnant entre les bras de votre Sauveur pour prendre votre repos sur son sein. Ainsi, par ce moyen, vous pourrez dire comme l'épouse des Cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille.* Votre sommeil, dit saint Jérôme, sera une prière devant Dieu : *Sanctis ipse somnus oratio est.*

Dans vos insomnies, ne rappelez point à votre souvenir des faits capables d'exalter votre imagination ou d'exciter votre sensibilité. Accoutumez-vous à élever doucement vos pensées vers Dieu, aussi souvent que vous vous éveillez durant la nuit, considérant que, soit que vous dormiez, soit que vous veilliez, vous êtes toujours sous ses yeux, à la garde de sa providence. Adressez-lui, sinon de bouche, au moins de cœur, cette prière de David : « Je me suis souvenu de vous dans mon repos ; je méditerai dès le matin sur votre miséricorde, parce que vous êtes mon protecteur. »

Unissez-vous de cœur à tous les esprits bienheureux qui, devant le trône de l'Agneau, l'aiment et l'adorent sans interruption, ainsi qu'aux adora-

tions des religieuses bénédictines prosternées en ce moment devant le très-saint Sacrement de l'autel.

Si vous ne pouvez pas dormir, dites avec sainte Gertrude : « Mon Seigneur Jésus, je vous supplie, par ce très-doux repos que vous prenez de toute éternité dans le sein de votre Père, et par celui que vous avez pris durant neuf mois dans le sein de votre Mère, et par celui que vous prenez dans le cœur de ceux que vous aimez, de me faire la grâce que je puisse prendre un peu de repos, non pour ma satisfaction, mais pour votre éternelle gloire, afin que mon corps puisse prendre des forces pour vous servir et pour remplir mes obligations. » Ce fut notre Seigneur qui lui apprit cette prière, et qui lui dit aussitôt qu'elle l'eut prononcée : « Venez reposer sur mon cœur. » Oh ! le saint et délicieux repos !

---

---

## IX

### **De la prière et de l'oraison.**

---

#### § 1. — *Avis pratiques sur la prière et l'oraison mentale.*

La prière est le moyen le plus excellent d'arriver à une piété solide, et le goût que nous avons pour ce saint exercice est un signe assuré de nos dispositions à la vraie dévotion.

Si donc nous sommes bien aises de nous occuper de Dieu, c'est-à-dire, si nous sentons une joie sincère quand nous le prions et quand nous méditons en sa présence les saintes vérités de la religion, ah ! remercions bien le bon Dieu : il nous a fait une grande grâce ; nous sommes certainement dans la bonne voie, nous n'avons plus qu'à y marcher.

La prière, dit saint Augustin, est la mesure de l'amour. Selon que nous sommes plus fervents à prier, nous sommes aussi plus élevés dans l'amour divin. Qui aime beaucoup, prie beaucoup ; qui aime peu, prie peu. Celui dont le cœur est uni étroitement à Dieu n'a pas de plus douce consolation que celle de ne perdre point la présence de

l'objet qu'il aime ; il goûte un plaisir sensible de pouvoir parler à Dieu, penser à ses vérités éternelles, adorer sa grandeur, admirer sa puissance, louer sa miséricorde et s'abandonner à sa providence.

Dans ce commerce de la créature avec Dieu, elle verse dans le sein de ce Père si charitable toutes les peines dont son propre cœur est rempli : c'est la ressource dans tous les maux ; elle se fortifie, elle se soulage en lui exposant avec confiance ses faiblesses et ses désirs. Or, comme nous sommes, pendant cette vie, toujours imparfaits, comme nous n'y sommes jamais exempts de péché, il faut que toute notre vie soit un acte de repentir de nos fautes et une reconnaissance continuelle des bontés de Dieu, et c'est dans l'exercice de la prière que nous pouvons nous appliquer ainsi à demander pardon à Dieu de notre ingratitude et à le remercier de sa miséricorde.

Prier, c'est suspendre le temps, quitter un moment la vallée des douleurs, faire trêve à cette pauvre vie pour s'élever en haut... Là, sur les limites du ciel, se passe un ineffable *rendez-vous*... L'âme appelle, et Dieu descend ; l'âme se prosterne, Dieu la relève dans ses bras. L'âme dit : *J'ai faim*, et Dieu, ouvrant son cœur, l'appuie sur son sein pour la nourrir de lumière, d'amour et de vie. L'âme raconte les peines de son pèlerinage, et Dieu écoute avec amour. L'âme dit : *Je suis fatiguée*, et Dieu de sa douce main essuie la sueur de son front.



L'âme pleure, et Dieu dit à ses anges de recueillir ses larmes. L'âme dit : Mon père, et Dieu répond : Mon enfant. L'âme soupire : Je vous aime, et Dieu répond : Je t'aime... Et la voix de Dieu est si suave, sa main si caressante, son cœur si bon et si tendre, que, le colloque une fois bien engagé, on ne voudrait plus le finir ; et c'est alors que les saints, perdus dans le ravissement, s'écrient : Assez de douceurs, mon Dieu ! ou bien se plaignent au soleil de venir trop tôt troubler les extases de leurs nuits.

Prier est doux toujours. Dans le bonheur et la joie, quel plus pressant besoin pour un bon cœur que la reconnaissance ? Courir au bienfaiteur aimé, baiser sa main généreuse, mettre toute son âme dans un regard et tout son cœur dans un *merci*, c'est comme un moment du ciel pour qui sait aimer ; c'est le bonheur aussi de la prière, et d'autant plus doux qu'il répond à un amour sans pareil, à des bienfaits sans mesure.

La prière est le moyen ordinaire qu'emploie le Seigneur pour nous communiquer ses grâces. « La prière, dit saint Augustin, s'élève de l'homme vers Dieu, et la grâce descend de Dieu sur l'homme. »

Mais toutes choses ont leur mesure et leurs bornes. Quand les saintes Ecritures nous ordonnent de prier continuellement, ce commandement ne doit pas s'entendre de la prière actuelle, ce qui ne serait pas possible pour l'homme ici-bas ; mais on doit l'entendre du désir de glorifier Dieu dans tou-

tes nos actions, lequel doit être permanent, et c'est pour cela que saint Augustin dit : « Si votre désir est fréquent, votre prière est fréquente; si votre désir est continuel, votre prière est continuelle. »

La durée et la longueur de votre prière doit être réglée selon la disposition de votre esprit et les occupations de votre état. « Mesurez l'étendue de vos prières à la quantité de vos affaires, dit saint François de Sales, et réglez vos exercices ordinaires de dévotion de telle sorte que la longueur ne lasse point votre âme et ne fâche point celle de ceux avec lesquels Dieu vous fait vivre. »

Celui qui prolonge la prière jusqu'au point de surcharger et d'ennuyer l'esprit s'oppose au but même de la prière, qui est de le faire brûler du désir de glorifier le Seigneur. Il faut que cette doctrine, qui a été expliquée d'une manière lumineuse par saint Thomas, soit gravée dans la mémoire des personnes, d'ailleurs bonnes, qui, par l'excès de leur prière, accablent leur esprit au lieu de le délasser. L'homme sobre et prudent cesse de manger quand il n'a plus d'appétit, ou quand il se sent l'estomac chargé, quelque sains et quelque savoureux et délicats que soient les mets qu'il a devant lui.

On ne doit jamais omettre les occupations nécessaires de son état pour faire des prières de surrogation. Saint Thomas dit que, quand on est occupé en conformité de son devoir et de la volonté

de Dieu, on reçoit du Seigneur les grâces dont on a besoin, même sans la fréquente prière. L'occupation et le travail tiennent lieu de prière. Il est même plus méritoire de travailler pour l'amour de Dieu que de passer son temps à penser à Dieu.

Prions, mais prions toujours en vue de nos devoirs. Ne faisons point des oraisons élevées, abstraites, et qui ne se rapportent point à la pratique des vertus. Prions, non pour être plus éclairés et plus spirituels en paroles, mais pour devenir plus humbles, plus dociles, plus patients, plus charitables, plus modestes, plus purs, plus désintéressés dans le détail de notre conduite.

Sans cela, notre assiduité à la prière, bien loin d'être fructueuse et efficace, sera pleine d'illusions pour nous et de scandales pour le prochain. En effet, combien n'en avons-nous pas d'exemples? Combien voit-on de chrétiens dont les oraisons ne servent qu'à nourrir l'orgueil et qu'à égarer l'imagination? Et d'ailleurs, quoi de plus scandaleux qu'une personne qui prie toujours sans jamais se corriger, et qui, au sortir de ses oraisons, n'est ni moins légère, ni moins vaine, ni moins inquiète, ni moins chagrine, ni moins intéressée qu'auparavant?

Que votre principal soin ne soit pas celui de multiplier les prières vocales; songez plutôt à les sanctifier en les récitant posément et avec une grande attention. Ce n'est pas une grande quantité de nourriture, mais une nourriture bien digérée,

qui donne de la vigueur au corps. *Cependant, dit saint François de Sales, notre amour-propre est un grand brouillon : il embrasse toujours beaucoup de choses et ne perfectionne rien.*

On se fait illusion si l'on croit avoir fait de grands progrès dans la perfection quand on s'est chargé d'une multitude d'oraisons, quand on met toute sa confiance dans certaines dévotions arbitraires, quand on ne veut réciter ses prières qu'en certains lieux, à certains temps, avec certaines cérémonies.

La ferveur consiste essentiellement dans l'amour de Dieu, dans le désir d'accomplir sa volonté, dans la détermination de tout sacrifier pour lui plaire. Si nous portons ces sentiments dans nos prières, elles seront toujours faites avec ferveur, et quelque courtes qu'on les suppose, elles parviendront toujours au trône de Dieu. C'est l'amour qui donne des ailes à la prière. La femme pécheresse ne préféra même aucune parole, et elle fut justifiée parce qu'elle aimait beaucoup. L'humble publicain ne dit que ces trois mots : *Seigneur, ayez pitié de moi*, et il fut plus écouté que le pharisien qui faisait de longues prières, parce que celle du publicain partait d'un cœur que l'amour avait changé en le brisant de douleur.

Celui qui a fait l'imposante voix de nos solennités chrétiennes, qui a inspiré les sublimes allégresses de nos pâques éclatantes d'*alleluia*, inspire aussi la toute petite prière du cœur, l'élévation de

l'âme chrétienne, le simple soupir vers le ciel, doux et saint cantique de cette harpe divine qui a pour nom : la charité de Jésus. O toute petite prière que l'âme pieuse se plaît à semer sur tous les chemins de la vie, tu as des espérances toutes pleines de mystères, tu as des désirs qui sont un écho lointain des chants sacrés de Sion, tu exhales des élans d'amour, des plaintes et des actions de grâces d'une mélodie céleste, incomparable !...

Grâces à vous, mon Dieu ! — Gloire à vous ! — Tout pour vous ! — Tout en votre nom ! — Que votre volonté soit faite ! — Mon Dieu, soyez béni ! — Mon Dieu, pardonnez-nous ! — Mon Dieu, sauvez-nous ! — Faites que nous vous aimions ! — Je vous salue, Marie ! — Mère, priez pour nous ! — Mère, bénissez-nous ! — Ces petites perles de la charité de Dieu sont une semence plus variée dans l'abîme de nos âmes que les perles et les grains de sable dans les abîmes de la mer...

Et savez-vous cependant qu'elle est quelque chose de bien grand, cette petite prière, de si grand que son action s'étend à l'égal de celle de la toute-puissance de Dieu, et qu'elle peut opérer des merveilles plus étonnantes que la création des mondes ; car l'amour de Jésus l'a surnaturalisée, et par une union mystérieuse avec les mérites du Sauveur, il lui a été imprimé une puissance infinie. Voyez : elle franchit d'un coup d'aile les cieux immensurables, dépasse dans sa rapide ascension les hiérarchies des anges, parvient jusqu'au sanctuaire des

splendeurs divines, et pénètre suppliante jusqu'au pied même du trône de Dieu... et Dieu s'incline pour l'écouter et l'entendre... et elle a assez de pouvoir pour diriger vers l'objet de ses désirs les attributs terribles, infinis, adorables du Tout-Puissant... Puis, disposant, comme lui appartenant, des mérites mêmes de Jésus, elle descend encore, si elle le veut, dans le royaume silencieux de l'Eglise souffrante, et choisissant les âmes qu'il lui plaît d'en arracher, elle leur ouvre pour toute l'éternité le séjour de la gloire...

N'avons-nous pas un millier de ces petites aspirations qui sont toutes enrichies des indulgences de l'Eglise?...

Quand la ferveur est dans une âme, les mêmes prières ne causent ni dégoût ni ennui. David apprit à son peuple à répéter dans chaque verset d'un long psaume : « Louez le Seigneur, *parce que sa miséricorde est éternelle.* » Jésus, au jardin des Olives, tint toujours le même discours : « O mon Père, si je ne puis éviter de boire ce calice, que votre volonté soit faite. » L'Eglise ne se lasse pas de redire dans ses offices : « Venez, Seigneur, à mon aide; Seigneur, ayez pitié de nous. » Les saints dans le ciel chantent un *alleluia* éternel, et ce cantique est appelé *nouveau*, parce qu'ils y trouvent toujours un nouveau goût. Ne nous plaignons que de notre tiédeur, quand les mêmes offices ne nous touchent plus, quand nous récitons sans dévotion l'Oraison dominicale et la Salutation

angélique en disant le chapelet, quand nous figurons sur nous, sans mouvement intérieur, le signe adorable du salut. « On languit, dit Fénelon, faute d'avoir au-dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. » Voilà ce qui répand tant de glace sur nos prières vocales. Oh ! imitons sainte Monique, qui *vivait de prières*, comme le témoigne son fils, saint Augustin, parce que c'était *une femme d'une foi mâle, et dans qui on remarquait la présence de Dieu.*

La prière est le principal exercice de la foi, elle en est l'âme et la vie, elle nous applique aux choses que nous croyons, elle les rapproche de nous, elle les met sous les yeux, elle les fait goûter, elle leur donne du corps et de la réalité ; enfin elle fait disparaître les choses sensibles, et elle rend présentes celles qui sont éternelles, quoiqu'elles soient encore futures.

Vous ne connaissez Dieu que bien imparfaitement, si vous vous le représentez tout autre qu'il n'est, si vous vivez avec lui comme avec un inconnu et un étranger. Vous ne comprenez pas encore sa sagesse et sa bonté. Vous agissez à son égard avec un déguisement, une réserve, un embarras et un serrement de cœur contraires au respect, à la confiance et à l'amour que vous lui devez. Vous vous formez une idole au lieu d'un véritable Dieu. Vous servez un maître fâcheux au lieu de celui qui est le Père des miséricordes. Enfin vous portez un joug de fer au lieu de celui de

Jésus-Christ, qui est si *léger* et si *doux*. Il n'y a que l'esprit de Dieu, selon saint Paul, qui puisse nous faire entrer dans les secrets et les desseins de Dieu. Dieu est si bon qu'il n'attend que notre désir pour nous combler de ce don qui est lui-même. « Le cri, dit-il dans l'Écriture, ne sera pas encore formé dans votre bouche, et déjà, moi qui le verrai naître dans votre cœur, je l'exaucerai avant qu'il soit fait. » Il nous prévient, il nous presse de le presser, il nous prie pour ainsi dire de le prier. Il souffre patiemment nos duretés, nos langueurs, nos lâchetés, nos ingratitude; il nous ordonne de lui demander, tant il craint d'être réduit à ne nous donner pas. Ses menaces mêmes sont les effets de son amour; il ne veut être craint que parce qu'il craint que nous le forcions à nous perdre. Oh! qu'il est bon, notre Dieu, et qu'il est doux de le prier avec amour et confiance!

Il n'y a que Dieu qui puisse se faire connaître, comme il n'y a point d'autre lumière qui puisse nous faire découvrir le soleil que la sienne, et ce n'est que dans la prière que Dieu se communique à l'âme. Il parle dans le silence, car il veut parler seul; il nous instruit dans le repos; il se montre à nous comme à Moïse et à Elie, dans la solitude et dans le désert; il s'approche de ceux qui l'invoquent avec ardeur et avec humilité; il se fait voir à ceux qui purifient leur cœur pour s'en rendre dignes, il les éclaire, il est leur Maître intérieur, il les enseigne par lui-même immédiatement. En



vain tous les hommes nous enseignent s'il ne le fait pas.

Ordinairement il faut que le sujet de la méditation rappelle des choses qui excitent la confiance et l'amour de Dieu. Les sujets terribles bien rarement peuvent être utiles à votre esprit. Ce que saint François écrivait à une illustre dame peut également convenir à nombre de personnes pieuses : « Je vous défends de méditer sur la mort, le jugement, l'enfer. Ce sont d'excellents sujets d'une terreur salutaire, mais ils ne conviennent pas à votre âme, qui est déjà effrayée plus même qu'il ne faudrait. »

Il ne faut pas embrasser un sujet de méditation trop vaste ; qu'il soit plutôt borné, mais qu'il donne lieu à de sérieuses réflexions. Il faut en outre se rappeler le conseil des plus habiles directeurs, qui enseignent que, quand nous méditons, nous devons nous arrêter plus aux affections du cœur qu'aux réflexions de l'esprit ; car la réflexion c'est le moyen, l'affection c'est la fin.

Il faut aussi remarquer qu'on doit méditer avec recueillement et tranquillité d'esprit, mais sans anxiété ou trop de crainte des distractions. La distraction involontaire nous donne un double mérite : d'abord celui de la pénitence, car l'esprit souffre beaucoup quand nous ne pouvons nous conserver recueillis devant Dieu ; ce qui faisait dire à sainte Thérèse : « Si je ne prie pas, je fais pénitence. »

L'autre mérite est celui de la prière même; car Dieu récompense le désir aussi bien que l'œuvre toutes les fois que l'exécution de l'œuvre n'est pas en notre pouvoir.

Ce sera aussi une grande consolation que de se rappeler la doctrine de saint François de Sales : « C'est une très-bonne prière, que de se tenir en paix et tranquillité dans la présence du Seigneur et sous ses yeux, sans souhaiter ni prétendre autre chose que d'être avec lui et de le contenter. »

L'enfant qui est sur les genoux de sa mère ne prononce point de paroles, mais ses regards caressants disent tout, et il exprime mieux que s'il parlait combien il se plaît à demeurer entre ses bras.

A la fin de la méditation, il ne faut pas prendre beaucoup de résolutions; il vaut mieux répéter les mêmes, c'est-à-dire principalement celles qui regardent la passion dominante. Le grand nombre des résolutions sert à embarrasser l'esprit au lieu de l'améliorer. Ordinairement celui qui promet beaucoup de choses n'en accomplit que peu.

Sainte Thérèse veut que, quand on prie, on soit dans une posture commode, afin que l'esprit ne soit pas dissipé, mais qu'il puisse s'appliquer tout entier à la prière et à Dieu. Ne vous fatiguez donc pas en vous tenant trop longtemps prosternée. Il suffit que l'esprit soit à genoux, c'est-à-dire qu'il soit devant le Seigneur, tout pénétré des sentiments de respect, de confiance et d'amour.

§ 2. — *Pratique de l'oraison mentale.*

L'oraison est la pratique fondamentale de la vie intérieure. C'est elle qui a fait tous les saints, c'est elle qui a toujours tenu le premier rang dans leurs exercices de piété.

L'oraison est un *miroir* ardent et *sans tache* où viennent se réfléchir fidèlement les rayons de la grâce pour répandre leurs saintes clartés et leur vive chaleur dans l'âme occupée à la prière, afin qu'elle sache et qu'elle veuille *réprouver le mal et choisir le bien*.

Sans oraison, notre âme, privée de la lumière céleste, demeure ensevelie dans les plus profondes ténèbres, ne voyant plus le chemin qui doit la mener à la patrie. « La terre est plongée dans la désolation, dit l'Esprit saint, parce qu'il n'est personne qui réfléchisse dans son cœur. » Tandis que, au contraire, celui qui a sans cesse présentes à l'esprit les vérités de la foi, la mort, le jugement, l'éternité, ne tombe plus dans le péché. *Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous n'offenserez jamais Dieu.* On ne saurait, en effet, considérer combien le Seigneur est bon en lui-même, combien il est bon et miséricordieux envers nous, combien il nous a aimés, combien il a souffert pour nous, sans se sentir aussitôt embrasé d'amour pour un si bon Maître; on ne saurait faire un retour sérieux sur ses misères et ses imperfec-

tions sans se sentir animé à mieux faire et à être plus généreux dans le service de Dieu. *Que vos reins soient ceints*, dit le divin Sauveur, *et portez des lampes ardentes dans vos mains*. Ces lampes, dit saint Bonaventure, sont la méditation ; car Dieu nous parle dans l'oraison et nous éclaire dans le chemin du salut : *Votre parole est la lampe qui dirige mes pas*.

« Nous croyons parfois, dit sainte Thérèse, être exempts d'imperfections ; mais lorsque Dieu dessille les yeux de notre âme, comme il a coutume de le faire dans l'oraison, nous apercevons tous nos défauts. » Le saint Roi-Prophète, en méditant les années éternelles, apprit à pratiquer la vertu et à fuir le vice : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui, et exercitabar, et scopebam spiritum meum*. La méditation, dit saint Bernard, règle nos penchants, dirige nos actions et corrige nos défauts.

Sans la pratique de la méditation, nous n'avons pas la force de résister aux tentations de l'ennemi, ni de pratiquer les vertus chrétiennes. La méditation est pour l'âme ce que le feu est pour le fer : quand il est froid, sa dureté est extrême et rend impossible tout travail ; mais le feu l'amollit et le rend comme docile à la volonté de l'ouvrier. Ainsi, pour observer les conseils et les préceptes divins, il faut, dit le vénérable Barthélemy des Martyrs, avoir un cœur tendre, c'est-à-dire facile à recevoir l'impression des inspirations célestes et prompt à

les mettre en pratique. Salomon disait à Dieu : *Vous donnerez à votre serviteur un cœur docile.* Notre cœur est maintenant par lui-même dur et rebelle, à cause du péché qui le porte aux plaisirs des sens ; il répugne à se soumettre aux lois de l'esprit, comme l'a éprouvé l'Apôtre : *Je sens en mes membres une autre loi en opposition à la loi de mon esprit.* Mais l'homme qui se rend docile aux inspirations de la grâce qui se communique à lui dans la méditation, s'enflamme, s'attendrit, et éprouve ainsi une grande facilité à obéir à la voix qui le sollicite doucement à la pratique de la vertu.

Hélas ! je n'ai fait jusqu'à ce jour peut-être aucun progrès dans la perfection, parce que j'ai été infidèle au saint exercice de l'oraison ou que je m'en suis acquittée avec tiédeur : *Mon cœur s'est flétri comme l'herbe, parce que j'ai oublié de prendre ma nourriture ; mon esprit a défailli, parce que la manne a manqué.* Toutes mes vertus, comme des plantes frêles et délicates, se sont desséchées, parce qu'elles n'ont pas reçu la salutaire rosée de la méditation du matin. Privé du feu sacré qui lui donnait la vie, mon cœur est tombé dans l'engourdissement, et mes passions rebelles se sont animées comme le feu qui brûle dans les épines, parce que la pluie d'en haut n'en a point éteint l'ardeur. C'en est fait de mon avancement dans la piété si l'esprit de prière ne vient ranimer mon âme. Faites-moi donc la grâce, ô mon Dieu, de tourner tous les jours

*vers vous mes yeux dès le matin et de méditer votre loi avec ferveur.*

Nous n'avancions réellement dans la vertu qu'autant que nous faisons des progrès dans le saint exercice de l'oraison. Saint Jean Climaque jugeait par la méditation du matin quel serait le succès du reste de la journée. Il ne se trompait pas, car il est certain que telle est notre oraison, telles sont ordinairement nos journées tout entières et même toute notre vie. En effet, après une oraison fervente, nous nous portons au bien avec joie et avec agilité, nous goûtons le bonheur du recueillement, et surtout nous ressentons cette *paix intérieure qui surpasse tout sentiment*, et qui, par ses douces impressions, élève notre âme jusqu'à la faite de la perfection. Au contraire, la négligence dans l'oraison engendre une funeste régugance pour les choses divines, une langueur et un engourdissement léthargique pour le bien, un épanchement de notre âme sur les objets extérieurs, l'aveuglement enfin et l'éloignement de Dieu. Toujours entre ce salutaire exercice et nos progrès dans la sainteté il y aura un rapport parfait; car on vit mal quand on a l'habitude de mal prier, de même qu'on a trouvé *le secret de bien vivre*, dit saint Augustin, *quand on a appris à bien prier*. Tous les saints et tous les docteurs de l'Eglise sont unanimes pour reconnaître la pratique de la méditation comme la plus nécessaire à l'âme afin de persévérer dans le bien. L'oraison et le péché ne peuvent demeurer ensemble. « Qu'une âme

soit relâchée autant que vous pourrez le supposer, dit sainte Thérèse, si elle persévère dans l'oraison, le Seigneur la conduira au port du salut. L'âme infidèle qui laisse l'oraison mentale n'a pas besoin de démon pour l'entraîner en enfer, car elle s'y précipite elle-même. »

Ames pieuses, à l'exemple de Marie, votre auguste Mère, dont la vie fut une vie d'oraison, vous serez très-fidèles à ce saint exercice. Pour le faire avec fruit, vous pourrez vous servir des règles suivantes.

Vous apporterez à l'oraison la préparation convenable, vivant dans le recueillement, la mortification des sens et la sainte habitude de la présence de Dieu, vous tenant exemptes de toute passion et de toute affection déréglée. Vous aurez le soin de prévoir et de lire le sujet de méditation dès la veille, et de vous en occuper en vous couchant et en vous levant.

Vous irez à l'oraison avec la simplicité d'un enfant et avec l'humble confiance du pauvre. Vous chercherez dans la prière à faire la volonté actuelle de Dieu ; vous regarderez la méditation comme une vertu qui coûte à la nature et la crucifie avec Jésus au jardin des Oliviers et sur le Calvaire ; vous irez donc à ce saint exercice, non pour y jouir des douceurs de la paix et de l'amour, mais pour y souffrir de la manière que Dieu voudra.

Le matin est le temps le plus convenable pour faire oraison ; dans ce moment l'âme est plus déga-

gée des pensées étrangères et plus disposée à communiquer avec Dieu. C'est dans l'oraison que vous devez, à l'exemple des Israélites, aller recueillir de grand matin la manne céleste qui doit vous nourrir dans le désert de la vie. Si vous voulez bien faire votre oraison, ayez le soin de vous en acquitter dans le temps prescrit par la règle ou par votre directeur, parce que la grâce vous y attend. Au contraire, si vous renvoyez l'oraison à une autre heure, vous n'y trouverez pas Dieu, mais seulement vous-mêmes, vos propres industries, parce que vous avez négligé de la faire dans le temps marqué par l'obéissance, et qui était comme la source où vous deviez puiser les grâces pour cette divine occupation.

Pour réussir dans ce saint exercice, il vous faut une méthode ; la plus simple est la meilleure. Se présenter humblement devant Dieu ; élever vers cette majesté si riche, si sainte et si bonne le regard d'un pauvre, d'un pécheur et d'un enfant ; attendre avec patience le moment de Dieu ; recevoir ses dons avec gratitude et humilité, et ses rigueurs apparentes avec soumission et constance ; se tenir, en un mot, sous l'œil de Dieu, dans l'exercice de la foi et de l'amour, de l'humilité et de la confiance : voilà toute la méditation. Que l'âme soit donc courageuse et paisible dans ce saint exercice, simple dans les considérations, pleine d'effusion et de reconnaissance dans les affections, ferme et sincère dans les retours sur elle-même, généreuse dans ses bons propos, sage et pratique dans ses résolu-



tions; et quels que soient les fruits de l'oraison, apparents ou cachés, éloignés ou prochains, qu'elle se soumette à la volonté de Dieu et s'abandonne à la direction du Saint-Esprit, qui aime à opérer dans les âmes en silence et comme à leur insu.

Vous vous appliquerez à la méditation selon la portée naturelle de votre esprit, selon la forme de la grâce du moment et de votre attrait intérieur. Soyez fidèles à suivre les dispositions dans lesquelles Dieu vous mettra. Ce sont des semences de bonnes prières qui portent des fruits excellents quand on sait les cultiver. Chaque personne a sa manière propre de méditer. Ceux qui se trouvent bien d'une méthode exacte ne doivent pas s'en écarter. Ceux qui ne peuvent s'y assujettir doivent respecter ce qui sert utilement à tant d'autres, et que tant de saints expérimentés ont recommandé fortement; mais enfin, comme les méthodes sont faites pour aider et non pour embarrasser, quand elles n'aident point et qu'elles embarrassent, il faut les quitter.

Lorsque toutes les préparations que vous aurez pu apporter à l'oraison laisseront votre cœur sec et insensible, ayez toujours quelques sujets de méditation en réserve qui soient plus conformes au goût de votre âme, afin qu'ils lui servent de refuge dans ces temps de désolation et d'épreuve, et lui donnent les moyens de profiter de ce saint exercice.

La méthode la plus naturelle dans les commencements est de prendre un livre que l'on quitte

quand on se sent touché par quelque passage, et que l'on reprend quand cet endroit ne fournit plus rien intérieurement. « J'ai passé plus de quatorze ans, dit sainte Thérèse, sans pouvoir méditer autrement qu'en lisant Dans un livre ; je pense que beaucoup d'autres personnes seront réduites comme moi à cette nécessité. »

Pour cela, vous devez lire lentement, et, à mesure que quelque parole vous touche, faites-en ce qu'on fait d'un fruit qu'on garde longtemps dans sa bouche pour le laisser fondre. Laissez cette vérité couler peu à peu dans votre cœur ; ne passez à une autre que quand vous sentirez que celle-là a fait toute son impression. Dans la suite, on diminue peu à peu en réflexions et en raisonnements ; le cœur goûte, se nourrit, s'échauffe et s'enflamme ; il ne faut qu'une pensée pour occuper longtemps.

Il n'est pas besoin de se fatiguer beaucoup pour faire des oraisons méthodiques et régulières. Un psaume récité lentement, en répétant souvent le même verset, et en laissant comme distiller dans son âme les vérités et les sentiments qu'il contient, est une oraison mentale ; l'exposition simple que l'on fait à Dieu de ses misères et de ses défauts est une bonne oraison, et enfin la prévision et la disposition de ses actions faites en vue de Dieu est encore une manière de prier.

Elevez votre cœur vers lui de temps en temps par exemple quand l'horloge sonne ; et si l'occasion se présente de faire quelque chose qui déplaît à

Dieu,  
Dieu n  
S'il vo  
receve  
lui re  
et vou  
de la p  
peut j  
Vo  
vez d  
retir  
pour  
vez,  
mieri  
pour  
votre

Dieu, abstenez-vous-en en disant en vous-même : Dieu me voit, cela me suffit pour ne le jamais faire. S'il vous arrive quelque bonheur ou quelque peine, recevez l'un et l'autre comme de la main de Dieu, lui rendant grâces de tout ce qui vous fait plaisir, et vous soumettant humblement à ce qui vous fait de la peine, sans murmurer, sachant qu'il ne nous peut jamais rien arriver contre son ordre.

Vous pouvez juger de la méthode que vous suivez dans votre méditation par le bien que vous en retirez : si vous en sortez avec une nouvelle ardeur pour travailler à votre perfection, si vous éprouvez, lorsqu'il faut agir, que vous avez plus de lumières pour connaître le bien et plus de courage pour le pratiquer, vous pouvez en conclure que votre oraison est bonne.

---

---

## X

### **De la dévotion au saint Sacrement.**

---

#### § 1. — *La sainte Messe.*

Le saint sacrifice de la Messe est, parmi les exercices de piété, dit saint François de Sales, ce que le soleil est parmi les astres; car il est véritablement l'âme de la piété et le centre de la religion chrétienne, auquel tous ses mystères et toutes ses lois se rapportent. C'est le mystère ineffable de la divine charité, par lequel Jésus-Christ, se donnant réellement à nous, nous comble de ses grâces d'une manière également aimable et magnifique.

La sainte Messe est l'exercice qui fait le caractère distinctif du vrai fidèle, le trésor le plus précieux de l'Eglise, l'acte de religion le plus recommandé pour remplir le précepte de la sanctification du jour consacré au Seigneur.

Notre Sauveur nous a promis dans l'Evangile que toutes les prières que nous ferons à son Père en son nom seront écoutées favorablement; or, nous ne demandons jamais plus véritablement en son nom que lorsque nous le présentons lui-même à son

Père pour être notre prière, quand son corps adorable et son précieux sang sont présents sur l'autel dans une posture humiliée et suppliante, et que nous faisons parler pour nous ce sang dont la vertu est infinie et dont la voix est toute puissante pour obtenir tout ce qu'il demande.

Puisque la foi nous enseigne que Dieu, dans sa toute-puissance, ne saurait établir une pratique qui lui procure plus de gloire et vous obtienne plus de grâces que le saint sacrifice de l'autel, soyez fidèle à l'entendre tous les jours avec piété. Si le roi se donnait la peine de venir chaque jour à votre porte pour vous entretenir familièrement, pour vous prodiguer ses caresses et pour vous accorder toutes les faveurs que vous pourriez lui demander, auriez-vous le triste courage de refuser de quitter la moindre de vos occupations pour le recevoir, pour jouir de l'honneur de son entretien et pour profiter de ses grâces ? Et voilà Jésus-Christ, votre Roi et votre Dieu, qui descend tous les jours du ciel dans une église, qui est à votre porte ; il vous en fait prévenir par le son de la cloche ; il vient à vous le cœur brûlant d'amour et les mains pleines de grâces pour les répandre sur vous, et vous ne sauriez pas prendre quelques instants sur vos occupations, sur vos loisirs ou vos ennuis pour jouir d'un si grand bienfait ! Quelle journée peut être heureuse pour une âme chrétienne si elle n'a pas commencé par une action si sainte ? Faites dans le reste du jour tout le bien qu'il vous sera possible, vous ne pourrez ré-

parer cette grande perte, puisque toutes les bonnes œuvres des saints ne sont rien en comparaison de cet adorable sacrifice que vous avez omis de présenter à Dieu (1).

Prenez donc la résolution de ne laisser jamais passer aucun jour de votre vie sans assister à la sainte Messe, et si vos devoirs d'état ne vous permettent pas de faire d'autre bien dans cette journée, elle ne laissera pas de paraître pleine de mérites devant Dieu et de valoir la vie éternelle (2).

Assistez-y comme vous auriez assisté au sacrifice sanglant du Calvaire. Offrez-vous à Jésus-Christ, ne voulant plus dépendre que de lui. Entrez dans un vrai repentir de vos fautes, qui ont obligé Dieu

(1) Napoléon, visitant le pensionnat d'Ecouen dirigé par M<sup>me</sup> Campan, voulut connaître tout ce qui concernait l'ameublement, le régime, l'ordre de la maison, l'éducation des élèves. Les réglemens intérieurs lui furent soumis. Un des projets rédigés par M<sup>me</sup> Campan portait que les pensionnaires entendraient la Messe les dimanches et les jeudis. Napoléon écrivit de sa main à la marge : *Tous les jours.*

(2) Rien de plus édifiant que les sentiments de foi et de piété qui remplissaient le cœur de M. de Bernières, trésorier de France. « J'aimerais mieux, disait-il, perdre le monde entier, si je le possédais, qu'une seule messe, sachant que la plus grande action que nous puissions faire sur la terre, et qui rend plus d'honneur à Dieu, est celle où Jésus-Christ, égal à son Père, s'anéantit et se sacrifie à ses yeux pour lui rendre une gloire infinie. C'est le prêtre qui offre la divine hostie de ses propres mains, mais c'est au nom de toute l'Eglise, principalement de ceux qui sont présents et qui ont le bonheur de l'offrir avec lui. Quelle consolation pour moi, quand j'ai assisté à la Messe ! J'ai offert à Dieu un sacrifice d'un prix infini, quoique je n'aie pas l'honneur d'être prêtre. Je

de verser son sang pour les laver. Que votre modestie extérieure fasse connaître les dispositions intérieures de votre âme (1).

Chacun doit suivre, pour entendre la sainte Messe, la méthode qui convient le mieux à son attrait et à la disposition de son âme ; la meilleure de toutes, c'est de se tenir uni à notre Seigneur Jésus-Christ, tâchant d'entrer dans ses divines dispositions.

Il n'y a aucune obligation, même le dimanche, de réciter les prières de l'ordinaire de la Messe ; on peut, si on s'y sent attiré, demeurer dans un grand recueillement intérieur sans prononcer des prières vocales.

## § 2. — *La fréquente communion.*

La fréquente communion est de tous les moyens le plus doux et le plus efficace pour vous unir à

l'ai donc glorifié infiniment, je l'ai remercié dignement. J'ai offert un prix qui peut acquitter toutes mes dettes ; j'ai donc plus fait dans cette seule action qu'en toutes les autres de ma vie. O mon Jésus, quel trésor inestimable nous avons en vous, si nous savions le connaître ! » *(Le Chrétien intérieur.)*

(1) Quand vous assistez au saint sacrifice de la Messe, vous n'êtes plus alors sur la terre, vous êtes dans le ciel, au milieu des esprits bienheureux qui adorent l'Agneau sans tache immolé pour les péchés du monde, disait saint Jean Chrysostôme. Entendez-vous le ministre du Seigneur qui, après avoir béni la matière du sacrifice, nous avertit d'élever nos cœurs et de mêler nos hommages à ceux des séraphins ?

Dieu, vous corriger de vos défauts et vous détacher des créatures.

Que de puissants motifs vous pressent de vous asseoir souvent à la table sainte ! Et d'abord Jésus-Christ *le désire d'un grand désir. Prenez et mangez*, nous dit-il, *ceci est mon corps* ; c'est-à-dire faites-en votre aliment. En effet, manger, c'est bien prendre chaque jour sa nourriture. On dit d'un homme qui ne prend pas souvent de la nourriture qu'il ne mange pas. Qu'un médecin dise : Mangez de cette viande, tout malade comprendra qu'il doit en faire sa nourriture journalière.

Dans l'Oraison dominicale, le divin Sauveur nous prescrit de demander tous les jours *ce pain au-dessus de toute substance* qui seul communique l'immortalité bienheureuse à l'âme et au corps. Il compare l'Eucharistie à la manne qu'on recueillait le matin et dont on se nourrissait chaque jour.

Pour mieux nous attirer, il fait les promesses les plus magnifiques à celui qui le mangera. *Je le ressusciterai au dernier jour, il aura la vie éternelle, il vivra de ma vie comme je vis de la vie de mon Père.*

De peur de nous éloigner de la table sainte, il souffre en silence, et sans en tirer aucune vengeance sensible, les plus horribles profanations. C'est pour nous engager à le recevoir souvent que le divin Maître a voulu nous faciliter le moyen de rentrer en grâce avec lui. Le tribunal de la réconciliation est toujours ouvert ; à toute heure



nous sommes assurés d'y trouver le bon Pasteur, le Père du prodigue, disposé à nous pardonner et à nous donner le baiser de paix.

Les premiers fidèles communiaient tous les jours, l'esprit de l'Eglise est toujours le même ; elle désire, dit Fénelon, que ses enfants n'assistent jamais à la sainte Messe sans y communier. L'Eucharistie a été instituée pour tenir la place des anciens sacrifices qu'on nommait pacifiques, où la victime était offerte et mangée par les assistants ; on fait une espèce de violence au sacrifice de Jésus-Christ, quand on s'unit au prêtre pour l'offrir sans vouloir s'y unir aussi par la manducation.

« Le sacrement de l'Eucharistie, dit le pieux auteur de *l'Imitation*, est le salut de l'âme et du corps, et le remède de toutes les maladies spirituelles ; c'est lui qui réprime nos passions, qui affaiblit ou surmonte nos tentations, qui affermit la foi, fortifie l'espérance et allume de plus en plus le feu de l'amour divin. »

Deux sortes de personnes s'éloignent de la sainte table : les unes par un respect exagéré, oubliant que la communion est un remède et que par conséquent elle suppose des infirmités et des misères ; les autres par un respect hypocrite : elles ont assez de foi pour comprendre qu'il faudrait, pour s'approcher plus souvent de la table sainte, mener une vie plus régulière et moins dissipée, et n'en ayant pas le courage, elles cherchent à se persuader que c'est par respect qu'elles ne communient

qu'aux principales fêtes de l'année. Nous allons répondre en peu de mots à quelques unes des difficultés que l'on fait pour se dispenser de la fréquente communion.

*Je ne suis pas assez saint.* Si cette raison était bonne, il ne faudrait jamais communier. Jésus-Christ, qui était Dieu et homme, a été seul digne de communier, car Dieu seul était digne de recevoir un Dieu. D'ailleurs, moins souvent vous communiez, plus aussi vous vous en rendez indigne ; car, plus vous vous éloignez du vrai remède, plus aussi vos misères augmentent et se fortifient. Une sainte dominicaine disait : « Je voudrais communier trois fois par jour, précisément parce que je m'en reconnais indigne, car la communion fréquente m'en rendrait plus digne. » Saint Thomas enseigne que Dieu aime ceux qui, par humilité et par crainte, s'abstiennent de la sainte table ; mais il aime davantage ceux qui, malgré leurs misères, le reçoivent par amour et par dévouement.

*Je crains de m'y habituer et de manquer de respect.* Rien de plus vrai à l'égard de nos semblables, dont la familiarité nous montre les défauts ; mais rien de plus faux à l'égard de Jésus-Christ, dont elle découvre de plus en plus les perfections infinies. Les communions rares frappent plus les sens et l'imagination, j'en conviens ; mais les impressions de la foi et de la grâce, le respect intérieur deviennent plus forts à mesure que l'on communie plus souvent. La jouissance des créatures en dé-

goûte ; la jouissance de Dieu affame : *Celui qui me mange aura encore faim ; celui qui me boit aura encore soif.* Le désir et la faim de ce pain céleste s'accroissent avec le goût et l'expérience de la communion. Plus on le recevra souvent, plus on le désirera, et plus aussi on le recevra dignement. *Ayez, dit le concile de Trente, un tel respect pour ce sacrement que vous puissiez le recevoir souvent.*

*Je n'éprouve aucun désir.* Cherchez-en paisiblement la cause ; si vous ne trouvez en vous aucune faute plus grave et plus volontaire, regardez ce dégoût comme une épreuve que Dieu vous envoie pour purifier votre amour. Ce sacrement, dit saint Laurent Justinien, opère parfois sans que nous nous en apercevions ; et saint Bonaventure ajoute : *Fussiez-vous tiède sans dévotion, communiez toujours, et confiez-vous en la miséricorde de Dieu.*

*J'ai peur de faire de mauvaises communions.* Pour faire une communion indigne, il faut communier sachant bien qu'on est en état de péché mortel, soit qu'on l'ait caché, soit qu'on ne s'en repente pas ; mais dès lors qu'on n'a que des craintes vagues qui ne tombent sur rien de précis et de particulier, on doit les mépriser et les regarder comme des scrupules. C'est folie, dit Gerson, de s'éloigner de la communion par crainte, tandis que la conscience ne reproche aucun péché mortel. Il est certain que nous recevons plus de grâces par la communion que par tous les autres moyens. C'est

pourquoi le démon fait son possible pour nous priver de ce grand moyen de satisfaction.

*Je ne fais pas de progrès.* Vous ne faites, dites-vous, aucun progrès, et vous tombez toujours dans les mêmes fautes. Dieu, dit saint Laurent Justinien, cache aux âmes pieuses la vue de leurs progrès spirituels, afin de les entretenir dans l'humilité. Elles avancent comme la petite aiguille d'une montre qui marche toujours sans qu'on puisse l'apercevoir. Il arrive aussi souvent qu'on se croit plus imparfait parce qu'on connaît mieux ses fautes et ses misères (1). D'ailleurs, n'est-ce pas déjà beaucoup que la sainte communion vous empêche de reculer et de faire des fautes plus graves? La nourriture que vous donnez à votre corps ne produit-elle pas un effet déjà assez satisfaisant, quand elle conserve ses forces et qu'elle le maintient dans un état de santé convenable?

*Mes affaires et mes occupations ne me le permettent pas.* Si vos occupations sont dans l'ordre

(1) Les plus petites fautes deviennent grandes et monstrueuses à nos yeux à mesure que la pure lumière de Dieu croît en nous. Comme vous voyez que le soleil à mesure qu'il s'élève nous découvre la grandeur des objets, que nous ne faisons qu'entrevoir confusément pendant la nuit, comptez que, dans l'accroissement de la lumière intérieure, vous verrez les imperfections que vous avez vues jusqu'ici comme bien plus grandes et plus malignes dans leur fond que vous ne les voyez jusqu'à présent, et que, de plus, vous verrez sortir en foule de votre cœur beaucoup d'autres misères que vous n'auriez jamais pu soupçonner d'y trouver.

(FÉNELON.)

de la Providence et si vous ne vous y livrez qu'en vue de Dieu, loin d'être un obstacle à la communion, elles vous y disposent, puisqu'elles sont l'accomplissement d'un devoir. Point de meilleure préparation que de bien remplir ses obligations d'état. « Ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires doivent communier souvent, dit saint François de Sales, parce qu'ils en ont la facilité, et ceux qui en ont beaucoup parce qu'ils en ont besoin (1). »

*Que dira-t-on si on me voit communier si souvent ?*  
Si réellement il vous convient de communier souvent, ceux qui vous désapprouveraient seraient déraisonnables. La communion fréquente est une pratique propre à la profession de chrétien ; ce ce n'est donc pas une dévotion singulière. Voici ce que Fénelon écrivait à ce sujet à M<sup>m</sup> de Maintenon : « Vous ne devez ni vous cacher ni vous gêner pour vos communions ; en l'état où Dieu vous met pour lui, je crois qu'elles doivent être fréquentes : vous avez besoin de nourriture extérieure, rassasiez-vous du pain qui est au-dessus de toute substance.

(1) Le grand-chancelier d'Angleterre Thomas Morus, martyr pour la foi, fit une belle réponse à ceux qui trouvaient à redire à ses communions quotidiennes, à cause de ses emplois et de ses embarras. « Vous m'apportez justement, leur dit-il, les raisons que j'ai de communier tous les jours. Ma dissipation est grande, je me recueille en communiant. Les occasions d'offenser Dieu se présentent tous les jours, et je me fortifie tous les jours par la communion. J'ai besoin de lumières et de sagesse pour démêler des affaires très-embarrassantes ; c'est pourquoi je vais consulter tous les jours Jésus-Christ dans la sainte communion. »

Faites là-dessus tout ce que vous avez à faire, sans penser aux spectateurs curieux et critiques; il faut accoutumer le monde à la vertu, et c'est ce que vous pouvez faire. »

Et après avoir reçu la sainte communion, ne manquez jamais de remercier Dieu, dit le P. Faber.

Quoi que l'on puisse penser des diverses manières de pratiquer cette dévotion, manières adoptées par les saints, ou conseillées par les auteurs spirituels, toute l'Eglise a reconnu la nécessité d'une action de grâces particulière à la suite de la sainte communion. S'il est au monde une circonstance où les paroles sont impuissantes, c'est bien sans doute au moment où le Créateur daigne accabler sa créature du don merveilleux de sa présence, en habitant son cœur. C'est ce qui a engagé plusieurs écrivains spirituels à nous conseiller de rester pendant quelques instants sans avoir recours à aucun livre, afin que nous nous entretenions intimement avec Jésus qui réside au milieu de nous. Sûrement nous devons avoir alors quelque chose à lui dire, ou du moins il nous fera entendre sa propre voix dans le profond silence de notre cœur; il nous suffit de prêter l'oreille à cette voix. Néanmoins que se passe-t-il en réalité? Hélas! si nous considérons la ferveur de nos actions de grâces après la communion comme une indication de la mesure de notre amour pour Jésus, rien ne pourrait être plus déplorable. Pour un bon nombre d'entre nous, il pourrait se trouver à peine un quart d'heure

dans la vie qui nous paraisse plus ennuyeux, plus insignifiant, plus monotone que celui que nous consacrons à l'action de grâces.

Nous ne trouvons rien à dire; notre cœur ne s'épanche en aucune façon. Cependant il est impossible que nous recevions une plus grande faveur que celle-là. A chaque communion le miracle augmente, tant notre tiédeur et notre ingratitude rendent la continuation de l'amour divin un miracle étonnant. Celui qui est venu à nous est celui qui doit être notre joie pendant toute l'éternité, et nous n'avons rien à lui dire; nous nous fatiguons de sa présence; nous nous sentons soulagés quand nous supposons qu'il n'est plus en nous.

Les maîtres de la vie spirituelle nous engagent à ne point nous servir de livres dans le premier moment; ils nous assurent que, si dans la vie il y a des instants plus favorables pour la grâce, c'est surtout lorsque Jésus est présent sacramentellement dans nos cœurs. Saint Alphonse et d'autres écrivains spirituels ont été jusqu'à dire qu'une communion bien faite suffit pour valoir à un homme l'honneur de la canonisation; que c'est par l'action de grâces que l'homme s'approprie l'abondance de richesses qu'il puise à cette source de lumière et de vie. Le conseil de saint Philippe respire toute la bonté de son âme. Il nous recommande, dans le cas où nous aurions fait notre méditation avant la Messe, de ne point exciter en nous d'idées nouvelles après la communion, mais d'arrêter nos affections

sur ce que notre oraison nous a suggéré de plus frappant. Cette méthode nous évitera une perte de temps considérable dans notre action de grâces ; car nous n'aurons point à chercher ce que nous devons dire, ni à examiner, entre toutes les choses qui se présentent à notre esprit, celles qui nous paraissent le plus convenables. Cette méthode est parfaitement conforme à la manière pleine de calme dont notre saint procédait d'habitude dans les choses spirituelles. Il désirait que nous fussions si familiers avec Dieu que, s'il nous arrivait de le recevoir sans y être attendus, nous imitassions plutôt la parfaite quiétude de Marie que l'activité moins parfaite de Marthe. C'est le même esprit qui lui fit désirer que les pères de sa congrégation n'eussent point d'heures fixes pour célébrer la Messe, mais qu'ils fussent prêts à la dire lorsqu'ils en étaient prévenus par le sacristain.

Beaucoup de personnes vivant dans le monde ne peuvent pas, j'en conviens, faire habituellement une méditation avant la communion ; d'autres font leur prière d'une manière particulière, c'est-à-dire qu'elles consacrent principalement leur temps à la prière affective, dans laquelle la volonté a une plus large part que l'intelligence : ces personnes peuvent être assez gênées de retrouver dans une semblable oraison quelques pensées qui puissent leur venir en aide après la communion. Il est d'autres personnes aussi, surtout celles qui ont une dévotion particulière envers le saint Sacrement, mais qui



ne peuvent d'ailleurs s'appuyer sur un solide exercice de la présence de Dieu, qui trouvent la recommandation de saint Philippe peu convenable à leur position ; elles doivent alors recueillir toutes leurs pensées sur le saint Sacrement et sur la présence actuelle de Jésus au milieu de leur cœur.

§ 3. — *Maximes de saint François de Sales sur la fréquentation des sacrements.*

Quoique nous conseillions aux âmes pieuses de s'approcher souvent du tribunal de la pénitence, cela ne veut pas dire qu'elles soient obligées de le faire chaque fois qu'elles désirent communier, lorsqu'elles n'ont sur leur conscience que des imperfections ou des fautes vénielles (1).

Nous terminerons ce chapitre si important pour les âmes pieuses par quelques excellentes règles de conduite, touchant la sainte communion, extraites textuellement des écrits de saint François de Sales, dont la morale est si sûre et si propre à conduire les fidèles à la plus haute perfection.

« Quand vous pouvez communier sans troubler vos maîtres, faites-le selon l'avis de vos confesseurs ; quand vous craignez de les troubler, contentez-vous de communier d'esprit ; et, croyez-moi, cette mortification spirituelle, cette privation de Dieu agréera extrêmement à Dieu et vous le met-

(1) Ces passages de saint François de Sales compléteront les règles que nous avons données pour la fréquente communion.

tra bien avant dans le cœur. Il faut quelquefois reculer pour mieux sauter : je veux dire que Dieu sera servi, si, pour regagner l'esprit de ces deux supérieurs qu'il vous a établis, vous souffrez la privation de la communion réelle ; ce me sera une bien grande consolation, si je sais que ces ordres que je vous donne ne mettent point votre cœur en inquiétude.

« Croyez-moi, cette résignation, cette abnégation vous sera extrêmement utile ; vous pourrez néanmoins gagner des occasions secrètes pour communier ; car, pourvu que vous défériez et compatissez aux volontés de ces deux personnages, et que vous ne les mettiez point en impatience, je ne vous donne point d'autre règle de vos communions que celles que vos confesseurs vous diront ; car ils voient l'état de votre intérieur et peuvent connaître ce qui est utile pour votre bien.

« Je répons de même pour votre fille : Laissez-lui désirer la très-sainte communion jusqu'à Pâques, puisqu'elle ne peut la recevoir sans offenser son bon père avant ce temps-là. Dieu récompensera cette attente.

« Vous êtes, à ce que je vois, en vrai état de résignation et indifférence, puisque vous ne pouvez pas servir Dieu à votre volonté. Je connais une dame, des plus grandes âmes que j'aie jamais rencontrée, laquelle a demeuré longtemps en telle sujétion sous les humeurs de son mari ; au plus fort de ses dévotions et ardeurs, il fallait qu'elle fût

chargée de vanités à l'extérieur, et qu'elle ne communîât jamais, sinon à Pâques, sinon en secret et à l'insu de tout le monde, autrement elle eût excité mille tempêtes en sa maison ; et par ce chemin elle est arrivée bien haut à la perfection, comme je sais pour avoir été son confesseur fort souvent. »

« Je vous ai dit qu'il n'était nul besoin d'ouïr la Messe pour communier tous les jours ouvriers, ni même les jours de fêtes, quand on en a ouï une avant, ou quand on en peut ouïr une après, quoiqu'entre deux on fasse beaucoup d'autres choses. Cela est vrai. »

« Vous avez extrêmement bien fait d'obéir à votre confesseur, et votre confesseur a bien fait de vous imposer l'obéissance en un sujet si agréable. Je ne serai jamais celui qui vous ôtera votre pain quotidien, tandis que vous serez bien obéissante ; je vous dirai plutôt que vous communiez toujours hardiment, quand ceux à qui vous vous confesserez le conseilleront, outre les communions que je vous ai marquées. »

« L'expérience m'a fait toucher, en vingt-cinq ans qu'il y a que je sers les âmes, la toute puissante vertu de ce divin sacrement pour fortifier les cœurs au bien, les exempter du mal, les consoler, et, en un mot, les diviniser en ce monde, pourvu qu'il soit reçu avec la foi, la pureté et la dévotion convenable. »

« Encore que plusieurs imperfections et mauvaises inclinations de temps en temps vous sur-

prennent, ne laissez pas de faire la communion le jeudi et les fêtes sur semaine, et le mardi du carême ; en cela ne doutez plus, mais employez votre cœur à être fidèle en l'exercice de la pauvreté parmi les richesses, de la douceur et tranquillité parmi le tracas, de la résignation du cœur en tout ce qui vous doit arriver par la providence de Dieu : qu'est-ce qui peut vous manquer, ayant Dieu ?

« Ne vous étonnez nullement de vos distractions, froideurs et sécheresses, tandis que votre courage est immobile et invariable aux résolutions que Dieu vous a données. Cela se passe en vous du côté des sens, et en la partie de votre cœur qui n'est pas entièrement en votre disposition.

« Il ne faut pas laisser la très-sainte communion pour cette sorte de mal ; car rien ne ramassera mieux votre esprit que son Roi, rien ne l'échauffera tant que son Soleil, rien ne le détrempera si doucement que son baume. Nous avons renoncé aux consolations mondaines, et, non contents de cela, il nous faut encore renoncer aux spirituelles, puisque telle est la volonté de celui pour lequel nous devons vivre et mourir. »

« Le jour qu'on a communié, il n'y a nul danger de faire toutes sortes de honnes besognes et de travailler ; il y en aurait plus à ne rien faire. En la primitive Eglise, où tous communiaient tous les jours, pensez-vous qu'ils se tinsent les bras croisés pour cela ? Et saint Paul, qui disait la Messe ordinairement, gagnait néanmoins sa vie au travail de ses mains.

« De  
de la co  
chés ; c  
sont ne  
nête c  
fendus  
moyenn  
destie.  
« Ne  
un ho  
jour-l  
pas le  
« I  
vous  
scienc  
gence  
ment  
roulez  
dire qu  
divine  
que s  
rait a  
ce che  
le beat  
que qu  
êtes par  
l'odeur

« De deux seules choses on doit se garder le jour de la communion, du péché et des plaisirs recherchés ; car pour ceux qui sont dus et exigés, ou qui sont nécessaires, ou qui se prennent par une honnête condescendance, ils ne sont nullement défendus ce jour-là ; au contraire, ils sont conseillés moyennant l'observation d'une douce et sainte modestie.

« Non, je ne voudrais pas m'abstenir d'aller en un honnête festin ni en une honnête assemblée ce jour-là, si j'en étais prié, bien que je ne voudrais pas le rechercher. »

« Laissez philosopher les autres sur le sujet que vous avez de communier ; il suffit pour votre conscience que vous et moi sachions que cette diligence de réparer souvent votre âme est grandement requise pour sa conservation. Si vous en voulez rendre compte à quelqu'un, vous lui pourrez dire que vous avez besoin de manger souvent cette divine viande, parce que vous êtes fort faible, et que sans ce renforcement votre esprit se dissiperait aisément ; cependant continuez à bien serrer ce cher Sauveur sur votre poitrine, faites qu'il soit le beau et suave bouquet de votre cœur, en sorte que quiconque vous approche sente que vous en êtes parfumée, et connaisse que votre ardeur est l'odeur de la myrrhe. »

§ 4. — *De la visite au très-saint Sacrement.*

On ne voit jamais la cour des rois de la terre déserte ; on s'empresse de leur plaire, de les flatter, de louer leurs actions bonnes ou mauvaises ; et Jésus-Christ, le Roi éternel des siècles, celui de qui dépend le bonheur de l'homme dans le temps et dans l'éternité, répète encore ce qu'il dit autrefois à ses apôtres : *Vous n'avez pu veiller une heure avec moi.*

Ah ! qui ne gémirait de voir qu'on perd des jours entiers en visites frivoles, en conversations au moins inutiles, en plaisirs souvent condamnables, et qu'on ne sait pas ménager un moment pour rendre ses hommages à Jésus-Christ ? Qui n'a pas de reproches à se faire sur ce point ? Dans les temps dont on peut disposer sans nuire à ses devoirs d'état, se sent-on attiré vers le temple du Seigneur ? éprouve-t-on une sorte d'ennui ou de faim intérieure jusqu'à ce qu'on soit en la présence de Jésus-Christ ? supprime-t-on des discours superflus, des rapports d'amusement, des affaires de surrogation, pour converser avec Jésus-Christ dans le secret de son sanctuaire ? C'est l'esprit de foi qui doit ici condamner ou absoudre, faire des reproches à l'âme tiède, ou rendre justice à l'âme fervente ; mais c'est lui surtout qui doit nous guider dans la manière de rendre visite à notre Seigneur caché sous les voiles de son sacrement. Saint Augustin dit que

sa mère, sainte Monique, allait tous les jours deux fois à l'église pour y entendre les discours du Seigneur et pour que le Seigneur y entendit ses prières. Voilà ce que l'esprit de foi doit également nous apprendre et ce qui rendra nos visites du saint Sacrement aussi consolantes que salutaires. Nous devons y écouter le Seigneur, et nous devons lui adresser nos prières.

On peut remarquer d'abord en général que nous n'écoutons point assez le Seigneur, soit dans l'oraison, soit dans la communion, soit dans les visites que nous lui rendons. L'homme de foi sait très-bien ce que c'est qu'écouter le Seigneur. Il n'attend pas des révélations et des visions, cette voie est trop sujette à l'erreur, et il est téméraire de vouloir y entrer ; mais il dit comme le Prophète : *J'écouterai ce que le Seigneur dira dans moi* ; et il écoute en effet avec humilité ce que le Seigneur daigne inspirer à son âme, ce qu'il attend d'elle, ce qu'il lui reproche, ce qu'il approuve dans sa conduite. Le Seigneur parle ordinairement d'une manière plus lumineuse et plus efficace dans la communion que dans les visites qu'on lui rend ; mais il parle aussi dans ces visites, et la marque presque infailible de sa parole est quand il nous donne le goût de son amour ou qu'il l'augmente, quand il nous porte à désirer les souffrances et les humiliations, quand il nous détermine à sacrifier nos inclinations perverses ou défectueuses, quand il répand dans notre âme la paix qui surpasse tout sen-

*timent.* Je dis que c'est l'homme de foi qui entend ces divines paroles ; et quel est-il cet homme de foi, sinon celui qui a une pleine et vive conviction de la présence de Jésus-Christ résidant au milieu de nous dans le sacrement de son amour ? Car il faut toujours en revenir à cette conviction qui est, selon l'Apôtre, la vraie notion de la foi, et c'est cette conviction qui nous manque dans presque tous nos exercices de piété. C'est donc en particulier cet esprit de foi qui nous instruit des volontés du Seigneur dans les visites que nous lui rendons. O Jésus, ô Dieu caché, que n'avez-vous pas dit à vos saints quand ils se sont présentés dans votre sanctuaire !

Vous nous parlez, Seigneur, dans cet adorable mystère ; mais vous voulez aussi qu'on vous parle, et c'est encore l'esprit de la foi qui nous guide dans ce saint exercice. L'Apôtre veut que nos prières soient accompagnées de ferveur, d'humilité, du sentiment de nos besoins et de reconnaissance ; c'est ce qu'il appelle des *supplications*, des *oraisons*, des *demandes*, des *actions de grâces*. Et voilà ce qui occupe l'homme de foi tandis qu'il est aux pieds de Jésus-Christ dans le sanctuaire. Quelle ferveur ne lui inspire pas la présence de son Dieu ! Les disciples qui allaient à Emmaüs sentaient leur cœur enflammé tandis qu'ils conversaient avec Jésus-Christ, et c'est ici le même Dieu d'amour qui daigne écouter ses enfants et ses serviteurs. On a des livres sans nombre qui contiennent des formules d'entretien



avec Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie. Ces ouvrages sont utiles pour toucher les âmes peu sensibles et pour fondre la glace des cœurs indifférents; mais quand l'esprit de foi s'empare de nous, les sentiments se multiplient sans art et sans étude, les aspirations sortent comme des torrents, le feu se communique à toutes les facultés de l'âme, on s'écrie avec le Prophète : *Mon cœur et ma chair s'élancent avec transport vers le Dieu vivant*; on cherche, comme l'épouse des Cantiques, à se reposer sur des fleurs, *parce qu'on languit d'amour*; on dit, comme l'Apôtre, *qu'on ne vit plus que de la vie de Jésus-Christ*.

Mais cette élévation de l'âme vers son Dieu ne lui fait rien perdre de son humilité. En priant, elle est concentrée dans sa pauvreté et sa bassesse. Toute pensée d'amour-propre et de vanité, toute prétention d'estime, tout désir de préférence et de considération s'évanouit à la vue de Jésus-Christ réduit comme au néant sous les espèces eucharistiques. *Nous l'avons vu*, disait le Prophète; *il n'avait plus de beauté, ni même de figure. Nous l'avons recherché, et son visage ne paraissait plus, nous ne pouvions plus le reconnaître*. Isaïe parlait ainsi de Jésus-Christ couvert d'opprobres dans sa douloureuse passion. Mais l'Eucharistie nous représente encore la passion de Jésus-Christ; l'Eucharistie est encore, disent tous les Pères, *l'immolation de Jésus-Christ*; l'Eucharistie est le monument perpétuel des humiliations de Jésus-Christ, monument où cet

Homme-Dieu voile encore plus sa grandeur, sa beauté, sa puissance que dans toutes les scènes de sa passion. Ah ! l'homme de foi est encore plus étonné que le Prophète de l'état où il considère Jésus-Christ sur nos autels, et, à cette vue, il ne sait dans quel abîme d'humiliations il se concentrera lui-même pour honorer les humiliations de son Dieu. Oui, la visite de Jésus-Christ dans son sacrement est l'école de l'humilité, et, dans une société religieuse, l'âme la plus humble sera toujours celle qu'on verra la plus assidue aux pieds de notre Seigneur ; elle entendra dans chaque visite cet oracle si essentiel au salut : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* ; elle aura un goût décidé pour tout ce qui réprimera son orgueil, et quand elle sera tentée de sortir du dernier rang que Jésus-Christ lui a assigné en lui donnant la connaissance d'elle-même, elle se souviendra de ce Maître suprême perpétuant dans l'Eucharistie les anéantissements de sa passion.

Avec ces dispositions de ferveur et d'humilité, que n'osera-t-on pas demander à Jésus-Christ ? Ceux qui le visitent souvent en esprit de foi savent très-bien qu'il leur est permis de lui représenter tous leurs besoins, de lui exposer toutes leurs peines, de le consulter sur tous leurs doutes. On se rendrait importun auprès des grands de la terre, si on leur faisait part de tout ce qu'on souffre, de tout ce qu'on espère, de tout ce qu'on veut entreprendre. Ils ne s'intéressent point à ces détails, et ils re-

garden  
mière  
n'est  
il pre  
méde  
auprè  
fonctio  
les ad  
sur la  
crem  
niqu  
conv  
des  
que  
évê  
Seig  
que  
fut la  
de ba  
et el  
Poi  
Pros  
déo  
mit  
tous  
la di  
leur  
que la

(1. M

garderaient comme un manque de respect la première ouverture qu'on oserait leur en faire. Ce n'est pas la même chose aux pieds de Jésus-Christ ; il prend dans l'Évangile les caractères d'ami, de médecin, de consolateur, de guide, de médiateur auprès de son Père, et il remplit encore toutes ces fonctions non seulement dans le ciel, où il reçoit les adorations des anges et des saints, mais aussi sur la terre, où il converse avec nous dans le sacrement de son amour. Que lui demanda sainte Monique en se présentant à lui deux fois le jour ? La conversion de ce cher fils qui s'écartait sans cesse des voies du salut, et elle l'obtint de la manière que tout le monde sait. « Allez, lui dit un saint évêque qui la voyait si assidue dans le temple du Seigneur, allez et continuez ; il n'est pas possible que l'enfant de tant de larmes périsse. » Quelle fut la ressource de sainte Claire contre une troupe de barbares qui assiégeaient la maison où ses filles et elles pratiquaient les œuvres de la pénitence ? Point d'autre que le sacrement de Jésus-Christ. Prostrée devant lui, cette vierge pleine de foi déconcerta les projets de ces lions furieux et les mit en fuite. Ce sujet est infini : tous les saints, tous les vrais enfants de l'Église ont eu recours à la divine Eucharistie, comme les Hébreux mirent leur confiance dans l'arche d'alliance, qui n'était que la figure de notre auguste sacrement (1). Ils

(1) M. de Renty passait en prières plusieurs heures à genoux

demandèrent des grâces, ils les obtinrent, et ils n'oublèrent pas d'en témoigner leur reconnaissance. Ils imitèrent en esprit de foi les saints transports des vieillards que l'apôtre saint Jean vit dans ses révélations entourant le trône de l'Agneau et lui faisant hommage de leurs couronnes. Si la foi nous apprend que nous avons tout reçu par Jésus-Christ, elle nous ordonne aussi de lui en rendre des actions de grâces ; mais dans le sanctuaire nous sommes en la présence de Jésus-Christ, et, de tous les lieux de la terre, nul n'est plus propre à ranimer notre reconnaissance envers ce bienfaiteur unique, l'auteur de notre salut et le consommateur de notre foi. C'est là que nous pouvons dire avec les saints de l'Apocalypse : *Il est digne, l'Agneau qui a été mis à mort, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, la bénédiction.*

Mais il est comme inutile de suggérer des sentiments de ferveur, d'humilité, de confiance, de reconnaissance à l'homme de foi qui se fait un devoir de visiter souvent Jésus-Christ dans son sacrement. Il acquiert dans ces précieux moments une abondance d'affections que les livres et les exhortations ne donnent point (1). Jésus-Christ en-

devant le saint Sacrement, et il dit un jour à un de ses amis qui s'étonnait comment il pouvait y demeurer si longtemps : « C'est là que je délasse mon esprit et que je prends du rafraîchissement et des forces nouvelles. »

(1) Cherchez-vous dans les livres ou demandez-vous à quel-

seigne sans l'appareil et le son des paroles ; il se coule dans l'âme de celui qui l'écoute ; il s'entretient avec elle *comme un ami converse avec son ami*. Ah ! ranimons notre foi ; présentons-nous souvent auprès du tabernacle de la nouvelle alliance, et nous éprouverons bientôt que cet exercice est non seulement un des plus saints, mais un des plus doux, des plus consolants, des plus intéressants de la religion.

Ames pieuses, allez souvent au pied des saints autels pour y épancher votre cœur devant le Dieu de toute consolation. Vous y trouverez la lumière qui vous montre le terme du bonheur, l'école divine où vous apprendrez à marcher dans les saintes voies de la perfection.

C'est aux pieds de Jésus-Christ dans l'Eucharistie que Marie, dans la maison de saint Jean, se consolait dans son exil, trouvait un adoucissement à la peine que lui avait causée l'éloignement de son bien-aimé. En paraissant devant cette majesté souveraine, prosternez-vous humblement, ranimez votre esprit de foi, anéantissez-vous à la vue de votre extrême faiblesse, conjurez le Sauveur avec les

qu'un ce que vous devez dire à l'ami que vous visitez ? Nullement ; vous dites : Je vais voir mon ami, et vous partez, sachant bien que la conversation se fera comme d'elle-même. Faites ainsi à l'égard de Jésus, et quand vous serez à ses pieds, parlez-lui comme si vos yeux étaient réellement frappés de sa présence. Si cependant on ne trouvait pas dans son propre cœur la matière d'un entretien avec Jésus, on pourrait se servir d'un livre.

apôtres de vous apprendre lui-même à le prier comme il faut. Mais ce respect ne doit point diminuer votre confiance. S'il n'y a rien de plus terrible que la majesté de Dieu, il n'y a rien de plus engageant que sa bonté. Tenez-vous donc recueillies à ses pieds pour y méditer sur son amour immense envers les hommes et sur l'ingratitude des hommes envers lui. Considérez ses anéantissements inconcevables, son obéissance, sa pauvreté, son éloignement du monde, son zèle pour la gloire de Dieu son Père. Entretenez-vous avec lui de ce qu'il a fait et souffert pour vous pendant les jours de sa vie mortelle.

*Confiez à Jésus vos joies et vos consolations* ; aimez à reconnaître que vous devez ce plaisir dont vous jouissez aux soins de sa bonté paternelle. Chacun de ses bienfaits doit lui être rappelé en détail avec un sentiment de reconnaissance. On exige d'un enfant qu'il dise merci, même pour un morceau de pain ; et on néglige, hélas ! trop souvent, de remercier et de bénir le Père céleste qui ne cesse de nous donner ! Ah ! ne cessons pas non plus de le louer et de lui rendre grâces.

*Confiez à Jésus vos fautes* ; avant de les confesser au saint tribunal, faites-lui-en l'humble aveu. — Mon Dieu, je viens de dire une parole indiscrete, de faire une action indigne ; je ne sais quel aveuglement m'a saisie, j'en suis honteuse, affligée ; mais, ce qui m'afflige le plus, c'est que je vous ai offensé. Toutefois je lis dans vos regards votre disposition à

la clémence et à la miséricorde ; je vois dans votre cœur cet amour qui est ma consolation et ma vie ; je sais que votre divin Fils cherche à tout instant des pécheurs contrits et humiliés pour laver leurs taches dans son sang précieux versé sur le Calvaire : *Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes accablés sous le poids de vos péchés, et je vous en déchargerai.* — A l'égard de ces fautes légères et ordinaires qui arrivent si souvent, représentez-lui ce qu'il sait mieux que vous, que vous êtes sujette par votre infirmité à des chutes continuelles ; dites-lui qu'un petit enfant excite, quand il tombe, la tendre pitié de sa mère : elle court pour le relever, elle apaise sa douleur en le pressant sur son cœur maternel. — O mon Dieu, vous m'appellez votre petite créature, votre cher petit enfant ; vous me portez sur vos genoux, ou bien vous me tenez par la main pour m'apprendre à marcher ; et, si je viens à tomber, votre bonté demande compassion pour moi, et me crie d'espérer toujours en vous. Il est vrai que, même aujourd'hui, sous vos yeux, malgré mes résolutions, je viens de retomber dans ma faute de chaque jour ; mais, ô bon Père, ne vous fâchez pas : c'est à moi de pleurer et de m'affliger, et à vous de me tendre la main, de me prendre entre vos bras pour essuyer mes larmes et pour dissiper mes inquiétudes, en m'assurant que vous m'aimez toujours et que vous ne cessez point d'être mon Dieu.

*Parlez aussi à votre Père céleste des faiblesses et*

*des peines des autres.* On rencontre des personnes aisées qui vont tendre la main aux riches en faveur des pauvres honteux, et qui ramassent ainsi des aumônes pour les soulager. Devenons mendiants auprès de celui qui possède toutes choses; demandons-lui l'aumône de la miséricorde pour cette âme tombée, l'aumône de la consolation pour cette sœur affligée. Que de grâces n'obtiendrons-nous pas par ce moyen!

Soyez assidues, âmes pieuses, à rendre vos hommages à Jésus dans le saint Sacrement. Moïse, dans ses peines et ses difficultés, recourait toujours au tabernacle, et Dieu l'exauçait. Allez, vous aussi, à l'auguste tabernacle dont l'ancien n'était que la figure, à ce tabernacle vivant, au Dieu de l'Eucharistie, à ce Dieu caché, à ce céleste ami, à ce Roi immortel des siècles, à cet Emmanuel, Dieu avec nous; et lorsque vos occupations vous arracheront à ses divins entretiens, dites-lui en le quittant : Je laisse, ô mon doux Jésus, mon esprit et mon cœur au pied de vos autels pour vous adorer continuellement avec vos anges. Que je m'estimerai heureuse, si je pouvais me consumer d'amour en votre présence, comme la petite lampe qui brûle nuit et jour devant vous! Accordez-moi, je vous prie, votre bénédiction; qu'elle me serve de bouclier contre tous les traits de l'ennemi.

Si vos occupations ou vos infirmités vous privent du bonheur d'aller visiter Jésus-Christ dans le saint Sacrement de l'autel, à l'exemple des Juifs exilés



sur les bords de l'Euphrate, tournez vos regards et votre cœur vers le temple où réside le Dieu d'amour, offrez-lui vos hommages, et demandez-lui avec confiance les grâces dont vous avez besoin.

Lorsque vous passez devant une église, entrez, si vous le pouvez, pour adorer le divin Sauveur, ou du moins saluez-le de cœur et unissez-vous aux saints anges qui environnent son auguste tabernacle.

---

---

# XI

## **Des lectures spirituelles.**

---

### § 1. — *Avantages des bonnes lectures.*

De tous les exercices de la vie chrétienne, il n'en est peut-être pas de plus utile et de plus agréable que la lecture spirituelle. Quand nous prions, nous parlons à Dieu, et quand nous lisons quelque ouvrage de piété, Dieu lui-même parle à notre cœur. C'est dans la lecture spirituelle, dit saint Bernard, que nous apprenons ce que nous devons faire ou éviter. C'est pourquoi il est écrit : « Votre parole est un flambeau pour mes pas et une lumière sur mes voies. » La lecture des bons livres nous apprend à prier et à travailler comme il faut; elle nous forme à la vie active et à la vie contemplative. Les livres sacrés, dit saint Augustin, sont comme des lettres que nous envoient du ciel le Seigneur et les saints nos amis pour nous enseigner les vertus dont nous avons besoin. Les livres spirituels sont comme des fontaines de lait et de miel que Dieu fait couler pour ses enfants. Un mélange divin de naïveté et de sublimité, d'ardeur et de quiétude, est le caractère distinctif des auteurs

ascétiques. Ces hommes, éclairés intérieurement de l'éternelle splendeur, rafraîchis et vivifiés par cette *rosée de lumière* dont parle le Prophète, en ont laissé tomber quelques gouttes dans leurs écrits. C'est moins encore leur parole qu'ils nous font entendre que la parole de Dieu même, dont la suavité, après tant de siècles, ne s'affadit jamais. Leurs pensées, leur langage, tout chez eux décèle une origine céleste. On voit en les lisant que le doigt de Dieu a touché leurs lèvres. Quelle simplicité naïve dans leurs écrits ! quel charme de candeur et de vérité ! quelle grâce ! C'est la parole dans sa pureté et son innocence primitive. Non, ce n'est point ainsi que l'homme parle ; il n'a point avec tant de grandeur tant de simplicité, ni tant de calme avec tant d'amour. Eux seuls savent toucher, émouvoir profondément l'âme, sans lui rien faire perdre de sa paix.

Ils ne se bornent pas à nous montrer nos misères, ils nous indiquent le remède, ils nous le font goûter, ils ne nous abaissent que pour nous relever, et, plaçant dans le ciel notre point d'appui, ils nous apprennent à contempler sans découragement, du sein même de notre impuissance, la perfection infinie où les chrétiens sont appelés. De là ce calme ravissant, cette paix inexprimable qu'on éprouve en lisant leurs écrits avec une foi docile et un humble amour.

Une lecture spirituelle bien faite est pour l'ordinaire plus douce et plus agréable que la médita-

tion ; car elle n'est point sujette aux distractions, aux aridités, aux désolations qui troublent et attristent souvent les âmes pieuses pendant l'oraison. En priant, nous pouvons donner dans l'illusion ; au lieu qu'un livre plein de l'esprit de Dieu nous guide sûrement et nous appelle même dans la voie droite, si nous avons eu le malheur de nous en écarter. L'oraison et la lecture sont deux exercices qui se soutiennent mutuellement : sans la lecture, l'oraison pourrait n'être fondée que sur nos propres pensées, qui sont souvent trompeuses ; mais sans l'oraison, la lecture serait presque toujours dénuée d'onction : elle pourrait parler à l'esprit, mais elle laisserait notre cœur sec et froid.

La lecture est la nourriture spirituelle de l'âme ; elle la rend forte et invincible contre les tentations ; elle lui inspire de saintes pensées ; elle éclaire l'entendement ; elle échauffe et embrase la volonté ; elle console de toutes les afflictions ; elle trompe la longueur de notre exil ; enfin, elle nous fait converser avec les plus fidèles serviteurs de Dieu.

Quand nous sommes dans la sécheresse, un livre de piété peut être l'instrument dont la grâce se sert pour nous rétablir dans la ferveur ; et, quand nous ne savons plus nous entretenir avec Dieu, ce livre, sur lequel nous jetons les yeux, peut nous inspirer des lumières : il nous retrace les exemples des saints, condamne notre tiédeur, rappelle le souvenir des jugements de Dieu, rapproche de nous le moment de l'éternité, dissipe les illusions du monde,

répond aux faux prétextes de l'amour-propre, donne des armes pour résister aux passions. C'est un moniteur qui nous reprend en secret, un ami qui ne peut être soupçonné de nous tromper, un juge qui décide sans partialité, un prophète qui nous annonce la vérité sans flatterie. Il n'est ni importun, puisqu'on le quitte et qu'on le reprend quand on veut; ni contradicteur, puisqu'il produit ses pensées sans disputer contre les nôtres; ni indiscret, puisqu'il donne des avis sans savoir si nous les suivrons; ni susceptible de jalousie, puisqu'il nous laisse toute liberté de déférer à ses conseils ou de préférer ceux d'un autre.

Si la lecture n'a pas toujours l'énergie de la parole vivante et animée, elle renferme beaucoup d'avantages que la prédication ne saurait avoir. Il n'est pas aussi aisé d'avoir en tout temps un prédicateur éloquent que d'avoir un bon livre. Ce qu'un orateur dit de salutaire passe vite et n'a souvent pas le temps de faire une impression permanente et durable, au lieu qu'on peut revenir plusieurs fois sur ce qu'on a lu et lui donner tout le temps de se bien imprimer dans l'âme.

Combien de pécheurs ont été rappelés à la pénitence par la lecture d'un bon livre ! Si Augustin n'avait pas ouvert l'épître où saint Paul recommande aux fidèles de fuir les mauvaises passions pour se revêtir de Jésus-Christ, jamais peut-être l'Eglise n'aurait compté ce grand docteur parmi ses enfants. S'il ne se fût trouvé que des romans

dans la maison où l'on porta Ignace de Loyola, blessé au siège de Pampelune, aurait-il conçu le désir de se convertir que lui inspira la Vie des Saints, et qu'il exécuta depuis avec tant de courage?

Un autre avantage des lectures de piété, c'est qu'elles nous mettent en rapport avec les âmes les plus belles et les plus pures, avec les plus grands saints et les guides les plus habiles dans les voies de la perfection. Les livres de piété créent pour nous une société avec les écrivains qui ne sont plus, avec ceux qui existent encore, avec les hommes qui admirent comme nous ce que nous lisons. Dans la solitude faite par le malheur, au sein de l'infortune, à la veille de périr, telle page d'un pieux auteur a relevé peut-être une âme abattue (1).

(1) « J'étais dans ma prison, dit La Harpe, seul dans une petite chambre, et profondément triste. Depuis quelques jours, j'avais lu les Psaumes, l'Evangile et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique gradué : déjà j'étais rendu à la foi ; je voyais une lumière nouvelle, mais elle m'épouvantait et me consternait en me montrant un abîme, celui de quarante années d'égarement. Je voyais tout le mal et aucun remède. Rien autour de moi qui m'offrit les secours de la religion. D'un autre côté, ma vie était devant mes yeux, telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste, et de l'autre la mort, la mort que j'attendais tous les jours, telle qu'on la recevait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir ; il n'y montait plus que pour mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu et s'adressait tout bas à Dieu, que je venais de retrouver et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : Que dois-je faire ? que vais-je devenir ? J'avais sur une

Un caractère élevé reprend courage, redevient content de lui-même, s'il se trouve d'accord avec ces vertus si pures et si belles que la religion a choisies lorsqu'elle a voulu tracer un modèle à tous les siècles. Les saints, les hommes pieux de tous les pays et de tous les âges nous exhortent et nous encouragent, et le langage pénétrant de la piété et de la connaissance intime du cœur semble s'adresser personnellement à tous ceux qu'il console.

Enfin, quel aimable délassement pour une âme fidèle, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans la société, où, terrestre, on n'a parlé que de la terre, quel délasse-

table l'*Imitation*, et l'on m'avait dit que dans cet excellent livre je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe en l'ouvrant sur ces paroles : *Me voici, mon fils ; je viens à vous parce que vous m'avez invoqué.* Je n'en lus pas davantage ; l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est sans aucune comparaison ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux, et que ces mots : *Me voici, mon fils*, ne cessaient de retentir dans mon âme et d'en ébranler puissamment toutes les facultés. »

ment au sortir de là, lorsque, pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une âme fidèle prend un livre de piété entre les mains, et qu'elle y trouve partout : qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ; que les richesses sont périssables, que toute chair est fragile comme l'herbe, que Dieu seul demeurera toujours, et qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher ! *Les insensés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu,* dit alors cette âme avec le Prophète, *mais qu'elles sont différentes de votre loi !*

§ 2. — *Règles pour bien profiter des lectures spirituelles.*

Pour jouir des précieux avantages attachés aux lectures de piété, nous devons suivre les règles pleines de sagesse qui nous ont été données par les maîtres de la vie intérieure.

Pour être utile à votre âme, la nourriture doit être prise avec le même discernement que réclame la nourriture matérielle pour être profitable à votre corps. Les médecins déclarent que cette dernière a besoin d'être choisie et proportionnée à la chaleur et aux forces de l'estomac.

Il en est de la lecture comme de la nourriture. Il y a certains aliments qui conviennent à peu près à tout le monde : ce sont ceux qu'on nous sert tous les jours et qui font la base de l'alimentation com-



mune ; mais il y en a d'autres qui répondent à des goûts particuliers et que chacun préfère, en raison de son tempérament, de l'état de sa santé, de son genre de travail, de sa manière de vivre, de ses habitudes. Ainsi des livres : les uns conviennent à tous, parce qu'ils se rapportent aux besoins de tous.

Il faut vous défier des livres de piété nouveaux et peu connus : la plupart sont très-pauvres de fond et souvent même peu exacts. Préférez toujours les ouvrages où l'instruction est plus claire, l'onction plus répandue, le langage plus simple, la morale plus analogue à l'Évangile, le tour plus sententieux, tout le fond plus propre à enflammer le cœur qu'à flatter l'imagination ou l'esprit, comme le précieux livre de l'*Imitation*, qui renferme toutes ces qualités au suprême degré.

« Le fait est, dit le savant et pieux P. Faber, que les livres de piété sont une puissance effrayante, qu'ils peuvent produire autant de mal que de bien, et comme la vapeur, quand ils font du mal, les résultats sont terribles. » Un ancien directeur de séminaire disait aux jeunes gens : « Ne lisez pas de bons livres, n'en lisez que d'excellents. » Cette parole, quoique hyperbolique, est d'un grand sens. Il ne faut pas plus de temps pour lire un excellent livre que pour en lire un médiocre, et quelle différence dans le profit !

Nous ne saurions trop le redire, les âmes pieuses doivent apporter un grand discernement dans le choix des livres qu'elles liront. Si elles n'agissent

pas dans cette matière d'après les conseils d'un homme sage et prudent qui connaisse bien leur caractère et qui puisse juger ce qui leur convient, elles tomberont peut-être sur quelque vie de saint extraordinaire qui, n'ayant aucun rapport avec leur position et leur caractère, les portera à faire des efforts inouïs pour suivre les exemples qu'elles auront sous les yeux. Ne tenant pas compte de cette infinie diversité de voies par où Dieu nous attire à lui, et qui témoigne à la fois de la richesse de sa grâce et de celle de notre nature, si elles parviennent à produire en elles, par une imitation factice, une partie des effets extraordinaires qui les auront frappées dans la vie d'un saint, elles risquent de se perdre dans le vide de leurs illusions et dans le néant de leur orgueil; si, au contraire, elles ne peuvent réussir, elles se décourageront et croiront ne point être pieuses, parce qu'elles ne peuvent l'être à la manière du saint dont elles ont lu la vie.

N'imitiez pas ceux qui, ne gardant aucun ordre dans leurs lectures, lisent indifféremment tout ce que le hasard leur offre, n'ont de goût que pour la nouveauté. Loin de vous une telle inconstance : elle n'étend pas l'âme, elle la disperse.

Rien n'est pitoyable comme de lire au hasard, et le premier livre qui tombe sous la main, dont le titre excite la curiosité. C'est cependant ce qui arrive la plupart du temps aux hommes de loisir comme vous, et surtout à la campagne. On prend un ouvrage pour employer une heure ou deux dont

on ne sait que faire, et quand la première curiosité est éteinte, surtout s'il demande quelque réflexion, on le laisse là pour en prendre un autre dans les mêmes circonstances et avec le même résultat. Alors on s'ennuie de la lecture et des livres. On se dégoûte des choses sérieuses, parce qu'on ne sait pas les gouverner ni en tirer profit, et on s'abandonne aux journaux, aux feuilletons, aux romans et aux revues, qui éveillent l'attention un instant par des nouvelles, ou excitent l'imagination et les sens par des tableaux passionnés. Quand une fois on a pris la mauvaise habitude de lire chaque jour légèrement des choses graves comme des choses légères, on a bien de la peine à se mettre à une lecture sérieuse, à un livre de longue haleine, qui exige de la réflexion pour être compris et de la persévérance pour en saisir l'ensemble. Je vous le demande, connaissez-vous aujourd'hui beaucoup d'hommes, même parmi les plus instruits, qui aient le courage de lire jusqu'au bout un ouvrage en quatre volumes, en deux si vous voulez? On commencera avec ardeur parce que le livre est nouveau; puis, la nouveauté s'affaiblissant à mesure qu'on avance, l'attention languit, et elle expire ordinairement avant la fin du premier volume ou au commencement du second. On pousse d'abord en avant le plus vite qu'on peut, traversant les pages et les chapitres en courant. La paresse inspire de la répugnance à s'arrêter pour réfléchir, en revenant sur un chapitre pour en extraire la substance

et s'en approprier les idées. C'est que, pour réfléchir, il faut revenir en arrière, et l'on veut toujours courir en avant. En outre, il faut un effort de l'esprit pour reproduire en soi ce qu'on a lu, le tenir par la mémoire devant l'attention pour le considérer de nouveau et en faire l'analyse. Cet effort coûte à notre mollesse, et nous préférons nous laisser impressionner vaguement par un livre, au lieu de chercher à le pénétrer par le travail énergique de la pensée pour nous en rendre compte. Aussi à des impressions vagues succèdent de vagues souvenirs, et après quelque temps il nous reste bien peu de chose de nos lectures.

Il suit de là que notre entendement devient comme un estomac qui reçoit sans cesse des aliments, et qui n'a pas le temps de digérer ou digère mal. Or, une mauvaise digestion est une indigestion, et le résultat de l'indigestion est de rejeter la nourriture à peu près comme elle est entrée, ou au moins sans que ses parties nutritives aient été transformées et assimilées. Ainsi de la plupart de nos lectures : elles ne nourrissent point l'esprit parce qu'elles sont indigestes (1).

Si vous voulez recevoir de vos lectures des impressions salutaires pour votre cœur, attachez-vous à un petit nombre de livres de choix, et faites-en votre nourriture constante ; un trop grand nombre ne ferait que partager votre esprit. Si quelquefois vous éprouvez le besoin de faire diversion, revenez

(1) M. Batain.

bientôt à vos premiers amis. Un bon livre ne doit pas se lire seulement une fois ; reprenez-le entre vos mains : la seconde lecture, au lieu de vous ennuyer, vous touchera et vous intéressera plus que la première, et la troisième plus que la seconde ; vous y trouverez toujours un nouveau goût. Un livre solide est comme une mine abondante où l'on trouve sans cesse de nouvelles richesses (1).

Vous me direz peut-être que de cette manière vous irez bien lentement, qu'il vous faudra beaucoup de temps pour lire un seul ouvrage, et qu'ainsi vous ne pourrez pas en lire un grand nombre. Tant mieux, mon cher ami ; ne lisez pas beaucoup, mais lisez bien ; mangez peu, mais digérez bien : votre estomac en sera moins chargé, et vous serez mieux nourri. On se fait illusion quand on s' imagine devenir plus savant en lisant beaucoup de livres. On s'encombre la mémoire, on se charge l'esprit, et voilà tout. Il importe donc fort peu d'aller vite si l'on veut sérieusement s'instruire. Les touristes, qui parcourent les cinq parties du

(1) Il est dit dans la *Vie de saint Dominique* que, tandis qu'il s'occupait à jeter les fondements de son ordre, il puisa dans un livre intitulé : *Conférences des Pères*, une exquise pureté de cœur, une profonde humilité, un sincère mépris de soi-même, un respect tout particulier pour le prochain et une très-grande aptitude pour la contemplation. Mais pourquoi retira-t-il tant d'avantages de la lecture d'un saint livre ? L'auteur de sa vie nous en donne la raison en disant qu'il s'appliquait à le lire attentivement, qu'il faisait tous ses efforts pour le bien comprendre et en savourer toutes les vérités, afin d'y conformer toute sa conduite.

monde, connaissent très-peu le monde, quoiqu'ils aient beaucoup vu. Ainsi des lecteurs superficiels et avides, qui sont des touristes littéraires. Ils ramassent peu d'idées en lisant beaucoup, et leur butin de voyage, qu'ils emploient à faire parade d'érudition, sert à leur amour-propre plus qu'à leur esprit : ce qui est une vanité de plus à ajouter à la liste du roi d'Israël.

En commençant votre lecture, ne manquez pas d'élever votre cœur vers Dieu, d'invoquer ses lumières et de demander ses grâces. « J'ai ouvert la bouche, dit David, et j'ai attiré en moi l'Esprit saint. » Le Sage dit la même chose : « J'ai souhaité la lumière intérieure, et Dieu me l'a donnée. Je l'ai invoqué, et l'Esprit de sagesse qui préside au conseil de Dieu est venu en moi. » Tout ce que vous pourriez lire ne saurait être d'aucune utilité pour votre sanctification, si le Saint-Esprit ne vous éclairait intérieurement. Demandez-lui donc l'intelligence des vérités que vous lisez.

Puisque la nourriture corporelle doit se prendre avec piété et actions de grâces, combien plus encore cette réfection spirituelle qui ne profite à l'âme qu'autant que le cœur est bien disposé à la recevoir et à écouter la vérité éternelle qui lui parle !

Interrompez quelquefois votre lecture pour faire de courtes aspirations vers le ciel ; par ce moyen vous vous entretiendrez dans l'esprit d'oraison qui vous facilitera le saint exercice de la présence de Dieu. Terminez votre lecture par une petite prière,

afin de demander la grâce de pratiquer dans l'occasion ce que vous venez d'apprendre.

Il ne faut point que la curiosité précède votre lecture, ni que la précipitation l'accompagne, mais que la discrétion la conduise. On doit lire avec ordre, ne pas changer continuellement de lecture, ne pas prendre tantôt le milieu, tantôt la fin de son livre. Cette manière de lire ne saurait profiter à l'âme; elle ne sert qu'à entretenir l'esprit dans sa légèreté naturelle. La trop grande variété d'objets dans les lectures spirituelles, comme en autres choses, dissipe l'esprit, le multiplie trop, le met tout au-dehors et le dessèche.

Accoutumez-vous à lire posément et à bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux se graver dans votre esprit, et qu'elles s'insinuent doucement dans le cœur, comme une rosée qui tombe goutte à goutte et qui pénètre et fertilise ainsi la terre. Une lecture faite sans attention est une perte de temps, une source d'ennui, un aliment de paresse et la preuve d'une tiédeur concentrée dans le fond de l'âme (1).

Cherchez dans vos lectures l'utilité et les consolations spirituelles, plutôt qu'une science superflue et des beautés littéraires; car le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'élégance du langage, mais

(1) Quand vous lisez, ne vous contentez pas de tourner les feuillets d'un livre, mais revoyez deux fois, trois fois et plus souvent le même passage, afin d'en bien comprendre toute la portée.

(S. EPIREM.)

dans la sainteté de la vie. Cependant il ne faut pas non plus la dédaigner là où elle se trouve, car elle est aussi un don de Dieu (1).

Beaucoup lisent et se retirent à jeun après leur lecture, dit saint Grégoire. C'est parce qu'en lisant l'Écriture sainte ils recherchent bien la science, mais non la sagesse ; ils s'attachent aux feuilles et non aux fruits. Quoique dans cette nourriture céleste ils trouvent un aliment pour leur intelligence, ils n'en retirent néanmoins aucun profit pour leur volonté.

Lisez toujours pour vous, c'est-à-dire ne vous contentez pas de croire et de goûter les vérités que vous lisez, mais appliquez-les à vos besoins. Voyez attentivement les conséquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre conduite. Tâchez ainsi de goûter non seulement pour le plaisir, mais de manger et de digérer le pain sacré pour votre nourriture. Ceux qui avalent avec promptitude et avidité, bien loin de se nourrir solidement, se causent des indigestions dangereuses. Il vaut donc mieux lire médiocrement et lire avec application et recueillement. Quand la lecture se

(1) M<sup>me</sup> de Maintenon écrivait aux dames de Saint-Louis : « Je vous conjure de garder une grande simplicité dans le choix de vos livres. Attachez-vous aux choses que vous y trouverez, et point aux termes. Lisez pour profiter, n'ayez point d'autres vues ; elles sont toutes vaines et dangereuses, et nous sommes trop heureuses d'être obligées par notre sexe et par notre ignorance à être simples et soumises, puisque c'est la voie la plus facile et la plus sûre. »



fait bien, elle devient insensiblement une demi-méditation, au lieu que les lectures des personnes qui ne sont pas assez réfléchies ne sont que des lectures vagues et peu utiles. On a vu des personnes qui avaient lu tous les livres spirituels, et qui n'en étaient pas plus intérieures, parce qu'elles avaient lu par curiosité, par vanité, et jamais en esprit d'oraison. Quand vous saurez entretenir en vous l'union habituelle avec Dieu, un mot des saints livres, un verset de l'*Imitation*, une sentence des œuvres de sainte Thérèse, une lettre de Fénelon ou de saint François de Sales, quelque trait que ce soit d'un livre vraiment spirituel vous enflammera.

Il faut donc se reposer après avoir lu, méditer ce qu'on vient de lire, le méditer sans grand raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, et laisser faire à Dieu son impression dans votre cœur sur la vérité méditée. Ecoutez Jésus-Christ comme s'il ne parlait qu'à vous seule, comme s'il n'était venu que pour vous servir de modèle, et comme si vous étiez seule obligée à lui être fidèle et à lui rendre compte de ses grâces et de ses divins enseignements.

« Il faut lire en simplicité et esprit d'oraison, dit Bossuet, et non pas par une recherche curieuse. On appelle lire de cette façon quand on laisse imprimer dans son âme les lumières et les impressions que cette lecture nous découvre, et que cette impression se fait plutôt par la présence de Dieu que par notre industrie. »

Peu d'aliment nourrit beaucoup quand on le digère bien. Il faut mâcher lentement, sucer l'aliment et se l'approprier, pour le convertir tout en sa propre substance. « Un peu d'eau, dit Plutarque, nourrit et fortifie les plantes, une plus grande quantité les étouffe. Il en est de même de l'esprit : les travaux modérés le nourrissent, les travaux excessifs l'accablent. »

Ne vous inquiétez pas si ce que vous lisez ou entendez paraît s'effacer aussitôt de votre souvenir. Ce défaut de mémoire, qui semble vous enlever la divine semence, ne vous en dérobe pas tout le fruit. Les maximes de la vie spirituelle dont on se nourrit souvent, et qui semblent d'abord s'effacer de l'esprit, ne laissent pas de maintenir l'âme toujours pure aux yeux de Dieu ; semblables à ces eaux vives qui purifient les canaux par où elles ne font que couler sans s'y arrêter. Après tout, le grand avantage que vous devez retirer de la doctrine céleste répandue dans les livres, ne consiste pas à en retenir les paroles, mais à en conserver les effets, qui sont la pureté de l'âme et une ferme résolution de faire toujours et en toutes choses la sainte volonté de Dieu. Car ce n'est pas suffisant que d'aimer les bons livres, il faut être soi-même un bon livre vivant ; il faut que nos lectures coulent dans nos mœurs et que tout le profit que nous en retirons se tourne en vertu.

Le fruit le plus précieux que vous puissiez retirer de vos lectures spirituelles, c'est celui que le

grand Apôtre voulait qu'on retirât de ses divines épîtres : « Que Jésus-Christ, disait-il, habite dans vos cœurs par la foi,... afin que vous connaissiez la charité de Jésus-Christ, laquelle surpasse toute science. » Oh ! que les écrits qui nous parlent de cette science, qui nous en donnent l'ouverture, qui nous préparent à l'obtenir, sont supérieurs à tous les livres que le monde admire et qui le laissent dans l'ignorance de Jésus-Christ !

Vous ferez bien de recueillir dans votre lecture les pensées et les maximes qui conviennent le mieux à votre attrait et à vos besoins, et comme les abeilles volent tantôt sur une fleur, tantôt sur une autre, pour en extraire le suc avec lequel elles composent leur miel, ainsi vous devez extraire des livres saints les pieuses sentences dont ils sont remplis, afin d'en composer un baume salutaire qui doit guérir votre âme et fortifier votre cœur.

En terminant votre lecture, demandez à Dieu la grâce de conserver précieusement les saintes pensées et de mettre en exécution les bons désirs qu'il vous a inspirés.

Enfin, ayez un temps déterminé chaque jour pour vos lectures, selon vos occupations et les devoirs de votre état. Ménagez si bien tous vos moments, mettez tant d'ordre dans votre conduite, que votre âme ne passe jamais un seul jour sans recevoir la nourriture spirituelle dont elle a besoin ; et quand l'heure de votre lecture est écoulée, sachez revenir à votre travail, vous rappelant cette parole d'une

femme célèbre : « La lecture prise avec modération ne peut être que bonne, dit M<sup>me</sup> de Maintenon, mais nos devoirs doivent l'emporter sur tout autre goût ; le nombre en est infini, en quelque état que nous soyons. »

---

---

## XII

### **Instructions pratiques sur le sacrement de Pénitence.**

---

§ 1. — *Combien le retour du pécheur est agréable à Dieu.*

Il n'appartient qu'à la religion d'avoir fait l'innocence sœur du repentir. Quand les hommes sont impitoyables, dit l'auteur du *Génie du Christianisme*, il est bien consolant de trouver un Dieu prêt à pardonner.

Cette pensée, si justement admirée, est sortie de l'*Imitation*, et l'idée en est infiniment plus douce encore. « Quand, dit le pieux auteur, il y a une véritable contrition et un cœur humilié, alors Dieu et l'âme pénitente se trouvent mutuellement rapprochés pour se donner un saint baiser. *Occurrunt sibi mutuo in osculo sancto Deus et pœnitens anima.* »

L'innocence recouvrée par la pénitence a paru avoir pour Jésus-Christ quelque chose de plus agréable que l'innocence même conservée. Sa parole est formelle : il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion.

Pendant sa vie, le divin Sauveur a accueilli les pécheurs avec tant de bonté, que les austères pharisiens en ont été scandalisés (1).

Les vertus des saints sont les solennités de la terre, les conversions des pécheurs celles du ciel. Dieu se fait féliciter par ses anges d'avoir recouvré sa dragme perdue, d'avoir ramené dans le bercail sa brebis égarée. Nous chanterons pendant l'éternité tout entière les miséricordes du Seigneur, commençons dans le temps ce saint cantique.

Que les premiers moments de la conversion sont délicieux ! Qu'il est doux, après une longue absence, de revoir sa patrie, et surtout la maison paternelle ; de passer des agitations du vice au calme de la vertu, de la nuit du mensonge au jour de la vérité ; de sortir du tombeau du péché, de se sentir renaître à la vie de la grâce ; de ne plus se craindre, de ne plus s'abhorrer ; d'être en paix avec son Dieu, avec soi-même ! Que si le souvenir de nos péchés nous cause encore des regrets, ces regrets sont les gémissements que pousse en nous l'esprit consolateur. Si nous répandons des larmes, la charité naissante en est la source. Si nous sentons de la tristesse, que cette tristesse salutaire a de dou-

(1) Dieu ne s'est pas fait une loi de ne faire des grâces particulières qu'aux âmes pures et innocentes. Voyez comme il traite la pécheresse, et quelle douceur il mêle dans ses larmes, et combien agréablement il se montre à elle après lui avoir envoyé ses anges. Ses bontés sont au-dessus de toutes ses œuvres.

(BOSSUET.)

ceur ! S'il nous en coûte des sacrifices, ces sacrifices sont un trésor d'immortalité (1).

Jugeons-en par le retour de l'enfant prodigue : je ne vois qu'embrassements, que joie, qu'amour ; j'entends non des gémissements, mais l'harmonie des concerts ; je vois les apprêts d'un festin, la robe nuptiale, l'anneau et l'enfant qui recouvre sa première dignité.

Que l'on aime à entendre saint Augustin s'écrier : « Ah ! Seigneur, qu'il m'est doux de renoncer à de fausses délices ! Autant j'avais craint de perdre ces vains plaisirs, autant je m'estime heureux de les avoir perdus. »

Écoutons le Roi-Prophète : « O mon Dieu, s'écrie-t-il, heureux non pas lorsque de simple berger vous m'avez fait roi d'Israël, mais heureux lorsque de pécheur que j'étais votre miséricorde m'a rendu juste. Heureux ceux dont les péchés ont été remis ! La grâce, ajoute David, guérit toutes nos infirmités, renouvelle notre jeunesse comme celle de l'aigle. »

(1) Rien n'est plus doux que de pleurer ses péchés aux pieds du crucifix : *les larmes du pénitent sont sa béatitude.*

Mais ceux qui pleurent d'amour et de tendresse pour Jésus crucifié, qu'ils sont heureux !.... *Leur cœur se fond en eux.* comme parle l'Écriture... Qui me dira la cause de ses larmes ? Ceux qui les ont expérimentées ne peuvent souvent expliquer ce qui les touche ; tantôt c'est comme la bonté d'un père, tantôt comme l'absence d'un époux, tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne, et tantôt sa tendre voix lorsqu'il se rapproche et qu'il appelle sa fidèle épouse ; mais le plus souvent c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire. (BOSSUET.)

Le même Dieu qui nous rachète de la mort nous donne dans une nouvelle vie une nouvelle vigueur, une nouvelle beauté ; il renonce aux droits de sa justice, et il nous environne de sa miséricorde ; s'il brise nos liens, s'il rompt nos chaînes, c'est pour nous couronner. Le même sacrement, la même confession qui a fermé l'enfer pour nous, nous ouvre le ciel.

### § 2. — *Avantages de la confession.*

La confession, au point de vue le plus humain, est la *confidence*. Et quoi de plus naturel que la confiance, que ce mouvement d'un cœur *qui se penche vers un autre pour y verser un secret* (1) ?

Qui de nous n'a pas éprouvé quelquefois dans sa vie le charme d'une douce indiscretion ? Qui n'a pas désiré d'être mollement sollicité, et n'a remercié de sa tendre curiosité, comme d'un service, l'ami qui, lui prenant la main, est venu lui dire : « Qu'as-tu donc ? » Et quelle différence quand ce besoin satisfait à tout l'honneur d'un devoir rempli, quand c'est l'Eglise qui vient dire, au nom de Dieu, ces mots d'intérêt et de sympathie au pécheur, quand la confiance prend le caractère religieux et se change en confession ?

Ce besoin de la confiance est inné au cœur de l'homme, dit un philosophe moderne ; nous l'éprou-

(1) Bossuet.



vons tous, dans la douleur comme dans la joie, mais surtout dans la douleur. Tous nous ployons sous un embarras, un chagrin, un souci ; nous cherchons autour de nous une âme qui veuille bien suspendre ses propres préoccupations pour s'intéresser aux nôtres, et nous ne la trouvons pas toujours : la place est prise. Les plus malheureux, c'est-à-dire ceux qui ont le plus besoin d'un confident, sont précisément ceux qui en trouvent le moins, et qui sont obligés de boire leur larmes en silence, faute de trouver une main discrète qui veuille bien les essuyer. Les plus heureux, je veux dire ceux qui le paraissent le plus, ne sont pas moins agités du même besoin ; et s'il est vrai que les peines les plus cuisantes sont les plus intimes, il faut dire aussi qu'elles sont les plus inconsolées, précisément parce qu'elles viennent de ceux-là même auxquels seuls nous pourrions les confier s'ils n'en étaient pas les auteurs. Et puis, que de peines indicibles, que de difficultés délicates qu'il y aurait impossibilité, danger à confier à qui que ce soit ! Et combien de confidences inconsidérées ont corrompu ou brisé le cœur qu'elles auraient dû purifier et consoler ! Ce n'est pas tout que de trouver une âme attentive, il faut la trouver pure, discrète, généreuse, expérimentée, éclairée ; et il ne faut pas la trouver une fois et pour une chose qui l'intéresse, mais cent fois et pour les choses qui nous sont le plus exclusivement personnelles et qui n'intéressent que nous. Où trouver une pareille âme, et que

de cœurs malheureux tournent au crime et au désespoir par son défaut (1) !

La confession pourvoit admirablement à ce grand besoin du cœur de l'homme : la confiance. Elle offre à notre choix une foule d'hommes distingués dont l'amitié ferait honneur aux plus grands et ne se refuse pas aux plus petits, qui réunissent toutes les conditions de vertu, de lumières, d'expérience, que le plus heureux hasard ou les recherches les plus assidues nous feraient rarement trouver ailleurs, et y ajoutent un esprit d'abnégation et de charité surnaturelle qui tient à la source de leur ministère. Par état, et par un état qu'ils remplissent généralement avec ardeur, ils nous attendent à toute heure du jour et de la nuit, qui que nous soyons, pauvres ou riches, savants ou ignorants, et, dès que nous le voulons, prêtent une oreille attentive, patiente, infatigable, à nos plus vives misères, entrent sans répugnance dans les plus vulgaires détails de notre situation, compatissent à nos peines, les sou-

(1) Il est bon d'entendre un théologien protestant regretter l'abolition de la confession : « Qui n'a tourné des regards d'envie sur le tribunal de la pénitence ? Qui n'a souhaité, dans l'amertume du remords, dans l'incertitude du pardon divin, entendre une bouche qui pût lui dire avec la puissance du Christ : Va en paix, tes péchés te sont remis ? » (ERNEST NAVILLE.)

De nos jours, une dame protestante, auteur de l'ouvrage allemand intitulé : *Marie, ou la Piété de la femme*, a exprimé le vœu que forment en secret bien des cœurs fatigués du protestantisme, lorsqu'elle a dit : « Je donnerais beaucoup pour m'approcher du sacrement de la Pénitence. »

lagent déjà en les écoutant, et achèvent de les consoler en nous indiquant des expédients pour en tirer la source, qui est ordinairement celle de nos torts, en s'employant souvent eux-mêmes pour nous en tirer, et, dans tous les cas, en nous les faisant accepter par un esprit de résignation et de sacrifice qu'ils savent d'autant mieux nous inspirer que toute leur vie en offre l'exemple. Pour achever le mérite de cette noble institution, deux conditions s'y rencontrent d'une frappante beauté : la première, c'est que le confidant est lié par le plus redoutable engagement à la loi du *secret* le plus inviolable, et qu'il s'y montre réellement si fidèle, que, sur tant de milliers de cas, on ne pourrait trouver un seul exemple de violation, quelque critiques qu'aient été les circonstances, et alors même que le confesseur avait eu quelquefois le malheur de manquer à ses autres engagements (1). La seconde condition, qui garantit la première, et fait du confidant non seulement un homme discret, mais un homme désintéressé et dévoué, c'est qu'il lui est interdit à lui-même de contracter de ces liens d'affection, de famille ou d'affaires qui pourraient le rendre partie dans des difficultés dont il doit être juge, qui l'exposeraient à la séduction, et feraient une diversion légitime à la sollicitude et à la charité dont il doit

(1) Il est singulièrement prodigieux, il est miraculeux peut-être que, parmi tous les crimes de la Révolution française, on n'ait jamais entendu parler d'aucune révélation pénitentielle et sacramentelle de la part d'aucun prêtre apostat.

être animé pour tous. Non seulement la confession nous soulage dans nos peines, mais encore elle nous aide puissamment à nous connaître et à nous corriger de nos vices et de nos défauts.

Où avons-nous plus besoin d'être éclairés, excités, soutenus que dans la guérison ou la résurrection de nos âmes, dans nos efforts pour passer de la maladie à la santé, de la mort spirituelle à la vie ? Combien d'illusions de conscience à prévenir ou à dissiper ! L'homme est placé entre la présomption et le découragement ; et le remords, quand il s'éveille, attend souvent des paroles consolantes pour se transformer en repentir. La convalescence morale demande des soins attentifs et assidus comme la convalescence physique. Les exhortations générales, qui s'adressent à tous, ne sauraient suppléer à l'efficacité d'une parole qui se particularise pour chaque homme selon le besoin de son âme, qui s'insinue toute vive dans ses plus secrets replis. Entre les plus admirables discours de morale et les conseils les plus simples donnés en réponse à l'aveu de ses fautes, il y a, dit Mgr Gerbet, sous le rapport de l'influence réelle, toute la différence qui existe entre un cours public d'hygiène et les prescriptions du médecin qui veille au chevet d'un malade. Le préfet qui fait de sages réglemens pour les hôpitaux pourvoit sans doute au soulagement des êtres souffrants qu'ils renferment ; ceux-ci pourtant seraient encore bien à plaindre s'ils n'avaient pas de sœurs de la charité pour retourner leurs lits et pour

leur faire boire des consolations avec des remèdes. Le prêtre, dans la confession, est l'infirmier, le *frère servant* des âmes ; glorieuse domesticité qui date de cette parole : *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.*

Le christianisme satisfait à ce grand besoin par son sacerdoce et par l'institution de la confession ; il forme de longue main des hommes spéciaux dans l'art de connaître les maladies de l'âme, dans l'expérience de leur traitement, et dans un tel soin de s'en préserver eux-mêmes, qu'ils offrent tout à la fois le précepte et l'exemple, et que de leur bouche sortent de ces lumières efficaces qui persuadent ce qu'ils conseillent, qui dissipent nos illusions, découvrent les causes secrètes de nos faiblesses, démantèlent la trame embrouillée de nos passions, nous disent clairement et énergiquement ce que notre jugement et notre conscience ne disent plus que d'une voix faible et mal entendue, et les rendent, en un mot, pour nous de véritables Mentors qui font fuir le vice, rappellent la vertu et ramènent nos pas égarés dans les sentiers du devoir.

Et puis, n'y a-t-il pas un avantage bien précieux dans le seul fait du rapprochement d'une âme dissipée avec une âme recueillie, dans ce contact, dans cette communion des consciences, dont l'une est engagée plus particulièrement et par état à la vertu, formée chaque jour à la perfection par la participation des redoutables mystères, préservée de toute altération par l'exemption des soins et des

plaisirs qui nous corrompent, d'autant plus propre à dominer et à régler les agitations où nous sommes embarqués, qu'elle ne les voit que du rivage, et que son expérience s'enrichit chaque jour de maints naufrages dont les débris lui sont apportés par le repentir, dont l'une, dis-je, ainsi préservée et instruite, doit nécessairement communiquer à l'autre sa force et sa clarté, et devenir pour elle comme ces pierres d'aimant qui attirent le fer et lui communiquent leur propriété (1).

On ne lira pas sans intérêt la belle page que la confession a inspirée à une des femmes les plus célèbres de l'Allemagne, convertie depuis peu au catholicisme (2) :

« Je ne vois jamais un confessionnal entouré de fidèles sans être aussitôt pénétrée d'une joie indicible, car c'est là que Dieu est véritablement honoré ; c'est là que la créature se prosterne devant lui dans le sentiment profond de son néant, pour être relevée par sa main paternelle et reprendre son essor vers le ciel ; c'est là que la grâce remporte sa victoire la plus éclatante sur la nature, et que l'homme racheté triomphe du vieil homme... par amour pour Dieu. N'est-ce pas là quelque chose de surnaturellement beau ?

« J'ajoute que le prêtre, qui est le ministre du sacrement de Pénitence, me cause une joie plus

(1) Aug. Nicolas.

(2) La comtesse Ida de Hahn-Hahn,

grande encore, parce que sa présence en ce lieu est un hommage encore plus éclatant rendu à la puissance de la grâce divine. Voir un simple mortel de même condition que nous tous, qui partage nos infirmités et notre faiblesse, le voir tellement élevé au-dessus de la terre qu'il est établi à la place de Dieu même pour juger les âmes, leur rendre le vêtement perdu de l'innocence, prononcer leur réconciliation avec Dieu et les décharger du manteau de plomb de leurs iniquités, c'est quelque chose de si grand et qui porte à mes yeux un tel cachet de beauté surnaturelle, que j'y reconnais une nouvelle preuve de l'institution divine de l'Eglise ; car, hors de son sein, il n'existe rien de semblable, rien qui dépasse la mesure ordinaire des choses humaines et terrestres. »

Nulle voix humaine ne pourra dire combien ils sont délicieux les premiers moments qui suivent une bonne confession, combien il est doux de passer des agitations du vice au calme de la vertu, d'être délivré du poids honteux de ses chaînes, de sortir du tombeau du péché, de se sentir renaître à la vie de la grâce, et d'être enfin d'accord avec son Dieu, avec soi-même ! La grâce du sacrement vient ranimer tout à coup un cœur flétri depuis longtemps ; le même Dieu qui nous rachète de la mort nous donne dans une nouvelle vie une nouvelle vigueur, une nouvelle beauté ; il renonce aux droits de sa justice pour nous environner de sa miséricorde, et, au moment même où il ferme l'enfer, il nous ouvre le ciel.

§ 3. — *De l'examen de conscience.*

Un autre bien grand avantage que la confession procure au chrétien, c'est de l'aider à se connaître lui-même. Obligé de rendre compte de l'état de sa conscience au ministre de Dieu, il a besoin de se replier sur lui-même, de pénétrer le fond de son cœur pour en examiner les dispositions intimes, les faiblesses, les penchants mauvais, les habitudes. Bien des mystères s'éclaircissent alors, bien des illusions se dissipent ; cette personne qui, si elle n'avait pas eu des ouvertures explicites à faire, n'aurait peut-être jamais fait une étude calme, sérieuse, réfléchie de son cœur, commence enfin à se connaître ; elle sent alors la nécessité de s'humilier devant Dieu et de faire des efforts généreux pour réprimer des passions qui avaient jeté de profondes racines dans le cœur pendant que l'âme était distraite et toute répandue au-dehors.

Examiner sa conscience n'est pas seulement jeter un coup d'œil rapide sur la conduite qu'on a tenue, mais c'est pénétrer dans son intérieur, en parcourir les plis et les replis, en sonder les abîmes ; c'est chercher ses péchés jusque dans leur source, pour les retrancher et les suivre jusque dans leurs effets, pour y remédier ; c'est s'appliquer à se reconnaître tel que l'on est devant Dieu.



Si jamais on a besoin de se recueillir, c'est bien dans la discussion de ses fautes, qu'on oublie si facilement, qu'on est si porté à dissimuler et à excuser. Si l'eau est agitée, elle ne vous rend pas votre image ; tranquille, elle représente tous vos traits. Plusieurs liqueurs sont-elles confondues ensemble, elles se séparent, elles se désunissent lorsque le vase est en repos et qu'on cesse de l'agiter ; ainsi, dans le repos du recueillement, le chaos des consciences se débrouille, le bien se sépare du mal.

Le rayon de lumière qui pénètre dans un appartement en fait apercevoir les moindres grains de poussière ; ainsi l'Esprit saint fidèlement invoqué vous découvrira les plus légères taches dont votre âme est ternie, il vous fera connaître l'étendue de la loi de Dieu, son véritable sens, et vous aidera à rentrer dans les profondeurs de votre cœur.

Quand vous vous examinez, n'écoutez que la voix de votre conscience formée sur les maximes de l'Évangile. « Il ne s'agit pas, dit saint Augustin, d'emprunter les balances trompeuses des hommes qui vous disent : Cette faute est légère ; prenons les seules qui ne trompent point, celles des divines Écritures. » A quoi vous servirait-il de vous faire une fausse conscience sur ce que les autres font les mêmes choses que vous et ne paraissent pas s'en mettre en peine ?

Cependant gardez-vous bien de vous tourmenter ;

ce serait méconnaître l'esprit de notre Seigneur. Retenez ce que dit sur ce sujet le saint concile de Trente : « Ce serait une chose impie que de regarder la confession commandée par l'Eglise comme impossible, ou de la nommer la gêne et la torture des consciences ; car il est constant que tout ce que l'Eglise exige, c'est qu'après que chacun se sera examiné avec soin et qu'il aura sondé avec attention tous les replis de sa conscience, il se confesse des péchés par lesquels il se souviendra d'avoir offensé mortellement son Seigneur et son Dieu. Pour les autres péchés qui ne se présentent point à l'esprit d'une personne qui y pense avec application, ils sont censés compris en général dans la même confession, et c'est pour ces péchés que nous disons avec le Prophète : *Seigneur, purifiez-moi des péchés que je ne connais pas.* »

L'examen doit être proportionné au temps qui s'est écoulé depuis la dernière confession. En général, pour les personnes pieuses qui se confessent deux fois par mois, dix minutes d'examen suffisent.

#### § 4. — *Qualités de la confession.*

Le bien que l'examen de conscience commence, la confession l'augmente. L'homme a ouvert enfin les yeux à la lumière ; un rayon d'en haut est descendu dans les profondeurs de sa conscience et a

mis à découvert de grandes misères : la confession sert à les expier. Il en coûte sans doute de s'avouer à soi-même des fautes que l'on rougit d'avoir commises, il en coûte beaucoup plus encore de les avouer à un autre ; mais quel moyen d'expiation que cet aveu ! N'est-il pas certain que la plaie la plus humainement incurable du cœur humain est l'orgueil, cause la plus ordinaire de nos péchés ? Eh bien ! il convient de combattre un mal qui infecte l'âme dans toutes ses facultés par des actes qui lui soient opposés, l'orgueil par l'humilité ; peut-être jamais nous n'aurions fait un acte sérieux d'humiliation, une démarche qui déprimât les hauteurs superbes de notre amour-propre, si nous n'avions pas été dans la nécessité de nous jeter aux genoux d'un confesseur, de nous frapper la poitrine en avouant que nous avons péché. Voilà comment la confession devient un moyen expiatoire, une peine salutaire à l'âme du pécheur. Nous allons laisser parler saint François de Sales, qui nous dira quelle est la meilleure manière de se confesser :

« 1° Allez courageusement en esprit d'humilité faire votre confession, et ne vous laissez point troubler par aucune sorte d'appréhension. 2° Quand vous serez arrivée auprès de votre père spirituel, imaginez-vous être en la montagne du Calvaire, sous les pieds de Jésus crucifié, et que son sang précieux coule de toute part pour vous laver de vos iniquités. C'est en effet le mérite de ce sang répandu qui arrose abondamment les pénitents au-

tour des confessionnaires. 3° Ouvrez donc bien votre cœur pour en faire sortir les péchés par la confession ; car, à mesure qu'ils en sortiront, le précieux mérite de la passion divine y entrera pour le remplir de bénédictions. 4° Mais dites bien tout, simplement et naïvement ; contentez bien votre conscience en cela, pour une bonne fois, sans aucun trouble ni honte, vous souvenant :

« Que le péché n'est honteux que quand nous le faisons, mais qu'étant converti en confession, il est honorable et salutaire ; que la contrition et la confession sont si belles et de si bonne odeur, qu'elles effacent la laideur du péché ; enfin, que l'accusation de nos fautes nous sera douce et agréable, parce que Dieu en est honoré, et que la paix intérieure suivra bientôt, parce que c'est une sorte d'allègement de bien dire au médecin le mal qui nous tourmente (1). »

(1) Nous trouvons dans une lettre de M<sup>me</sup> de Maintenon adressée aux demoiselles de Saint-Cyr un résumé admirable des dispositions que l'on doit apporter au sacrement de Pénitence : « Soyez chrétiennes et raisonnables, ayez une piété sincère, libre, gaie, ronde, sans raffinement, comme de bonnes séculières ; vous n'en serez dans la suite que meilleures religieuses, si Dieu vous y appelle. Examinez-vous sérieusement un bon quart d'heure ; allez à confesse dans l'intention de tout dire et de suivre les conseils qu'on vous donnera ; regardez le confesseur comme représentant Jésus-Christ et ayant reçu de lui le pouvoir de vous absoudre ; ne mêlez rien d'inutile dans une action si sérieuse et si importante. Vous êtes honteuses de dire toujours les mêmes choses ? Et c'est cette honte-là qui fera une partie de votre péni-

Toutefois saint François de Sales ne cesse de recommander aux personnes pieuses de ne pas s'inquiéter sur l'intégrité de leurs confessions. « Il ne faut pas être si tendre, dit-il, à vouloir se confesser de tant de menues imperfections, puisque même nous ne sommes pas obligés de nous confesser des péchés véniels, si nous ne voulons pas ; mais, quand on s'en confesse, il faut avoir la volonté résolue de s'en amender, autrement ce serait un abus de s'en confesser (1).

tence. Je suis plus en peine de votre gloire que de vos péchés ; c'est ce qui nous éloigne le plus de Dieu, et c'est contre ce mal-là que vous avez besoin de remèdes. Quand vous êtes sorties du confessionnal, ne faites plus d'examen, ce serait chercher à vous embarrasser ; ne vous occupez plus que de votre contrition ; ne vous alarmez point si vous ne la sentez pas : elle est véritable si vous voulez vous corriger et prendre tous les moyens qu'on vous a donnés. Faites votre pénitence ; remplissez-vous de la joie de votre communion, et ne pensez plus qu'à vous y préparer. Conservez-vous soigneusement dans l'intervalle de votre confession et de votre communion, mais conservez-vous aussi après l'avoir faite, et cela sans contrainte, sans affectation et avec le sentiment de la liberté d'un enfant avec son père, qui ne craint rien tant que de le fâcher, mais qui n'a point le cœur serré ni attristé par cette crainte, parce qu'elle ne vient point de l'appréhension des châtimens, mais de la tendresse qu'on a pour lui. »

(1) Beaucoup de personnes pieuses craignent d'avoir fait de mauvaises confessions, parce qu'elles trouvent qu'elles ne sentaient pas autrefois toute la gravité de leurs fautes. Nous laissons à Fénelon le soin de les rassurer : « Il faut remarquer, dit-il, que l'intégrité des confessions passées consiste non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénument de toutes celles qu'on connaissait alors. Alors vous n'aviez pas

« Il ne faut pas non plus se tourmenter quand on ne se souvient pas de ses fautes pour s'en confesser ; car il n'est pas croyable qu'une âme qui fait souvent son examen ne remarque bien, pour s'en ressouvenir, les fautes qui sont d'importance ; pour tant de petits légers défauts, vous en pouvez parler avec notre Seigneur toutes les fois que vous les apercevrez : un abaissement d'esprit, un soupir suffit pour cela. »

Il arrive souvent aux personnes qui ont peu de mémoire ou qui ne s'étaient pas confessées depuis longtemps d'oublier certains péchés et de ne s'en ressouvenir qu'après leur confession ; l'absolution qu'elles ont reçue de bonne foi les a purifiées néanmoins de tous leurs péchés mortels, sans en excepter ceux qui ont été oubliés involontairement ;

la lumière de découvrir dans votre fond beaucoup de mouvements de la nature maligne et dépravée, qui commencent à se développer. A mesure que la lumière croît, on se trouve plus corrompu qu'on ne croyait, on est tout étonné de son aveuglement passé, et on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentiments honteux. Il ne faut ni s'étonner ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchants que nous l'étions : au contraire, nous le sommes moins ; mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquez pour votre consolation, que nous n'apercevons nos maux que quand nous commençons à en guérir. »

Ne vous faites point de la religion un exercice angoisseux, mais de confiance et d'amour, par conséquent d'humilité, parce qu'il n'y a point de confiance qui ne sorte de ce fond.

(BOSSUET.)

mais comme notre Seigneur a voulu que nos péchés fussent tous soumis à la juridiction de l'Eglise, ces personnes doivent déclarer ces fautes lorsqu'elles iront se confesser (1).

### § 5. — *De la contrition.*

Il faut avoir le soin de s'exciter à la contrition de ses péchés avant de recevoir l'absolution; chacun doit employer les moyens les plus propres à faire impression sur son cœur (2).

Lorsque vous n'avez à accuser que des fautes vénielles, il est prudent de renouveler l'accusation

(1) La confession doit être faite de vive voix. « Nous pensons, dit le cardinal Gousset, qu'on doit excepter le cas où un pénitent ne peut que très-difficilement s'exprimer de vive voix, soit par un sentiment de pudeur excessive, soit à raison de la grande difficulté de se faire comprendre. Il suffit alors de donner ses péchés par écrit au confesseur et de dire lorsqu'il les lira : *Je m'en accuse.* »

(2) Le pieux de la Mothe, évêque d'Amiens, pour s'exciter à la contrition, faisait trois stations: la première dans l'enfer, la seconde dans le ciel, la troisième sur le Calvaire. Il entrait d'abord par la pensée dans le lieu des tourments, et y voyait la place qu'il croyait avoir méritée; il remerciait le Seigneur de ne l'y avoir pas précipité, et le priait de lui faire miséricorde. Il montait ensuite dans le séjour de la gloire; il gémissait de ce que par le péché il s'en était fermé les portes; il suppliait le Seigneur de les lui ouvrir. Il allait ensuite par la pensée au Calvaire; là, fixant ses regards avec amour sur son Sauveur crucifié, il se disait à lui-même: Voilà mon ouvrage. O Jésus, quel mal m'aviez-vous fait? Comment ai-je pu vous traiter ainsi?

de quelques péchés plus graves de la vie passée, d'une manière générale, si c'est à un confesseur qui déjà les connaît ; si c'est à un confesseur nouveau, il suffit de dire que vous accusez les péchés qui vous font le plus de peine contre telle vertu que vous désignez. Ces confessions réitérées des mêmes péchés, se faisant avec une nouvelle douleur et causant toujours quelque confusion, sont une nouvelle satisfaction qui diminue la peine due aux péchés.

N'oubliez pas que c'est le cœur qui a péché qui doit se repentir.

« Il y a, dit Bossuet, des pécheurs qui cherchent leurs regrets dans leurs livres ; ils y apprennent leurs actes de contrition ; ils tirent de leur mémoire les paroles ou l'image des sentiments que leur cœur doit former ; ils les appliquent pour ainsi dire sur leur volonté et se jouent de leur conscience. Assurément, pour se rendre agréable à Dieu, il ne suffit pas de tirer de son esprit, comme par machine, des actes de vertu forcés. La douleur de la pénitence doit naître du fond du cœur, et non pas être empruntée de l'esprit et de la mémoire, semblable à ces eaux que l'on fait jouer par machine et par artifice. C'est un fleuve qui coule d'une source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui nettoie tout ce qu'il trouve. »

On rencontre nombre de personnes pieuses qui craignent de n'avoir pas la contrition parce qu'elles ne la sentent pas. La contrition peut être sensible sans être souveraine.



« L'enfant, dit saint François de Sales, s'afflige, il verse des larmes, parce qu'il voit couler le sang de son père, et le moment suivant il désobéit avec opiniâtreté. Nous sommes naturellement plus affectés des maux sensibles, des maux du corps que de ceux de l'âme, et l'on peut avoir une vive douleur dans le cœur, quoiqu'elle ne paraisse pas au-dehors. »

La véritable contrition, disent les théologiens, n'est pas dans l'appétit sensitif, elle est dans la seule volonté. Ayez regret d'avoir péché, parce que c'est avoir offensé Dieu, qui mérite d'être aimé par-dessus toutes choses, et ce sera une véritable contrition.

La vérité de cette doctrine peut aisément, dit Rodriguez, se connaître par la raison des contraires ; car si, par exemple, on consent volontairement à un péché mortel, il est certain que, quoiqu'on ne sente alors aucun mouvement en soi et que l'on n'y ait aucun plaisir, on ne laisse pas de pécher mortellement et de mériter la damnation éternelle. Par conséquent, si on a un sincère regret de ses fautes, si on veut effectivement le bien, quoique d'ailleurs on ne sente aucune douceur en concevant cette volonté, on ne laissera pas de plaire à Dieu et de mériter le ciel, vu principalement que Dieu est toujours bien plus prêt à récompenser qu'à punir.

La contrition parfaite elle-même ne demande ni une vivacité extraordinaire dans la douleur d'avoir offensé Dieu, ni une pureté d'amour portée

à l'héroïsme, qui exclut du cœur tout sentiment de crainte ou d'espérance; elle demande seulement que, parmi les divers motifs qui agissent sur nous, le principal, le motif prédominant, soit l'amour de Dieu aimé pour lui-même. Il n'est même pas absolument nécessaire que le cœur soit détaché de toute affection au péché véniel, mais bien que l'amour de Dieu le détache de toute recherche, de toute affection qui serait incompatible avec la grâce sanctifiante (1).

Le pieux et savant Rogacci enseigne la même doctrine lorsqu'il affirme dans son livre de *l'Art de traiter avec Dieu* : 1° que le plus petit degré d'amour pur rend la contrition parfaite; 2° que, pendant les quarante siècles qui s'écoulèrent avant la mort du Libérateur, cette contrition fut pour les hommes l'unique moyen de salut, comme elle l'est aujourd'hui encore pour les hérétiques de bonne foi, dont le nombre est peut-être plus grand qu'on ne pense. Or, si les actes de cette contrition parfaite sont aussi difficiles à faire pour ceux qui pratiquent la perfection évangélique, que faudra-t-il penser des justes de l'ancienne loi, qui n'avaient pas tant de lumières à leur disposition ?

Malheur au genre humain, si cette opinion était vraie ! Il faut donc, continue ce savant théologien, la repousser avec horreur, à ce seul titre qu'elle est injurieuse à la bonté de Dieu, puisqu'elle l'accuse

(1) *Cours d'instruction religieuse, 4<sup>e</sup> partie.*

de n'avoir fourni au plus grand nombre des hommes pour se sauver qu'un moyen assez peu praticable.

Le judicieux P. Lombes, dans son excellent *Traité de la Paix intérieure*, s'adressant aux âmes pieuses, leur prêche la même morale. « N'est-il pas vrai, dit-il, que, sans attendre l'occasion du sacrement, vous vous excitez souvent à la contrition de vos égarements passés et de vos fautes journalières ? Vous possédez donc ce que vous cherchez, ou plutôt ce que vous cherchez est de beaucoup inférieur à ce que vous possédez. Vous avez, autant que nous pouvons en juger, la véritable contrition, et vous en cherchez l'ombre séduisante. Vous êtes dans une disposition soutenue de préférence pour Dieu sur tous les biens du monde, et vous détestez le péché plus que tous les maux. C'est tout ce qu'il faut pour la véritable contrition. Tournez votre habitude en acte pour la matière du sacrement, cela suffit ; vous en aviez toutes les dispositions nécessaires pour recevoir le sacrement avec fruit avant de vous y exciter ; en vous y excitant, vous n'avez fait qu'en perdre une partie et troubler la paix entière de votre cœur (1). »

(1) L'acte de contrition, nécessaire au sacrement de Pénitence, ne demande pas un temps précis, et ne consiste pas dans une formule qu'on se dit à soi-même dans l'esprit ; il suffit de s'y exciter quelques heures avant la confession ; quelquefois même l'acte qu'on excite longtemps devant est si efficace, que la vertu en demeure des journées entières... Il ne faut donc point s'in-

Saint François de Sales est du même avis : « Vous demandez, dit-il, comment vous pourrez faire votre acte de contrition en peu de temps. Je vous dis qu'il ne faut presque point de temps pour le bien faire, puisqu'il ne faut autre chose que se prosterner devant Dieu en esprit d'humilité et de repentance de l'avoir offensé. » (*Entretien 18.*)

D'après cet enseignement des maîtres de la vie spirituelle, il faut, dit Rogacci, regarder comme une chose moralement impossible que celui qui sert Dieu fidèlement depuis plusieurs années, n'ait pas apporté une seule fois au saint tabernacle des dispositions suffisantes pour abolir les fautes anciennes et recouvrer l'amitié de Dieu.

Tel est le sentiment du savant Suarez, en qui, dit Bossuet, se résume toute la théologie : « Un chrétien depuis longtemps converti, soigneux de son salut et de son avancement dans la vertu, qui se confesse souvent avec une préparation qu'il croit suffisante, peut être tranquille sur sa justification : quand même il aurait des doutes plus ou moins fondés sur la validité de quelques unes des

quiéter si l'on a répété cet acte ou immédiatement avant l'absolution ou à la confession de quelque péché oublié; il suffit qu'il n'y ait pas eu d'interruption ou de rétractation par quelque grande distraction ou par quelque péché mortel. Au reste, il faut tâcher de former en soi une habitude si forte et si vive des vertus et des sentiments de piété, qu'ils naissent comme d'eux-mêmes et presque sans qu'on les sente, du moins sans qu'on y réfléchisse.

(BOSSUET, *Lettres de piété*, 52.)

absolutions qu'il a reçues, cependant il est moralement certain que toutes n'ont pas été inefficaces. Or, quand il n'aurait confiance que sur une seule, cela suffit pour qu'il puisse juger prudemment que ce jour-là il est rentré dans l'amitié de son Dieu. » Et dans un autre passage il ajoute : « Il me paraît impossible qu'un homme pur depuis longtemps de toute faute mortelle ne produise pas quelquefois de vrais actes de contrition, en supposant les principes certains que nous possédons sur la grâce de Dieu et sur ses promesses (1). »

### § 6. — *De la satisfaction.*

L'absolution remet certainement la peine éternelle. Quant aux peines temporelles que l'on aurait à endurer dans ce monde ou dans le purgatoire, l'absolution peut aussi les remettre, selon le degré de perfection que Dieu voit dans les dispositions du pénitent, mais bien souvent elle ne les

(1) La rechute dans les mêmes fautes n'est pas toujours une preuve qu'on ait manqué de contrition. Voici ce que Bossuet écrivait à une religieuse : « Pour les rechutes, je vous ait dit, et il est vrai qu'encore qu'il faille toujours avoir une ferme résolution de s'abstenir des péchés dont on se confesse, même véniels, il n'est pas nécessaire que cette résolution soit d'une égale fermeté dans ces péchés-là comme dans les autres, et qu'on ne doit pas conclure par les rechutes que la résolution n'ait pas été ferme et sincère, pourvu que de bonne foi on ait la volonté de se corriger, et qu'on emploie même la confession comme un secours contre sa faiblesse. »

(Lettre 60.)

remet pas. Le pécheur doit accepter avec respect la pénitence imposée par le confesseur, et l'accomplir fidèlement dans les temps et de la manière qui lui ont été marqués.

Il est convenable d'accomplir la pénitence immédiatement ou du moins peu de temps après que l'on est sorti du saint tribunal. La grâce du sacrement imprime une vertu particulière à ces œuvres ; elle leur donne une plus grande valeur que n'auraient celles que vous feriez de votre choix ; mais cette valeur sera d'autant plus grande aux yeux de Dieu que ces mêmes œuvres se ressentiront davantage de l'esprit de componction dont votre cœur est rempli au sortir du saint tabernacle.

### § 7. — *Des indulgences.*

Le choix des pratiques de piété est de la plus haute importance, et quelles dévotions pourrions-nous plus sûrement choisir que celles qui sont indulgenciées ? Il y a de grands rapports entre les indulgences et la vie spirituelle, et l'usage des dévotions indulgenciées est la pierre de touche à laquelle on reconnaît presque infailliblement un bon catholique. Saint Alphonse dit que pour devenir un saint il suffit de gagner le plus d'indulgences possible, et le B. Léonard de Port-Maurice semble avoir partagé le même sentiment. Les révélations particulières et authentiques des saints jettent un grand jour sur cette question. Sainte Bri-

gitte fut suscitée en grande partie, comme elle dit elle-même, pour propager et mettre en honneur les indulgences, et sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit des âmes punies dans le purgatoire uniquement pour les avoir méprisées (1).

Il y a dans la vie spirituelle ce que j'appellerai les huit béatitudes de l'indulgence. 1° Comme elles ont rapport au péché, à la justice de Dieu et à la peine temporelle due au péché, elles entretiennent en nous un ordre d'idées qui appartient à l'époque des épreuves et de la purification, et qui est très-salutaire pour nous, bien que nous cherchions continuellement et avec impatience à nous en débarrasser. 2° Les indulgences produi-

(1) Voici en peu de mots les conditions requises pour gagner les indulgences : Il faut 1° *être en état de grâce* au moment où l'on termine la dernière œuvre prescrite, puisque c'est dans cet instant que l'effet de l'indulgence est obtenu. 2° *Avoir une intention formelle* de les gagner ; il n'est pas nécessaire que cette intention soit actuelle. Il est donc bien important de prendre tous les matins après sa prière la résolution de gagner toutes les indulgences attachées aux prières et aux pratiques qu'on doit faire pendant le jour. 3° *Accomplir fidèlement les œuvres prescrites*. Pour les indulgences plénières, il faut de plus 1° *être contrit et se confesser* ; 2° *communier* ; 3° *prier à l'intention du Souverain Pontife*.

Les personnes qui se confessent tous les huit jours et, dans certains diocèses privilégiés, deux fois par mois, peuvent gagner toutes les indulgences qui se présentent entre le jour de la confession et celui de la communion.

Voyez le *Chrétien éclairé sur les indulgences*, par le R. P. Maurel.

sent sur nous l'heureux effet de nous détacher du monde ; elles nous entraînent dans une sphère invisible ; elles nous entourent d'images qui reflètent un caractère surnaturel ; elles introduisent dans notre esprit un ordre d'idées qui nous détache des objets mondains et des plaisirs terrestres. 3° Les indulgences nous mettent sans cesse la pensée du purgatoire devant les yeux, et nous obligent ainsi à exercer constamment notre foi, en même temps qu'elles nous suggèrent des motifs propres à nous entretenir dans les sentiments d'une sainte frayeur. 4° Les indulgences nous font pratiquer envers les âmes des fidèles défunts une charité qui peut aisément devenir héroïque, une charité à la portée de ceux qui ne peuvent répandre d'autres aumônes, et produisent sur notre âme tous les effets qui accompagnent les œuvres de miséricorde. 5° La gloire de Dieu est aussi intéressée dans les indulgences, et cela de deux manières : d'abord parce qu'elles brisent la captivité des âmes du purgatoire et leur ouvrent plus tôt les portes du ciel ; ensuite parce qu'elles font ressortir les perfections de Dieu, telles que sa pureté infinie, son horreur du péché même le plus léger, et la rigueur de sa justice, qu'il sait concilier avec la miséricorde la plus ingénieuse. 6° Les indulgences sont un hommage rendu aux satisfactions de Jésus ; elles sont à ses satisfactions ce qu'est à ses mérites la doctrine qui proclame que tout péché n'est pardonné qu'en son nom. S'il est permis de parler ainsi, elles épuisent tout ce



qu'elles peuvent exprimer de lui, et font ainsi ressortir l'abondance de sa rédemption. Elles honorent aussi les satisfactions de Marie et des saints, de telle manière que Jésus en reçoit un nouvel hommage. 7° Les indulgences nous inspirent une idée plus sérieuse du péché et nous en font concevoir plus d'horreur. En effet, elles nous rappellent constamment qu'un châtement est dû même au péché pardonné, que ce châtement est terrible, bien qu'il ne doive durer qu'un temps, et que les satisfactions de Jésus peuvent seules nous en délivrer. 8° Les indulgences nous maintiennent en harmonie avec l'esprit de l'Eglise, ce qui est d'une immense importance pour ceux qui s'efforcent de pratiquer la vertu, et de se frayer un chemin à travers les difficultés de la vie intérieure. En effet, le mépris des indulgences est un signe d'hérésie, et la haine que les hérétiques ont toujours témoignée pour elles prouve à quel point le démon les abhorre, et en même temps jusqu'où va leur puissance sur Dieu, et combien elles sont agréables à ses yeux. Elles se trouvent mêlées à un si grand nombre de croyances de l'Eglise, depuis la juridiction du Saint-Siège jusqu'à la doctrine du purgatoire, des bonnes œuvres, des saints et de la satisfaction, qu'elles sont en quelque sorte le cachet de notre orthodoxie ; et la malheureuse histoire des erreurs qui ont affligé l'Eglise nous montre que, pour être vraiment saint, il faut être vraiment catholique et vraiment catholique romain, car,

hors Rome, il ne peut y avoir ni catholicisme ni sainteté.

Puis, les dévotions indulgenciées prises en elles-mêmes ont un autre avantage : nous nommes sûrs qu'elles sont approuvées par l'Eglise, car elles sont plus qu'approuvées. Nous savons qu'il y a dans le monde un grand nombre de saintes âmes qui en font usage tous les jours, et, en nous unissant à elles, nous entrons plus avant dans la communion des saints et dans la vie de l'Eglise, qui est son unité. L'usage des indulgences spiritualise de plus en plus notre âme et ravive notre foi ; elles nous amènent à prier de la manière que l'Eglise désire et pour les objets qu'elle nous propose elle-même, et c'est ainsi que nous remplissons plusieurs fins à la fois. En effet, dans un seul et même acte, nous faisons une fervente prière, nous rendons hommage aux chefs de l'Eglise, nous offrons à Jésus, à sa Mère et aux saints des honneurs légitimes, nous pouvons nous soustraire à la peine temporelle due à nos péchés, ou, ce qui est plus grand encore, arracher aux flammes du purgatoire les âmes des fidèles défunts, et ainsi glorifier Dieu. Enfin, comme on peut s'en convaincre en parcourant les dévotions que l'Eglise a indulgenciées, notre âme se pénètre ainsi, se sature en quelque sorte d'une aimable doctrine qui sert d'aliment à la prière mentale et aux affections d'un amour tendre, mêlé de respect (1).

(1) *Progrès de l'âme*, par le R. P. Faber.

§ 8. — *Des confessions de dévotion.*

La confession de dévotion est celle qu'on fait des péchés qui ne sont que véniels ou des fautes de la vie passée qui ont déjà été pardonnées.

Cette confession convient particulièrement aux personnes pieuses qui veulent faire des progrès dans la perfection.

Cette pratique est recommandée par l'Eglise, qui demande régulièrement la confession pour qu'on puisse gagner les indulgences. Les saints, quelque vertueux qu'ils fussent, ne laissaient pas de se confesser très-souvent ; plusieurs le faisaient tous les jours, non par scrupule, mais par le désir ardent qu'ils avaient de conserver et d'accroître la pureté de leur âme.

Dans le monde, on a grand soin de la propreté extérieure, et on ne peut voir la moindre tache sur les habits qu'on ne s'empresse de l'enlever. De même les hommes de Dieu, que le Saint-Esprit appelle les *amateurs de la véritable beauté*, en agissent ainsi pour la pureté de leur âme.

Qui pourrait dire les avantages précieux dont la fréquente confession est la source ?

Le premier est de constituer celui qui en use dans un état de surveillance incessant. Par l'obligation qu'il contracte de tout dire chaque semaine, jusqu'à ses pensées les plus secrètes, il n'est jamais seul ; il a toujours avec lui un témoin, un œil ou-

vert, non cet œil ouvert auquel on est si indifférent, mais l'œil de l'homme qu'on redoute tant. Le second effet de la fréquente confession est de raviver l'âme pour le bien. D'abord, dit un philosophe, elle nous délivre de l'ignorance de nous-mêmes ; elle pose de distance en distance des jalons dans la route de la vie, qui servent à mesurer notre progrès dans la vertu, et elle nous fait de nos fautes mêmes un trésor d'expérience qui nous aide à nous en corriger.

Elle nous délivre, en second lieu, de l'orgueil, qui croit en avoir toujours fait assez, qui nous immobilise dans un état d'infériorité morale, et cherche toujours à faire son niveau avec nos faiblesses ; au lieu que l'humilité, où nous ramène la confession, nous porte d'autant plus haut que nous nous sentons plus bas, et nous fait ainsi monter par la raison même de notre penchant à descendre.

Elle nous délivre, en troisième lieu, du découragement, qui est un grand obstacle à la vertu. Les faiblesses dont on se sent secrètement atteint, quoiqu'on se les cache, sont comme un poids qui retarde, et qu'on se résigne à traîner, par la pensée qu'on ne peut pas faire autrement, que c'est une suite de toute notre vie et une conséquence fatale de nos premières dispositions. Si on pouvait recommencer la vie, instruit qu'on est de la vanité de ses plaisirs, ce serait tout autrement : fort de son innocence, éclairé par sa propre expérience, on s'appartiendrait tout entier, et on se ferait des destins plus

purs... Eh bien ! tel est le grand bienfait de la confession, de faire réellement recommencer la vie, de rompre avec le passé par un abîme où s'engloutissent derrière nous toutes nos misères, et de nous donner par le repentir une seconde innocence, et par le sentiment du pardon une conscience renouvelée qui peut recommencer sur de nouveaux frais l'entreprise de la vertu.

Le confesseur verse les fruits de son expérience dans l'âme de son pénitent par des conseils, par des avis, par des encouragements, par des grâces qu'on ne trouverait nulle part aussi justes, aussi efficaces, parce qu'ils sont adaptés aux besoins de l'âme, qu'ils tombent directement sur ses blessures au moment où elles viennent de s'ouvrir, s'insinuent dans ses plus secrets replis et la pénètrent de leur vertu.

Enfin la confession nous purifie des fautes vénielles ; elle nous acquitte entièrement ou en partie de la peine que nous avons méritée par le péché. Jamais on ne se confesse avec les dispositions convenables sans recevoir *deux nouveaux degrés de grâce*. Par le premier, l'âme, se trouvant déjà dans l'amitié de Dieu, reçoit un accroissement de charité et de toutes les vertus surnaturelles. Par le second degré, l'âme reçoit de *nouvelles forces spirituelles* pour se maintenir en état de grâce ; elle acquiert une plus grande facilité pour pratiquer la vertu. L'expérience prouve qu'on s'observe davantage les jours où l'on s'est confessé.

Heureuses les personnes pieuses qui se confessent souvent pour être plus agréables à Jésus-Christ, qui se préparent chaque fois à recevoir dignement la sainte absolution !

Mais que dire de celles qui cherchent à faire de la confession fréquente une occasion de vaine et stérile satisfaction, qui, toutes pleines d'elles-mêmes, désirent qu'on s'en occupe, qui mesurent le temps qu'on leur donne, et quittent un confesseur dès qu'il devient avare de son temps ou qu'il met le doigt sur les plaies de leur pauvre âme ?

Concluons en recommandant aux âmes pieuses de se confesser souvent, tous les huit jours ou deux fois par mois, en ayant le soin d'apporter les dispositions convenables au sacrement de Pénitence, qui sera pour elles une source de grâces, de lumières, de forces et de consolations spirituelles.

---

---

## XIII

### **Des Retraites.**

---

#### § 1. — *Retraite du mois et préparation à la mort.*

Nous devons tous mourir; il faut que cette maison de boue qui sert de prison à notre âme s'écroule, et une dissolution inévitable doit rendre à la terre qui nous réclame la poussière dont nous avons été formés. Mais ce qu'il y a de plus terrible dans cette vérité, c'est qu'on ne meurt qu'une fois, et qu'il n'y a plus moyen de réparer par une seconde mort le malheur de la première; c'est que l'on meurt au moment où on y pense le moins.

La bonne mort est donc la chose du monde la plus importante, à laquelle il faut penser très-sérieusement et se préparer avec le plus grand soin.

Hélas! à quelque âge, en quelque état que la mort nous prenne, elle nous surprend, elle nous trouve toujours dans des desseins qui supposent une longue vie. La vie, donnée uniquement pour s'y préparer, se passe entière dans un profond oubli du terme auquel elle doit aboutir. On vit comme si

l'on devait toujours vivre. On ne songe qu'à se flatter soi-même par toutes sortes de plaisirs, lorsque la mort arrête soudainement le cours de ces folles joies. L'homme, sage à ses propres yeux, mais insensé à ceux de Dieu, se donne mille inquiétudes pour amasser des biens dont la mort le va dépouiller.

C'est un abus d'attendre, pour se disposer à bien mourir, qu'on soit déjà malade. Peut-être mourrez-vous subitement ; mais supposé que vous soyez malade avant que de mourir, le temps de la maladie n'est point propre pour se bien préparer à la mort. Quand le corps est accablé par la douleur, et que l'esprit, abattu par la violence du mal, est rempli de frayeurs et de mille agitations qui le troublent, il est bien difficile de régler dans ce moment ses affaires spirituelles et temporelles. C'est alors le temps de souffrir et non pas le temps d'agir. Il faut donc se préparer à la mort lorsqu'on est en santé et qu'on jouit de toutes ses facultés et d'une grande tranquillité d'esprit.

Or, il y a deux sortes de préparation à la mort : une préparation éloignée, qui consiste dans la bonne vie, et une préparation prochaine, qui consiste dans la réception des sacrements et dans les actes de toutes les vertus chrétiennes que l'on fait à la fin de sa vie.

La première préparation est l'ouvrage de toute la vie ; toute notre vie devrait être un apprentissage à bien mourir, comme, selon Tertullien, la vie des premiers chrétiens était un apprentissage du mar-



tyre. La philosophie et la science des chrétiens est de bien vivre afin de bien mourir, dit saint Jérôme.

Mais il est bien difficile de vivre toujours avec toute la pureté avec laquelle on voudrait mourir. La voie qui mène au ciel est bien étroite, et il n'est que trop aisé de s'en écarter pour s'engager dans mille sentiers trompeurs. Il est donc nécessaire de s'arrêter de temps en temps pour voir si l'on est toujours dans le bon chemin. Nos meilleures résolutions s'affaiblissent bien vite si nous n'avons pas le soin de les renouveler, les sentiments de la foi s'effacent peu à peu, la ferveur diminue, une funeste routine se glisse dans les actions les plus saintes, et l'on tombe sans s'en apercevoir dans la tiédeur ou dans un état plus dangereux encore.

La retraite du mois, si vous êtes fidèle à la bien faire, vous préservera de ces dangers ; elle est le remède le plus sûr et le plus efficace pour vous dépouiller de la rouille de l'habitude, pour ranimer en vous l'esprit de foi, en vous faisant rentrer sérieusement en vous-même. Enfin, quand elle ne servirait qu'à vous rappeler plus vivement la pensée de la mort, elle serait par cela seul un des moyens les plus actifs pour vous soutenir dans la piété et vous détacher de toutes les créatures.

*Soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas le Fils de l'Homme viendra.* Cette parole nous est adressée personnellement, en quelque âge et en quelque rang que nous soyons. Cependant, jusqu'aux gens de bien, tous font des projets qui

supposent une longue vie, lors même qu'elle va finir. Si, dans l'extrémité d'une maladie incurable, on espère encore la guérison, quelles espérances n'a-t-on pas en pleine santé ? Mais d'où vient qu'on espère si opiniâtrément la vie ? C'est qu'on l'aime avec passion. Et d'où vient qu'on veut tant éloigner la mort ? C'est qu'on n'aime point le royaume de Dieu ni les grandeurs du siècle futur. O hommes pesants de cœur, qui ne peuvent s'élever au-dessus de la terre, où, de leur propre aveu, ils sont misérables ! La véritable manière de se tenir prêt pour le dernier moment, c'est de bien employer tous les autres et d'attendre toujours celui-là.

Il est bon d'aller de temps en temps aux portes de la mort ; on y voit Dieu de plus près, on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux se connaître quand on s'est mis en présence du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle. Oh ! que Dieu est grand, qu'il est tout, que nous ne sommes rien quand nous sommes si près de lui et que le voile qui nous le cache va se lever !

Une vue éloignée et confuse de la mort, qu'on n'a dans le monde que dans certains moments, qu'avec de fréquentes distractions, n'est que comme un songe ; mais cette même vue se rapproche et réalise tristement l'objet quand on le voit souvent dans la solitude et dans l'actuel affaiblissement de l'âge. Il ne coûte presque rien de s'abandonner de loin et en passant ; mais s'abandonner de près et avec

un regard fixe de la mort est un grand sacrifice.

Attendez la mort sans vous en occuper tristement d'une façon qui abat le corps et qui affaiblit la santé. On attend assez la mort quand on tâche de se détacher de tout, quand on s'humilie pleinement sur ses moindres fautes avec le désir de s'en corriger, quand on marche en la présence de Dieu, quand on est simple, docile, patient dans l'infirmité, quand on se livre à l'esprit de grâce pour agir dans sa dépendance, enfin quand on cherche à mourir à soi en toute occasion avant que la mort corporelle arrive.

Qu'une crainte lâche ne vous empêche donc pas de penser souvent à la mort. Oui, pensez-y souvent. Cette pensée salutaire, bien loin de vous troubler, modérera toutes vos passions, et vous servira de conseil fidèle dans tout le détail de votre conduite. Réglez vos affaires, appliquez-vous à vos besoins, remplissez vos devoirs publics et domestiques avec l'équité, la modération et la bonne foi que doivent avoir des chrétiens qui n'ont pas oublié la nécessité de mourir; et cette pensée sera pour vous une source de lumière, de consolation et de confiance.

Prenez garde que ce n'est pas la mort, mais la surprise, qu'il faut craindre. Ne craignez pas, dit saint Augustin, la mort dont votre crainte ne peut vous garantir; mais craignez ce qui ne peut jamais vous arriver si vous le craignez toujours.

Quelle est donc notre erreur, si, renversant le

véritable ordre des choses, vous craignez lâchement la mort jusqu'à n'oser penser à elle, si vous craignez si peu la surprise que vous viviez dans l'oubli téméraire d'un si grand danger ?

§ 2. — *Méthode de la retraite du mois.*

Dès la veille au soir, vous mettrez votre retraite sous la protection de la sainte Famille de Nazareth, en récitant plusieurs fois avec piété les invocations à Jésus, à Marie et à Joseph. Vous pourrez dire aussi le *Veni, Creator*, afin d'obtenir les grâces nécessaires pour la bien faire. Pour votre lecture spirituelle, vous relirez attentivement ce chapitre.

Dès votre réveil, vous vous entretiendrez dans la pensée que ce jour vous est accordé pour régler vos comptes avec Dieu, pour mettre ordre aux affaires de votre conscience. Vous choisirez pour sujet d'oraison quelque grande vérité de la foi, le salut, la mort, l'abus des grâces, la pureté d'intention, la tiédeur, etc.

Si vos occupations vous le permettent, vous ferez une seconde méditation dans la journée, dans le temps où vous serez plus libre.

Vous assisterez à la sainte Messe avec piété pour demander pardon à Dieu des fautes commises pendant le mois, pour le remercier de toutes les grâces qu'il vous a accordées, et afin d'en obtenir de nouvelles pour le mois qui commence.

Vous recevrez la sainte communion comme en viatique.

Dans la soirée, vous consacrerez quelque temps à l'examen de votre âme, relisant votre règlement particulier et prenant de bonnes résolutions pour l'avenir.

Vous réglerez votre conscience et toutes vos affaires comme si vous deviez mourir ce jour-là.

Vous vous interdirez les visites et les conversations qui ne sont pas absolument nécessaires; le soir, vous vous retirerez de meilleure heure dans votre chambre, afin de faire l'exercice de la préparation à la mort et de lire les belles prières de l'Eglise pour la recommandation de l'âme.

Votre fidélité à cette sainte pratique préviendra les surprises de la mort, en suppléant aux dispositions prochaines que vous n'aurez peut-être pas le temps de faire. Car si le désir du Baptême, qui est le premier sacrement et le plus nécessaire au salut, a la vertu de suppléer à sa réception réelle et de sauver un catéchumène, pourquoi le désir des derniers sacrements et la disposition spirituelle pour leur réception n'auraient-ils pas le même effet? Pourquoi ne croirions-nous pas que Dieu, en vue de notre foi agissante par la charité, nous conférera les grâces attachées aux sacrements que nous désirons, acceptant notre bonne volonté et la préparation de notre esprit et de notre cœur, et suppléant pour lors à la réception affective des der-

niers sacrements, dans le cas où nous n'aurions pas le temps de les recevoir (1) ?

§ 3. — *De la retraite annuelle.*

Outre la rosée qui tombe ordinairement toutes les nuits, il pleut quelquefois des semaines entières sans discontinuer, afin que la terre étant ainsi abreuvée jusque dans le fond, les plus grandes chaleurs et les vents les plus brûlants ne soient pas ensuite capables de la dessécher.

Ainsi vous devez, femmes pieuses, choisir des temps dans lesquels, outre la rosée céleste que vous attirez chaque jour sur votre âme par la prière ordinaire et la méditation, vous fassiez tomber sur elle des pluies et des effusions de grâce si abondantes que ni les occupations du dehors, ni les vents des tentations, ni les persécutions du monde, ne puissent jamais la mettre à sec. C'est ainsi qu'en ont usé tous les saints qui, laissant leurs affaires, se retiraient souvent pour quelque temps dans les lieux solitaires, afin de s'y adonner davantage à la prière et à l'examen de leur vie. Tant s'en faut que les occupations qu'on peut avoir soient une excuse légitime pour se dispenser de se re-

(1) Vous trouverez dans les œuvres du P. Nouet un volume pour la *retraite de chaque mois de l'année.*

Voyez aussi : *Préparation à la mort*, par Mgr Devie ; — *Exercices pour se préparer à la mort*, par Bonnardel ; — *Retraite spirituelle pour un jour de chaque mois.*

cueillir ainsi quelquefois ; au contraire, plus on est occupé dans les affaires et dans les emplois, plus on a besoin de recourir au remède extraordinaire de la retraite. Sans cette sage pratique, quelle que soit votre ferveur, vous vous relâcheriez insensiblement, et vous reviendriez à votre tiédeur naturelle aussi aisément que l'eau chaude retourne à son premier état de froideur dès qu'on la retire du feu.

« Entre tous les moyens spirituels que Dieu donne aux hommes, dit saint Vincent de Paul, pour remédier aux désordres de leur vie et les aider à faire des progrès dans la vertu, il n'y en a point de plus efficaces que les retraites annuelles.

« Par retraites de chaque année, il faut entendre un dégagement de toute affaire, de toute occupation temporelle, afin de s'occuper sérieusement à connaître son intérieur, à sonder l'état de sa conscience, à méditer, à prier, à se purifier de tout péché, à se remplir du désir de la vertu, à étudier la volonté de Dieu, à s'y conformer, et à arriver ainsi à la perfection. La fin des exercices d'une retraite est de nous rendre parfaits chrétiens, chacun selon sa vocation. »

Choisissez chaque année le temps qui vous paraîtra le plus propre pour vaquer à ces saints exercices, comme le carême ou l'approche d'une grande fête, surtout lorsque vous êtes sur le point de choisir un état de vie ; vous vous servirez très-avantageusement des exercices de saint Ignace et de sa méthode.

Préparez-vous-y quelques jours avant par de ferventes prières et de salutaires mortifications. Recherchez avec Dieu en quoi vous avez principalement besoin de vous corriger, lui montrant votre bonne volonté en travaillant à vous corriger avant que la retraite commence.

Pendant la retraite, séparation de toutes les créatures autant que votre position pourra vous le permettre, fréquents entretiens avec Dieu où vous vous appliquerez à l'écouter attentivement (1).

(1) Si votre position vous le permet, retirez-vous, pour bien faire votre retraite, dans une maison religieuse ou dans la communauté où vous avez fait votre éducation ; tout, dans ces pieuses solitudes, vous portera au recueillement, tout vous rappellera les souvenirs si purs et si doux de vos premières années.

Nous sommes heureux de pouvoir recommander dans cet opuscule les maisons des religieuses de Notre-Dame de la Retraite, où l'on est sûr de trouver des dames aussi remarquables par leur vertu que par leur expérience du monde, d'une simplicité admirable, et qui, tout en s'efforçant d'atteindre à la perfection religieuse, n'ont rien perdu des manières distinguées qu'elles doivent à leur éducation, et savent se mettre au niveau des esprits les moins cultivés.

*Epoques des retraites qui se donnent dans les maisons des religieuses de Notre-Dame de la Retraite.*

A Lalouvesc : Depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre inclusivement, deux retraites chaque mois, l'une commençant le 1<sup>er</sup> et l'autre le 15. La seconde du mois d'août ne commence que le 17.

A Lyon, Fourvière, n<sup>o</sup> 27 : Une retraite chaque mois, qui commence le 10.

A Paris, rue du Regard, n<sup>o</sup> 15 : Une retraite le 1<sup>er</sup> de chaque mois.



Profitez de ce temps de salut pour faire une confession extraordinaire ou une revue depuis la dernière retraite, afin de découvrir à votre directeur l'action de la grâce en vous, et votre fidélité ou votre négligence à y correspondre. Vous pourrez refaire, si c'est nécessaire, votre règlement particulier d'après votre nouvelle position.

Il est très-avantageux d'écrire succinctement après l'oraison tout ce qu'on aura recueilli, les bons mouvements qu'on y aura eus, les saintes résolutions qu'on y aura formées et les lumières qu'on y aura reçues de Dieu ; c'était le conseil et la pratique de saint Ignace et de saint François-Xavier. Outre que, par ce moyen, les bons désirs et les bonnes résolutions que l'on forme se perfectionnent davantage et jettent de plus profondes racines dans le cœur, l'expérience nous a appris que quand on relit ces sortes d'écrits dans un autre temps, ils sont d'une très-grande utilité ; comme, en effet, ce sont ses propres sentiments que l'on revoit et qu'on en a déjà été touché, ils nous touchent ensuite bien plus aisément que d'autres, et on se porte bien plus facilement à en faire des actes et à revenir à la première ferveur (1).

Ces retraites générales sont de huit jours.

A Lyon et à Paris, les personnes qui désirent faire des retraites particulières sont reçues, quel que soit le jour qu'elles choisissent.

(1) Vous pourrez vous servir avantagement des *Retraites* du P. Nouet, — de Manrèse, — de la *Retraite* de Bourdaloue,

Vous passerez les jours qui suivront la retraite à remercier Dieu et à le prier de bénir vos résolutions.

— du *Chrétien en solitude* du P. Crasset, — de la *Retraite spirituelle* du P. Croizet et du P. Nepveu, — de la *Retraite sur l'amour de Dieu* du P. Grou, de la *Retraite sur l'esprit de foi* du P. Berthier. — On trouve dans les *OEuvres spirituelles* du P. Huby une bonne retraite pour les âmes pieuses.

---

## XIV

### **De la dévotion des femmes chrétiennes à Marie.**

---

#### § 1. — *Marie, Mère des hommes.*

Une jeune enfant, élevée sur les genoux d'une mère chrétienne, apprenait de celle-ci à former pour la première fois sur son corps le signe sacré de notre rédemption. Comme elle finissait l'invocation des trois personnes divines : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » elle se tourna vers sa mère, et, levant les yeux sur elle, lui dit : « Maman, il n'y a pas de Mère ? »

La nature humaine avait parlé par la bouche de cette enfant. L'auteur de cette même nature avait dû lui ménager une réponse; cette réponse, c'est **MARIE**.

La religion est visiblement moulée sur la nature humaine. Dieu s'est mis en rapport avec nous par toutes les affections de notre cœur, pour nous gagner par elles et les surnaturaliser. Il n'en est aucune qu'il n'ait revêtue : celle de père du haut des cieux ; celle de fils, de frère, d'ami sur la terre ;

celle d'époux enfin dans la communion ineffable de son corps, ce mystère de nos autels.

Comment, d'après cet ordre manifeste de communication, aurait-il laissé en dehors la relation qui tient le plus de place dans la nature humaine, et qui a sur elle la plus pure, la plus incessante, la plus universelle influence, la *mère*?

Quand l'homme s'éveille à la vie, le premier objet qu'entrevoient ses yeux, dans le vague de leur premier regard, c'est un sourire de mère.

Après l'avoir porté neuf mois dans son sein et l'y avoir aimé d'un amour anticipé qui lui en a rendu le poids léger, à peine est-il né qu'elle lui fait comme un sein nouveau de ses soins, de ses caresses, de ses alarmes, de ses veilles, de ses dévouements, de sa chaleur et de sa substance maternelle. Cent fois elle le réenfante à la vie, elle le dispute à la faiblesse, aux dangers, à la maladie, à la mort.

Et quand elle a fini cet enfantement prolongé à l'existence, elle commence d'autres enfantements à la vérité, à la vertu, à la famille, à la société, à la religion, qui la rendent autant de fois mère de l'objet unique de tant d'amour, de tant de soins. Elle ne cesse de l'assister et d'intervenir dans tous les chocs auxquels il est exposé avec l'autorité du père, la partialité des frères, les exigences des maîtres, les écueils de l'inexpérience et des passions, les épreuves de la vie, dont elle reste pour lui le port, après même qu'il est embarqué dans ses orages, et

dont son souvenir est comme l'étoile, quand la mort a glacé ce cœur.

On peut ne pas avoir d'épouse, de fille, de sœur, mais de mère, non. Tout homme a une mère, et le souvenir de cette mère revient toujours et triomphe le dernier. Caché et comme retranché au fond du cœur le plus oublieux ou le plus pervers, seul souvent il a la puissance de l'attendrir et de le purifier, et il s'en échappe dans le malheur ou dans le danger avec celui de Dieu, comme le confident et le recours le plus instinctif de la nature humaine.

Comment donc un sentiment aussi profond, une relation aussi intime, une affection aussi sainte aurait-elle été négligée dans une religion visiblement formée sur la nature et sur la famille humaine? L'humanité tout entière, dans cette religion, forme en Jésus-Christ une famille de frères; elle a un Père qui est aux cieux, il lui faut une Mère.

Si incliné qu'il soit vers notre faiblesse, le Fils de Dieu laisse entre lui et nous une place à la crainte, crainte salutaire sans laquelle ses miséricordes n'auraient pas de prix, mais qui souvent les met hors de la portée de notre fragilité en resserrant la confiance que nous devons avoir en elles.

Marie est comme à mi-chemin entre nous et Jésus-Christ pour nous introduire au trône de sa miséricorde. Dans ces vicissitudes d'amour et de crainte, de transport et d'abattement, dans ces intervalles de sécheresse et de langueur que notre faiblesse res-

sent si souvent pour Jésus-Christ, elle nous préserve de retomber sur nous-mêmes, en s'offrant à nous pour recueillir les efforts naissants ou mourants de notre piété dans ses préludes ou dans ses défaillances, pour nous faire reprendre haleine dans ce consumant commerce avec la Divinité, et en tempérer la sublime absorption par la secourable diversion d'une dévotion plus familière.

Il était donc convenable à la condescendance de Dieu et à notre misère qu'entre lui et nous il plaçât la femme dans son caractère le plus pur et le plus indulgent, la mère ; qu'il en empruntât le ministère et les sentiments, de telle sorte que cette femme à laquelle il confierait ce rôle fût assez rapprochée de sa divinité pour en incliner vers nous les grâces, et assez distante pour pouvoir, sans en compromettre la majesté, en pousser l'amour jusqu'à la faiblesse et nous inspirer la confiance jusqu'à l'abandon. C'est là le rôle admirable de Marie, en qui on peut dire que la Divinité s'est maternisée (1).

§ 2. — *Marie, modèle et patronne de la femme chrétienne.*

Quelque commune que soit l'humanité dans les deux sexes, et quelque générale que soit la supériorité infinie de Jésus-Christ, modèle divin, il faut cependant reconnaître, dit le pieux auteur du *Plan divin*, qu'en s'incarnant dans le sexe de l'homme,

(1) *Le Plan divin.*

il n'a pas pu fournir à celui de la femme un modèle de sainteté spécialement approprié à ce sexe dans les états qui le distinguent, notamment les deux grands états de la maternité et de la virginité.

Par un privilège unique, Marie est tout à la fois vierge, épouse et mère; elle représente donc les trois conditions principales de la femme chrétienne; elle embrasse donc, pour ainsi dire, tous ses états, afin de lui enseigner tous ses devoirs.

La chasteté, cette vertu de l'âme qui lui assujettit le corps, qui rend l'esprit maître de la chair, qui constitue par conséquent sa liberté, sa noblesse, sa grandeur, sa beauté propres, et les fait rayonner dans la chair elle-même, qu'elle transfigure comme le cristal de l'âme, au lieu d'être le tombeau de la corruption, cette angélique vertu a plus particulièrement son sanctuaire dans la femme.

Or, bien que la pudeur et la chasteté puissent se conserver dans tous les états légitimes de la femme, la virginité, aimée et gardée pour elle-même, a toujours été regardée comme le plus haut témoignage d'intégrité. La virginité toutefois, sous un rapport, cède le pas à la maternité qui perpétue. Ainsi la virginité a pour elle l'intégrité, et la maternité la fécondité.

Quel est celui de ces deux états qu'il convient de donner à la femme type, sans entraîner le regret de l'autre et sans les appauvrir tous les deux? Car, si c'est la virginité, elle sera privée de l'honneur de la maternité; et si c'est la maternité, elle sera pri-

vée de l'honneur de la virginité. La Sagesse divine a résolu la difficulté par l'admirable alliance de la virginité et de la maternité de la Vierge Marie (1). En elle et par elle, dans les mœurs chrétiennes, la maternité et la virginité se pénètrent réciproquement et se donnent réciproquement ce qui leur manque. La maternité a été honorée par la virginité de Marie, et la virginité par sa maternité; et toute femme a ainsi été bénie dans celle qui a été bénie entre toutes les femmes; et non seulement toute femme a été bénie en elle, mais toute femme

(1) Celui qui est la sainteté infinie, l'intégrité essentielle, la virginité même, qui fait la sainteté et l'intégrité dans ses créatures, a dû l'accroître au plus haut degré dans sa Mère. Sa conception, son enfantement, ont dû mettre le sceau à cette auguste virginité, loin de lui porter atteinte, dit saint Fulgence. Marie, en un mot, doit être d'autant plus vierge qu'elle est mère, puisqu'elle est mère de l'auteur de la virginité.

Elle doit être aussi, et par cela même, d'autant plus mère qu'elle est vierge, l'étant excellemment et doublement, et comme mère, et comme vierge. Comme mère : quelle mère en effet que celle qui n'a jamais connu d'autre sentiment, qui n'est rien que mère, qui est toute mère, en un mot, qui est *mère-vierge!* Comme vierge : quelle mère que celle qui, dans le fruit de la maternité, voit la fleur de sa virginité, qui met la virginité même au monde, qui devient par son enfantement la *vierge des vierges*, en un mot, qui est *vierge-mère!*

« Marie, dit Bossuet, aimait son divin Fils comme mère, mais elle l'aimait aussi comme vierge; elle considérait Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avait poussée, et, dans ce sentiment, elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une mère-vierge. »

(Le Plan divin.)



a été élevée à la participation de sa virginale maternité.

La maternité chrétienne, en effet, est empreinte d'une pureté *morale*ment virginale, et la virginité d'une fécondité *morale*ment maternelle. La virginité chrétienne n'est pas stérile ; elle produit Jésus-Christ dans les âmes par l'apostolat de la foi, et dans les corps mêmes par celui de la charité. Nos vierges chrétiennes sont les sœurs, les mères de tous les membres souffrants de Jésus-Christ, plus mères souvent que celles de la nature ; elles continuent l'office de la maternité divine. La maternité chrétienne, de son côté, n'est pas moins virginale par la grâce du sacrement de Mariage, qui lui en fait accomplir les fins, sans préjudice moral de la sainte intégrité, et qui lui en fait porter et cultiver les fruits pour le ciel ; elle continue l'office divin de l'angélique virginité de Marie. Il y a aussi de Marie dans toutes les femmes. Le caractère de la Vierge-Mère a profondément atteint la femme moderne, l'a faite à son image, et l'art chrétien, dans les siècles de foi, n'a si admirablement représenté ce céleste original que parce qu'il était environné de ses copies.

Marie offre ainsi un type sanctifiant dont toute femme peut s'inspirer et qui consacre tous les états de son sexe. « Venez, dit saint Augustin, venez donc, vierges, à la Vierge ; venez, vous qui concevez, à celles qui, par excellence, a conçu ; venez, mères, à la Mère ; venez, vous qui allaitez, à celle

qui a allaité; simples jeunes filles, venez trouver aussi en elle la jeune fille. LA VIERGE MARIE a pris ainsi, en NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, tous les états de la nature, pour être secourable à toute femme qui recourrait à elle, et pour restaurer, nouvelle Eve, tout le sexe des femmes, sans préjudice toutefois de sa virginité, de même que tout le sexe des hommes l'a été par l'Adam nouveau, Jésus-Christ, notre Seigneur. »

### § 3. — *Dévotion des mères à Marie.*

Comment peut-il se faire que les femmes, dont l'âme est si tendre, et qui comprennent si bien l'amour d'un fils pour sa mère et l'attachement de celle-ci pour son enfant, aient pu embrasser une religion qui leur défend d'invoquer Marie, une femme, le modèle des épouses et des mères?

La chapelle de la sainte Vierge où la jeune fille reçut les premières leçons du christianisme, où, dans des jours consacrés à Marie, elle était si heureuse de chanter ses louanges et de réciter le rosaire; la chapelle où plus tard le prêtre la bénissant avec son époux, dans une touchante allocution, la conjurait ardemment de rester toujours chrétienne et fidèle imitatrice de la chaste épouse de Joseph; la chapelle où elle vint plus tard, les yeux mouillés de douces larmes, remercier Dieu de lui avoir donné son premier né, ne lui reste-t-elle pas toujours plus

chère que les autres ? Son bonheur le plus pur est de se soustraire quelquefois aux soins et aux occupations de la famille qui l'absorbent pour venir au pied de l'autel répandre son âme en présence de Marie, lui confier ses peines les plus intimes, lui demander les lumières, les grâces et les consolations dont elle a besoin pour s'acquitter comme il faut de tous ses devoirs d'épouse et de mère.

Et si malheureusement le zèle de la jeune femme se refroidit au contact du monde, si elle ne fréquente plus le temple du Seigneur qu'à de rares intervalles, à ces grands jours commandés par l'Église, il est impossible qu'elle ne revoie pas avec une certaine émotion religieuse cet autel de Marie ; ces vases de fleurs, peut-être l'œuvre de ses mains alors innocentes ; cette statue d'une mère tenant un enfant dans ses bras, et jusqu'aux rubans de la bannière de Marie qu'elle s'était trouvée tant de fois honorée de porter. Arrêtée comme par une puissance involontaire pendant quelques moments, elle remonte à ses premières années, où son cœur, tout occupé de Marie, n'ayant d'autre ambition que de lui plaire, était calme et heureux, et la femme du monde se prend à réfléchir sur son existence agitée, sur le vide et les dangers des plaisirs enivrants qui durent si peu, laissant après eux des regrets éternels, et elle doit souvent à cette salutaire impression devant l'autel de Marie son retour à Dieu.

Qui pourrait dire l'influence que la dévotion de la sainte Vierge exerce sur la femme chrétienne ?

C'est à la protection de Marie qu'elle doit souvent la naissance d'un fils qui vient resserrer les liens qui l'unissent à son époux ; témoin la reine Anne d'Autriche, qui, après vingt-trois ans de stérilité, dut à sa confiance en Marie le bonheur inespéré de donner jour au Dauphin, depuis Louis XIV. La naissance de saint Louis, roi de France, est aussi attribuée à la Mère de Dieu et à la dévotion du saint rosaire. La pieuse reine Blanche de Castille gémissait depuis longtemps de sa stérilité ; saint Dominique lui conseilla de recourir à la très-sainte Vierge et à la pratique du rosaire. Blanche suivit ce conseil avec autant de bonheur que de fidélité, et bientôt, par la médiation de Marie, Dieu exauça sa prière ; elle eut un fils qui mit la sainteté sur le trône.

C'est à Marie que s'adressent les mères chrétiennes pour la prier de veiller sur le fruit de leurs entrailles, afin que leurs enfants puissent recevoir le saint baptême. Combien de consécutions à Marie précèdent la naissance ! Combien d'enfants sont à cette divine Vierge avant même d'avoir vu le jour ! Combien peuvent lui dire : J'ai été à vous, Vierge sainte dès le sein de ma mère ! Combien d'entre nous doivent à cette touchante pratique ce qu'il y a en eux de bon et de naturellement chrétien, comme le dit si bien Tertullien !

La très-sainte Vierge, en entrant dans la maison de sa cousine, sanctifie Jean-Baptiste dans le sein de sa mère ; elle remplit Elisabeth des dons les plus excellents de la grâce. La salutation de Marie re-

tentit jusqu'au fond des entrailles de sa parente ; elle va réveiller au sein maternel l'enfant qui n'y a puisé que des germes de mort. Une seule parole de Marie le fait tressaillir de bonheur et de joie ; cette parole inonde son âme des plus vives clartés de la grâce. La lumière surnaturelle éclaire ses yeux avant même qu'ils ne soient ouverts à la pâissante clarté du soleil. Ne se possédant pas de joie, il tressaille devant le Dieu caché qui vient lui apporter le pardon, la miséricorde et le salut. De la nuit du péché originel, il est transporté par la grâce dans le royaume de la vérité et de la lumière. Et ces merveilles sont produites par les premières paroles que la Vierge sans tache prononce en entrant dans la maison de Zacharie.

Ah ! si le nom et le culte de la très-sainte Vierge étaient dans l'âme de toutes les mères chrétiennes, pendant des mois de tristesse et d'angoisse qui précèdent le jour où elles mettront au monde le fruit que leur sein a conçu, croyez-vous que les enfants dont elles doivent devenir mères ne recevraient pas, même avant de naître, quelques semences premières de cette vie surnaturelle qui les attend au baptême ?

Le fruit d'un arbre est toujours en harmonie avec la sève dont il s'est nourri sur sa tige, et les enfants à qui Dieu a donné pour mères des femmes remplies de dévotion pour Marie se distingueront toujours par des inclinations heureuses pour la vertu. Leur âme, en reposant neuf mois dans le sein d'une

mère vraiment chrétienne, a reçu par ce contact mystérieux des germes qui ne manqueront pas de produire un jour des fruits de bénédiction (1).

L'onction de suavité, le parfum de grâce qui coule des lèvres d'une mère pieuse, ont une merveilleuse puissance pour façonner l'âme et le cœur de son enfant au culte de Marie.

La mère chrétienne connaît seule l'art divin des premières communications de la vérité ; son ingénieuse, son inépuisable patience lui donne une admirable sagesse pour mettre en lait la langue des vérités évangéliques.

Heureux les enfants qui ont puisé, comme Louis de Gonzague, dans les sollicitudes d'une mère chrétienne une tendre dévotion pour la Reine des cœurs purs ! Heureux les enfants qui ont appris à hégayer les noms de Jésus et de Marie avant même que leur langue pût articuler nettement le nom de leur père selon la chair ! Heureux enfin tous ceux qui, sous les douces influences maternelles, ont tourné leur

(1) Il existe dans beaucoup de paroisses une pratique bien touchante : quand le nouveau-né est à Dieu par le baptême, quand l'onde sainte a effacé en lui la tache originelle, quand son nom est écrit sur le livre de vie, on le porte à la chapelle de la très-sainte Vierge, afin de le consacrer à la meilleure des mères, et comme pour lui dire : *Mater, ecce filius tuus* ; Mère aimable, voici encore un de vos enfants, veillez sur lui, couvrez-le de vos ailes tous les jours de sa vie, et à la fin de sa carrière ouvrez-lui les portes du ciel. « Le cœur du nouveau-né, dit Chateaubriand, qui ne comprend pas encore le Dieu du ciel, comprend déjà cette divine Mère qui tient un enfant entre ses bras. »

cœur et leurs premiers regards vers la belle *Etoile du matin*, dont la ravissante clarté les conduira, au milieu des épreuves et des orages, jusqu'à la véritable patrie ! Dieu récompensera dès cette vie tant de sollicitude et d'amour, et la mère pieuse et éclairée verra se développer avec bonheur dans l'âme de ses enfants les germes régénérateurs de vertu qu'elle y aura soigneusement déposés ; elle verra les premières fleurs de la vie, de la grâce, bourgeonner sur ces tiges échauffées par son amour et arrosées par ses larmes, et dans le temps et dans l'éternité bienheureuse, ses enfants formeront sa plus belle couronne (1).

Si la santé d'une fille bien-aimée, d'un enfant qui doit perpétuer le nom d'un époux est faible et languissante, la mère chrétienne les voue à la sainte Vierge et leur en fait porter jusqu'à l'âge de raison les blanches livrées. La confiance en Marie est si grande,

(1) La vertueuse Anne d'Autriche n'eût pas plutôt un fils qu'elle s'empressa de le consacrer à Marie, par l'intercession de laquelle il lui avait été accordé après une longue stérilité. Elle voulut qu'un magnifique tableau, offert à Notre-Dame de Liesse, perpétuât la mémoire de cette consécration de Louis XIV à l'auguste Mère de Dieu.

Avant la Révolution, on voyait dans la même chapelle un beau dessin qui représentait la mère de Fénelon plaçant sous la protection de Marie son enfant au berceau, et puis renouvelant plus tard cette consécration de son fils bien-aimé, lorsque, déjà docteur, il portait les insignes de la science et du talent.

Le père et la mère de Bossuet avaient fait aussi un vœu au même sanctuaire en faveur de leur enfant, destiné à jeter un jour tant d'éclat sur l'Eglise de France.

que ceux-là même dont la croyance est légère n'hésitent pas quelquefois à suivre aussi cette pieuse coutume.

On ne lira pas sans intérêt ce que dit l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* dans ses *Mémoires* sur cette touchante pratique :

« Ma nourrice se trouva stérile ; une autre pauvre chrétienne me prit à son sein ; elle me voua à la patronne du hameau, Notre-Dame de Nazareth, et lui promit que je porterais en son honneur le bleu et le blanc jusqu'à l'âge de sept ans... Il entra dans les conseils de Dieu d'accorder au vœu de l'obscurité et de l'innocence la conservation des jours qu'une vaine renommée menaçait d'atteindre.

« Ce vœu de la paysanne bretonne n'est plus de ce siècle ; c'était toutefois une chose touchante que l'intervention d'une mère divine placée entre l'enfant et le ciel, et partageant les sollicitudes de la mère terrestre (1). »

C'est à vous, Mère pleine de tendresse, que s'adressent les mères mourantes ; c'est dans vos bras qu'elles remettent leurs fils. Heureuses celles qui, pendant leur vie, se sont hâtées de les placer sous vos auspices, qui, déjà enfants nouveau nés, les ont bercés aux chants que votre amour inspire, qui, bien

(1) C'est pour placer d'une manière spéciale sous la protection de Marie l'enfant que le ciel lui a donné, que l'auguste impératrice des Français a voulu que les cérémonies de son baptême se fissent un *samedi*, et que le prince impérial fût voué au bleu et au blanc les premières années de sa vie.



jeunes encore, les ont charmés par le récit touchant de vos bienfaits et par le tableau de vos vertus, et puis les ont conduits à vos autels et à vos belles fêtes, et ont placé sur leur cœur encore innocent votre image bénite et celle de votre divin Fils! Que toutes les mères aient ce bonheur, ô Marie, et que tous, enfants et mères, sur la terre et au ciel, nous soyons reçus dans les bras de votre divine maternité.

#### § 4. — *Pratiques en l'honneur de Marie.*

1° Prononçons souvent le nom de Marie ; saint Bonaventure assure qu'on ne le fait jamais sans fruit.

2° Demandons, matin et soir, à Marie, sa bénédiction maternelle : c'était la pratique de saint Stanislas.

3° Recourons à Marie dans tous les périls et dans toutes les tentations, selon les conseils de saint Bernard.

4° A l'exemple de saint Henri, visitons souvent quelque chapelle dédiée à la Mère de Dieu.

5° Comme sainte Thérèse, mettons sous la protection de la Mère de Dieu tout ce que nous faisons, tout ce que nous entreprenons, l'établissant dame et maîtresse de tout ce qui nous appartient.

6° Lisons volontiers et avec piété les livres qui parlent de ses grandeurs, tels que : *les Grandeurs de Marie*, par Duquesne ; *l'Amour de Marie*, par Liguori ; *De l'Excellence de la dévotion à Marie*, etc.

7° Entrons dans quelques confréries en l'honneur de Marie, telles que celle du Scapulaire, de Notre-Dame Auxiliatrice, etc.

8° Imitons sainte Elisabeth de Hongrie ; faisons l'aumône aux pauvres pour honorer Marie mendiant un asile à Bethléem.

9° Ayons dans notre chambre une image et sur nous une médaille de la sainte Vierge et de saint Joseph, que nous devons honorer pour lui plaire.

10° Plaisons-nous à orner de fleurs les autels et les images de la Mère de Dieu, à l'exemple de saint Bernardin, qui obtint par cette pratique des grâces signalées.

11° Occupons-nous souvent des douleurs du cœur de Marie, et compatissons surtout à celles qu'elle éprouva depuis le moment de la mort du Sauveur jusqu'à celui de sa résurrection.

12° Offrons souvent à Marie, avec sainte Gertrude, la tendresse du cœur de Jésus pour elle, en supplément de notre amour.

13° Ne passons aucun jour sans payer à Marie au moins un léger tribut d'hommages ; les grâces les plus abondantes, les conversions les plus inattendues, ont été bien des fois la récompense de cette fidélité.

14° Récitons fréquemment l'office de l'Immaculée Conception : c'était la grande dévotion de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry.

15° Soyons fidèles à réciter tous les jours deux dizaines de chapelet et trois le dimanche, ce qui fait un rosaire chaque semaine.

Le chapelet ! c'est comme le bréviaire de tous les enfants de Marie ; c'est le seul livre de l'aveugle et du pauvre ; c'est le livre de la mère chrétienne qui berce son enfant en saluant la divine Mère qui est au ciel ; c'est le livre le plus commode du pèlerin ; c'est le livre de la vieillesse dont l'œil se ferme insensiblement aux choses de ce monde ; c'est le livre des malades : mieux que tout autre il calme et endort les souffrances. Le chapelet, c'est pour les âmes pieuses le livre de la nuit, qui les défend des songes trompeurs et des embûches du démon. Tous les saints ont été fidèles à réciter la Couronne de Marie.

16° Célébrons avec piété toutes les fêtes de la très-sainte Vierge, nous y préparant par quelques mortifications, par un redoublement de ferveur, par une pensée plus habituelle de Marie, par une neuvaine dans laquelle nous l'honorons chaque jour par quelques uns de ses titres, tels que ceux-ci : 1° Mère de Dieu, 2° Reine des anges et des hommes, 3° notre Mère, 4° notre Modèle, 5° notre Avocate, 6° notre Bienfaitrice, 7° notre Libératrice, 8° Mère de douleurs, 9° notre Refuge pendant la vie et à l'heure de la mort. Terminons la neuvaine en approchant des sacrements avec piété.

---

---

## XV

### **Du bon emploi du temps.**

---

#### § 1. — *Prix du temps.*

Le temps est le bien dont nous devrions être le plus économes, et cependant c'est celui que nous dépensons le plus follement, que nous perdons avec le moins de regret et que nous nous laissons voler le plus facilement. Nous aimons même ceux qui nous le dérobent, tandis que nous poursuivons avec acharnement celui qui nous ravit toute autre propriété, bien qu'illusoire et passagère. On dirait que le temps est un fardeau, qu'il nous pèse ; nous oublions que c'est notre existence, et nous ne cherchons qu'à nous en débarrasser. Rien de plus précieux que le temps, et rien dont on abuse davantage. Le temps est le prix de l'éternité, comme l'or et l'argent sont le prix de tout ce qu'on veut acquérir en ce monde, avec cette différence que ce qu'on acquiert par l'or et l'argent se consume et périt, au lieu que ce qu'on obtient par le bon emploi du temps est incorruptible et immuable.

Il en est de chaque moment de notre vie comme de celui de notre mort. On ne meurt qu'une fois,

et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de réparer par une seconde mort le malheur de la première. Ainsi, on ne voit qu'une seule fois tel moment ; quand il est perdu, il devient un point fixe pour l'éternité, il ne changera plus, il sera le même éternellement, il nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et il sera marqué de ce caractère ineffaçable.

L'aveuglement des hommes, à l'égard du temps, est inconcevable ; ils attendent à en connaître le prix jusqu'au moment de la mort, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a plus de temps ni de ressource pour en bien user (1). Nous ne tenons jamais au présent ; nous anticipons l'avenir, comme trop lent et comme pour le hâter ; nous rappelons le passé pour l'arrêter, comme trop prompt ; nous sommes si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. La première partie de la vie

(1) « Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe ; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui. Il est tard de ménager quand on est au fond : rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse ; celui qui est au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais et comme la lie de tout l'âge. Il a plu à Dieu, pour consoler les mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être par le vol irréparable du temps, que ce même temps fût un passage à l'éternité qui demeure. »

(BOSSUET.)

se passe à désirer la seconde, et la seconde à regretter la première. La vie est dans tout ce qui n'est pas encore et dans tout ce qui n'est plus : désirs et regrets, voilà notre histoire.

Les personnes de condition sont plus exposées que d'autres à faire un mauvais emploi du temps ; leur vie est souvent un cercle d'inutilités et de frivoles amusements ; visites superflues, entretiens vides de choses, lectures romanesques, jeux, festins, promenades, etc.

« Celui, dit saint Grégoire, qui n'a pas fait un bon emploi du temps, et qui a négligé de faire de bonnes œuvres pendant sa vie, quelque long qu'en ait été le cours, on dit de lui qu'il meurt vide de jours, parce qu'il a laissé écouler inutilement les jours et les années, et il peut dire que *les journées de son pèlerinage ont été courtes et mauvaises.* »

## § 2. — Avantages d'une vie occupée.

Il n'est peut-être pas de précepte sur lequel on se fasse plus d'illusion, dans une certaine classe de la société, que sur celui qui nous condamne tous au travail, depuis la malédiction prononcée contre notre premier père.

Le travail nous tire de nous-mêmes ; il tarit la source des réflexions et des raisonnements. Dans le temps des consolations, il empêche qu'on ne s'y livre ; dans celui des sécheresses, il nourrit l'âme, il fait diversion aux tentations et aux épreuves.

Si l'oisiveté apprend beaucoup de vices, le travail apprend au contraire beaucoup de vertus ; il rend patient, constant et sérieux ; il donne le goût des choses bonnes et utiles ; il élève l'âme au-dessus des vanités de la vie, et fournit un but à son activité ; il réprime la fougue de l'imagination, et, l'enchaînant à des pensées graves et sérieuses, il prévient ou arrête les écarts du cœur en le tenant toujours renfermé dans un cercle d'action déterminé ; il éclaircit le regard de l'esprit, aiguise le tranchant de la volonté en la forçant à une action continuelle ; il éloigne du monde, et rend moins nécessaires ses vains plaisirs et son joug humiliant. C'est une heureuse chose que de n'avoir pas le temps de faire le mal, et rien n'est précieux pour une jeune personne comme un travail suivi, qui prend tellement tous ses instants qu'il ne lui en reste plus aucun pour convoiter ces jouissances qui flétrissent le cœur. « C'est procurer un trésor à vos filles, disait M<sup>me</sup> de Maintenon aux religieuses de Saint-Louis, que de leur donner ce goût de l'ouvrage. Rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail : il calme les passions, il occupe l'esprit et ne lui laisse pas le loisir de penser au mal, il fait même passer le temps agréablement. L'oisiveté, au contraire, conduit à toutes sortes de maux ; je n'ai jamais vu de filles fainéantes qui aient été de bonne vie. Il faut nécessairement prendre goût à quelque chose. On ne peut vivre sans plaisir ; si on ne trouve point à s'oc-

cuper utilement, il faut en chercher à autre chose. Que peut faire une femme qui ne saurait demeurer chez elle, ni trouver son plaisir dans les occupations de son ménage et dans un ouvrage agréable ? Il ne lui reste à le chercher que dans le jeu, la compagnie et les spectacles. Y a-t-il rien de si dangereux (1) ? »

Dans les monastères d'Egypte, où les hommes vivaient comme des anges et où le don de contemplation était une des grâces les plus ordinaires, on maintenait cependant le travail des mains. Ils le faisaient, dit saint Jérôme, non pour les besoins du corps, mais pour le salut de l'âme, parce qu'ils savaient que, quelque perfection qu'ils eussent acquise, il leur était impossible de contempler sans cesse les choses divines, et parce qu'ils étaient d'ailleurs persuadés que de demeurer un moment sans contemplation ou sans action, c'eût été s'exposer à la tentation. Voilà pourquoi, dit Cassien, la grande maxime reçue parmi eux était qu'un solitaire occupé devait être toujours le plus innocent, parce qu'il n'était tenté que d'un seul démon, au lieu qu'un solitaire paresseux et sans emploi se trouvait souvent, comme ce misérable de l'Evangile, possédé d'une légion entière (2).

(1) *Entretiens sur l'éducation.*

(2) « Je ne connais pas de personnages plus ennuyés et plus ennuyeux que les gens qui, voulant à toute force s'amuser sans rien faire, s'accrochent à chaque niaiserie pour en tirer une distraction, et pèsent tout le poids de leur oisiveté sur ceux qui les en-



Ah ! si des chrétiens parfaits, détachés de la terre, élevés au dessus des faiblesses de la nature et dont la conversation était dans le ciel, se regardaient comme vaincus dès qu'ils se relâchaient dans leurs observances laborieuses, que devez-vous espérer, vous qui vivez au milieu du monde comme dans un pays exposé à toutes les attaques du démon, vous qui veillez si peu sur vos sens ? Que pouvez-vous promettre, si, avec tout cela, vous ouvrez encore à votre ennemi la plus large porte du péché, l'oisiveté volontaire ? N'est-ce pas agir de concert avec lui et lui livrer votre âme ?

L'oisiveté fomenté les passions, elle les fait naître et elle les entretient. L'âme est extrêmement active ; quand on ne la nourrit pas de bons aliments, elle se nourrit nécessairement de mauvais. L'oisiveté diffère du travail en ce que la femme oisive s'occupe de choses frivoles et inutiles, tandis que la femme laborieuse agit sérieusement et utilement. Il y a dans le monde une multitude infinie de petits riens et de petites misères sur lesquelles l'esprit des personnes oisives se jette avec un déplorable

tourment. Ces personnes, dont malheureusement le monde est plein, surtout dans les conditions élevées qui vivent de loisir, ont en horreur tout ce qui est sérieux. Ils ont peur d'être astreints à quoi que ce soit, et principalement d'être forcés de donner leur attention, d'exercer d'une manière suivie les facultés de leur esprit ; et pour peu qu'on vienne à les entretenir de Dieu, du ciel, de la mort, de la vie future et de ce qui s'y rapporte, ou de toute autre pensée grave, ils vous appellent des sermoneurs ou des philosophes. »

(Ch. BAUTAIN.)

empressement, et qui servent de pâture à leur cœur (1). Ce sont des enfants qui ne se développent jamais, et à qui il faut tous les jours de nouveaux hochets pour les amuser. S'amuser, c'est pour eux s'occuper et travailler.

La paresse ne consiste pas toujours dans cet état d'indolence qui semble la caractériser plus particulièrement ; elle s'allie très souvent avec une activité étonnante, mais cette activité, appliquée à d'autres objets, nous fait mettre de la négligence dans nos devoirs, et nous porte quelquefois à les omettre tout à fait.

L'oisiveté épuise le corps plus encore peut-être qu'un travail immodéré ; elle énerve l'âme, ôte au caractère sa vigueur, à l'esprit sa pénétration et au cœur sa fraîcheur primitive. Pour se distraire de l'ennui que l'oisiveté ne manque jamais d'amener à sa suite, l'homme va demander des consolations et des jouissances à ce qui ne peut lui donner que des regrets et des remords ; il se devient un fardeau à lui-même, et se décharge sur le premier objet agréable qu'il rencontre du poids des soucis qui l'accablent. Le moindre désir qui souffle sur un cœur affaibli par l'oisiveté suffit pour le renverser. La volonté s'affaisse, le caractère s'amollit, les sens s'exaltent outre mesure, l'homme spirituel s'amoin-

(1) « Pour l'avenir, l'amour de l'ouvrage serait un préservatif contre toutes sortes de maux. La maxime des gens d'expérience est qu'une fille doit être coquette ou laborieuse »

(M<sup>me</sup> DE MAINTENON.)

drit, et la vie semble se réfugier tout entière dans le corps, dont le soin devient la seule occupation et le seul travail de la journée.

Une règle de conduite capitale, c'est de vous tenir toujours occupée. Ce désœuvrement vague où l'on ne sait que faire ni que devenir, où l'on s'ennuie, où l'on rêve, où l'on va incertain de côté et d'autre, où l'on se traîne languissamment, où le corps et l'âme pèsent l'un sur l'autre, pour ainsi dire, comme un lourd fardeau, est une situation extrêmement dangereuse pour une jeune personne ; c'est la source de mille tentations et la cause des chutes les plus funestes.

Pour éviter ce malheur, suivez le conseil plein de sagesse que saint Jérôme donnait à un de ses disciples : *Faites toujours quelque chose, afin que Dieu ou le démon vous trouve toujours occupé.* Si le démon vous voit occupée, il n'entreprendra point de vous tenter ; et si Dieu vous trouve occupée au travail, il n'aura point de quoi vous punir.

Occupez tous vos moments, il n'y en a pas un seul qui ne doive entrer dans la balance où l'on pèsera votre vie ; vous rendrez un compte rigoureux à Dieu de toutes vos pensées et de toutes les paroles inutiles. Mais rien ne rendra votre travail plus agréable à Dieu que le recueillement intérieur qui en est comme l'âme et qui en fait toute la douceur. Lorsque vos mains seront occupées, il faut que votre cœur, comme celui du Prophète, se repose en Dieu. « Si vous vous trouvez embarrassée

outré mesure, dit le saint évêque de Genève, imaginez-vous comme Notre-Dame employait doucement l'une de ses mains au travail, tandis qu'elle tenait notre Seigneur de l'autre, ou sur son bras, en son enfance. » Pour sanctifier le travail, il ne doit pas seulement être honnête, conforme aux vues de Dieu, fait avec une intention pure, mais de plus il doit être accompagné de l'esprit de prière. Autrement, il nourrit l'activité du caractère, l'empressement de l'amour-propre, l'inquiétude de l'humeur ; il dissipe l'esprit, dessèche le cœur, retire peu à peu de l'oraison, et y porte tous ses embarras et ses distractions. Si vous sentez du trouble et de l'inquiétude dans vos actions, c'est que le secours de la prière vous manque : *Marthe, Marthe, vous vous tourmentez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Marthe se trouble parce que sa sœur Marie ne lui aide point : Dites-lui donc qu'elle m'aide.* Tâchez de tirer du secours de Marie, c'est-à-dire de la prière et de la méditation, et vous verrez que votre inquiétude sera bientôt dissipée.

« Mêlez doucement, dit saint François de Sales, l'office de Marthe et celui de Madeleine. Faites diligemment le service de votre vocation, et souvent revenez à vous-même, mettez-vous en esprit aux pieds de notre Seigneur et dites : Mon Seigneur, soit que je coure, soit que je m'arrête, je suis toute à vous et vous tout à moi ; vous êtes mon premier époux, et tout ce que je ferai, c'est pour l'amour de vous. »

Le soin principal des personnes pieuses doit être de s'occuper aux choses extérieures, dit saint Bernard, de manière à ce que la chaleur intérieure de la dévotion n'en soit point ralentie, et que les mêmes fonctions qui leur abattent le corps servent à donner de la vigueur à l'esprit. Cette union à Dieu dans toutes ses actions a-t-elle jamais mieux été recommandée que par cette ravissante comparaison de saint François de Sales : « Faites comme les petits enfants, qui de l'une des mains se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des fraises ou des cerises le long des haies. Car, de même amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main de votre Père céleste, vous retournant de temps en temps à lui pour voir s'il a agréable votre ménage et vos occupations, et gardez-vous bien de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage ; car, s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas sans donner du nez en terre. »

§ 3. — *De la fidélité à ses devoirs d'état.*

C'est une vérité fondée sur les lois éternelles de la Providence que tous les états sont capables d'une certaine perfection, et que Dieu, dans les trésors infinis de sa miséricorde, a préparé des grâces toutes spéciales pour chaque condition en particulier.

Moïse raconte qu'au commencement des temps Dieu commanda à la terre de produire des arbres

qui portassent des fruits, chacun selon son espèce ; la terre obéit, et l'Écriture ajoute que Dieu vit que cela était bon. Il faut de même que tout chrétien, comme un bel arbre planté dans le jardin de l'Église, produise les fruits qui sont propres à sa condition et à son état. Vous ne pouvez espérer de trouver la perfection que dans l'exercice de ces devoirs ; c'est pour cela seul que Dieu vous a préparé des grâces spéciales, et si vous avez des secours à attendre de sa miséricorde, c'est uniquement pour vous aider à remplir les devoirs de votre état. Ainsi vous devez éviter, avec le plus grand soin, de vous surcharger de pratiques extérieures de piété ou de vous jeter sans discrétion dans les bonnes œuvres, de sorte que vos affaires domestiques en souffrent. Les occupations de votre état vous tiennent lieu de prières ; elles vous servent également, comme l'enseigne saint Thomas, à obtenir les grâces dont vous avez besoin et qui sont promises à ceux qui les demandent comme il faut.

Saint Jérôme, écrivant sur ce verset du psaume : *Soleil et lune, louez le Seigneur, et que la lumière et toutes les étoiles le louent*, demande comment ces astres peuvent louer Dieu ; et répondant lui-même à sa question : « C'est, dit-il, en ne manquant jamais à ce qui est de leur devoir, et en satisfaisant incessamment aux obligations que Dieu leur a imposées dans le moment de leur création ; car ce service continuel qu'ils rendent est une louange perpétuelle. » De même une personne qui, pour plaire

à Dieu, s'acquitte bien des devoirs de son état, est toujours en oraison et rend au Seigneur un tribut continuel de louanges (1).

La prière, telle qu'on la comprend ordinairement, n'est qu'une forme particulière de cette prière générale et habituelle que Jésus-Christ nous recommande quand il nous dit de prier sans cesse. Prier, c'est penser à Dieu, élever son esprit et son cœur vers lui, agir pour sa gloire, savoir renoncer, pour

(1) « A qui croyez-vous, disait M<sup>me</sup> de Maintenon, que le roi sache meilleur gré, d'un courtisan uniquement occupé à faire sa cour, qui est de tous ses plaisirs sans avoir jamais aucune peine, ou d'un fidèle sujet qui passe sa vie à combattre pour lui, exposé à de continuels dangers, toujours dans la peine et dans les fatigues, qui n'est soutenu que par son courage et par son attachement au service de son prince, n'ayant même que très-rarement le plaisir de l'approcher? Il n'est pas difficile de voir que c'est le dernier. Faites-vous-en l'application, et voyez si vous avez sujet d'être affligée que la multitude des soins inséparables de votre charge rende votre présence de Dieu moins douce qu'autrefois. Pour moi qui suis aussi fort vive, je me trouve accablée de distractions aussi différentes que sont les affaires dont j'ai la tête remplie... Je ne me présente guère devant Dieu qu'au travers d'une multitude de pensées qui remplissent mon imagination; mais je me console en lui disant : « Il est vrai, Seigneur, que je « mêle dans mes actions une vivacité naturelle qui n'est pas « exempte de plusieurs défauts dont je suis confuse ; mais aussi « vous savez que je ne les entreprends que pour vous plaire et « pour vous servir, et que si je consultais mon goût, j'aimerais « mieux me reposer que de me donner bien du mouvement pour « des affaires qui me seraient étrangères si tout autre que vous y « était intéressé. » Ce qui doit consoler une personne vive, c'est de penser qu'elle agit pour Dieu ; sans cela elle serait accablée de ses défauts. »

(Entretiens sur l'éducation.)

lui plaire et pour accomplir les devoirs qu'il nous impose, au plaisir que notre âme goûterait avec lui dans l'oraison. Mais prier quand il faut agir, être à l'église quand on doit être à la maison, se tenir aux pieds de Jésus dans la contemplation, comme Marie, quand on devrait, comme Marthe, porter sa sollicitude sur beaucoup de choses, ce n'est pas prier, c'est se prier soi-même ; ce n'est pas plaire à Dieu et faire sa volonté, mais c'est faire la sienne propre. Etre pieux, ce n'est pas toujours faire ce que les autres ne font pas et omettre ce qu'ils font, c'est surtout le faire autrement qu'eux, le faire pour Dieu, tandis qu'ils le font pour eux-mêmes.

Toute notre perfection ne consiste qu'en deux choses : à faire ce que Dieu veut que nous fassions, et à le faire comme il veut que nous le fassions. Ce que Dieu veut avant tout, c'est que nous remplissions avec exactitude tous les devoirs de notre état. Nos obligations directes envers lui sont peu nombreuses, et peuvent se rapporter au précepte qu'il nous a donné de l'aimer plus que tout le reste et d'agir en tout pour sa gloire. Mais les obligations envers nos frères et celles qui résultent de notre position nous réclament à chaque instant de notre vie. C'est pour cela que plusieurs trouvent beaucoup plus commode de s'affranchir des dernières, sous le vain prétexte de vivre uniquement pour Dieu. Mais c'est mal interpréter sa volonté, ou plutôt, c'est lui préférer la sienne propre, que de négliger les choses qu'il exige de nous pour faire cel-



les qu'il ne nous demande pas. De quoi vous sert de donner à Dieu une chose lorsqu'il vous en demande une autre ? Examinez quelle est sa volonté, afin de l'accomplir. Vous en recevrez plus d'avantages que si vous faisiez ce que vous désirez ardemment.

Dieu aime infiniment plus en vous le moindre acte d'obéissance et de soumission à sa volonté que tous les services que vous vous proposez de lui rendre par goût et par inclination. Ne regardez jamais la qualité des choses que vous faites, mais l'honneur qu'elles ont d'être agréables à Dieu.

« De cent mille fruits délicieux, Eve choisit celui qu'on lui avait défendu ; et peut-être, dit saint François de Sales, que si on le lui eût permis, elle n'en aurait pas mangé. En un mot, nous voulons servir Dieu, mais selon notre volonté, et non selon la sienne.

« Il faut aimer ce que Dieu aime : or, il aime l'état où il nous a placés ; aimons-le donc bien aussi, et ne nous arrêtons pas à penser à celui des autres. Faisons notre besogne ; à chacun sa croix n'est pas trop. »

Ne nous chargeons pas de celle des autres, mais de la nôtre. Notre Seigneur Jésus-Christ veut que nous renoncions à nous-mêmes, c'est-à-dire à notre propre volonté. *Je voudrais bien ceci et cela, je serais mieux ici et là* : ce sont des tentations. Notre Seigneur sait bien ce qu'il fait : faisons ce qu'il veut, demeurons où il nous a mis. Occupons-nous

donc soigneusement et gaîment de nos devoirs et en particulier de nos devoirs d'état, et nous mettant en esprit aux pieds de notre Seigneur, disons-lui : Mon bon Maître, je suis tout à vous ; tout ce que je ferai, c'est pour l'amour de vous ; je travaillerai, j'obéirai pour l'amour de vous ; je m'exercerai à la patience, à la douceur pour l'amour de vous ; je souffrirai, je pardonnerai, je me tairai pour l'amour de vous.

Chaque état a ses ennuis, ses amertumes, ses dégoûts ; de sorte que, si l'on excepte ceux qui sont pleinement résignés à la volonté de Dieu, chacun voudrait changer sa condition contre celle des autres. D'où vient cette inquiétude générale des esprits, sinon d'une certaine aversion que nous avons pour la contrainte, et d'une malignité d'esprit qui nous fait penser que chacun est dans une position préférable à la nôtre ?

Quiconque n'est pas parfaitement résolu de faire ce que Dieu veut, se tournera en vain tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : il n'aura jamais de repos. Ceux qui ont la fièvre ne trouvent point de place bonne, ils ne sont pas un quart-d'heure dans un lit qu'ils voudraient être dans un autre : ce n'est pas le lit qui en est cause, mais la fièvre qui les tourmente partout. Une personne qui n'a pas la fièvre de la volonté propre se contente de tout, pourvu qu'elle serve Dieu dans l'état où elle est placée. C'est la maxime de saint Paul, qui recommande à chacun de demeurer en sa vocation devant Dieu.

Sans doute les devoirs de l'état n'ont rien qui séduise l'amour-propre et flatte la vanité ; il serait souvent plus agréable, pour un cœur qui n'est pas entièrement dépossédé de lui-même, d'exercer son activité dans une sphère plus haute et plus large. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les devoirs qui flattent l'amour-propre prêtent à d'étranges illusions, tandis que ceux qui contrarient la nature n'ont rien qui puisse éveiller notre défiance. Le bien que nous avons à faire n'est point situé loin de nous, mais il est en quelque sorte sous notre main, et nous le pouvons accomplir à chaque instant de notre vie. « Avant que de faire quelque chose de votre vocation qui vous fâche, pensez, dit le pieux évêque de Genève, que les saints ont bien fait gaiement d'autres choses plus grandes et plus fâcheuses ; les uns ont souffert le martyre, les autres ont souffert le déshonneur du monde, et tout cela pour faire quelque chose qui fût agréable à Dieu. Et qu'est-ce que nous faisons qui approche de cela ? »

#### § 4. — *Du travail manuel des personnes pieuses.*

Lorsque l'Esprit saint veut offrir un modèle à toutes les femmes qui sont destinées à vivre au milieu du monde, il ne leur présente pas une femme absorbée dans la contemplation et la prière, mais une femme active et vigilante, cherchant la laine et le lin pour occuper utilement ses mains, appor-

tant de loin le pain nécessaire à la famille, se levant avant le jour pour distribuer à ses domestiques la nourriture, considérant les champs qui entourent son domaine et les achetant, plantant des vignes, ceignant de force ses reins et fortifiant ses bras par le travail, mettant la main aux choses fortes et sachant manier le fuseau, ouvrant ses mains à l'indigent, garantissant contre le froid tous ses serviteurs par de solides vêtements, se faisant elle-même ceux qui doivent la couvrir, et ne mangeant pas son pain dans l'oisiveté : voilà la femme dont l'Esprit saint déclare la valeur inappréciable (Prov., xxxi).

« Mais je n'appelle pas travailler, dit une femme célèbre, faire comme autrefois les personnes riches qui, pour avoir une contenance dans leurs visites et dans un cercle, tiraient de leur sac à ouvrage une jolie navette d'or, d'écaïlle ou d'ivoire, et faisaient des nœuds. Cet ouvrage en général ne servait à rien, mais il était une espèce d'emblème qui exprimait l'aversion que toute femme doit avoir pour une totale oisiveté ; c'était comme l'enseigne du travail des doigts. Ce maintien avait de la grâce et caractérisait parfaitement une femme. »

Peut-être que, dans certaines classes de la société, on dédaigne les occupations domestiques, si nécessaires à la famille. Savoir bien couper une étoffe, en assembler les morceaux, fabriquer des vêtements de diverses sortes, voilà une habileté bien précieuse pour les jeunes personnes de toute

condition ; devoir étroit et sacré dans la classe pauvre, et souvent entrepris par la bienfaisance dans la classe aisée (1).

Ecoutez M<sup>me</sup> de Maintenon sur ce chapitre :

« On ne saurait croire à quel point les personnes qui ne savent rien faire sont embarrassantes dans la société. Si on les prie de faire un mémoire, d'arrêter un compte, elles répondent qu'elles n'ont point appris l'arithmétique ; si on a à cœur d'avancer un ouvrage, elles ne peuvent aider parce qu'elles ne le savent point faire, ce qui est aussi désagréable pour elles que pour les personnes qui auraient besoin de leurs services. Personne ne veut se charger de filles inhabiles à tout, on n'en sait que faire.

« Les mères qui élèvent leurs filles dans cette incapacité et sans leur apprendre toutes les petites choses qui les peuvent rendre utiles dans la société, sont bien condamnables. Une femme ainsi élevée,

(1) L'empereur Auguste ne portait point d'autres habits que ceux qu'avaient filés sa femme, sa fille ou ses nièces.

La sœur de saint Louis, Isabelle, fondatrice du monastère de Longchamp, partageait toute sa vie entre la prière, l'aumône et le travail. Un jour son illustre frère, lui voyant achever un chaperon qu'elle avait filé de sa main, la pria de lui en faire présent, en l'assurant qu'il le regarderait comme un gage précieux de son amitié et qu'il s'en servirait pour l'amour d'elle. « Mon frère, répondit-elle, comme c'est le premier ouvrage de cette nature que j'aie encore fait, je le destine à Jésus-Christ : les prémices de toutes choses lui appartiennent. » Le roi le trouva bon, mais il la pria d'en filer un autre pour lui. Elle dit qu'elle voulait bien ; en même temps elle envoya celui-ci à une pauvre malade dont elle prenait soin.

qui ne sait rien faire et demeure dans cette indolence, est à charge à son mari et méprisée de tous ses domestiques ; on ne se fie pas à elle pour les moindres choses. Si elle a besoin d'une jupe, d'une paire de gants, il faut qu'elle prie son mari de la lui faire acheter, parce qu'elle n'a le maniement de rien ; au lieu que celle qui, par sa capacité autant que par sa sagesse, a su mériter la confiance de son mari et qui règle elle-même la dépense de sa maison, n'a besoin de personne pour avoir ses nécessités. J'en connais plusieurs de cette sorte : elles sont respectées, bien servies, estimées et admirées de tout le monde ; et leurs maris sont si charmés d'elles qu'ils disent avec admiration : Je trouve tout en ma femme, elle me sert d'intendant, de maître d'hôtel et de gouvernante pour mes enfants. » Voilà, mes enfants, comme je désire que soient celles d'entre vous qui seront engagées dans le monde ; et pour en revenir au christianisme, c'est là le personnage d'une femme chrétienne, en y ajoutant les motifs de piété et de religion dont nous parlons si souvent. « La femme, dit le Saint-Esprit dans les Psalmes, est dans sa maison comme une vigne abondante. » Il ne la met pas sur le pas de sa porte ni à la fenêtre, encore moins dans la rue ; mais dans le fond de sa maison, occupée de son ménage. »

(M<sup>me</sup> DE MAINTENON.)

Mais, tout en recommandant le travail manuel aux personnes pieuses, nous leur rappelons qu'il doit être accompagné de l'esprit de prière et de la

pensée de Dieu, afin de prévenir ce qu'il peut y avoir de dangereux, pour certains caractères, dans ces longs ouvrages de femme que l'on avance sans y songer, dans lesquels la rapidité des pensées augmente l'agilité des doigts et en est augmentée à son tour; dans cette inaction de l'intelligence, dans ce mouvement régulier qui ne fixe que les yeux, qui accompagne la rêverie et qui la sollicite, il n'en faut pas davantage à la pensée pour se perdre au travers des songes extravagants.

Je ne crois pas, dit M. l'abbé Chassay, que le travail des mains, s'il est trop prolongé, puisse fournir un aliment à l'activité dévorante de quelques esprits. Il pourrait, au contraire, trop développer ce penchant à la rêverie, qu'il faut savoir contenir dans certaines limites, si l'on ne veut pas qu'il absorbe les facultés les plus actives de l'âme. Comme les occupations laissent à la tête toute sa liberté, à la fantaisie toute son indépendance, il est facile de comprendre que, dans une disposition particulière d'esprit et de cœur, on les préfère à beaucoup d'autres manières de passer le temps.

« Les travaux d'aiguille, auxquels se livrent les femmes, ont, dit l'abbé Landrieux, le grand inconvénient de n'occuper guère que les doigts, et de laisser par conséquent un champ trop vaste aux pensées dangereuses. J'engagerais même les femmes qui ont éprouvé de grands chagrins, fait de grandes pertes, ou qui se trouvent dans un trouble de passion ou de scrupules, à renoncer

à ces travaux d'aiguille pour un temps, parce que, dans cette disposition, ils peuvent être funestes. »

Si vous êtes habile dans l'art de représenter sur la toile les ouvrages du Créateur et d'imiter ceux des maîtres de l'art, craignez d'exercer vos pinceaux sur des sujets profanes et dangereux, servez-vous-en pour multiplier les images qui peuvent orner nos temples ; rappelez aux fidèles d'édifiants souvenirs ; aimez à voir reproduire sous vos doigts les traits de la très-sainte Vierge, quelque scène touchante de l'histoire sacrée, quelque beau trait de nos annales, l'image d'une tendre mère que ses enfants vont pleurer.

La culture de l'esprit, l'étude si intéressante de la religion et de l'histoire, peuvent faire une heureuse diversion avec les travaux manuels, et trouver une place dans la distribution des heures de la journée des femmes qui peuvent disposer plus librement de leur temps. Mais il faut que ce ne soit jamais au détriment des devoirs d'état.

### § 3. — *Règles pour bien faire les actions ordinaires.*

*Faites ce qui est bien, dit Moïse. Soyez excellent dans toutes vos œuvres, dit le Sage. Ne vous contentez pas de les faire d'une manière commune, mais faites-les d'une manière élevée et parfaite. La perfection ne consiste pas, dit saint Bernard, à*



faire de grandes choses et en faire beaucoup, mais à faire parfaitement les choses communes et ordinaires.

Tout ce qui porte l'empreinte de la volonté de Dieu et de son bon plaisir est grand, quelque petit qu'il soit en soi. Si l'amour de Dieu paraît avec plus de générosité dans les grands sacrifices, il montre dans les petits, continuellement réitérés, plus d'attention et de délicatesse.

La vie, en général, se compose de petites choses, et c'est vraiment par elles que nous nous élevons ou nous nous dégradons peu à peu ; car elles forment les habitudes bonnes et mauvaises, d'où viennent les vertus et les vices. Ayez en la mémoire les paroles suivantes de saint François de Sales : « Allons cependant, cheminant par ces basses vallées des humbles et petites vertus ; nous y verrons des roses entre les épines, la charité qui éclate parmi les affections intérieures et extérieures ; les lis de pureté, les violettes de mortification, que sais-je, moi ! Surtout j'aime ces trois petites vertus, la douceur de cœur, la pauvreté d'esprit et la simplicité de vie, et ces exercices grossiers : visiter les malades, servir les pauvres, consoler les affligés, et autres exercices semblables ; mais le tout sans empressement , avec une vraie liberté. Non, nous n'avons pas encore les bras assez larges pour atteindre aux cèdres du Liban , contentons-nous de l'hyssope des vallons. »

Il en est de la piété comme de l'économie pour

les biens temporels, dit Fénelon ; si on n'y prend garde de près, on se ruine plus en faux frais qu'en gros articles de dépense. Quiconque sait mettre à profit, pour le spirituel comme pour le temporel, les petites choses, amasse de grands bien. Toutes les choses qui sont grandes ne le sont que par l'assemblage des petites qu'on recueille soigneusement. Qui ne laisse rien perdre s'enrichira bientôt.

Les actions les plus indifférentes cessent de l'être, et elles deviennent bonnes dès qu'on les fait avec l'intention de s'y conformer à l'œuvre de Dieu. Souvent même elles sont meilleures et plus pures que certaines actions qui paraîtront beaucoup plus vertueuses : 1° parce qu'elles sont moins de notre choix et plus dans l'ordre de la Providence, lorsqu'on a besoin de les faire ; 2° parce qu'elles sont plus simples et moins exposées à la vaine complaisance ; 3° parce que, si on les prend avec modération et pureté de cœur, on y trouve plus à mourir à ses inclinations que dans certaines actions de ferveur où l'amour-propre se mêle ; 4° enfin, parce que ces petites occasions reviennent plus souvent et fournissent une occasion secrète de mettre tous les moments à profit.

La fable dit que le roi Midas changeait en or tout ce qu'il touchait. Triste privilège, s'il ne s'agit que de l'or de ce monde, comme le prouve sa mort qui en a été la suite ! Grâce insigne s'il était question de l'or spirituel, de cet or que saint Paul

(I Cor., III, 12) recommande aux fidèles de Corinthe d'ajouter à l'édifice dont il a posé les fondements dans leur âme, et qu'au jour de la grande épreuve le feu, qui brûlera le bois et la paille, ne détruira pas, mais rendra mille fois plus pur et plus brillant ! Tel est le don accordé à la foi vive et sincère du chrétien. Elle transforme aussi en or tout ce qu'elle touche, le malheur et le bonheur, la souffrance et la jouissance, et cet or-là ne fait pas mourir, comme celui de Midas, il fait vivre.

Pour parvenir en peu de temps à une haute perfection, le moyen le plus simple et le plus court, c'est de s'appliquer à bien faire toutes choses. Le moindre mouvement importe à toute la nature ; la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe pour ses suites à tout. Donc tout est important. Nous allons indiquer les règles données par les auteurs spirituels pour rendre toutes nos œuvres agréables à Dieu et méritoires d'une récompense éternelle.

Et d'abord, ne renvoyez jamais à un autre temps une action que vous pouvez et que vous devez faire dans le moment présent. Songez que le premier retardement en attire un autre, celui-ci un troisième, et qu'on recule toujours, parce que la crainte de la peine s'augmente de plus en plus, et que l'amour du repos croît à mesure qu'on en goûte la douceur.

Pour faire une action méritoire de la vie éternelle, il faut le secours de la grâce. De nous-mêmes

nous ne pouvons rien, dit l'Apôtre, pas même avoir une bonne pensée ; toute notre force vient de Dieu. Ce qui a fait dire à saint Augustin que le Seigneur, en couronnant nos mérites, couronnait ses propres dons. Voilà pourquoi, en commençant une œuvre importante, nous devons nous adresser à Dieu par une fervente aspiration ou par un mouvement du cœur, pour obtenir la grâce de la bien faire ; voilà pourquoi nous devons encore rapporter à Dieu tout le bien que nous faisons, comme venant de lui (1).

Si nous voulons que nos œuvres soient méritoires devant Dieu et dignes d'une récompense éternelle, nous devons être unis à Jésus-Christ par la charité, comme les branches de la vigne à leur cep. Il est de foi que les actions, quoique vertueuses et surnaturelles, faites dans l'état de péché mortel, ne méritent rien pour le ciel ; Dieu, dans l'ordre de la gloire, ne leur a promis aucune récompense.

(1) « Ce qui marque le plus qu'on agit par grâce, c'est 1° quand l'action extérieure est pure et conforme à la perfection des conseils ; 2° quand on la fait simplement, tranquillement, sans empressement pour la faire, content de ne pas la faire s'il fallait s'en abstenir ; 3° qu'après l'avoir faite, on ne cherche point par des réflexions inquiètes à justifier son action, mais qu'on est prêt à la laisser condamner et à la condamner soi-même si une lumière supérieure y faisait découvrir quelques défauts ; qu'enfin on ne s'approprie point son action, et qu'on la laisse au jugement de Dieu ; 4° quand cette action laisse l'âme dans sa simplicité, dans sa paix, dans sa droiture, dans sa petitesse, dans sa désappropriation. »

(FÉNELON.)

Il faut aussi se proposer dans ses actions une bonne intention. L'intention, disent les saints docteurs, est la forme et l'âme de nos œuvres ; elle leur donne leur valeur et leur excellence. Si notre intention est pure, notre action, quoique très-petite en elle-même, lui devient semblable ; elle est élevée au même degré de perfection, comme l'eau qui égale toujours en remontant la hauteur de sa source. Ce qui fait dire à saint Ambroise que nous ne faisons de bien qu'autant que nous avons l'intention d'en faire.

Comme les mathématiciens ne considèrent dans les corps que les dimensions et les figures et font toujours abstraction de la matière, parce qu'elle ne fait rien à leur sujet, de même une âme pieuse ne doit songer, dans toutes ses actions, qu'à faire la volonté de Dieu, ne considérant pas les devoirs de son état, mais seulement la gloire et le bon plaisir de Dieu.

C'est ainsi que Marie faisait toutes ses actions, même les plus communes, avec tant de vertu et dans une si parfaite union avec Dieu, qu'elle a mérité davantage par la plus petite de ses œuvres que tous les saints ensemble par tous leurs travaux et par leurs sacrifices. Aussi l'Esprit saint dit que sa bien-aimée est semblable à un jardin d'orangers chargés de fruits et des plus suaves odeurs du Liban, pour montrer que toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions étaient si accomplies et si parfaites que, comme des parfums exquis,

elles embaumaient le ciel et la terre, et comme des grenades qui sont toutes couronnées, jusqu'aux plus petites, elles portaient la couronne d'une perfection consommée.

L'intention de glorifier Dieu, que nous devons nous proposer dans nos actions pour les rendre méritoires pour le ciel, doit être autant qu'il se peut actuelle. L'intention habituelle, c'est-à-dire celle par laquelle nous offrons le matin toutes nos actions à Dieu, sans y penser le reste de la journée, ne suffit pas, dit saint Bonaventure, pour rendre nos actions, quoique bonnes en elles-mêmes, surnaturelles et méritoires, à moins que cette intention n'ait un rapport d'influence à ces actions, de sorte qu'on puisse dire qu'elle en est en quelque manière la cause.

L'intention virtuelle est celle en vertu de laquelle nous faisons une action, de sorte qu'elle en est véritablement la cause, quoique nous n'y fassions pas attention en la faisant ; cette intention virtuelle suffit pour que des actions indifférentes et naturelles deviennent, avec le secours de la grâce, des œuvres surnaturelles et méritoires de la vie éternelle.

Il est bon de renouveler son intention au commencement de chaque action principale, quand elle n'est pas moralement une avec celle qui précède, c'est-à-dire quand elle ne se rapporte pas à une même fin, quoiqu'il y ait plusieurs actes naturellement différents. Dans un repas, par exemple, on mange, on boit, on coupe du pain et de la

viande : voilà plusieurs actions physiquement différentes, et néanmoins il n'y a qu'une action, moralement parlant, parce que tout se réduit à une même fin, à nous nourrir. On n'est pas alors obligé de renouveler son intention pendant la durée de l'action, quelque longue qu'elle soit, quoique ce soit cependant une excellente pratique et que le mérite en devienne plus grand. Il me semble, dit saint Grégoire, que quand je me mets à examiner mon intention en faisant une action, je n'ai point d'autre but que de plaire à Dieu ; mais néanmoins, quand je ne suis pas en garde contre moi, je trouve qu'il s'y mêle, je ne sais comment, quelque désir de contenter les hommes et quelque vaine complaisance d'y avoir peut-être réussi, et je m'aperçois fort bien que ce que je fais n'est pas si net de poussière et de paille qu'au commencement. Ainsi, dans nos repas, d'abord c'est par nécessité que nous mangeons ; mais la sensualité s'y glisse ensuite si adroitement, que ce que nous avons commencé pour conserver notre vie, nous le continuons à cause du goût et du plaisir que nous y prenons.

Un bon moyen que les saints nous proposent comme très-efficace, est de travailler en la présence de Dieu, à l'exemple du Prophète qui disait : « Je ne perdrai pas de vue le Seigneur, parce qu'en effet il est toujours à ma droite, afin que je ne sois point ébranlé (1).

(1) Il ne faut point de grands efforts ni des actes bien réfléchis

Un autre moyen pour bien faire les choses est de les faire chacune séparément, comme si on n'en avait point d'autre à faire. Toutes choses ont leur temps; ne confondons pas l'ordre mal à propos, et songeons qu'à chaque jour suffit son inquiétude et son affliction particulière. Faites ce qu'il y a maintenant à faire, sans songer ni au passé ni à l'avenir; renfermez toute votre application dans le présent. « Faites ce que vous faites, » disaient les anciens; la raison fondamentale de cette vérité, c'est que Dieu nous commande de bien faire l'action que nous faisons, afin qu'elle procure sa gloire et soit méritoire pour nous. Pour cela, l'application de toutes nos facultés est nécessaire; il ne veut et il ne demande de nous que cette seule chose dans le moment: l'action présente est l'unique moyen dont Dieu se sert pour venir à nous, et par lequel nous pouvons aller à lui. Tout cela se fait par l'action présente et ne peut se faire que par elle seule, non par les actions passées ou futures: celles-là ne sont

pour offrir les actions qu'on nomme indifférentes; il suffit d'élever un instant son cœur vers Dieu pour en faire une offre très-simple. Tout ce que Dieu veut que nous fassions, et qui entre dans le cours des occupations convenables à notre état, peut et doit être offert à Dieu: rien n'est indigne de lui que le péché. Quand vous sentez qu'une action ne peut être offerte à Dieu, concluez qu'elle n'est pas convenable à un chrétien; du moins il faut le soupçonner et s'en éclaircir. Je ne voudrais pas toujours faire une prière particulière pour chacune de ces choses: l'élévation de cœur dans le moment suffit. Cet usage doit être simple et aisé pour le rendre fréquent.

(FÉNÉLON.)



plus, et celles-ci ne sont pas encore et ne seront peut-être jamais. Appliquons-nous à l'action présente, afin de la faire avec Dieu et pour Dieu, qui ne désire pas autre chose de nous dans le moment. La fidélité simple au moment présent est le trésor du cœur. C'est la manne du désert, qui a tous les goûts selon les divers besoins, et qui rassasie sans cesse. On a tout ce qu'on veut, car on ne veut que ce qu'on a. Le moment présent est une espèce d'éternité qui prépare à la véritable et qui en est un avant-goût.

Enfin, pour vous modérer dans votre action, considérez qu'il n'est pas nécessaire de la faire vite, mais de la faire bien : une chose est faite assez tôt si elle est bien faite ; car ce n'est pas la marque d'une véritable diligence, mais d'une paresse fine et artificieuse, que de faire avec précipitation les choses dont on est chargé, sans se mettre en peine qu'elles soient bien faites, pourvu que l'on en soit quitte au plus tôt et que l'on ait plus de temps pour se reposer (1).

Dans toutes les affaires, il faut s'employer avec autant de zèle et de soins que si le succès ne dépendait que de nous, mais il faut ne l'attendre que de Dieu.

(1) N'apercevez jamais vos mouvements naturels sans les laisser tomber, afin que la grâce seule vous possède librement. Il faut suspendre l'action dès qu'on sent que la nature y domine : cette fidélité fait presque autant de bien au corps qu'à l'âme. On ne néglige rien et on ne se trouble point comme Marthe.

(FÉNÉLON.)

Quand on a fini, il faut attribuer toute la gloire du succès à Dieu, garder un silence rigoureux sur la part que nous croirions y avoir, et ne pas faire valoir notre industrie et notre conduite. Quand on s'est déterminé le mieux qu'on a pu pour le parti qu'on a cru le meilleur, ordinairement parlant, il ne faut plus admettre dans son esprit les réflexions, les craintes, les perplexités et les irrésolutions, si ce n'est qu'on vient à découvrir qu'on s'est trompé et qu'il serait temps encore de réparer cette faute.

En suivant ces règles, vous rendrez toutes vos œuvres méritoires devant Dieu, vous les ferez avec plus de plaisir. Il est un fait certain, c'est qu'on n'aime à faire que ce qu'on fait bien. Alors vos jours seront pleins, et vous vous présenterez avec confiance devant celui *qui voit dans le secret, et qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné à un pauvre en son nom.*

---

---

## XVI

### **Des Repas.**

---

#### § 1. — *Règles de la tempérance chrétienne.*

La nourriture est indispensable à l'homme pour réparer les pertes continuelles de son corps et en restaurer les forces. Telle est la misère de notre condition depuis le péché d'Adam, que nous ne pouvons subsister nous-mêmes sans être obligés de fournir des vivres à notre ennemi journalier, qui ne manque jamais de s'en servir pour nous faire une guerre d'autant plus cruelle que nous lui sommes plus favorables et plus indulgents.

C'est surtout dans les repas que l'âme doit exercer sur le corps une surveillance sévère ; car c'est là qu'il est le plus exigeant, et qu'il est plus difficile d'ailleurs de se soustraire à son empire. Il est pour ainsi dire sur son terrain ; il a des droits légitimes à faire valoir, et l'âme la plus noble et la plus indépendante en est réduite à la nécessité d'un compromis et d'une transaction. C'est là ce qui arrachait à saint Augustin ces plaintes touchantes d'une grande âme humiliée à la vue de ses besoins :

« Délivré des autres tentations, s'écrie-t-il, je lutte encore contre la concupiscence du boire et du manger. Où est l'homme qui a su s'en affranchir ? Quel qu'il soit, il est grand ; qu'il glorifie donc votre nom. Pour moi, je n'en suis pas encore là, parce que je suis un pécheur. »

Qui pourrait dire le dommage que cause à l'âme l'intempérance qui, lui faisant perdre sa dignité, l'assujettit au corps et aux sens ? Et comme le besoin de la nourriture revient plusieurs fois dans le jour, chaque repas est pour le corps le signal d'une nouvelle victoire, et accroît d'un degré la puissance qu'il a déjà prise sur l'âme.

Le Saint-Esprit nous apprend cette vérité, quand il nous dit qu'*on ne trouve point la sagesse parmi ceux qui passent leur vie dans la mollesse et les plaisirs des sens*. Si nous ne mourons à la vie sensuelle, nous ne vivrons jamais de la vie de la grâce et de la gloire.

L'Eglise, dans sa prudente sévérité, a mis la gourmandise au nombre des péchés capitaux ; les apôtres la signalaient comme la source et la compagne de l'impureté. Saint Paul la flétrit comme une honteuse idolâtrie, et Jésus-Christ nous représente le mauvais riche tourmenté en enfer pour expier les délicatesses excessives de sa table splendide.

En suivant les règles de la tempérance chrétienne et en nous proposant une fin surnaturelle, nous pouvons relever une action si humiliante par elle-même et nous en faire même un mérite aux yeux

de Dieu. *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu*, dit saint Paul.

Voici quelques règles données par les saints, qui nous aideront à tirer un grand profit spirituel pour notre âme des soins que nous donnons à notre corps.

Les aliments, dit saint Augustin, sont des remèdes que nous devons prendre pour ne pas mourir ; mais comme on n'use des remèdes que par nécessité, il ne faut aussi prendre la nourriture que parce qu'elle est nécessaire et dans la mesure de nos besoins personnels (1).

Chacun doit se nourrir selon son état, selon sa position, selon ses besoins, mais surtout selon les règles de l'Évangile.

Le soin de la santé doit présider au choix de la

(1) Avez-vous présente, par hasard, la tirade vigoureuse et quelquefois un peu dégoûtante de Sénèque sur les maladies de son siècle ? Il est intéressant de voir l'époque de Néron marquée par une affluence de maux inconnus aux temps qui la précédèrent. Il s'écrie plaisamment : « Seriez-vous par hasard étonné de cette innombrable quantité de maladies ? comptez les cuisiniers. » Il se fâche surtout contre les femmes : « Hippocrate, dit-il, l'oracle de la médecine, avait dit que les femmes ne sont point sujettes à la goutte. Il avait raison sans doute de son temps, aujourd'hui il aurait tort. Mais puisqu'elles ont dépouillé leur sexe pour revêtir l'autre, qu'elles soient donc condamnées à partager tous les maux de celui dont elles ont adopté tous les vices. Que le ciel les maudisse pour l'infâme usurpation que ces misérables ont osé faire sur le nôtre. »

(Soirées de Saint-Petersbourg.)

nourriture ; car la bonne disposition des organes nous rend plus propres à l'action, et nous facilite les sacrifices et les efforts que la charité pour Dieu et pour nos frères réclame de nous à chaque instant. « Comme l'on est à table pour se nourrir, disait saint François de Sales, plus que pour satisfaire à la sensualité, je prends ce que je connais qui me nourrit mieux et qui m'est plus convenable ; car vous savez bien qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger, c'est-à-dire pour distinguer les morceaux et avoir l'esprit attentif aux plats et à la différence et diversité des mets. »

Aimez les bonnes choses plus pour les autres que pour vous, et consultez moins votre goût que le leur. Le choix des aliments, lorsqu'on n'a pour but que d'entretenir la santé et de se mettre en état de remplir ses devoirs, n'est pas interdit par la sagesse ; il entre même dans l'intention bienfaisante du Créateur. Mais si la divine Providence a voulu donner aux aliments une saveur agréable au goût, ce n'a pas été pour que cette satisfaction devînt pour nous une fin, mais un moyen. Ainsi, chercher le plaisir lorsque cela est nécessaire pour que nous nous nourrissions suffisamment, voilà l'ordre ; prendre les aliments uniquement pour jouir du plaisir que la nature y trouve, voilà le désordre. Or, c'est donner dans ce désordre que de prendre des mets qui flattent le goût, quoiqu'on sache par expérience qu'ils nuisent à la santé. La satisfaction

alors est non-seulement une mauvaise fin, mais encore un moyen pernicieux. Prenez donc les aliments qui conviennent à votre tempérament ; l'expérience prouve que les plus simples et les plus communs sont les meilleurs. « Si l'on réfléchit un moment, dit un célèbre docteur, sur cette variété étonnante de mets dont les tables sont servies, sur le nombre de choses différentes dont on charge son estomac en très-peu de temps, on trouvera peu d'usages plus ridicules ; quand on en observe les suites, on voit qu'il y en a peu de plus dangereux. » Un des dangers de la bonne chère est de faire excéder la quantité de nourriture propre à satisfaire les besoins de l'organisation. La frugalité flatte moins dans le moment, mais les suites en sont douces et agréables (1). »

(1) Mille fois nous avons répété le vieil adage, *que la table tue plus de monde que la guerre* ; mais il y a bien peu d'hommes qui réfléchissent assez sur l'immense vérité de cet axiome. Si chacun veut s'examiner sérieusement, il demeurera convaincu qu'il mange peut-être la moitié plus qu'il ne doit. De l'excès sur la quantité passez aux abus sur la qualité ; examinez dans tout ses détails cet art perfide d'exciter un appétit menteur qui nous tue ; songez aux innombrables caprices de l'intempérance, à ces *compositions* séductrices qui sont précisément pour notre corps ce que les mauvais livres sont pour notre esprit, qui en est tout à la fois surchargé et corrompu, et vous verrez clairement comment la nature, continuellement attaquée par ces vils excès, se débat vainement contre nos attentats de toutes les heures, et comment il faut, malgré ses merveilleuses ressources, qu'elle succombe enfin, et qu'elle reçoive en nous les germes de mille maux.

(JOSEPH DE MAISTRE.)

S'il appartient à la médecine de choisir les aliments, c'est à la tempérance d'en indiquer la mesure. L'esprit est effrayé quand il pense à cette vérité, proclamée par les médecins, que l'homme, en général, mange une fois plus que la nécessité ne l'exige. Celui qui se laisse guider par son appétit donnera dans l'excès et nourrira souvent des maladies au lieu de se nourrir lui même. Qui mange plus qu'il ne doit se nourrit moins qu'il ne faut, et conséquemment doit maigrir (1). Cette maxime de Sanctorius est fondamentale, et elle est trop méconnue.

C'est à la tempérance chrétienne que les anciens Pères devaient cette admirable vigueur d'esprit et de corps qui les conduisait, exempts d'infirmités et jouissant de la plénitude de toutes leurs facultés, jusqu'à une extrême vieillesse. « Saint Paul l'ermite, saint Antoine, Arsène, saint Epiphane, et d'autres qu'on pourrait citer, vécurent tous au-delà d'un siècle, en ne se nourrissant que de pain, de dattes, de quelques racines et d'un peu de fruit et d'eau, » dit le docteur Tissot. « Rien n'est plus défavorable au mouvement intellectuel, à l'énergie morale, dit M. Bautain, qu'une alimentation abondante, succulente. L'excès de nourriture

(1) Les aliments doivent être proportionnés au travail; car si les forces du corps surpassent les aliments, c'est-à-dire si on les digère bien, ils nourrissent et donnent de la vigueur au corps; mais si la force des aliments surpasse les forces du corps, ils produisent une foule d'incommodités. (HIPPOCRATE.)



appesantit l'âme et le corps, et ceux qui mangent beaucoup brillent rarement par les qualités de l'esprit et du cœur. La sobriété, ou au moins la tempérance, est une condition essentielle de la vie spirituelle (1). »

L'Esprit saint, dans l'Ecclésiastique, confirme cette vérité : « Si vous êtes assis à une grande table, ne vous laissez pas aller à l'intempérance de votre bouche ; usez comme un homme tempérant de ce qui vous est servi, et ne demandez pas le premier à boire.... Vous n'aurez point ainsi d'inquiétude pendant le sommeil et vous ne sentirez point de douleur. L'insomnie, la colique et les tranchées sont le partage de l'homme intempérant. Celui qui mange peu aura un sommeil de santé, il dormira jusqu'au matin, et son âme se réjouira en lui-même. » C'est surtout dans l'usage des boissons qu'il faut être très-sobre : « La tempérance dans le boire est la santé de l'âme et du corps. Le vin bu avec excès produit la colère et l'emportement, et attire de grandes ruines ; il est l'amertume de l'âme (2). » Aussi il est important d'examiner quelle

(1) L'existence est plus longue chez ceux qui s'imposent des privations que chez ceux qui s'abandonnent à leurs appétits. En additionnant les vies de 150 anachorètes, on a trouvé 11,589 ans, c'est-à-dire, terme moyen pour chacun, 77 ans 3 mois.

(*Journal de Médecine*, t. III, p. 340.)

(2) A Saint-Cyr, les demoiselles ainsi que les dames ne buvaient que de l'eau. Ce régime, dit M. Th. Lavallée, était celui de toutes les maisons de femmes. On peut observer à ce sujet que l'éducation corporelle était plus dure qu'aujourd'hui. M<sup>me</sup> de

est la mesure qui convient et qui suffit, afin de s'en tenir là.

Conformément au conseil que vous donne le Sage, si vous voulez jouir d'un sommeil paisible et réparateur, modérez-vous dans votre repas du soir, faites un de ces soupers légers qui, comme on le disait de ceux de Platon, sont agréables pour le moment et pour le lendemain, en laissant le corps sain et l'esprit libre ; au lieu qu'un souper abondant laisse la tête embarrassée, le corps fatigué et l'esprit abattu et incapable de s'occuper à la méditation.

« Les pauvres sont moins souvent malades, dit Fénelon, pour avoir manqué du nécessaire, que les riches ne le deviennent pour avoir trop de nourriture ; l'intempérance change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie. »

Mettez en pratique le sage conseil de saint Jérôme à une jeune personne : « Soyez si sobre dans vos repas, que vous en sortiez toujours avec appétit, afin qu'après avoir satisfait au besoin de la nature par le manger et par le boire, vous ayez l'esprit assez libre pour prier, pour lire et pour vous employer aux autres exercices spirituels. »

On peut, en retranchant quelque chose à sa nour-

Maintenon dit dans une lettre à M<sup>me</sup> de la Vieville, abbesse de Gomerfontaine : « Je vois tous les jours guérir des maux d'estomac en quittant le vin. Je suis dans ma soixante-douzième année, et je ne bois que de l'eau ; c'est une erreur dans les filles que l'usage du vin. »

(*Lettres et Avis*, p. 799.)

riture habituelle sans nuire à sa santé, découvrir facilement la juste mesure qui est nécessaire, tant à cause de l'expérience que l'on acquiert que des lumières qui seront données en récompense de cette disposition généreuse.

Lorsque, dans l'intervalle des repas, la faim ne se fait pas sentir, c'est une preuve que l'on a trouvé la mesure convenable, et dès lors il ne faut plus la dépasser pour céder à l'avidité naturelle ou aux suggestions de l'ennemi du salut.

### § 2. — *De la discrétion dans l'abstinence.*

Quand nous recommandons la tempérance et la mortification chrétienne aux personnes pieuses, nous ne voulons pas les engager à se priver des choses nécessaires à leur tempérament : le démon a quelquefois porté à cet excès des âmes généreuses, pour les réduire à de grandes infirmités et les obliger ensuite à prendre d'elles un soin excessif et immodéré. Saint François de Sales, dans son langage naïf, va nous dire la juste mesure que nous devons garder : « Je dirais volontiers comme saint Jérôme a dit à la bonne dame Læta : *Les jeûnes longs et immodérés me déplaisent bien fort, surtout en ceux qui sont en âge encore tendre.* Les jeunes gens portés à des infirmités par l'excès des jeûnes se convertissent aisément aux délicatesses. Les cerfs courent mal en deux temps : quand ils sont trop chargés de venaison, et quand ils sont trop

maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations, quand notre corps est trop nourri et quand il est trop abattu ; car l'un le rend insolent en son aise, et l'autre le rend désespéré dans son malaise ; et comme nous ne le pouvons porter quand il est trop gras, aussi ne nous peut-il porter quand il est trop maigre. Le défaut de cette modération ès jeûnes, disciplines, haïres et apprêtées, rend inutiles au service de la charité les meilleures années de plusieurs, comme il fit même à saint Bernard, qui se repentit d'avoir usé de trop d'austérité ; et d'autant qu'ils ont maltraité leur corps au commencement, ils sont contraints de le flatter à la fin. N'eussent-ils pas mieux fait de lui faire un traitement égal et proportionné aux offices et travaux auxquels leur condition les obligeait ?

« Le jeûne et le travail matent et abattent la chair. Si le travail que vous ferez vous est nécessaire ou fort utile à la gloire de Dieu, j'aime mieux que vous souffriez la peine du travail que celle du jeûne : c'est le sentiment de l'Eglise, laquelle, pour les travaux utiles au service de Dieu et du prochain, décharge ceux qui les font du jeûne même commandé. L'un a de la peine à jeûner, l'autre en a à servir les malades, visiter les prisonniers, confesser, prêcher, assister les désolés, prier, et semblables exercices. Cette peine vaut mieux que celle-là ; car, outre qu'elle mate également, elle a des fruits plus désirables. Et, partant, générale-

ment il est mieux de garder plus de forces corporelles qu'il n'est requis que d'en ruiner plus qu'il ne faut ; car on les peut toujours abattre quand on veut , mais on ne les peut pas toujours réparer quand on veut.

« Il me semble que nous devons avoir en grande révérence les paroles que notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ dit à ses disciples : *Mangez ce qui sera mis devant vous.* C'est, comme je crois, une plus grande vertu de manger sans choix ce qu'on vous présente et en même ordre qu'on vous le présente, ou qu'il soit à votre goût, ou qu'il ne le soit pas, que de choisir toujours le pire ; car , encore que cette dernière façon de vivre soit plus austère, l'autre néanmoins a plus de résignation ; car, par icelle, on ne renonce pas seulement à son goût, mais encore à son choix ; et ce n'est pas une petite austérité de tourner son goût à toute main et le tenir sujet aux rencontres, joint que cette sorte de mortification ne paraît point incommoder personne et est uniquement propre pour la vie civile. Reculer une viande pour en prendre une autre, pincer et racler toutes choses, ne trouver jamais rien de bien apprêté ni de bien net, faire des mystères à chaque morceau, cela ressent un cœur mou et attentif aux plats et aux écuelles. J'estime plus que saint Bernard bût de l'huile pour de l'eau ou du vin que s'il eût bu de l'eau d'absinthe avec intention, car c'était signe qu'il ne pensait point à ce qu'il buvait ; et à cette nonchalance de ce qu'on

doit manger et qu'on boit gît la perfection de la pratique de ce mot sacré : *Mangez ce qui sera mis devant vous*. J'excepte néanmoins les viandes qui nuisent à la santé, ou qui même incommode l'esprit, comme font à plusieurs les viandes chaudes et épicées, fumeuses, venteuses, en certaines occasions où la nature a besoin d'être récréée et aidée pour pouvoir soutenir quelque travail à la gloire de Dieu. Une continuelle et modérée sobriété est meilleure que les abstinences violentes faites à diverses reprises et entremêlées de grands relâchements. »

Ne choisissez pas toujours ce qu'il y a de plus mauvais ; mettez la mortification ou dans le refus d'un mets, ou dans l'acceptation pure et simple de ce qu'on vous présente ; car, en voulant éviter la gourmandise, vous pourriez tomber dans la singularité, qui est elle-même de l'orgueil. Accoutumez-vous à une indifférence absolue dans les aliments, à l'exemple des saints, qui ne faisaient aucune attention aux choses dont ils se nourrissaient, ne savourant que les biens du ciel et non ceux de la terre.

A l'autorité de saint François de Sales nous croyons devoir ajouter le témoignage d'un maître de la vie spirituelle, le P. Lombez, dont les ouvrages ascétiques sont si justement estimés : « Si la promenade ne suffit pas pour dissiper la mélancolie... le dirai-je ?... mais pourquoi ne le dirais-je pas, puisque je ne parle pas ici en directeur aus-

tère, mais en philosophe chrétien ? prenez un peu de vin, mais avec beaucoup de sobriété ; et c'est d'après l'auteur du psaume 103 que je vous le conseille ; et si quelqu'un trouve que je ne suis pas assez sérieux, en conseillant de boire du vin, lorsque j'exhorte à une joie toute sainte, j'aurai, dans ce prophète et dans d'autres écrivains sacrés, de bons garants de mes préceptes. Oui, dit cet auteur inspiré, Dieu a créé l'herbe pour la nourriture des animaux qui servent l'homme, et le vin pour réjouir le cœur de l'homme. Ainsi, il ne se contente pas d'en marquer la destination, mais il nous en prescrit encore l'usage pour l'effet que nous vous proposons ici : *Et vinum lætificat cor hominis*. Que le plaisir que vous trouverez à user de ce remède, et l'humeur gaie où il vous mettra, ne vous y fasse pas renoncer ; le plaisir est innocent, préparé par la Providence, et goûté par la vertu. L'humeur gaie qu'il vous donnera ne sera ni désagréable à Dieu, ni *peu édifiante* pour le prochain, dès qu'elle ne vous fera pas passer les bornes de la modestie ; elle vous rendra au contraire plus pieux et plus sociable, en vous débarrassant de cette humeur noire qui vous tenait concentré en vous-même.

« Si nous usons des remèdes préparés par la médecine pour les maladies beaucoup moins dangereuses que celles que nous attaquons ici, ne devons-nous pas user plus volontiers de celui qui est préparé de la main de Dieu même et qui n'a rien

de dangereux que dans l'excès ? Ce n'est pas seulement ni principalement la santé de notre corps que Dieu a eue en vue en nous donnant le vin , mais c'est surtout le bon état de notre âme, et c'est dans cette même vue que vous devez en user.

« Si saint Paul conseille à son disciple Timothée de boire un peu de vin pour fortifier son estomac affaibli, pourquoi ne le conseillerions-nous pas pour réjouir le cœur et dissiper la mélancolie ?

« Au reste, il ne faut pas oublier que c'est un remède que nous proposons, et qu'on ne doit pas s'accoutumer aux remèdes ; on leur ôterait presque toute leur vertu par l'habitude ; on ne les prend avec succès qu'autant qu'on les prend à propos et pour le vrai besoin. »

### § 3. — *Comment on doit sanctifier les repas.*

*La table est l'entremetteuse de l'amitié.* Les repas, destinés à rapprocher les hommes, sont une des circonstances de la vie où la charité et la cordialité doivent éclater davantage ; les personnes pieuses s'y font aisément distinguer : elles s'y comportent avec une sainte liberté qui n'a rien de déplacé, avec une ouverture de cœur et une gaité modeste qui rendent la piété aimable et qui sont le fruit de leur union avec Dieu et de la paix intime dont elles jouissent.

Un peu de présence de Dieu pendant les repas, surtout quand ils sont longs et qu'on y est souvent



de loisir, servira beausoup à vous retenir dans les bornes de la sobriété et à vous fortifier contre une excessive délicatesse. *Que les justes, dit le Prophète royal, fassent des festins et se réjouissent en la présence de Dieu.* Qu'ils boivent, qu'ils mangent et qu'ils y prennent plaisir, à la bonne heure, pourvu que ce soit devant Dieu, et qu'il n'y ait rien en tout cela qui soit indigne de sa divine présence. Il y a certains moments du repas où la première faim fait qu'on parle peu : alors on peut, en mangeant, penser à Dieu ; mais tout cela ne doit se faire qu'à mesure que la vue et le goût en viennent sans se gêner.

Arnohe nous apprend que les païens consacraient leurs tables aux dieux, afin de s'imposer par là une obligation particulière de n'en approcher jamais qu'avec circonspection, persuadés que toute action trop libre où ils se laisseraient aller serait une espèce de sacrilège.

Quelle leçon pour nous ! Des infidèles étaient touchés de la présence extérieure d'une idole ; et nous, avec les lumières de la foi, nous n'aurions nul égard à la présence intérieure du Seigneur ! Que Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostôme, assiste à tous vos repas ; c'est-à-dire portez-y le souvenir de Dieu.

Prenez bien garde vers la fin du repas, alors que la conversation est plus animée, que les esprits sont un peu échauffés, de ne rien dire qui puisse blesser la foi et la moralité de vos serviteurs. Le

domestique, dit une femme d'un sens exquis, recueille avidement les plaisanteries, les sarcasmes qui attaquent trop souvent les lois les plus saintes de la religion, les paroles inconsidérées ou légères qui flétrissent des réputations jusqu'alors intactes, et ces propos, répétés par lui à l'office, commentés et développés, portent le doute dans son âme, et dans son cœur le mépris pour des choses et des hommes qu'il devrait respecter. Employez donc toute votre autorité de maîtresse de maison pour éloigner de votre table toute parole qui serait de nature à scandaliser vos gens.

Enfin, que cette multitude de biens dont vous usez rappelle à votre cœur l'aimable Providence de celui qui vous les prodigue. Quelle ingratitude de ne pas se souvenir en les prenant de celui qui les produit avec tant de puissance et qui vous les donne avec tant de bonté ! Pourquoi, dans tant de familles qui se disent chrétiennes, a-t-on abandonné la religieuse coutume de nos pères d'élever son cœur et ses pensées vers le ciel, avant et après le repas, pour en faire descendre la bénédiction sur les aliments et leur ôter cette malignité cachée qu'ils ont contractée par le péché d'Adam comme les autres créatures, afin que ces biens, que Dieu a créés pour sa gloire, ne nous nourrissent que pour la procurer, et nous fortifient, non pas pour le péché, mais pour la pratique de la pénitence et de la vertu !

Les deux voyageurs à qui le Sauveur des hom-

mes se joignit sur le chemin d'Emmaüs, *le reconnurent à la fraction du pain*, parce que cet Homme-Dieu, selon sa coutume, bénit le pain avant que de le manger. Or, c'est à ce signe, dit saint Ambroise, qu'il reconnaît ses vrais disciples.

Enfin, pour ne rien omettre dans une matière si importante et qui revient si souvent, nous recommandons aux personnes pieuses, qui font profession d'écouter et d'imiter notre Seigneur Jésus-Christ, de ne laisser rien perdre, à son exemple, des restes de leurs tables, afin de pouvoir soulager la faim de quelque pauvre Lazare qui viendra frapper à leur porte pour solliciter leur charité.

---

---

## XVII

### **De la mortification chrétienne.**

---

#### § 1. — *Nécessité de la mortification.*

Dans l'être raisonnable, le corps doit être sous le gouvernement de l'esprit, qui comprend les nécessités de l'organisation physique et juge comment et jusqu'à quel point il doit les satisfaire, non pour en retirer une jouissance comme l'instinct l'y porte, mais dans le but de la conservation et du développement de l'existence. Il semble à la première vue que cette tâche soit facile et qu'il doive en coûter peu à la raison pour maintenir le corps dans l'ordre, régler ses exigences et les réduire justement à ce que demande la nature. L'expérience de chaque jour nous démontre le contraire. Le combat entre le corps et l'esprit dure tant que nous vivons sur la terre ; il continue jusque sous les glaces de l'âge et même dans les hommes les plus mortifiés. Très-peu de personnes parviennent à vaincre le corps, à le maîtriser assez pour qu'il n'ait plus la prépondérance dans leur conduite.

La piété, pour être véritable et chrétienne, doit

être accompagnée de la croix de Jésus-Christ. C'est à ce sceau que doivent être marqués tous les exercices de la vie spirituelle. La dévotion est un vrai composé d'âme et de corps : son âme est l'esprit ou les dispositions intérieures avec lesquelles on pratique les exercices spirituels ; son corps est l'assemblage de toutes les pratiques extérieures dont la principale est la mortification des sens. Voulez-vous que votre piété soit parfaite, ne séparez jamais l'âme du corps (1).

La piété sans la mortification des sens n'est qu'une illusion.

Au seul nom de pénitence, la nature s'effraie et l'amour-propre se révolte ; mais souvenez-vous que les austérités ne sont pas aussi meurtrières qu'on le pense. Rien n'égale, dit saint Cyprien, la douceur des plaisirs qu'on y goûte par les victoires qu'on remporte sur la sensualité ; le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau est léger ; la grâce et l'onction du Saint-Esprit rendent facile et agréable ce que nous regardons souvent comme impossible et impraticable.

(1) « Croyez vous qu'il n'y ait que les religieuses qui pratiquent des austérités et qui font l'oraison ? Nous voyons plusieurs dames du palais de la duchesse de Bourgogne se retirer à plusieurs heures pour prier ; elles savent s'esquiver adroitement de la compagnie pour vaquer à l'oraison, J'en connais une qui, depuis plus de vingt-cinq ans, couche sur la dure, et, pour cacher sa mortification, elle remet chaque chose à sa place le lendemain avant qu'on entre dans sa chambre. »

(M<sup>me</sup> DE MAINTENON.)

Gardez-vous bien de faire trop de concessions à ces personnes du monde qui usent si facilement leurs jours dans des plaisirs coupables, et qui condamnent comme une folie et un suicide les mortifications de la vie chrétienne. La volupté est mille fois plus meurtrière que la pénitence, et la santé du corps se trouve même dans la victoire qu'on remporte sur les sens (1). La souffrance volontaire est juste comme expiation de nos fautes, elle est logique comme hygiène de notre âme, mais par-dessus tout elle est naturelle comme expression de l'amour. Qui aime véritablement le comprendra. Qu'est-ce qu'un sacrifice pour un ami ? Qu'est-ce qu'une veille, une fatigue, une privation pour une

(1) Si on ôtait de l'univers l'intempérance dans tous les genres, on en chasserait la plupart des maladies, et peut être même il serait permis de dire toutes. La philosophie seule avait deviné depuis longtemps que toute la sagesse de l'homme était renfermée en deux mots : *SUSTINE ET ABSTINE, souffre et abstiens-toi.*

La loi chrétienne, qui n'est que la volonté révélée de celui qui sait tout et qui peut tout, ne se borne pas à de vains conseils ; elle fait de l'abstinence en général, ou de la victoire habituelle remportée sur nos désirs, un précepte capital qui doit régler toute la vie de l'homme.... Souvent il m'est arrivé de songer avec admiration et même avec reconnaissance à cette loi salutaire qui oppose des substances légales et périodiques à l'action destructive que l'intempérance exerce sur nos organes, et qui empêche au moins cette force de devenir accélératrice en l'obligeant à recommencer toujours. Jamais on n'imagina rien de plus sage, même sous le rapport de la simple hygiène ; jamais on n'accorda mieux l'avantage temporel de l'homme avec ses besoins et ses intérêts d'un ordre supérieur. (J. DE MAISTRE.)

mère ? Prouver qu'on aime est un besoin ; et qui prouve mieux, du plaisir ou de la souffrance ? Mais quand celui qu'on aime souffre, et souffre pour nous prouver son amour, peut-on ne pas vouloir partager ses souffrances ? C'est pour cela que les martyrs et les saints offrent à Dieu leur sang ; ils se passionnent pour la croix, parce qu'ils y voient l'amour de Jésus-Christ, dont les supplices et la mort ont été volontaires ; ils veulent l'imiter, et comme leur bien-aimé Sauveur désire encore souffrir pour les hommes et qu'il ne le peut plus dans la gloire, ils lui prêtent leurs corps afin qu'il continue sa passion sur la terre et qu'il apaise par des douleurs nouvelles la justice de son Père. Ah ! bénissons ce sang que les saints donnent à Dieu, ce sang qui rachète le sang versé par l'orgueil ou perdu par la volupté. Si nous assistions, dit un pieux auteur, aux conseils de la Providence, nous saurions combien une goutte de ce sang divin se pèse dans les destinées des familles et des empires.

Vous devez, dans la pratique de la mortification chrétienne, avoir égard à votre état, à votre âge, à votre complexion, à votre santé, à vos forces et à vos emplois, et régler vos pénitences par la prudence, non de la chair qui donne la mort à l'âme, selon saint Paul, lorsqu'on veut avec trop de soin conserver la vie du corps, mais de Dieu qui fait tout avec discrétion.

§ 2. — *La mortification doit être réglée sur l'obéissance.*

Ne faites rien qu'après avoir consulté votre directeur. C'est à vous de lui découvrir ce qui vous porte à la mortification ; mais c'est à lui de juger si les mouvements que vous ressentez viennent de Dieu et de vous en déterminer les pratiques.

Les mortifications que l'on fait par obéissance sont très-agréables à Dieu ; mais celles que l'on fait de soi-même peuvent venir du démon, qui porte les âmes pieuses à des austérités extraordinaires, ou pour leur faire user d'abord toutes leurs forces, afin de les rendre incapables de servir Dieu ensuite, ou pour leur faire concevoir des sentiments d'orgueil, de présomption et de mépris de ceux qui ne mènent point une vie aussi austère.

Ecoutez saint François de Sales : « Le démon ne se soucie point que l'on déchire le corps, pourvu qu'on fasse toujours sa propre volonté ; il ne craint pas l'austérité, mais l'obéissance. Quelle plus grande austérité peut-il y avoir que de tenir sa volonté sujette et continuellement obéissante ?

« L'abstinence qui se fait contre l'obéissance ôte le péché du corps pour le mettre dans le cœur... Vous avez consacré à Dieu vos forces corporelles, ce n'est plus à vous à les ruiner, sinon quand Dieu l'ordonnera ; et vous n'apprendrez jamais l'ordonnance de Dieu que par l'obéissance aux créatures



que le Créateur vous a données pour vous conduire (1). »

« Jeûner de sa propre volonté est une tentation du diable. Oh ! que de jeûneurs et de jeûneuses se sont perdus ! mais d'obéissants, pas un et pas une. Le misérable pharisien jeûnait deux fois la semaine et périt ; le publicain n'avait point jeûné et fut justifié. »

Une marque certaine qu'une âme, malgré ses austérités, est encore remplie d'elle-même, c'est son obstination à les pratiquer, ou sa mauvaise humeur quand elle se voit forcée de les abandonner.

Voici des conseils pleins de sagesse que Fénelon adressait à une âme pieuse :

« Vous pouvez avoir lu, dans sainte Thérèse, que tous les dons les plus éminents sont soumis à l'obéissance, et que la docilité est la marque qu'ils viennent de Dieu, faute de quoi ils seraient sus-

(1) Quoique la vie humaine ne soit qu'un assemblage de misères et une accumulation de péchés, et qu'ainsi elle soit bien peu de chose pour celui qui aspire à l'éternité, néanmoins le chrétien même ne doit point la mépriser, puisqu'il dépend de lui d'en faire une suite d'actions vertueuses. Nous voyons en effet que le disciple bien-aimé survécut à tous les autres, et qu'un grand nombre de Pères de l'Eglise, surtout parmi les saints moines et ermites, parvinrent à une extrême vieillesse ; de manière que, depuis la venue du Sauveur, on peut croire qu'il a été dérogé à cette bénédiction de la longue vie moins qu'à toutes les autres bénédiction.

(Bacon, tome VIII, page 358.)

pects. Supposé même qu'on se trouvât dans l'impuissance d'obéir, il faudrait, avec esprit de soumission et de simplicité, exposer son impuissance, afin que votre directeur y eût l'égard qu'il jugerait à propos. On doit en même temps être tout prêt à essayer d'obéir aussi souvent que votre directeur le demande, parce que ces impuissances ne sont souvent qu'imaginaires, et qu'on ne doit les croire véritables qu'après avoir essayé souvent de les vaincre avec petitesse, souplesse et docilité.

« Pour les austérités, elles ne sont pas exemptes d'illusions non plus que le reste ; l'esprit se remplit souvent de lui-même à mesure qu'il abat la chair. Une marque certaine que l'âme nourrit une vie secrète dans les mortifications du corps, c'est de voir qu'elle tient à ces mortifications et qu'elle a regret à les quitter. La mortification de la chair ne produit pas la mort de la volonté. Si la volonté était morte, elle serait indifférente dans la main du directeur et également souple en tous sens. Ainsi, plus on a d'attachement à ses mortifications extérieures, moins le fond de l'ame est réellement mortifié. Si Dieu avait des desseins d'attirer une âme à des austérités extraordinaires, ce serait toujours par la voie du renoncement total à sa pensée et à sa volonté propre. Mais tel qui est insatiable de mortification des sens, manque de courage pour supporter la profonde mort qui est dans le renoncement à toute propre volonté.

« La conclusion de tout ce grand discours est

qu'il me semble que vous devez laisser décider votre directeur sur vos austérités, ne lui demandant ni d'en faire peu ni d'en faire beaucoup. Quand on marque un désir ardent, et qu'on demande des permissions, on les arrache. Ce n'est plus la simple volonté du directeur qu'on fait, c'est la sienne propre, à laquelle on plie celle du directeur. »

Dans la supposition que des mortifications extraordinaires vous soient permises, vous devez avoir pour règle invariable de les tenir secrètes, conformément au précepte de notre Seigneur : « Quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui voit dans le secret et qui vous en récompensera dans le ciel. »

### § 3. — *Excellence des mortifications communes.*

Si votre directeur ne vous permet point de grandes austérités, parce qu'il ne croit pas que Dieu vous y appelle, il ne vous défendra jamais de vous mortifier en cent occasions qui se rencontrent tous les jours pour des choses qui paraissent petites, mais qui sont d'un grand mérite aux yeux de Dieu.

N'excéder jamais les règles d'une stricte tempérance dans les repas ; se priver, sans être aperçu, d'un mets qu'on préfère, mais qui n'aurait d'autre effet que de flatter la sensualité ; ne se permettre dans sa parure aucune recherche vaniteuse ; cesser

une lecture qui attache, quitter une occupation qui amuse, lorsque l'heure avertit de se retirer pour vaquer à un exercice de piété ; se lever à l'heure fixée, malgré les désirs de la nature de prolonger le repos dans son lit ; souffrir, sans se plaindre et sans impatience, le défaut de soin ou l'inattention d'un serviteur, la mauvaise humeur ou la contradiction d'une personne avec qui l'on vit, l'importunité et l'ennui des visites désagréables : dans tout cela, il n'y a rien dont l'orgueil puisse se nourrir, rien qui frappe, rien d'austère, de mortifié en apparence ; c'est cependant dans la pratique un renoncement journalier plus difficile à soutenir avec persévérance que de grandes austérités, parce que les occasions de pratiquer ces petites mortifications sont presque toujours imprévues, qu'elles reviennent chaque jour, qu'elles nous forcent à combattre à tout moment contre notre orgueil, notre activité, notre amour de l'indépendance, et contre nos inclinations naturelles, en un mot, à briser et à anéantir la propre volonté en toutes choses. On aimerait mieux faire des sacrifices plus pénibles, à condition d'être entièrement libre dans les occasions de la vie (1).

(1) « Nous satisfaisons assez pour nos péchés, dit saint François de Sales, quand nous faisons nos œuvres pour satisfaire à Dieu, et cela est très-parfait. »

Un généreux confesseur de la foi, M. Paul Galy, missionnaire apostolique, se consolait de n'avoir pas cueilli la palme du martyre, en se rappelant ces mots d'un grand saint : « Il y a peut-être

Choisir toujours, et en toutes choses, ce qu'il y a de plus mortifiant, serait une grande imprudence ; on risquerait de se dégoûter de la piété et d'en éloigner les personnes au milieu desquelles on se trouve.

Ne perdez pas de vue que Dieu considère moins nos actions que leurs motifs, et que la soumission de notre volonté à la sienne. Les hommes jugent de la valeur de ce que nous faisons par les apparences ; mais Dieu compte pour rien ce qui souvent éblouit les yeux des hommes et excite leur admiration.

#### § 4. — *Du bon usage des croix.*

De toutes les mortifications, la plus sainte et la plus méritoire, c'est de souffrir avec patience, pour l'amour de Jésus-Christ, les peines que l'on trouve dans sa position et dans l'accomplissement des devoirs de son état.

« Il ne faut pas, dit saint François de Sales,

autant et plus de mérite à offrir à Dieu sa vie à tous les instants, qu'à la perdre dans un seul par le martyre. »

« Je ne pouvais m'empêcher, disait M. Galy, de regretter une si belle occasion de porter de nouveau les chaînes pour Jésus-Christ... Puissé-je seulement sortir victorieux du combat que tout chrétien est appelé à soutenir, supporter avec une parfaite résignation les épreuves de la vie, veiller à tous les instants sur les mouvements de mon cœur, en un mot, mourir à moi-même en pratiquant ce renoncement absolu que Jésus-Christ demande à chacun de nous ! C'est un martyre, à la vérité, moins expéditif et moins éclatant que celui du sabre ; mais il est à mon avis, infiniment plus difficile et partant plus méritoire. »

(N° 146 des *Annales de la Propagation de la Foi.*)

porter les croix des autres, mais la sienne ; et pour que chacun porte la sienne, notre Seigneur veut que chacun renonce à soi-même, c'est-à-dire à sa propre volonté. *Je voudrais bien ceci et cela, je serais mieux ici et là*, ce sont des tentations. Notre Seigneur sait bien ce qu'il fait ; faisons ce qu'il veut ; demeurons où il nous a mis....»

Les pénitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre, comme celles que Dieu nous distribue chaque jour. Celles-ci n'ont rien où notre volonté propre puisse s'appuyer, et comme elles viennent immédiatement d'une Providence miséricordieuse, elles portent avec elles une grâce proportionnée à nos besoins ; elles humilient davantage, et tiennent une âme beaucoup plus anéantie qu'elle ne l'est par les autres pénitences qui, étant volontaires, attirent l'estime, tandis que les premières n'engendrent ordinairement dans le monde que le rebut, la honte et le mépris. Dans les volontaires, il y a quelque chose qui console : si le corps souffre, l'esprit s'y contente et s'y plaît. Mais dans les mortifications de l'état, il n'y a point ordinairement de satisfaction sensible : le corps y est dans le travail, l'âme s'y trouve dans l'amertume ; aussi la peine en est plus douloureuse.

Les croix que l'on choisit ne sont presque rien : il n'y a que Dieu qui sache crucifier. Dieu est ingénieux à nous faire des croix : il en fait de fer et de plomb qui sont accablantes par elles-mêmes ; il en

sait faire de paille qui semblent ne peser rien et qui ne sont pas moins difficiles à porter ; il en fait d'or et de pierreries qui éblouissent les spectateurs, qui excitent l'envie du public, mais qui ne crucifient pas moins que les croix les plus méprisées. La faveur attire la gêne et l'importunité ; elle donne ce qu'on ne voudrait point, elle ôte ce qu'on voudrait. On est, dans cette prospérité, affamé de liberté et de consolations, comme un pauvre l'est de pain. Du moins il peut, dans son malheur, heurter à toutes les portes et exciter la compassion de tous les passants ; mais les gens en faveur sont des pauvres honteux, ils n'osent faire pitié ni chercher quelque soulagement. Il plaît quelquefois à Dieu de joindre l'infirmité corporelle à cette servitude d'esprit. Rien n'est plus utile que ces deux croix jointes ensemble ; elles crucifient l'homme depuis la tête jusqu'aux pieds. On sent son impuissance et l'inutilité de tout ce qu'on possède, pendant que tout le monde envie ce qu'il appelle notre bonheur. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connaît mieux que nous ne pouvons nous connaître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure et ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour, sans regarder plus loin.

Les croix de prévoyance inquiète sont vues au-delà de l'ordre de Dieu, on les voit sans onction

pour les supporter, on les voit même par une infidélité qui éloigne la grâce ; ainsi, tout y est amer et insupportable, tout y est noir, tout y est sans ressource, et l'âme qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu ne trouve que mort et révolte, sans consolation au-dedans d'elle-même.

Voilà ce que c'est que de ne se fier pas à Dieu et d'oser violer le secret dont il est jaloux.

Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil ; adorons sans voir, taisons-nous, demeurons en paix. Les croix du moment présent apportent toujours leurs grâces, et, par conséquent, leur adoucissement avec elles ; on y voit la main de Dieu qui s'y fait sentir. *A chaque jour, dit Jésus-Christ, suffit son mal.* Le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on laisse faire Dieu.

Les croix sont le pain quotidien ; notre âme a besoin tous les jours d'une certaine mesure de souffrances pour se détacher, comme le corps a besoin d'une certaine quantité d'aliments. Nous avons besoin de croix ; nous ne vaudrions rien, si Dieu n'avait soin de nous tourner en amertume le monde et la vie pour nous en détacher.

Nous ne sommes sur la terre que pour souffrir : *Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde !* ils ne l'auront point dans l'autre. Cette vie n'est qu'un temps de tentation et d'épreuve pour nous corriger, pour nous purifier, pour nous déta-



cher ; quand nous n'aurons plus à souffrir, nous n'aurons plus à vivre, comme l'on fait sortir le malade de l'hôpital dès qu'il est guéri : ce n'est que par la souffrance que notre guérison s'opère. La croix aimée n'est qu'une demi-croix, parce que l'amour adoucit tout, et l'on ne souffre beaucoup que parce que l'on aime peu.

Une conformité parfaite à l'adorable volonté de Dieu est un moyen excellent de nous faire trouver la paix au milieu des plus rudes épreuves. Alors on goûte la vraie paix réservée aux *hommes de bonne volonté*, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui devient la leur. En cet état, on a mis son trésor si haut, que nulle main n'y peut atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation, mais nous y consentons ; car nous savons combien il est bon d'être humilié, quand c'est Dieu qui humilie.

On trouve du mécompte dans les amitiés, tant mieux ; c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres et qui nous en détache pour purifier nos attachements. On est importuné, assujetti, gêné ; mais Dieu le sait, et c'est assez : on aime la main qui éprouve. La paix se trouve dans toutes ces peines : heureuse paix qui nous suit jusqu'à la croix ! On veut ce que l'on a, et l'on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde : s'il reste quelques attaches et quelque désir, la paix n'est qu'à demi ; si tous les liens étaient rompus, la liberté serait sans bornes.

§ 5. — *Des maladies.*

Les maladies sont un des moyens les plus efficaces que la Providence nous fournit pour faire pénitence et acquérir de grands mérites pour le ciel. Le temps de la maladie est un temps précieux, un temps de salut. Si vous êtes de fer, le feu de la tribulation consumera votre rouille ; si vous êtes juste et que votre vertu vous rende semblable à l'or, vous en serez plus pure, et vous passerez d'une perfection moindre à une plus grande.

« La maladie, dit saint Vincent de Paul, est un état presque insupportable à la nature, et c'est néanmoins un des plus puissants moyens dont Dieu se serve pour nous remettre dans le devoir, pour nous détacher des affections du péché, et pour nous remplir de ses dons et de sa grâce. C'est par là que les âmes se purifient, et que celles qui n'ont point de vertu ont un moyen efficace d'en acquérir. On ne saurait trouver un état plus propre pour la pratiquer. C'est dans la maladie que la foi s'exerce merveilleusement ; l'espérance y reluit avec éclat ; la résignation, l'amour de Dieu et toutes les vertus y trouvent une ample matière de s'exercer. »

« Le vrai temps d'expier ses péchés est de goûter la grâce du pardon est celui de la maladie, dit Bossuet, pendant que cette épine nous perce et nous pénètre, que la main de Dieu est sur nous, et qu'il nous impose lui-même notre pénitence, selon la mesure de son infinie miséricorde. »

Les maladies longues sont une bonne école de miséricorde pour ceux qui assistent les malades et d'amoureuse patience pour ceux qui les souffrent ; car les uns sont au pied de la croix avec Marie et saint Jean, dont ils imitent la compassion, et les autres sont sur la croix avec notre Seigneur, duquel ils imitent la passion.

Considérons toujours nos maladies comme des faveurs cachées, et comme une preuve que Dieu veut nous attirer à lui en nous montrant la fragilité de notre vie mortelle.

Quand vous êtes visitée par la maladie, vous devez espérer avec une confiance inébranlable et un parfait repos d'esprit tous les secours de la Providence de Dieu, et dire plus que jamais : *Le Seigneur me gouverne*, il pense à moi, *rien ne me manquera*. Si vous entrez bien dans les voies de Dieu, si vous n'apportez aucun obstacle à ses opérations, il vous donnera de plus grands témoignages de son amour, et versera dans votre âme de plus abondantes consolations que lorsque vous jouissez d'une santé parfaite ; et alors se vérifieront ces paroles si touchantes du Prophète : *Le Seigneur l'assistera lui-même sur son lit de douleur*, il lui donnera le courage, le consolera ; *le Seigneur retournera son lit pour soulager ses infirmités*, et par les lumières et les consolations qu'il lui communiquera intérieurement, il lui fera supporter plus facilement le mal.

Il faut aimer Dieu dans les maladies, le goûter,

l'honorer, lui procurer la gloire qu'il attend de vous par votre patience, votre douceur, votre résignation et la conformité de votre volonté à la sienne. Dites avec Job : « Dieu m'avait donné la santé, il me l'a ôtée ; que son saint nom soit béni ! » Sainte Claire ne laissa pas échapper une seule plainte pendant vingt-huit ans de maladie ; il ne sortait de sa bouche que des paroles d'actions de grâces envers Dieu. Souffrir à regret et sans résignation, c'est rendre des souffrances passagères semblables à celles des réprouvés, que nul espoir d'adoucissement ne console, tandis que l'âme résignée change ses douleurs en des bénédictions d'un prix inestimable et éternel.

Enfin, offrez à Dieu vos infirmités, souffrez-les en union des douleurs que notre Seigneur a endurées. *Soyez soumis au Seigneur*, dit le Prophète, dans la manière dont il dispose de votre santé ; soyez malade en lui et pour lui, supportez vos souffrances par amour pour lui et comme il a supporté les siennes.

Supportez avec courage les privations qui sont la suite de votre maladie et de votre faiblesse ; souffrez avec une patience pleine de douceur les méprises, la négligence, les imperfections de vos serviteurs. « Dans ces occasions, pratiquez non seulement l'amour fidèle, dit saint François de Sales, mais l'amour tendre, doux et suave envers ceux qui sont autour de vous ; car je dis, par l'expérience que j'ai, que l'infirmité ne nous ôtant pas la cha-

rité nous ôte cependant la suavité envers le prochain, si nous ne sommes fort sur nos gardes. »

L'infirmité et le régime sont deux bonnes pénitences. C'est par immortification que l'on manque au régime ; ce n'est ni courage contre la douleur ni détachement de la vie, mais faiblesse pour le plaisir et impatience contre tout ce qui gêne. C'est une grande contrainte de s'assujettir à un régime pour éviter de détruire la santé. On craindrait moins de souffrir et d'être malade que d'être toujours aux prises avec soi-même pour combattre ses goûts : on aime encore mieux la liberté et le plaisir que la santé.

C'est une croix plus pénible qu'on ne le pense généralement que d'être dans la nécessité de prendre des remèdes dégoûtants, de se soumettre à des opérations douloureuses, de vivre longtemps sous le régime d'une diète sévère, malgré les cris continuels de la nature. Les remèdes, dit saint Basile, font une partie de la maladie et de la pénitence ; voilà pourquoi on doit s'y soumettre, sans leur attribuer cependant des effets qu'on ne doit rapporter qu'à Dieu.

#### § 6. — *Des rapports avec le médecin.*

Si nous avons tant insisté sur les précautions à prendre pour bien choisir le médecin de l'âme, malgré toutes les garanties que nous donne le caractère sacré dont il est revêtu ; si nous avons re-

commandé la plus grande prudence dans les rapports avec lui, combien plus encore devons-nous engager les personnes pieuses à s'environner de précautions dans leurs relations avec le médecin du corps !

Le médecin chrétien voit dans l'homme souffrant une créature de Dieu, une âme rachetée par le sang d'un Dieu ; il reconnaît dans la maladie ce quelque chose de divin qu'avaient entrevu les médecins du paganisme et que le christianisme appelle le péché originel et l'expiation. Sans doute il faut recourir aux moyens et aux remèdes indiqués par l'expérience ; mais qui leur donne l'efficacité, si ce n'est en mille occasions une vertu d'en haut, comme celle qui sortait du divin Sauveur pour guérir les malades ? D'où vient souvent, au milieu des plus grandes hésitations, la pensée d'employer ce qui est salutaire au lieu de ce qui eût été mortel, si ce n'est d'une inspiration secrète, semblable quelquefois à une sorte d'illumination soudaine, envoyée miséricordieusement par Celui qui est le maître de la vie et de la mort ? C'est là ce que sentirent, à toutes les époques de l'antiquité, les hommes les plus célèbres de la science. Malgré les ténèbres de l'idolâtrie, ils furent des hommes profondément religieux envers cette Providence maternelle dont dans leur art ils reconnaissaient l'assistance, envers ce Dieu dont ils voyaient la main empreinte et pour ainsi dire en action sur tous nos organes. En présence des phénomènes

dont ils étaient les continuels témoins, ces grands et sincères observateurs ne se croyaient pas en droit de douter d'une intervention supérieure à leurs soins et à leur savoir; ils tenaient leur âme en communication avec Dieu et pour ainsi dire toujours ouverte à ses inspirations salutaires (1).

Souvenez-vous que c'est bien le médecin qui vous soigne, mais que c'est Dieu seul qui guérit. *Priez donc le Seigneur, et lui-même vous guérira,* dit l'Écriture. Choisissez, autant que vous le pour-

(1) Croyons donc de toutes nos forces, avec cet excellent philosophe hébreu qui avait uni la sagesse d'Athènes et de Memphis à celle de Jérusalem, « que la juste peine de celui qui offense son Créateur est d'être mis sous la main du médecin. » (Eccl., xxxviii, 15.) Écoutons-le avec une religieuse attention, lorsqu'il ajoute : *Les médecins prieront eux-mêmes le Seigneur, afin qu'il leur donne un heureux succès* dans le soulagement et la guérison du malade, pour lui conserver la vie. Observons que, dans la loi divine qui a tout fait pour l'esprit, il y a cependant un *sacrement*, c'est à-dire un moyen spirituel directement établi pour la guérison des maladies corporelles, de manière à ce que l'effet spirituel est mis dans cette circonstance à la seconde place. Concevons, si nous le pouvons, la force opératrice de la prière du juste (Jac., v, 16), surtout de cette *prière apostolique* qui, par une espèce de charme divin, suspend les douleurs les plus violentes et fait oublier la mort. *Je l'ai vu souvent à qui les écoute avec foi,* dit Bossuet.

Et nous comprendrons sans peine l'opinion de ceux qui sont persuadés que la première qualité du médecin est la piété. Quant à moi, je déclare préférer infiniment au médecin impie le meurtrier des grands chemins, contre lequel il est au moins permis de se défendre, et qui ne laisse pas d'être pendu de temps en temps.

(JOSEPH DE MAISTRE.)

rez, un médecin religieux ; il tiendra grand compte des préceptes moraux, il traitera le corps sans oublier la loi de l'âme, tandis qu'un médecin irréligieux conseillera de se conformer à la loi du corps et de suivre ses appétits.

Une jeune femme ne doit jamais aller seule pour consulter un médecin ; il est convenable qu'elle soit toujours accompagnée par un de ses parents ou par une amie plus âgée qu'elle.

Si on lui prescrit des remèdes qui répugnent, nous ne disons pas à sa conscience, il n'y aurait pas à hésiter, mais à sa *délicatesse*, elle ne doit pas s'y soumettre avant d'avoir consulté une personne sage et pleine d'expérience. Un grand nombre de médecins sans religion abusent, hélas ! bien souvent de la confiance qu'on leur témoigne pour perdre les âmes sans sauver les corps.

Hors ces circonstances exceptionnelles, et quand d'ailleurs vous connaîtrez sous de bons rapports les médecins chargés de vous guérir, suivez exactement les prescriptions qui vous seront faites. « L'obéissance que vous rendrez au médecin sera infiniment agréable à Dieu, dit saint François de Sales, et mise en compte au jour du jugement. Le père Ignace de Loyola, le mercredi saint, mangea de la chair sur la simple ordonnance du médecin, qui le jugeait expédient pour un peu de mal qu'il avait. Un esprit de contrainte se fût fait prier trois jours. »



§ 7. — *Des prières pendant la maladie.*

Quand vos infirmités vous retiennent à la maison, ne vous attristez pas de ne pouvoir aller à l'église, et ne vous opiniâtrez point à faire abstinence quand le médecin en ordonne autrement. Cette conduite pourrait donner une idée fautive et désavantageuse de la piété aux personnes au milieu desquelles la Providence vous a placée.

« Tant que vous serez malade, il faut, dit saint François de Sales, vous sevrer d'une méditation réglée (1). Ne vous inquiétez pas de ne pouvoir servir Dieu selon votre goût ; car, en vous accommodant bien à vos infirmités, vous le servez selon le sien, qui est meilleur que le vôtre.

« Ne vous fâchez pas de demeurer au lit sans méditation ; car endurer les verges de notre Seigneur n'est pas un moindre bien que de méditer, non, sans doute ; car il est mieux d'être sur la croix avec Jésus-Christ que de la regarder seulement dans l'oraison. »

« L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur et la plus exempte de raisonnement, ne laisse pas, dit Fénelon, de miner sourdement les forces corporelles et de causer une espèce de langueur insensible. On ne

(1) La force de l'esprit augmente avec la santé ; lorsque le corps est malade, l'esprit ne peut vaquer à la méditation.

(ДѢМОСРИТЪ.)

s'en aperçoit pas, parce qu'on est trop plein de son goût, et que la peine douce ne paraît point une peine. »

Contentez-vous de vous remettre souvent en la présence de Dieu et d'élever vers lui votre cœur par des aspirations courtes et ferventes. Faites-vous lire de temps en temps quelques versets de l'Evangile et de certains psaumes plus touchants que les autres (1).

Dans la convalescence, reprenez vos exercices spirituels avec la même proportion que vous reprenez vos forces ; évitez, comme deux excès, et de tout entreprendre, ou d'omettre tout. La longueur de la convalescence est une grande tentation ; peu de personnes sont fidèles dans cet état, et il est très-ordinaire qu'on s'y relâche, parce que, sous prétexte qu'on ne peut pas tout, on ne fait rien. Tout occupé de son corps, un malade sensuel et immortifié oublie ce qu'il doit à son âme, au prochain et à Dieu.

Si votre état ne s'améliore pas, ne craignez pas de songer de bonne heure à recevoir les sacrements, s'il y avait le moindre danger ; loin d'augmenter votre mal, ils ne peuvent que le diminuer,

(1) Bossuet écrivait à une personne malade : « Vous avez bien fait de vous dispenser de la lecture que je vous avais ordonnée, puisque vous aviez la fièvre, et en semblable occasion il faut toujours en user de même. Il suffit dans ces états de se rappeler doucement quelque parole de consolation qui reviendra dans l'esprit sans lui faire violence. »

ou du moins vous remplir de consolation, si le mal est sans remède. Prenez bien garde à ce que vos parents, poussés par une fausse tendresse, ne vous privent de cet inestimable avantage.

Unissez le sacrifice de votre vie à celui de notre Seigneur Jésus-Christ ; vous ne sauriez faire à Dieu une offrande plus méritoire.

« C'est en vain, dit saint Augustin, que ceux qui ont une foi sincère disent qu'ils ne veulent pas mourir si tôt, afin d'avoir le temps de devenir meilleurs qu'ils ne sont ; car ils ne s'avanceront dans la vertu qu'à proportion qu'ils s'avanceront dans cette disposition qui leur fera souhaiter la mort. Tant qu'ils souhaiteront de ne pas mourir, ce ne sera pas un moyen d'acquérir plus de vertu, ce sera seulement une marque qu'ils n'en auront encore guère acquis. Que ceux donc qui ne souhaitent pas de mourir, afin de ne pouvoir devenir parfaits, souhaitent de mourir, et dès lors ils seront parfaits. »

« Pourquoi désirons-nous si passionnément la vie, dit saint Bernard, puisque plus nous vivons, plus nous péchons, et que le nombre de nos jours ne s'augmente que pour augmenter celui de nos fautes ? Pour moi, ajoute l'humble docteur, j'ai honte de vivre, parce que je profite peu ; je crains de mourir, parce que je ne suis pas préparé. Mais, après tout, j'aime mieux mourir et m'abandonner à la miséricorde de Dieu, qui est infiniment bon, que d'être un sujet de scandale à mon prochain par le mauvais exemple de ma vie. »

Tâchez de vous bien pénétrer de ces pensées si consolantes, afin que vous soyez mieux disposée à accepter la mort, sans vous laisser aller à des frayeurs excessives, si dangereuses dans ce moment décisif pour le salut (1).

On demandait à saint Ambroise mourant s'il n'était pas peiné par la crainte des jugements de Dieu. Il répondit : *Nous avons un bon Maître. C'est ce qu'il nous faut répondre nous-mêmes. Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable non seulement des jugements de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, dit saint Augustin, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que notre misère et sa miséricorde. Notre misère est l'objet propre de la miséricorde, et cette miséricorde est notre titre unique.*

---

(1) Voyez, dans les *Pensées consolantes de saint François de Sales*, le chapitre intitulé : *Remèdes à la crainte excessive de la mort.*

---

## XVIII

### **De l'apostolat des femmes.**

---

#### § 1. — *Apostolat des femmes dans l'Eglise et dans la société.*

C'est un devoir pour tous les chrétiens de concourir à l'œuvre de la foi. La mission de ceux qui sont appelés à prêcher la divine parole, autant par l'ardeur de leur charité que par l'éclat de leur talent, ne suffit pas toujours ; il faut encore que les autres, et c'est le plus grand nombre, les aidant de leurs prières, s'identifient avec eux, et que, dans toutes les occasions, ils ne négligent pas, selon leur influence, de développer les germes de religion et de piété répandus sur la surface des esprits. Si les fidèles se font les échos de la parole évangélique, si, brûlant d'un saint zèle pour la propagation de la foi, ils remplissent en particulier la tâche des prédicateurs, nul doute qu'ils ne puissent faire dans le détail ce que les autres font dans l'ensemble ; et qui ne sait que plus d'un pécheur s'est converti à la voix intime de l'amitié, qui se serait endurci peut-être s'il n'avait entendu que les enseignements généraux de la chaire chrétienne ?

Les femmes pieuses ont répondu à cet appel divin ; elles ont toujours été les auxiliaires les plus puissants du sacerdoce dans son action évangélique au milieu du monde.

Déjà, sous la loi figurative, elles enrichissent le tabernacle par leurs dons généreux ; leurs mains aident Zorobabel à relever le temple de Jérusalem ; elles donnent l'exemple du plus grand héroïsme.

Qui n'admira pas l'incomparable courage de cette généreuse mère des Machabées, que l'impie roi Antiochus, selon l'histoire, fit saisir avec ses sept enfants, et cette constance contre laquelle échouèrent tous les efforts des bourreaux pour leur faire manger de la chair de porc, défendue par la loi ? Cette femme, oubliant tous les sentiments de la nature et de l'humanité pour ne voir que Dieu seul, consumma par son propre martyre tous ceux qu'elle avait déjà soufferts dans la personne de chacun de ses fils, après les avoir envoyés devant elle, par ses exhortations, à la couronne céleste qui les attendait. Feuilletons tout l'ancien Testament : que trouverons-nous qui soit comparable à la fermeté de cette femme ?

Aussi l'Écriture se répand en éloges sur cette même femme : « Cependant, dit-elle, cette mère admirable, et digne de l'éternel souvenir des fidèles, voyant succomber en un même jour ses sept enfants, supportait constamment leur mort, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu ; remplie de sagesse, et mêlant à la tendresse d'une femme

le courage le plus viril, elle exhortait fortement chacun d'eux. »

Mais c'est surtout sous la loi de grâce qu'elles ont exercé leur salutaire apostolat. *L'apostolat des femmes*, ce mot, comme l'idée qu'il exprime, est tout moderne et tout chrétien. Dans l'antiquité, il n'eût pas été compris ; chez les Grecs et chez les Romains, il y avait des esclaves, des matrones, des citoyennes, il n'y avait pas des femmes-apôtres, c'est-à-dire de ces femmes vouées à un ministère d'édification et de charité, semant autour d'elles, avec l'autorité de leurs exemples et de leurs bienfaits, des paroles de foi, de consolation et d'espérance.

Mais dès que le Sauveur paraît l'apostolat commence. Des hommes sont choisis parmi les disciples du Maître pour aller porter sa doctrine jusqu'aux extrémités du monde. La femme aura-t-elle sa part de cette haute et sainte mission ? Pourquoi non ? N'a-t-elle pas une intelligence pour comprendre la vérité, un cœur pour la sentir, une voix persuasive pour la faire croire et la faire accepter ? « Les femmes, dit saint Jean Chrysostôme, peuvent prendre part, aussi bien que les hommes, aux combats de Dieu et de l'Eglise. » N'est-il pas possible de trouver dans la femme assez d'élan pour embrasser avec ardeur la foi nouvelle, assez de vertu pour la mettre en pratique, assez de courage pour la confesser et la défendre en face même de la mort ? La femme sera donc appelée, et Jésus-Christ

lui-même ira au-devant d'elle et lui parlera avec une affectueuse douceur ; il la relèvera de son abaissement, la consolera si elle est affligée, la guérira si elle est malade, lui pardonnera si elle est coupable, et la fera passer de la reconnaissance à l'amour, et de l'amour à l'enthousiasme de l'apostolat et du martyre.

Qui n'admira pas l'entretien, aussi long que familier, auquel le Christ voulut bien s'abaisser avec cette femme païenne de Samarie ? L'extrême condescendance avec laquelle il daignait l'instruire excita l'étonnement des apôtres eux-mêmes ? Après l'avoir réprimandée sur son incrédulité et sur la multitude de ses amants, il voulut bien lui demander à boire, et nous savons qu'il ne demanda jamais d'autres aliments à personne. Ses apôtres surviennent, et lui offrent des aliments qu'ils venaient d'acheter, en disant : « Maître, mangez ; mais il les refuse, en disant, comme pour s'excuser : « J'ai une nourriture à manger que vous ne connaissez pas. » Il demande lui-même à boire à cette femme, qui, déclinant une telle faveur, lui dit : « Comment vous, qui êtes juif, demandez-vous à boire à une Samaritaine ? les Juifs n'ont pas coutume de communiquer avec les Samaritains. » Et ensuite : « Vous n'avez pas de quoi puiser de l'eau, et le puits est profond. » Il demande donc lui-même de l'eau à une femme infidèle, qui lui en refuse, et il ne se soucie pas des aliments que ses apôtres lui présentent. Quelle est donc, je vous



prie, cette prédilection qu'il accorde à la faiblesse de votre sexe, pour demander de l'eau à une telle femme, lui qui donne la vie à tout le monde, si ce n'est pour montrer ouvertement que la vertu des femmes lui est d'autant plus agréable que leur sexe est plus faible ; qu'il a soif de leur salut, et qu'il le désire avec d'autant plus d'ardeur qu'il est certain que leur courage est plus admirable ; et lorsqu'il demande à boire à une femme, il fait entendre qu'il veut qu'elle éteigne sa soif par le salut de son sexe. Il appelle cette boisson nourriture : « J'ai, dit-il, une nourriture à manger que vous ignorez, » et il donne l'explication de cette nourriture, en disant : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, » désignant ainsi que la volonté particulière de son Père est qu'il travaille au salut du sexe le plus faible.

Pendant ses courses évangéliques, notre divin Maître permet aux saintes femmes de le suivre ; elles fournissent, par leurs pieuses aumônes, aux besoins de sa vie terrestre et de celle de ses disciples (1).

(1) Du berceau à la tombe, nous voyons le divin Maître entouré de femmes qui accompagnent ses pas, qui s'attachent avec foi à ses vêtements, qui se suspendent avec amour à sa parole ; non seulement sa bonté les laisse approcher, mais elle les prévient tantôt pour les guérir, tantôt pour les consoler, quelquefois pour les reprendre doucement de leurs erreurs. Un jour, apercevant une pauvre femme qu'une infirmité courbait depuis dix-huit ans vers la terre, Jésus l'appelle et lui dit : « Femme, vous êtes délivrée de votre maladie. » Un autre jour, voyant une malheu-

Quelle troupe de bourreaux dans le drame sanglant du Calvaire ! et qu'il est beau, qu'il est heureux que pas une seule femme n'y ait paru pour insulter au Sauveur ! Au contraire, l'épouse de Pilate désirait le sauver. Véronique lui rendit le seul service qui fût en son pouvoir, et les femmes de Jérusalem le suivirent en versant des pleurs. (1).

Ce sont des femmes qui s'inquiétèrent de la sépulture du Sauveur, qui embaumèrent son corps de parfums précieux, qui précédèrent et suivirent sa terrestre dépouille, qui veillèrent avec zèle autour de son sépulcre, et déplorèrent avec larmes la

reuse mère qui suivait le convoi de son fils unique, il en a compassion et lui dit : « Ne pleurez point; vous, jeune homme, je vous ordonne de vous lever. » Une autre fois enfin il s'approche d'une femme de Samarie, au grand étonnement de ses disciples ; il lui parle, s'entretient avec elle, la fait rougir de ses égarements et excite dans son âme cette soif de la vie éternelle que lui seul peut étancher. Jésus fait plus : il ne dédaigne pas d'entrer dans la maison de Marthe, qui s'empresse à le servir, tandis que l'heureuse Marie l'écoute, assise à ses pieds; il fait plus encore, il s'attache à ces pieuses servantes; il répond à leur amour, il s'émeut de leur douleur, il pleure avec elles sur leur frère Lazare qu'un miracle va ressusciter.

(1) Dans ce moment où le prince de ses apôtres le renia, où son bien-aimé s'enfuit, où ses apôtres étaient dispersés, elles seules restèrent inébranlables; dans la passion et dans la mort, ni un moment de crainte ni un moment de désespoir ne purent les éloigner de lui : en sorte qu'on peut leur appliquer ces paroles de saint Paul : « Qui nous séparera de l'amour du Seigneur? Sera-ce la persécution ou la douleur? » Saint Mathieu lui-même, après être convenu de sa fuite avec les autres, lorsqu'il dit : « Alors,

mort de l'époux, ainsi qu'il est écrit : « Les femmes, assises près du tombeau, se lamentaient en pleurant le Seigneur. » Aussi furent-elles les premières consolées par l'apparition et les paroles de l'ange qui leur annonça la résurrection du Christ ; et elles méritèrent de goûter aussitôt après les joies de sa résurrection, de le voir deux fois lui-même apparaître, et de le toucher de leurs propres mains.

Feuilletez l'ancien et le nouveau Testament, vous trouverez que les grands miracles de résurrection furent montrés seulement ou de préférence à des femmes, et que c'est pour elles ou sur elles qu'ils furent accomplis. L'ancien Testament rapporte que

tous les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent, » parle ensuite de la constance des femmes, qui s'approchaient le plus qu'elles pouvaient de la croix du Sauveur : « Il y avait, dit-il, plusieurs femmes qui avaient suivi le Seigneur depuis la Galilée en lui rendant tous les secours possibles. » Le même évangéliste rapporte avec soin toute leur persévérance auprès du sépulcre, en disant : « Marie-Madeleine et l'autre Marie étaient assises près du sépulcre. » Saint Marc dit également, en parlant de ces femmes : « Il y avait aussi des femmes qui regardaient de loin, parmi lesquelles étaient Marie-Madeleine, et Marie, mère de Jacques et de Joseph, et Salomé, qui l'avaient suivi en Galilée et qui le servaient, et beaucoup d'autres encore qui étaient montées avec lui à Jérusalem. »

Jean, qui d'abord s'était enfui, raconte qu'il revint lui-même au pied de la croix et qu'il resta près du crucifié ; mais il préfère la persévérance des femmes, comme ayant été animé et rappelé par leur exemple. « Au pied de la croix, dit-il, se tenaient la mère de Jésus, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus voyant donc sa mère et son disciple qui était auprès d'elle, etc. »

deux morts furent ressuscités à la prière maternelle, l'un par Elie, l'autre par son disciple Elisée. L'Évangile ne cite que trois morts ressuscités par le Seigneur, et ces miracles, se rapportant tous trois à des femmes, confirment ainsi de la manière la plus solennelle cette parole de l'Apôtre : « Les femmes recouvrèrent leurs morts par la résurrection. »

Nous lisons dans les Actes des apôtres que les maisons des saintes femmes devinrent à Jérusalem les premières églises où fut prêché le christianisme.

L'histoire remarque que, lorsque l'Évangile est annoncé à un peuple, les femmes montrent toujours une sympathie particulière pour la parole de vie, et qu'elles devancent habituellement les hommes par leur empressement divin à la recevoir et à la propager. On dirait que la docile réponse de Marie à l'ange : *Voici la servante du Seigneur*, trouve dans leur âme un écho plus retentissant. Cette heureuse disposition fut préfigurée, dès l'origine du christianisme, dans la personne des saintes amies de la Mère de Dieu, qui, ayant devancé au tombeau du Sauveur le disciple bien-aimé lui-même, furent les premières à connaître la résurrection et l'annoncèrent aux apôtres.

Voyez la grandeur de la grâce que l'arrivée de Jésus-Christ a répandue aussitôt sur Elisabeth, qui était mariée, et sur Anne, qui était veuve. Zacharie, mari d'Elisabeth, et grand-prêtre du Seigneur,

n'avait pas encore recouvré la parole, que son incrédulité lui avait fait perdre, lorsque, à l'arrivée et à la salutation de Marie, Elisabeth, remplie de l'esprit de Dieu, sentit tressaillir son enfant dans son sein, et en prophétisant la première que Marie avait conçu, devint ainsi plus que prophète. Elle l'annonça sur-le-champ, et elle excita la mère du Seigneur à glorifier Dieu des grâces dont il la comblait. Le don de prophétie paraît plus accompli dans Elisabeth, qui a connu aussitôt la conception du Fils de Dieu, que dans saint Jean, qui ne l'annonça que longtemps après sa naissance.

Dès le berceau du christianisme, les femmes se sont montrées égales aux hommes dans ces vertus dont eux seuls se croyaient le privilège, le courage de mourir martyres, souvent avec l'honneur de mourir les dernières, après tous les autres. C'est ainsi que firent, dès le commencement, Thècle et Perpétue ; et c'est chose souverainement touchante de voir le respect dont les martyrs, dans les prisons, entouraient ces premières mères du christianisme, nos mères dans la foi, qui leur donnaient l'exemple, et qui pour eux étaient comme des anges descendus du ciel, qui n'avaient pas d'ailes, mais qui, de plus que les anges, avaient des larmes.

Depuis la naissance du divin Fils de Marie, l'apostolat des femmes chrétiennes se continue à travers les siècles. On est frappé d'étonnement et

d'admiration à la vue de cette suite non interrompue de saintes et nobles figures, qui, dans le long cours des âges, s'avancent une palme à la main et une auréole au front, les unes s'agitant comme Marthe pour le service extérieur du Maître, les autres agenouillées à ses pieds comme Marie dans une silencieuse et muette contemplation ; celles-ci montrant les stigmates de leur passion soufferte à l'exemple et pour l'amour du Rédempteur ; celles-là les écrits qu'elles ont inspirés, ou les images chères et sacrées de leurs pères, de leurs époux, de leurs frères, qu'elles ont convertis au Seigneur, et dont elles ont fait des saints, des confesseurs, des martyrs ; plusieurs, enfin, armées du sceptre ou du glaive avec lequel elles ont gouverné les peuples ou repoussé les ennemis de leur foi et de leur patrie. Spectacle sublime, digne des hommes et des anges !

La mission des femmes a toujours été haute dans la propagation de la foi chrétienne. Au commencement de toutes les grandes époques religieuses, on voit planer une forme mystérieuse, céleste, sous la figure d'une sainte. Quand le christianisme sortit des catacombes, la mère de Constantin, Hélène, donna à l'ancien monde romain la croix retrouvée, que Clotilde érigea bientôt sur le berceau français du monde moderne.

L'Eglise doit, en grande partie, les admirables travaux de saint Jérôme à l'hospitalité que lui offrit sainte Paule dans sa paisible retraite de la Pa-

lestine, où elle institua une académie chrétienne de dames romaines (1).

(1) On ne voit pas que chez les anciens les femmes aient inspiré des travaux sérieux. Mais à peine le christianisme a-t-il paru, que déjà l'exemple du Sauveur instruisant la Samaritaine est imité. Saint Jean écrit à Electe, et tous les Pères de l'Eglise écrivent pour des femmes. Tertullien, ce génie si fier et si indompté, s'humilie devant les servantes du Christ, et il se déclare le dernier venu et le plus humble de leurs frères. Saint Cyprien tient le même langage dans son livre *De Habitu Virginum*. Saint Ambroise compose trois écrits sur la virginité, et, s'adressant à celles qui liront son livre, il leur dit : « Si vous trouvez ici quelques fleurs, ce sont celles de vos vertus, et tout ce qu'il y a de parfum dans ce livre vient de vous. »

Saint Jérôme était entouré d'un grand nombre de matrones chrétiennes des plus illustres familles de Rome, Paula et ses deux filles, Eustochie et Blésilla, Félicitas, Albina, Marcellina, Læta, veuve, et Stella, vierge. Marcella, chez laquelle toutes les autres se rassemblaient pour entendre le grand docteur, dévorée de la passion des Ecritures, ne voyait saint Jérôme que pour lui poser des questions, multipliant les interrogations autour de lui, ne l'abandonnant que lorsque la lumière était complète.

Ces femmes illustres parlaient latin, grec, hébreu; Paula chantait les psaumes en hébreu, et saint Jérôme, lorsqu'elle touchait à ses derniers moments, s'étant approché d'elle pour lui demander si elle souffrait, elle lui répondit en grec.

Ce fut pour ses femmes si distinguées qu'il entreprit ce grand ouvrage qui fit sa gloire et sa puissance : la traduction de l'Ecriture sainte. La Vulgate fut entreprise pour satisfaire aux ardeurs et aux impatiences de Fabiola et de Paula. C'est à Paula et à Eustochie qu'il dédie les livres de *Josué*, les *Juges*, les *Rois*, *Ruth*, *Esther*, les *Psaumes*, *Isaïe*, les douze petits prophètes; et, dans sa dédicace, il déclare qu'elles seules ont eu le pouvoir de le décider à reprendre la charrue pour tracer ce laborieux sillon et écarter les broussailles qui germent sans cesse dans le champ de l'Ecriture sainte. C'est à elles qu'il en appelle de ceux

En commençant la vie de sainte Paule, saint Jérôme s'écrie comme pour captiver l'attention du lecteur : Quand tous mes membres deviendraient des langues, quand toutes les parties de mon corps pourraient parler le langage des hommes, je ne dirais rien qui fût digne des vertus de la sainte et vénérable Paule. » Cependant il a écrit la vie de plusieurs saints Pères, qui est un tissu bien plus étonnant de miracles et de prodiges ; mais il s'en faut qu'il leur donne les louanges dont il a comblé cette veuve. Il porte ces louanges à un tel excès, au commencement de la lettre qu'il écrit à la vierge Démétriade, qu'il semble tomber dans une flatterie immodérée.

« De tous les ouvrages, dit-il, que j'ai composés, depuis ma naissance jusqu'à ce jour, soit de ma main, soit par d'autres qui les écrivaient sous ma dictée, celui que j'entreprends aujourd'hui est le plus difficile : car il s'agit d'écrire à Démétriade, la vierge du Seigneur, la première dans Rome et par sa naissance et par ses richesses ; et si je veux rendre justice à chacune de ses vertus, je passerai pour un flatteur. »

Monique enfanta par ses prières le véritable Augustin. Dans le moyen âge, sainte Hildegarde,

qui pourraient douter de l'exactitude de sa version : « Vous êtes, leur dit-il, juges compétents des controverses de textes ; ouvrez les originaux hébreux, comparez-les avec ma traduction pour savoir si j'ai hasardé un seul mot. »

(*La Civilisation au ve siècle*, t. II, par A.-F. Ozanam.)



sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, consacrèrent, bien mieux que la plupart des docteurs de leur temps, la tradition d'une philosophie mystique si bonne au cœur et si vivifiante, que, dans notre siècle, plus d'une âme, desséchée par le doute, vient se retremper à cette source, et essaie de rentrer dans la vérité par l'amour. Ce sont de simples femmes qui ont été, après Dieu, les premières causes de la conversion de nations entières. On doit à Indegonde la conversion des Goths en Espagne, à Théodolinde celle des Lombards en Italie. Les Anglais et leur roi Ethelbert durent leur salut à la reine Berthe, issue d'un sang français. Saint Boniface emploie à la conversion de l'Allemagne le zèle de sainte Thècle, de sainte Liobe, de sainte Walburge, etc.

N'est-ce pas une sœur des empereurs Basile et Constantin qui, mariée à un grand-duc de Russie nommé Wlodomir, obtint de lui qu'il se fit baptiser, exemple imité par les Moscovites? Miceslas, prince polonais, fut aussi converti par sa femme, sœur du duc de Bohême. Les Bulgares reçurent la foi de la même manière, ainsi que les Hongrois, dont le souverain épousa Giselle, qui avait pour frère l'empereur Henri II. Ce furent les impératrices Irène et Théodora qui rétablirent à Constantinople le culte des images.

La femme chrétienne apparaît partout où il y a des barbares à convertir.

Quelques vierges remplirent dans l'Eglise une

mission si merveilleuse, qu'elles éclipsèrent quelquefois, par la sublimité de leur dévouement, par la puissance de leur intelligence, la renommée des hommes les plus illustres. Une sainte Rose de Viterbe, une enfant pleine de charmes devint le bouclier de la papauté contre les persécutions des empereurs gibelins. Une sainte Claire mérita, par son ardent amour des pauvres et de la croix, d'aider dans son admirable réforme le Séraphin d'Assise. Une sainte Thérèse étonna le monde par la grandeur de son caractère, au siècle des Ignace, des François Borgia et des Xavier. Une sainte Catherine de Sienne fut la lumière des docteurs, l'ambassadeur des nations, le conseil des papes, et fit l'admiration de son siècle.

Sainte Françoise de Chantal fut l'auxiliaire le plus zélé et le plus intelligent de saint François de Sales dans l'institution d'une de ses plus belles œuvres.

Près de la sainte fondatrice de la Visitation, une des plus dignes de lui être associées, c'est la bienheureuse veuve Acarie, qui, après avoir racheté la vie et réparé la fortune de son mari, consacre aux pauvres et aux bonnes œuvres tout le temps que lui laisse le soin de sa maison, et dote avant de mourir la France de l'institut des Carmélites.

Parlerons-nous de l'autre Marie de l'Incarnation, Marie Guyard, institutrice des Ursulines de la Nouvelle-France, que son zèle pour le salut des âmes emporte vers les missions du Canada et consacre pour le reste de ses jours à l'instruction des filles sauvages ?

Rappellerons-nous la célèbre M<sup>me</sup> de Miramion, que sa charité ne laisse étrangère à aucune des bonnes œuvres du temps, et dont la vie réunit toutes les vertus comme un bouquet composé des plus belles fleurs.

Comment ne pas nommer encore l'illustre Louise de Marillac, qui mérita de porter le nom glorieux de Servante des pauvres ; M<sup>me</sup> de Pollalion, cette autre amie de saint Vincent de Paul, qui institua les Filles de la Providence et ramena à la vertu tant de pauvres âmes égarées ; Jeanne de Lestonnac, la princesse de Conti, M<sup>mes</sup> de Magnelais et de Caumont, M<sup>lles</sup> de Lamoignon et de Dampierre ? On se laisserait de citer avant d'épuiser la liste de ces noms glorieux, si chers à l'Eglise et à la patrie.

Qui ne connaît, malgré l'indifférence et la corruption du siècle, quelque'une de ces femmes chrétiennes qui vivent au milieu du monde comme de véritables sœurs de charité, visitant les pauvres, les prisonniers et les malades, peuplant les maisons de miséricorde des victimes qu'elles arrachent au vice, mêlées à toutes les pieuses entreprises, et créant quelquefois, par une inspiration soudaine, des œuvres que le génie leur envierait ?

Ce zèle admirable ne s'est pas affaibli avec le temps ; le catholicisme a produit de nos jours avec une inépuisable fécondité une multitude de congrégations, de sociétés de femmes dévouées à toutes les misères, qui disent à la pauvreté : Vous êtes

notre fille ! et à toutes les souffrances : Vous êtes nos sœurs !

C'est aux femmes chrétiennes que nous devons l'établissement de l'œuvre éminemment catholique de la Propagation de la Foi, immense réservoir d'aumônes et de prières qui se répandent par d'innombrables canaux et portent la vie dans toutes les parties de l'Eglise.

§ 2. — *L'apostolat de la femme au sein de la famille.*

Jésus-Christ a voulu naître d'une femme tout à la fois vierge et mère, modèle ineffable de dévouement maternel et de dévouement virginal, et demeurant à jamais sous les yeux du monde pour lui inspirer, par son souvenir et son culte, la pratique des saintes mœurs. La femme, dit l'éloquent P. Lacordaire, auquel nous empruntons la plus grande partie de ce paragraphe, n'a cessé, depuis dix-huit siècles, de regarder ce type sublime, qui est celui de sa régénération ; elle y a puisé le double courage de la chasteté et de l'amour ; elle est devenue digne du respect que le monde avait besoin d'avoir pour elle ; on a pu croire à ses serments, et le voile de la servitude, en tombant de son front, y a laissé voir, sous l'antique apparence d'une beauté fragile, le signe immuable et sanglant de la croix. Protégée par ce signe, elle a passé dans nos rues comme une apparition de la décence et du bien ; elle s'est assise heureuse au sanctuaire

de la maison ; elle y a retenu son époux, ses fils et ses filles ; elle y a reçu l'étranger sans blesser son honneur.

L'Evangile a rendu à la femme la liberté, l'instruction, les droits civils ; mais il a de plus créé pour elle trois ministères qui lui donnent une glorieuse action sur le monde. Le premier est le ministère du respect.

Le respect est une crainte douce et pieuse ; c'est l'aveu volontaire d'une dignité qui nous commande sans avoir besoin de nous donner aucun ordre.

Le respect est descendu sur nous de Dieu même, qui nous a fait à son image. En Dieu, il est une majesté qui repousserait, si elle était toute seule ; mais cette majesté suprême étant unie à une suprême bonté, il résulte de ce mélange une physionomie qui attire sans rien perdre de sa grandeur. C'est un reflet de cette nuance qui habite en nous et qui produit le respect.

La civilisation chrétienne avait besoin de trouver et de conserver le secret de la dignité tempérée par la grâce, et d'en avoir un interprète subsistant, un modèle exquis et inviolable dont la seule présence fût une leçon et nous rappelât sans cesse la physionomie de l'homme vrai, pur, simple, digne de lui-même ; c'est à la femme chrétienne que ce ministère auguste a été confié.

L'Evangile a fait de l'esclave une reine ; il l'a tirée d'une servitude honteuse ou d'une liberté efféminée, qui n'était qu'un autre esclavage, pour

lui donner sur les mœurs publiques une modeste et souveraine action. Sceptre porté avec autant de fruit que de gloire, qui a imprimé aux temps modernes une ineffable couleur de bienséance et d'élévation !

Le jeune homme usé dans le vice, qui ne croit plus à rien, pas même au plaisir ; qui ne respecte plus rien, pas même soi ; il vient, il rencontre le regard de la femme chrétienne ; il voit vivante la dignité qu'il a profanée ; il retrouve Dieu dans une âme qui en a gardé le sacerdoce et qui le révèle dans ses traits ; il sent la misère et son abjection devant ce miroir de pureté. Un mouvement de la paupière ou des lèvres suffit pour le châtier ou l'auéantir, lui qui s'estimait sûr de ne pas trembler devant Dieu ; il reconnaît une puissance à laquelle il doit compte de sa vie, devant laquelle il doit déguiser au moins sa honte ; et s'il devient incapable d'être touché de ce reproche tacite, s'il méprise la femme après avoir méprisé tout le reste, c'est le dernier trait de sa condamnation : il n'appartient plus au monde civilisé, il est barbare.

Le second ministère que l'Évangile a créé pour la femme chrétienne, c'est le ministère d'éducation.

A qui l'homme naissant sera-t-il confié ? à qui le remettra-t-on pour lui inspirer une âme bonne ? Quelle est la main assez délicate, assez ingénieuse, assez tendre pour assouplir cette bête fauve qui

vient de naître entre le bien et le mal, qui pourra être un scélérat ou un saint? Ne cherchons pas si loin. Déjà son éducation a commencé dans la sein même qui le portait. Chaque pensée, chaque prière, chaque soupir de sa mère a été un lait divin qui coulait jusqu'à son âme et le baptisait dans l'honneur et la sainteté. Le père n'y peut rien directement; à la mère seule il a été donné que son âme touchât pendant neuf mois à l'âme de l'enfant, et lui imposât des prédispositions à la vérité, à la bonté, à la douceur, germes précieux dont elle achèvera la culture au grand jour, après les avoir semés dans les profondeurs inconnues de sa maternité (1). L'enfant paraît; il échappe à cette pre-

(1) L'expérience et l'histoire attesteront l'influence maternelle sur le caractère et le génie spécial de chaque individu. Si les hommes qui nous instruisent sont maîtres de nos idées, les mères qui nous élèvent forment notre cœur. Les noms célèbres que la postérité a préconisés réveillent presque toujours l'idée d'une mère vertueuse. Saint Grégoire de Nazianze eut pour mère sainte Nonne et pour sœur sainte Gorgonie; saint Basile le Grand et saint Grégoire de Nysse eurent pour mère sainte Emmélie et pour sœur sainte Macrine; la pieuse Anthuse a donné à l'Eglise saint Jean Chrysostôme, et sainte Monique saint Augustin, *ce fils de ses larmes*; saint Ambroise fut élevé par sa sœur sainte Marcelline, saint Grégoire le Grand par sa mère sainte Sylvie, et saint Bernard par sa mère sainte Alix.

C'est ainsi que la belle âme de saint Louis sort de la reine Blanche comme une douce et radieuse fleur d'une tige odorante et bénie. On dit que la mère de Bossuet avait l'âme grande, l'esprit élevé, les mœurs austères. L'avenir d'un enfant, disait Napoléon, est toujours l'ouvrage de sa mère. Les premières impressions ne s'effacent jamais. L'homme moral, dit Joseph de Mais-

mière éducation de l'Évangile par les entrailles de sa mère ; mais il est reçu dans des mains que l'Évangile a bénies, il n'a plus à craindre le meurtre ou l'exposition, il dort tranquille sous la protection de sa mère armée de Jésus-Christ. Et dès que ses yeux s'ouvrent, quel est le premier regard qu'il rencontrera ? le regard pur et pieux d'une chrétienne. Et dès qu'une parole, se glissant par les tortueux canaux de l'ouïe, pourra s'introduire jusqu'à son âme, qui la lui dira ? qui lui jettera la première parole, la première révélation, le premier cri d'une intelligence à une intelligence ? Qui ? ce fut Dieu autrefois, c'est encore lui maintenant par notre mère purifiée et sanctifiée. C'est la femme chrétienne qui a succédé à Dieu dans le ministère sacré de la première parole. Quand Adam l'entendit et que la flamme de son esprit s'alluma de ce coup sous l'horizon étincelant du ciel, c'était Dieu qui lui avait parlé. Et nous, quand notre cœur s'éveille à l'affection et notre esprit à la vérité, c'est sous la main, sous la parole, sous le poids de l'amour maternel que ce prodige s'accomplit.

Dieu, en nous appelant à naître, n'a cru suffire

tre, est déjà formé à dix ans ; s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera un grand malheur ; si la mère s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son enfant le sceau de la vertu, on peut être à peu près certain que la main du vice ne l'effacera jamais.



à sa bonté qu'en nous préparant pour berceau le cœur d'une mère. Tandis que toute créature est emportée par l'égoïsme qui lui cache le vrai pour elle-même et pour les autres, le cœur d'une mère s'en va de tout son poids sur la pente du sacrifice, et y puise une sorte d'infailibilité morale qui ne lui permet pas de se tromper, pour ainsi dire, sur l'aliment spirituel qui convient au bonheur de son fils. Voilà comment s'inaugura notre vie. Notre mère nous imposa les mains, ces mains étaient sacrées ; elle nous oignit d'une onction de croyance et d'amour, cette onction était ineffaçable ; elle nous toucha de ses lèvres, et ce baiser, tombé du ciel sur nous, est le premier sacrement que nous ayons reçu.

Temps précieux, que la Providence ne voulait point borner au soleil d'un seul jour ! Sept ans nous sont donnés sous cette tutelle de l'âme ; sept ans entiers, nul ne nous disputera aux embrassements et aux leçons de notre mère. Celui qui nous aime le plus après elle n'a pas comme elle tous ses devoirs dans sa tendresse : il est homme. Chaque matin, prêt à franchir le seuil de son foyer, il s'arrête un moment à notre berceau, et déjà tout pensif des soucis de la journée, il sourit et passe. Sa forte main doit manier le hoyau, peut-être l'épée ou le sceptre pesant de la justice ; mais soit qu'il descende au forum ou qu'il aille tracer dans la terre un obscur sillon, il nous laisse à la merci d'un amour plus heureux et plus parfait que le

sien. Le soir, sa tâche remplie, le cœur content, mais las, il nous donne un second regard et se dit dans un soupir : J'ai gagné aujourd'hui le pain de ma femme et de mon fils, Dieu soit loué ! Ainsi coulent nos premiers ans, seuls avec une âme qui verse dans la nôtre sa vie, sa pensée, sa foi, sa physionomie, sa vertu, et qui, fût-elle dépravée, nous initierait encore au bien par le seul effet d'un sacrifice réel et persévérant pour nous. Depuis le Christ surtout, depuis que Dieu a demeuré dans le sein d'une femme, la maternité est devenue le ministère le plus efficace de la sainteté, et les générations chrétiennes empruntent de leur attouchement à ce foyer d'une lumière régénérée un caractère de mansuétude et d'inclination vers Dieu qui les suit jusqu'au tombeau. La femme chrétienne, ayant été une fois vue des hommes, ne passera plus de ce monde, et la nature promettant à son sein la même fécondité que la grâce, on peut être certain que l'Évangile et la vie ne sont plus séparables dans l'humanité : ils coulent de la même source et ne font plus qu'un même trésor.

L'enfance disparaît bien vite, et la jeunesse s'annonce avec ses instincts de liberté. L'éducation devient plus périlleuse sans cesser d'être nécessaire ; toute puissance nous pèse comme un joug. Une seule demeure, sinon intacte, du moins respectée. Nous entendons encore la vérité de la bouche d'une mère aimée de Dieu ; son regard n'a pas perdu toute autorité, son reproche n'est pas sans aiguil-

lon pour causer le remords, et quand elle est tout à fait désarmée, ses larmes lui restent comme un dernier commandement auquel nous ne résistons pas. Elle se fraie à notre insu des passages qui conduisent aux endroits les plus secrets de notre cœur, et nous sommes étonnés de l'y trouver au moment où nous nous croyons seuls. Vertu singulière, se survivant à elle-même, et qui atteste dans ses débris mêmes à quelles sources efficaces Dieu l'avait trempée !

Oh ! qui peut dire la vertu merveilleuse d'une seule parole de mère, ce charme invincible d'un cœur qui toujours veille, cet amour inventif qui se multiplie, le mystère de cette vie dans une autre vie, astre dont on voudrait vainement éloigner l'influence, qui parvient toujours à percer le voile par lequel on essaie d'arrêter la lumière et à glisser quelques rayons bienfaisants sur l'objet de sa dilection ?

Qui peut considérer froidement les alarmes, les angoisses d'une mère pieuse au moindre danger qui menace l'innocence de son enfant ? Qui peut contempler sans émotion cette tendresse qui se trahit par un regard inquiet et passionné jusque dans la sévérité, alors que sa voix prend un accent mâle ?

Et puis, lorsque l'enfant devient homme, lorsque la vénération remplace la jeune obéissance, qui comptera ces souffrances cachées, ces longues insomnies pleines de larmes, ces terreurs qui rongent

le cœur maternel sans l'user et qui suivent les pas de l'adolescent ? qui peindra ces reproches timides comme des plaintes, ces craintives exhortations faites d'une voix qui tremble d'être importune et qui implore une grâce ?...

Quand la mère finit, l'épouse commence. L'homme est maître à son tour, mais sa magistrature n'exclut pas celle qu'il donne sur lui-même, et son cœur obéit d'autant mieux que sa pensée commande avec un empire qui n'est pas disputé. La fougue de la jeunesse s'est apaisée ; l'homme ne souhaite plus l'indépendance comme un bien qui passe tous les autres et qui le met en possession de lui-même ; il se possède assez, il est sûr de son pouvoir, il retourne vers la douceur de l'enfance par la pente de sa volonté et le poids même de la vie. L'amitié lui manque, il n'a plus d'égaux ; et qui n'a besoin d'égaux ? qui n'a besoin d'une personne assez tendre pour commander, assez dévouée pour dire la vérité ? L'homme la demande à l'épouse après l'avoir eue de sa mère ; il recherche autant l'autorité qu'il l'a crainte un moment ; il l'accepte du moins sans résistance, parce que l'amour en fait le fond, et qu'il y puise les consolations de chaque jour contre les amertumes de la maternité. Car la vie devient sévère en déclinant vers le soir, les déceptions abondent, la lumière des choses se ternit, les soucis creusent le front, et l'ambition même, lasse du succès, laisse échapper ce cri de la vanité trompée :

Mon cœur, lassé de tout, demandait une erreur  
Qui vint de mes ennuis chasser la nuit profonde,  
Et qui me consolât sur le trône du monde.

Or, cette erreur cherchée, si c'est une erreur, qui la donne, que l'épouse? C'est elle qui colore les événements heureux, qui embaume les revers, qui reçoit au seuil domestique ce fugitif des honneurs, tout meurtri de sa chute, ce proscrit de la pensée, qui n'a remporté de la science que le martyre du doute. L'épouse chrétienne infiltre dans ces âmes brisées le détachement et la certitude; elle ressuscite dans leur âme le Dieu qui réjouissait leur jeunesse, et ravive leur vie mourante aux sources de l'éternité.

La femme chrétienne occupe, au foyer domestique, la place de la sœur de Marthe aux pieds de Jésus. « Tandis que l'homme est agité par les choses extérieures, dit saint Jean Chrysostôme, comme par les vagues de la mer, elle, libre de toute affaire, est tranquillement assise au port; elle est à la maison comme dans une école de philosophie, elle y recueille son esprit, elle y fortifie son âme par la prière et par la méditation. » Aussi, lorsque son époux rentre après le jour, fatigué, troublé ou chagrin, elle le délasse, le calme et le console; elle partage avec lui les biens qu'elle a ramassés dans la solitude; elle relève son esprit et retrempe son âme; elle reçoit ses confidences, et lui fait entendre ses conseils, souvent plus écoutés, dit saint Chrysostôme, que ceux d'un docteur ou d'un

prince. Si l'homme apporte, comme il arrive souvent dans notre malheureux siècle, une âme flétrie par le doute et tourmentée par le besoin de la vérité, elle a des paroles d'espérance et de vie ; pour peu qu'elle joigne une piété aimable à une foi sincère, l'infidèle ne résistera pas à la douceur de son éloquence ou à la force de ses vertus. Combien de Clotildes obscures qui chaque jour convertissent au vrai Dieu les esprits les plus rebelles !

Si la grâce lui manque pour cette dernière scène de l'éducation humaine, tout n'est pas perdu ; les transfigurations de la femme chrétienne ne sont pas encore achevées, non. Après avoir été mère, puis épouse, la femme chrétienne se reproduit sous une nouvelle forme : elle est fille. Et quel est l'homme, à soixante ans, qui n'apprend pas de sa fille ? Quel est l'homme qui, n'ayant pas connu Dieu dans la vie et dans la raison, et voyant sa jeune enfant s'agenouiller chaque soir devant l'invisible majesté, ne soupçonne, à la naïveté de sa prière et de sa joie, à la paix de son cœur, quelque chose du mystère qui s'approche de lui par une si vive représentation ? O tendresse des voies de Dieu ! notre mère nous apprenait son nom quand nous étions enfants ; l'épouse l'a redit, dans l'intimité nuptiale, à l'âme enivrée du jeune homme ; la fille le raconte au vieillard courbé par l'âge, et lui ramène, dans ses jours de décadence, une révélation toute jeune et toute vierge ! Le ciel dira

combien d'âmes ont été le fruit de cette dernière violence de la vérité ; combien, qui n'avaient rien vu et rien entendu, se sont éveillés du songe de l'erreur sur leur lit de mort, et ont adoré de leur souffle expirant l'éternel amour se montrant à eux sous la forme angélique d'une fille bien-aimée.

Après cela, qu'avait besoin la femme d'un troisième ministère ? Dieu pourtant lui en a commis un troisième, dirai-je le plus grand de tous ? je ne sais ; mais enfin je le nommerai : c'est le ministère de la charité. A la femme chrétienne, par une délégation spéciale, comme emploi de ses loisirs et de la surabondance de ses vertus, ont été confiés tous les pauvres, toutes les misères, toutes les plaies, toutes les larmes. C'est elle qui, au nom et au lieu de Jésus-Christ, doit visiter les hôpitaux et les greniers, découvrir les gémissements, explorer le royaume si vaste de la douleur. A d'autres le dévouement de la doctrine, à elle le dévouement des secours. A d'autres de représenter Jésus-Christ par le glaive de la parole, à elle de le représenter par le glaive de l'amour.

### § 3. — *Caractères de l'apostolat des femmes,*

Notre Seigneur Jésus-Christ, dans la divine Eucharistie, offre le plus parfait modèle de zèle aux femmes pieuses. Il ne se sert pas, pour convertir les pécheurs, du dévouement de ses ministres, qu'il forma, pendant les jours de sa vie mortelle, aux

luttons de l'apostolat ; il n'emploie ici que des grâces paisibles ; il touche les cœurs, il s'insinue dans les pensées, et, pénétrant doucement dans les âmes, il excite avec une patiente suavité des mouvements salutaires dans l'esprit de ceux qui s'approchent de lui : voilà, femmes chrétiennes, un des caractères de l'apostolat qui vous est réservé.

La mission des femmes est moins, en général, d'expliquer la vérité que de la faire sentir. La prédominance du sentiment dans leur nature détermine leur propre mission : elle a pour but de faire passer la vérité dans le cœur, de la convertir en amour. Mais le sentiment ne s'enseigne pas, il s'insinue ; l'amour, dans l'homme comme dans Dieu même, ne naît pas par voie de révélation, il procède par voie d'inspiration, et cette inspiration dépend de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme à qui on veut faire aimer la vérité. Pour tout ce qui se sent par le cœur et se goûte par l'âme, la femme a plus d'influence que l'homme, et comme, en définitive, toutes les grandes vérités, bases de la morale, sont senties et crues avant d'être comprises, on peut affirmer qu'en général c'est par la femme que le premier fond de moralité et d'intelligence est posé en nous, puisque nous sentons d'abord par elle et en union avec elle. Voilà pourquoi la mission inspiratrice dévolue à la femme est une mission privée : elle s'accomplit particulièrement dans les relations de la société domestique, dans les confidences, dans l'effusion des âmes que provoquent l'intimité de la



famille et cette autre parenté qu'on appelle l'amitié, ou encore l'infortune qui cherche des consolations secrètes comme ses plaintes (1).

A l'homme l'annonce de la parole de vérité qui doit être prêchée sur les toits et opérer des révolutions dans le monde ; à la femme cette parole qui se dit à l'oreille et qui va au cœur.

La prédication de la femme ne se propose point d'ébranler la nature humaine, mais de saisir dans le vif chaque individualité. Elle ne fait point de bruit ; les grandes œuvres, le grand éclat l'effraient. Elle fuit les démonstrations vives, les élans passionnés, et pourtant, à elle seule, elle a plus détruit d'obstacles, elle a plus dissipé de préjugés, elle a plus vaincu de cœurs que la plus mâle éloquence et la puissance de l'argumentation. Elle s'infiltré dans l'âme et l'ouvre insensiblement aux convictions qui l'animent ; elle prête aux mouvements une sorte d'élasticité qui prévient la dureté des chocs ; elle fait du prosélytisme sans le savoir, et remporte des victoires dont ne s'aperçoivent pas toujours ceux-là même qu'elle a vaincus. Née pour

(1) Cet enseignement n'est pas nouveau. Écoutons comment s'exprimait un des plus grands docteur du IV<sup>e</sup> siècle, saint Athanase, l'oracle du concile de Nicée : « Quand le Sauveur aborde une âme, il ne lui fait pas violence, il se contente de frapper avec autorité » Ouvrez-moi, ma sœur, mon épouse. » Si l'âme s'ouvre, le Seigneur entre ; sinon, il se retire. En effet, ce n'est ni avec les flèches, ni avec les glaives, ni avec les bataillons armés qu'on prêche la vérité, mais par la persuasion et le conseil. »

une vie modeste et recueillie, c'est surtout dans le sanctuaire de la famille que la femme pieuse est appelée à exercer une salutaire influence. A elle l'apostolat pacifique des sages conseils, des nobles inspirations, des vertus chrétiennes. Elle est la providence du foyer domestique, l'ange gardien des bonnes pensées, des saintes résolutions ; elle règne dans sa maison, non pour y établir son propre règne, mais pour y faire advenir celui de Dieu. Ses paroles, toujours imprégnées du céleste parfum qui remplit son âme, portent le calme et la joie dans celle des autres. Son regard, toujours serein, toujours bienveillant, retient dans le respect ceux qui l'entourent, et prévient peut-être bien des paroles inconvenantes, bien des discussions dangereuses. Ses avertissements, toujours charitables, sont bien reçus de ceux qu'elle veut reprendre, et ses reproches eux-mêmes, toujours mêlés d'indulgence et de compassion, augmenteront, dans l'âme d'un frère ou d'un fils, le respect et la confiance qu'elle leur avait inspirés.

Lorsqu'on ne consultera pas sa raison, on consultera son cœur et l'on écoutera ses avis avec une respectueuse confiance, surtout si elle a su acquérir, par l'observation de son propre cœur et de celui des autres, cette sagesse, cette prudence, cette douce modération, cette tempérance d'esprit et de volonté, qui donne tant de poids aux conseils, tant de force et de persuasion aux paroles. Voilà le portrait d'une femme apôtre, d'une femme en mesure

d'exercer la sublime mission qui lui a été confiée par la Providence (1).

Ah ! les enfants qui ont le bonheur de l'avoir pour mère diront les charmes et l'irrésistible puissance de cette vertu, qui, sans cesse présente, sans cesse active, travaille sans cesse au bonheur et à la

(1) On ne lira pas sans être attendri le portrait touchant que nous a fait de sa mère si chrétienne un auteur de nos jours dont le témoignage ne saurait être taxé d'exagération.

« Sa piété, dit M. de Lamartine, était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle. A cela encore elle réussissait sans systèmes et sans efforts. Sa piété, qui décolait de chacune de ses inspirations, de chacun de ses actes, de chacun de ses gestes, nous enveloppait, pour ainsi dire, d'une atmosphère du ciel ici-bas. Nous croyions que Dieu était derrière et que nous allions l'entendre et le voir. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous. Il était né en nous avec nos premières et non plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenons pas de ne l'avoir pas connu ; il n'y avait pas un premier jour où on nous avait parlé de lui. Son nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel ; nous avions appris à parler en le balbutiant. A mesure que nous avions grandi, les actes qui le rendent présent et même sensible à l'âme s'étaient accomplis vingt fois par jour sous nos yeux. Le matin le soir, avant et après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familial. Sa figure rayonnante était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel, qui nous avait imprimé à nous-mêmes le sentiment de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait. Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore ; nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage. »

conversion de leurs âmes ; ils diront de quels égarements elle les a préservés, de quelles douleurs elle les a consolés, de quelle joie intime elle a rempli leur vie ; ils diront avec quelle émotion délicieuse on la retrouvait au foyer domestique, comme, à sa parole persuasive, la sérénité et la raison rentraient dans les esprits, un moment troublés par quelque orage intérieur ; ils diront encore de quel attrait elle revêtait les relations de famille, comme elle disposait le cœur à aimer, comme elle le préparait à croire, comme elle le purifiait.

#### § 4. — *L'apostolat du bon exemple.*

Notre Seigneur lui-même, dans le saint Évangile, nous recommande cette manière de faire le bien autour de nous : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.* Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ ; quelle ne doit pas être la pureté de nos mœurs ! Nous sommes la lumière du monde ; de quelle édification doit être toute notre conduite ! Nous sommes le sel de la terre ; nos actions, nos paroles, doivent servir de préparatifs contre la corruption des mœurs.

De quelle utilité, de quel secours n'est pas le bon exemple ! Nulle voie plus courte, nul remède plus efficace, nulle éloquence plus persuasive pour réformer les mœurs, que celle de l'édification.

Introduire ses croyances dans le sein de la famille, en prouver l'excellence par l'application qu'on en fait soi-même à sa propre conduite, les laisser luire de leur douce et modeste clarté, entraîner peu à peu les esprits rebelles, et non les contraindre, et non les froisser : voilà surtout la mission des femmes chrétiennes. L'esprit le plus mal fait ne saurait se plaindre du bon exemple ni résister longtemps à sa salutaire influence. Nul n'aura le droit de vous reprocher d'être miséricordieuse, patiente, charitable, dévouée, sacrifiée aux intérêts de la vérité et de la vertu. Cette prédication, qui n'est pas tumultueuse, portera toujours ses fruits.

Ce que l'on approuve en autrui, on se l'applique à soi-même comme pouvant en profiter. On se fait assez volontiers une obligation d'imiter les vertus que l'on voit pratiquer par ceux dont on est précédé, et l'on se montre jaloux de perpétuer cette honorable succession.

Comme ce sont les sentiments du cœur plutôt que les idées de l'esprit qui déterminent ordinairement nos actions, il s'en suit que les bons exemples, qui vont droit au cœur et réveillent ses sentiments, ont incomparablement plus d'empire que les bons conseils, qui ne s'adressent qu'à l'esprit et ne réveillent que ses idées. Aussi les bons exemples exercent-ils sur l'homme une influence décisive. Combien ce mode d'apostolat est heureux ! Il se trouve être tout à la fois ce qui prend le plus de puissance sur l'homme et ce qui conserve le

plus d'égards pour sa liberté. Le conseil s'adresse à l'esprit et à la volonté, il exige que le premier l'adopte et que la seconde s'y soumette ; le bon exemple, au contraire, s'adresse au cœur, celui-ci l'adopte de lui-même, et la volonté se passionne pour lui. Le conseil ne porte pas toujours, il n'est jamais reçu sans une secrète résistance, et celui qui le suit sent qu'il obéit ; le bon exemple va s'asseoir au fond du cœur, il n'y est jamais reçu sans une secrète joie, et celui qui le suit sent qu'il est libre. Le conseil exerce une espèce de violence sur notre volonté, et il faut à celle-ci un grand effort de soumission pour s'y conformer ; quand le bon exemple pénètre dans le cœur, c'est la vertu même qui s'y introduit, et le cœur devient bon sans s'en douter.

Les paroles donnent l'idée de l'œuvre, l'exemple est l'œuvre même ; les discours peuvent persuader, le fait entraîne ; son autorité, d'autant plus forte qu'elle est plus douce, réunit et présente sous un seul point de vue l'instruction, l'exhortation et l'encouragement.

Au milieu même de leurs faux plaisirs, les mondains regardent une âme pure avec des yeux d'envie ; ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent, les consolations qu'elle goûte dans la vertu aux cuisantes amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions, le doux loisir et la tranquillité de sa retraite aux mouvements incessants de leurs prétentions et de leurs espérances, ses jours pleins de bonnes œu-

vres et toujours occupés pour le salut au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées. Ce parallèle, si triste pour eux, leur fait sentir tout le dégoût de leur état et tout le bonheur de l'âme juste. Ainsi une personne pieuse leur paraît un spectacle mille fois plus digne d'admiration que tous ceux que le monde admire ; son calme habituel, son inaltérable sérénité, ce je ne sais quoi de pur et de doux qui, s'échappant du cœur, se répand sur tous les traits et leur donne une expression céleste, les frappe et les ravit, leur arrache des soupirs involontaires, et leur fait souvent renoncer aux joies menteuses du monde pour goûter les puissances de la vertu. C'est ainsi que, grâce à la douce influence du bon exemple, la parole de l'Apôtre se vérifie dans tous les temps : *La femme fidèle sanctifie l'homme infidèle.*

Nous trouvons dans les écrits d'un impie célèbre du dernier siècle des paroles bien propres à nous démontrer la salutaire influence du bon exemple : « Une dernière ressource à employer contre l'incrédule, dit le philosophe de Genève, c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne et de lui rendre la religion si aimable qu'il ne puisse y résister. Ah ! quel argument que la vie du vrai chrétien ! Croyez-vous qu'il y ait quelque âme à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur, quand ses amis, ses enfants, sa femme, concourent tous à l'instruire en l'édifiant ; quand, sans lui prêcher Dieu dans

leurs discours, ils le lui montrent dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ; quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ; quand cent fois le jour il sera forcé de se dire : Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain règne ici ! »

La prédication du bon exemple produit toujours d'excellents résultats. Cependant, comme elle exige une réforme totale de son caractère, un soin perpétuel à veiller sur ses caprices, à contenir son humeur, peu de personnes se soucient d'en prendre l'initiative. Elle est d'ailleurs obscure et peu brillante, ne flatte jamais l'amour-propre, ne satisfait aucun des mauvais penchants de la nature humaine. Malgré ces difficultés sérieuses, les âmes vraiment pieuses continueront de faire aimer l'Évangile par leur modeste douceur, leur angélique pureté et leur touchante abnégation.

Femmes chrétiennes, faites tout ce qui dépendra de vous afin de porter par vos exemples toutes les personnes au milieu desquelles la divine Providence vous a placées à glorifier le Seigneur. Saint Mathieu disait, au rapport de Clément d'Alexandrie, que lorsque quelqu'un se comportait mal dans le voisinage d'un chrétien, il fallait s'en prendre à ce voisin qui ne lui donnait pas assez bon exemple. En effet, la sainte vie est la louange qui honore le plus le nom de Dieu, et les justes répandent la bonne odeur de Jésus-Christ dans le monde.



§ 5. — *L'apostolat de la prière.*

Entre tous les moyens que la Providence a mis à la disposition de la femme chrétienne pour ramener les âmes à Dieu, il en est un plus particulièrement béni que les autres : c'est celui qu'un pieux auteur appelle *le travail à genoux*.

La prière est une arme douce et efficace, qui doit servir à la femme pieuse à glorifier Dieu et à procurer le salut des âmes. Elle doit accompagner et soutenir les autres moyens d'apostolat ; elle les remplace même quand ils nous manquent. Les deux plus grandes lumières qui aient éclairé le monde, les deux plus célèbres docteurs dont Jésus-Christ ait jamais enrichi son Eglise, ont été convertis, non par la prédication, mais par la prière.

Que de fois, en présence d'une âme éloignée de Dieu, le cœur de la femme pieuse n'a-t-il pas brûlé de s'ouvrir, et l'expression ne s'est-elle pas glacée sur ses lèvres ! Que de fois n'a-t-elle pas voulu lui peindre, avec des paroles de feu, et les amabilités infinies de la vertu, et le bonheur de croire, et ces mille beautés et cette grandeur qui la pénètrent d'admiration ! Que de fois une indicible crainte ne l'a-t-elle pas retenue ! Elle s'effrayait de l'accueil que recevaient de telles pensées ; elle s'efforçait de faire dire à ses regards ce que n'osait proférer sa bouche.

Eh bien ! qu'elle dise à Dieu ce qu'elle n'ose dire

à l'homme. Qu'elle fasse monter vers Celui auprès duquel ils trouvent toujours accès ces soupirs qu'ici-bas on ne comprend pas toujours, et qui fatiguent au lieu de toucher. Qu'elle lui demande à lui, plein de miséricorde, de convertir ce cœur qu'il a formé et dont il sait les détours. Qu'elle le prenne pour confident de ses inquiétudes, de ses défaillances, de tout ce qui la fait gémir et qui la trouble. Qu'elle implore de lui, et les directions de détail, et l'esprit qui la doit animer. Qu'elle aille se réjouir en lui de ses victoires et lui raconter ses douleurs afin qu'il les apaise. Qu'elle le presse avec cette ferveur pleine d'abnégation qui saisit les promesses et se les approprie, avec cette affection, cette sainte opiniâtreté qui obtiennent.

Ne le connaît-elle pas ce Dieu qui, avec la volonté, donne l'exécution ? Ne se souvient-elle pas de la Cananéenne, de la veuve et du juge inique ? Ne s'est-elle jamais relevée l'âme fortifiée et tout son être plein d'un calme divin, après s'être agenouillée le cœur brisé, l'âme désolée et pleine d'angoisses ?

Mais à cette ardeur dans la prière il faut qu'elle joigne la persévérance. Une des qualités les plus essentielles du zèle, c'est la patience. C'est présomption de croire qu'on peut défricher tout son champ dans un jour. Une femme pieuse ne se rebutera pas à cause de l'apparente stérilité de son zèle. La grâce a ses heures, elle le sait, elle fructifiera en son temps ; c'est le travail et non le succès

que Dieu nous demande. Il est d'ailleurs des terres froides et ingrates où la végétation n'est jamais hâtive ni la moisson précoce ; les meilleures semences n'y germent que difficilement et avec lenteur.

« Dieu est patient envers les hommes, dit Fénelon, et il veut que les hommes qui sont des instruments de ses desseins envers les autres entrent dans sa patience. »

« J'ai cent fois observé, dit un sage, que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus ; ils aiment à agir librement, et quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir le mérite. »

C'est parce qu'elle ne sait pas attendre que la femme pieuse est souvent exigeante envers l'âme qu'elle veut convaincre : elle la retarde en la voulant trop presser. C'est parce que, ne remettant point à Dieu le soin de mûrir les fruits en leur temps, elle les demande à l'arbre qui fleurit à peine, qu'elle se décourage et le croit à jamais stérile lorsqu'il les refuse à ses premières sollicitations. Qu'elle apprenne la patience, qu'elle l'apprenne dans l'Évangile, où de si magnifiques exemples nous en sont offerts. Qu'elle l'apprenne dans la contemplation du Dieu qui souffre longtemps le pécheur sur la terre, du Dieu qui l'appelle sans se lasser, du Dieu qui, après l'avoir touché, le conduit pas à pas, le relève quand il tombe, l'affermir quand il chancelle, et le guide, mesurant la tâche à ses forces, les secours à ses besoins, jusqu'à ce qu'il l'ait recueilli dans l'éternelle félicité. Alors,

se contentant d'implorer la grâce du Seigneur, certaine qu'il l'exaucera, lui abandonnant le choix du moment et de la manière, elle deviendra véritablement persévérante.

Ni les oppositions ni les mécomptes ne la décourageront. Repoussée sur le terrain du raisonnement, elle se réfugiera sur celui de l'affection; écartée de là par de l'indifférence, par des manifestations d'ennui, par de l'irritation peut-être, elle se fortifiera dans la prière. Que des mois ou des années s'écoulent, et qu'elle n'aperçoive aucun progrès; que ses paroles excitent toujours le même éloignement; que sa tendresse ne réveille qu'un peu de condescendance; que le cœur reste sec, déshérité de foi; qu'il semble même se faire, en raison contraire des soins qu'elle lui donne, de plus en plus hostile à la religion; que l'avenir s'avance aussi pauvre, aussi désolé que le passé s'est enfui; que le Seigneur ne paraisse plus entendre les supplications qui s'entassent au pied de son trône: la femme pieuse ne se troublera pas. Elle sait que le Seigneur est fidèle et qu'il fera une œuvre abrégée en son temps; elle sait qu'une seconde suffit pour éclairer les pécheurs à Celui qui appela l'ouvrier à la onzième heure et qui convertit le larron sur la croix; elle sait d'ailleurs que l'âme lutte longtemps contre l'esprit avant de se laisser vaincre, que le moment où elle se défend avec le plus de violence est celui où elle se sent le plus près d'être captive.

Sans s'étonner, soutenant par ses prières ce pau-

vre cœur qui se débat contre la vérité, le portant aux pieds du Seigneur comme autrefois on portait les paralytiques, elle ne se blesse pas, elle ne s'attriste pas outre mesure de ses lenteurs à croire; elle poursuit son entreprise, humble toujours, toujours fervente, et ferme dans sa foi, pleine de confiance dans les paroles de Jésus-Christ : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. Demandez et vous recevrez.*

Il ne faut point s'étonner des difficultés que l'on rencontre à réaliser ses projets pour le bien, parce qu'à toute bonne œuvre les obstacles sont nécessaires. Dieu nous laisse quelquefois peu d'espoir de réussir dans nos entreprises pour nous empêcher d'en attribuer le succès à l'humaine sagesse de nos vues, en montrant à tous que la réussite est son seul ouvrage; il rappelle qu'à lui seul en revient la gloire.

Femmes pieuses, quand le souffle empoisonné de l'erreur, quand la contagion des exemples mauvais auront donné la mort à ces âmes dont le salut ne saurait vous être indifférent, alors il faut qu'une prière fervente, s'élevant vers les cieux, aille solliciter pour elles une grâce de repentir et de pardon; il faut que votre cœur dise à Dieu, dans l'épanchement de sa tristesse, ce qu'autrefois disaient à Jésus-Christ les sœurs de Lazare : « Seigneur, celui que vous aimez est malade... »

Voyez les grands effets de notre prière unie aux mérites de Jésus, effets que nous ne connais-

sons pas toujours en cette vie, mais qui seront l'objet éternel de notre admiration et de nos actions de grâces.

Saint Etienne, sous une grêle de pierres, élève à Dieu son âme, et sa toute petite prière obtient la conversion de saint Paul, qui, à son tour, convertit des nations entières. Et ce fait s'est renouvelé des milliers de fois, et peut se renouveler bien des fois encore dans l'Eglise. Il est, hélas ! par le monde bien des Pauls qui brûlent encore la route, soulèvent partout la poussière du chemin pour accroître et multiplier la persécution contre Jésus, et l'âme de ce frère aussi précieuse que la nôtre aux yeux du Sauveur, cette âme qui lui a tant coûté et pour le salut de laquelle il repasserait encore par tout le drame effroyable de sa passion, il veut, il désire ardemment que nous la sauvions ; peut-être même, dans ses inépuisables miséricordes, ne fait-il dépendre son salut éternel que de notre seule prière, peut-être d'une élévation de notre cœur ou d'un simple *Ave Maria*.

Voilà bien pourquoi ce Dieu bon qui a fait tant de dépenses d'amour pour sauver les pécheurs a toujours l'oreille appuyée sur nos cœurs, épiant les bonnes prières adressées à ses miséricordes, et ne craignez pas qu'il oublie une seule de ces prières, quelque petite qu'elle soit. Il a bien jeté, sans les compter, les siècles de son éternité, mais nos prières il les compte comme un avare compte ses trésors ; il bouleverserait l'univers pour y trouver un

mot, un soupir, une sainte aspiration qu'il n'aurait pas entendus.

L'histoire ecclésiastique nous rappelle une conversion bien mémorable, due à la persévérance dans la prière. Egaré par les exemples d'un père peu religieux et emporté par une nature ardente, Augustin s'est abandonné sans réserve aux plus mauvaises passions. L'erreur a perverti son esprit, le libertinage a corrompu son cœur. Témoin de ses excès honteux, sa mère, la pieuse Monique, a mis inutilement en usage pour l'arrêter toutes les instances de l'amour maternel, toutes les représentations du zèle, tous les efforts de l'autorité. Il n'y a point de frein assez puissant pour arrêter le fougueux jeune homme. Elle gémit, mais sans se laisser abattre; elle se désole, mais sans se décourager; sa tendresse semble s'accroître de tous les torts de son fils. Toujours douce, jamais faible, prudente en même temps que zélée, elle emploie pour le ramener les exhortations plus que les reproches, les exemples plus que les exhortations, et plus que tout encore ses ferventes prières. Elle parle quelquefois de Dieu à Augustin, mais bien plus souvent d'Augustin à Dieu. En même temps qu'elle excite le remords dans son cœur, elle en sollicite vivement la grâce. « Non, lui disait un saint évêque touché de ses pieux efforts, non, il n'est pas possible que le fils de tant de larmes puisse périr. » Il arrive enfin ce jour désiré par tant de vœux, obtenu par tant de prières, préparé par tant de

travaux, jour heureux, qui vit Augustin tomber aux pieds de sa mère, abjurant ses erreurs, détestant ses vices et reconnaissant que c'est à elle après Dieu qu'il doit son retour à la foi et à la vertu.

Comment ne pas rappeler aussi à votre souvenir un exemple célèbre que les annales de notre France ont conservé, et qui nous montre de quelles bénédictions peut être récompensé l'accomplissement de ce devoir de la prière ?

En ces jours-là, les Francs étaient païens ; sous les vieilles forêts dont nos basiliques ont conservé l'obscurité mystérieuse, on adorait des divinités impuissantes et sanguinaires. Clovis régnait, et Clovis, comme tous les Francs, fléchissait le genou devant elles et abaissait aux pieds des idoles sa hache guerrière. Cependant le ciel, qui avait sur nous des vœux de miséricorde, voulut appeler à partager sa couronne et son trône une jeune princesse à qui la religion depuis éleva des autels. Clotilde était chrétienne, et, docile aux leçons de la foi, elle comprit que l'œuvre de sa vie était de sanctifier, selon la doctrine de saint Paul, son époux infidèle : *Santificatus est vir infidelis per mulierem fidelem*. Oh ! combien, pour arriver à ce terme de tous ses désirs, combien de fois les anges la virent-ils se prosterner, dans l'humble oratoire qu'elle avait orné de ses mains, en présence de ce Dieu qui tient le cœur des rois et qui sait le changer quand il lui plaît ! Combien de fois de-



manda-t-elle avec larmes la conversion de son époux, comme une grâce sans laquelle le trône n'est plus pour elle qu'une croix douloureuse et le diadème qu'une couronne d'épines ! Combien de fois alla-t-elle trouver le saint archevêque de Reims pour ranimer son courage, recevoir de lui de salutaires conseils et recommander à ses prières le salut du roi, le salut de la France ! En vain, pour l'éprouver, Dieu frappe l'enfant dont elle est deux fois la mère, puisqu'elle lui a donné le jour et fait recevoir le saint baptême : heureuse d'avoir formé dans ses entrailles un citoyen pour le ciel, elle continue à prier, elle ne cesse d'exhorter jusqu'à ce que la grâce, si vivement sollicitée, si impatiemment attendue, lui soit enfin accordée. Clovis tombe au pied de la croix ; la France est chrétienne, et, comme la plupart des autres contrées, elle doit ce bonheur au zèle d'une femme, mais d'une femme qui a su recourir à la prière pour vaincre dans le cœur d'un époux les erreurs du monde : *Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem.*

Quelle consolation pour vous si, à l'exemple de cette reine, vous pouviez avant de mourir répondre que vous avez contribué au salut d'une seule âme ! Avec quelle assurance vous paraîtriez au jugement de Dieu ! Car il est écrit : *Celui qui aura ramené un pécheur de son égarement sauvera son âme et couvrira la multitude de ses péchés.*

---

## XIX

### **Des œuvres de miséricorde.**

---

#### § 1. — *De la charité des femmes chrétiennes.*

Aimez véritablement votre prochain, dit l'Apôtre. La charité n'est point stérile; elle se manifeste par des œuvres de miséricorde, dont les unes appartiennent à l'ordre temporel et les autres à l'ordre spirituel. Les premières sont : de donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, de vêtir ceux qui sont nus, de visiter les malades et les prisonniers, de racheter les captifs, d'exercer l'hospitalité envers les étrangers et d'ensevelir les morts.

Les œuvres spirituelles de miséricorde sont : de donner conseil à ceux qui en ont besoin, de corriger ceux qui s'égarerent, d'instruire les ignorants, de consoler les affligés, de pardonner à nos ennemis, de supporter les défauts du prochain, de prier pour les vivants et pour les morts.

C'est aux femmes plus encore qu'aux hommes qu'il appartient d'exercer les œuvres de miséricorde. Dieu, en leur donnant un cœur plus tendre, plus généreux, plus disposé à la compassion,

ne semble-t-il pas leur avoir confié la noble mission de soulager les malheureux, de consoler les pauvres, si délaissés dans cette vallée de larmes ?

Mère, sœur, épouse, fille, amie de l'homme, la grâce secourable de la femme, dit un philosophe, s'entremêle à tous les âges et à tous les états de la vie humaine pour en faire le charme et le lien ; pour soutenir la faiblesse, tempérer la violence, relever l'abattement, accompagner la destinée ; pour unir les divers membres de la famille, en éviter les frottements, en concilier les oppositions, en constituer l'harmonie ; et, dans la société, pour jeter, comme les lianes des forêts vierges, d'une famille à l'autre, d'une branche à l'autre, d'un individu à l'autre, des liens souples et doux dont l'attrait fait la force, dont la faiblesse fait la grâce, et qui composent la flexibilité des relations de la vie humaine. Que l'on considère surtout la grande, l'immense place que la douleur et la misère occupent dans cette vie : la faiblesse de l'enfance, l'inexpérience de la jeunesse, les déceptions de l'âge mûr, les dégoûts de la vieillesse, tous les maux particuliers qui viennent fondre à chaque instant sur ces maux généraux, et, pour un si grand nombre, le mal continu de l'indigence et de tout le cortège de labeurs, de privations, de maladies, de honte, de désespoir, qu'elle traîne avec elle ; et qu'on observe que si quelque soulagement, quelque miséricordieuse sympathie, quelque soin pieux, quelque rayon discret de consolation et d'espérance sont

envoyés du ciel à tous ces besoins et ces maux, c'est la femme chrétienne qui en est ordinairement la messagère, c'est son sourire ou ses larmes qui en sont l'expression, et que, selon la belle et juste parole de l'Esprit saint, « où la femme n'est pas le malheur soupire. »

Il n'y a pas un coin écarté de pauvreté que la charité des femmes chrétiennes n'explore, pas une plaie hideuse qu'elle ne lave et ne nettoie, pas une douleur mystérieuse qu'elle ne console, pas une faiblesse secrète qu'elle ne relève, pas une pudeur qu'elle ne réveille, pas une nudité qu'elle ne couvre, pas un repentir qu'elle n'accueille, pas un désespoir qu'elle ne sauve, et pas une âme en peine qui ne se jette entre ses bras. Que de combinaisons ingénieuses et sans relâche ! que de refuges ouverts à des existences brisées ! que de larmes essuyées ! que de caves et de mansardes visitées ! que de corps gisants sur la paille relevés, ranimés, réchauffés, vêtus, nourris, guéris ! La charité chrétienne n'abandonne pas un instant la vie du pauvre ; elle s'occupe de lui avant sa naissance pour lui préparer un berceau et du lait ; elle élève son enfance dans la crèche, dans l'asile et dans l'école, paie et protège son apprentissage, adopte l'orphelin, délivre le prisonnier, visite le malade, réhabilite le désordre, encourage le repentir, aide sans l'humilier la misère qui se cache, et ajoute à l'aumône la parole qui console et qui fortifie.

La femme chrétienne est éminemment douée de

toutes les qualités qui donnent du prix aux services rendus ; elle a plus de suavité dans le cœur, plus d'affabilité dans les manières, plus de douceur dans le caractère. Aussi, quand elle vient s'asseoir au chevet du malade dans nos hôpitaux, ou lorsque, dans les prisons, elle paraît à la porte du cachot des condamnés, elle semble un ange descendu du ciel pour les consoler et les plaindre ; quand elle s'introduit dans l'asile du vieillard, on croirait qu'elle est sa propre fille et qu'elle ne fait que lui payer religieusement les soins de son enfance. Quand la jeune sœur de Saint-Vincent rassemble autour d'elle les enfants de la misère, du malheur ou du crime, on dirait qu'au souffle de la charité de Jésus-Christ son cœur virginal a deviné tous les instincts de la maternité.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici les belles paroles qu'un écrivain célèbre, M. de Salvandy, a prononcées à l'Académie française, et dans lesquelles il paie aux femmes chrétiennes un juste tribut de louanges et d'admiration : « Les femmes chrétiennes ont un ministère et un rang à part. Elles seules pouvaient montrer au monde le miracle perpétuel et vivant du dévouement des sœurs de charité qu'admirent nos cités, qu'admirent et vénèrent nos armées, pour qui elles sont à la fois la religion, la patrie et la famille.

« La bonté qui souffre des souffrances dont elle a le spectacle, et qui, si elle peut, les soulage, est si naturelle au cœur des femmes qu'elle ne devient

méritoire que par la persévérance. La persévérance atteste l'intérêt sérieux et durable qui est la meilleure des consolations. C'est la persévérance qui fait de la femme secourable *le bon ange* d'une autre existence, qui lui mérite en effet ce nom pris de si haut que seul il exprime bien ce qu'il veut dire, et si naturel qu'il est sans cesse employé. Des âmes blessées par la douleur, blessées par de cruels et faciles parallèles, sentent vivement cette assistance qui descend sur elles, et qu'elles appellent angélique parce qu'elle semble en effet venir du ciel. La lassitude dans le bien fait sortir du mal des maux plus grands : le mécompte, l'abandon, le désespoir. La bonté dévouée qui ne se décourage pas a une récompense que tout le monde ne saurait pas sentir, mais qui convient aux nobles natures : celle d'une existence consolée, soutenue, j'ajoute dirigée. Car le cœur reconnaissant qui s'élève vers celle dont la main s'étend sur ses maux inguérissables, ne s'arrête pas là ; une fois en chemin, il monte jusqu'à Dieu.

« Femmes de toutes les conditions, vous ne sentez pas assez combien vous pourriez être utiles et secourables autour de vous, quels maux différents vous pourriez guérir, quelle influence heureuse vous pourriez exercer ! Combien d'âmes inquiètes oisives, entraînées dans des voies mauvaises, que votre naturel empire, si fatal dans les sociétés faibles et corrompues, si bienfaisant dans celles qui sont fortes ou se relèvent, pourrait régler et fixer !

Il y a un prosélytisme du devoir et de l'honneur, de la dignité personnelle, du bon et noble emploi de la vie, de la sollicitude sur les obligations du rang et de la fortune, de la culture sérieuse des intelligences et des âmes, que vous pourriez accomplir avec autant de fruit que l'apostolat de la charité. C'est une œuvre digne de cœurs et d'esprits éclairés par une sainte lumière. Ne la croyez ni au-dessus de vos forces, ni au-dessous de votre mission ; c'est votre mission même. Sœurs de charité de maux que le monde ignore ou dédaigne, et qui le blessent au cœur sans qu'il y prenne garde, soyez secourables à la faiblesse qui s'abandonne et à la force qui s'égare. Il doit être doux de guider un grand cœur où il doit aller, de guider les autres où ils n'iraient pas seuls. »

## § 2. — *De l'aumône.*

Dieu pourrait, sans votre entremise, soulager des créatures qui portent son image, lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes qui l'invoquent dans leur délaissement ; mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité, il veut que vous soyez placées entre lui et les pauvres comme des nuées fécondes, toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de la Providence : il fallait ménager à tous les hommes des moyens de salut. Les richesses corrompraient le cœur, si la charité n'en

expiant les abus ; l'indigence laisserait la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissaient l'amertume. Les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs ; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Un homme d'un grand génie, Pascal, a dit : « J'aime la pauvreté parce que Jésus-Christ l'a aimée, j'aime les biens parce qu'ils donnent les moyens d'assister les malheureux. » Voilà la doctrine de Jésus-Christ vraiment comprise et bien sentie : richesse et pauvreté, deux éléments bien contraires, destinés pourtant à produire l'harmonie du monde moral ; deux destinées bien différentes, toutes deux cependant providentielles, toutes deux bonnes, toutes deux aimables : l'une, nous l'avons dit, parce qu'elle fut la chérie d'un Dieu, compagne fidèle de sa vie et de sa mort ; parce qu'à ce divin contact et par cette adorable alliance, elle a été bénie, sanctifiée, comblée d'honneur et aussi d'ineffables consolations pour qui sait en comprendre le mystère.

Jésus-Christ fut pauvre, Jésus-Christ fut un ouvrier ; il a travaillé, il a pleuré, il a souffert ; toute sa vie il chercha les pauvres et les aima par préférence : à eux les premiers il a promis son royaume, à leur humiliation la gloire, à leur indigence les trésors du ciel, à leurs larmes son bonheur.

Après une si belle part, que restera-t-il donc à la richesse ? Ah ! tous les biens promis à la pau-



vreté, pourvu qu'elle se fasse ici-bas sa sœur et son amie. A cette condition, d'abord elle perdra ses dangers ; car elle est bonne mais périlleuse. Trop souvent c'est de la glu qui prend les âmes ; trop facilement elle donne la fièvre de l'orgueil, elle endurecît le cœur, fait oublier Dieu, et rend enfin le chemin du ciel si difficile, que l'Évangile a sur ce sujet des paroles qui font trembler. Eh bien ! il est un moyen d'ôter le charme fatal et le poison mortel caché sous l'or : donnez aux pauvres de Jésus-Christ, l'aumône sera le baptême de la richesse, comme ce bois béni qui fut jeté dans les eaux malsaines au désert et qui les fit devenir salutaires.

Que si déjà vous en aviez mal usé, si votre âme s'était trop attachée en bas et avait oublié de regarder le ciel, donnez. L'aumône guérit et pardonne : pour vous le pauvre pleurera, pour vous il souffrira, et ses douleurs vous achèteront le repentir et la miséricorde.

Parmi les soucis de la fortune, peut-être ne priez-vous guère : empruntez l'âme du pauvre, mettez l'aumône dans son sein ; elle sera comme une voix connue et bien-aimée de Dieu qui lui parlera de vous, comme une prière qui ne se taira ni jour ni nuit.

Salutaire et merveilleux échange que conseillait un grand saint, en disant aux riches de son temps : « Mes frères, faites-vous du bien à vous mêmes. » Donner au pauvre, c'est s'enrichir ; on dirait qu'il

prend, et c'est lui qui donne. Le pauvre sous un toit, c'est l'arche sainte qui porte bonheur ; avec lui Dieu entre et vient s'asseoir au foyer, et Dieu sait toujours bien payer l'hospitalité qu'on lui donne.

L'aumône, d'après nos saintes Ecritures et l'enseignement unanime des docteurs, est une de ces obligations qui tiennent au fond même de la religion.

Les devoirs de la miséricorde, observés ou méconnus, sont l'unique motif dont le souverain Juge appuie sa sentence, le seul chef d'accusation qui semble devoir être invoqué au dernier jour, non qu'il n'y ait point d'autres bonnes œuvres que les œuvres de miséricorde, ni d'autres crimes que ceux qu'engendre la dureté envers les pauvres, mais parce que les œuvres de miséricorde sont les plus décisives dans l'affaire du salut.

Pour nous engager plus efficacement à faire l'aumône aux pauvres, Jésus-Christ nous déclare lui-même que tout ce que nous faisons pour eux, nous le faisons pour lui. C'est là le grand mystère de la charité chrétienne : mystère qui nous offre une nouvelle Eucharistie, où nous nourrissons Dieu dans les pauvres comme Dieu nous nourrit de lui-même sous les espèces sacramentelles ; mystère qui nous offre une nouvelle rédemption, où le Créateur de tous les biens se charge de toutes les misères, où l'Auteur de toute justice s'est chargé de toutes les iniquités ; mystère qui nous offre une nouvelle passion, où l'Homme-Dieu souffre dans les pau-

vres, comme autrefois dans les pécheurs, et, par cette douce miséricorde, met le comble à toutes les merveilles du Calvaire.

Le pauvre, dans le sein du christianisme, est un être supérieur ; son éminente dignité est un des premiers articles du symbole de la charité. Celui qui a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, a dit aussi : *Toutes les fois que vous avez assisté le plus petit de mes frères, c'est moi que vous avez assisté*. Si notre foi n'est pas assez vive pour découvrir sous les haillons de la misère le représentant du *Prince du siècle futur*, comment pourra-t-elle adorer sous le plus chétif emblème la majesté du Maître du monde ?

L'aumône faite à un pauvre en vue de Jésus-Christ est plus méritoire que si elle était faite au Sauveur en personne, parce qu'au mérite de faire l'aumône à Jésus-Christ elle ajoute celui de reconnaître Jésus-Christ dans la personne du pauvre.

*Heureux les pauvres*, parce que depuis Jésus-Christ le pauvre est devenu quelque chose de grand, de sacré. Voulez-vous un spectacle étonnant et beau ? Regardez : voici le Dieu du ciel qui vient habiter parmi nous. « Or, l'humanité qui l'attend n'est pas une, elle est séparée en deux camps : à gauche, l'humanité riche ; à droite, l'humanité pauvre ; un espace au milieu. Un Dieu va descendre : le voilà. Où passera-t-il ? Il passe du côté du pauvre, avec sa royauté et sa divinité. » Ah ! depuis cette alliance adorable, depuis qu'un

Dieu est venu dans le monde, n'ayant pas un berceau pour naître, pas un petit coin durant sa vie pour y reposer sa tête, pas un denier pour payer l'impôt, pas un linceul pour envelopper son corps ; depuis que sa douce voix a dit : *Tout ce que vous ferez au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait*, le pauvre est transfiguré, le pauvre n'est plus un homme comme un autre. Jésus-Christ et le pauvre, voilà deux inséparables, voilà presque une même chose ; et les saints Pères ne craignent pas de dire qu'il y a dans l'Eglise, comme un huitième sacrement, *le sacrement du pauvre*, et que, de même qu'il faut adorer Jésus-Christ sous les voiles de l'hostie sainte, de même, pour ainsi dire, il faut l'adorer, l'aimer sous les haillons de la misère.

Et voilà comment Jésus-Christ a réalisé sa parole : pour faire le pauvre bienheureux, il s'est incarné sous sa figure, il a revêtu ses habits, il en a fait sa vivante image sur terre ; et voilà comment enfin s'est attachée au front de la pauvreté cette auréole divine, ce charme mystérieux qui ravissait le cœur des saints : prestige immortel, qui chaque jour encore séduit tant de vaillantes âmes, heureuses de tout quitter pour épouser la pauvreté de Jésus-Christ, et comme lui vivre et mourir dans ses bras.

Ces considérations communiquent à la charité un attrait, des beautés que ne lui prêteront jamais ni les efforts de l'esprit le plus ingénieux, ni les

plus sublimes leçons de la morale humaine. Ah ! ces prêtres mystérieux qu'on fait à Jésus portent avec eux leurs bénédictions. Il n'est pas une souffrance, pas une gêne, pas un petit froissement de vanité, supportés pour son amour, qui ne répandent abondamment dans le cœur la paix avec la joie.

Il n'est presque personne que ce précepte n'oblige, chacun selon la mesure de ses moyens : « Si vous êtes riche, si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais donnez de bon cœur (1). »

Etablir le précepte de l'aumône et n'en pas déterminer la matière, c'est, dans le sentiment du docte Gerson, troubler les âmes faibles et scrupuleuses, et autoriser, sans le vouloir, les âmes insensibles et dures, en leur laissant de vains prétextes pour éluder la loi de Dieu et l'obligation qu'elle leur impose ; c'est assigner au pauvre une dette sur le riche, mais une dette sans fonds, une dette litigieuse, dont le pauvre se verra inmanquablement frustré, et dont le riche croira toujours être en droit de se défendre. Voilà pourquoi la théologie morale nous fournit des règles et des

(1) Que l'homme est riche ! son argent vaut tout ce qu'il veut ; sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent ? Un verre d'eau froide vous sera compté ; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner ? Un désir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion : si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle.

(BOSSUET.)

principes pour en arrêter les dangereuses conséquences ; elle nous apprend que, dans les nécessités communes des pauvres, c'est le superflu des riches qui doit faire la matière des aumônes (1). *Que l'abondance des uns, c'est-à-dire le superflu, dit saint Paul, soit le supplément de l'indigence des autres.*

Il n'est pas possible d'être généreux sans être économe, Sans l'économie, il n'y a pas de richesses assez grandes ; avec elle, il n'y en a point de trop petites (2). Si la nécessité des pauvres devenait extrême, non seulement vous y emploieriez le superflu, mais le nécessaire même de votre état. Pour-

(1) Il n'est pas facile de fixer avec précision ce qui est ou n'est pas nécessaire à chacun selon sa condition ; le superflu ne consiste pas dans un point indivisible, il est proportionné à la position sociale qui, n'étant pas la même pour tous, entraîne plus ou moins de dépenses. Il faut donc, sur cet article, s'en tenir au jugement des personnes sages et prudentes.

(Cardinal Gousset, *Théologie morale.*)

Saint Liguori et un grand nombre de théologiens disent qu'on satisfait ordinairement au précepte de l'aumône en donnant aux pauvres, dans les nécessités communes, la cinquantième partie environ de ses revenus ; cela ne suffirait pas s'ils étaient très-considérables.

(2) Une princesse qui a expié dans un troisième exil les crimes de sa nation, la fille de l'infortuné Louis XVI, ne laissait rien perdre, afin de pouvoir soulager un plus grand nombre de pauvres. On raconte qu'elle se faisait apporter des différents ministères toutes les enveloppes qui étaient recouvertes de cachets de cire d'Espagne ; elle passait deux heures par jour à enlever la cire, puis on la mettait dans le commerce, ce qui rapportait par année quatre à cinq mille francs pour les pauvres.

quoi ? Parce que vous devez aimer votre prochain préférablement à votre état ; et s'il faut, dit le P. Bourdaloue, rabattre quelque chose de votre état pour conserver votre frère, c'est à quoi vous devez consentir et vous soumettre, pour que votre frère ne périsse pas. Tel est le sentiment de tous les docteurs.

Voilà ce qui justifie la divine Providence ; car, quand les biens seront ainsi appliqués, il n'y aura plus proprement ni riches ni pauvres, mais toutes les conditions deviendront à peu près semblables. Le pauvre qui n'a rien aura néanmoins de quoi subsister, parce que le riche le lui fournira ; et le riche qui a tout n'aura pourtant rien au-delà du pauvre, parce qu'il lui sera tributaire de tout ce qu'il se trouvera avoir de trop, et qu'en effet il s'en privera.

Mais il ne suffit pas de faire l'aumône, il faut encore, pour la rendre agréable à Dieu, suivre, en la faisant, les règles qui nous ont été données par les maîtres de la vie spirituelle.

### § 3. — *Des qualités de l'aumône.*

C'est l'ordre qui donne la perfection aux choses, et quand le Saint-Esprit veut nous faire entendre que Dieu a tout fait en Dieu, il se contente de nous dire qu'il a tout fait avec ordre et avec mesure. La charité même, dit saint Thomas, cette reine des vertus, cesserait d'être vertu, si l'ordre y manquait. Ainsi, par rapport aux pauvres, à qui l'au-

mône est due, il y a un ordre à garder. La volonté de faire l'aumône doit s'étendre à tous les pauvres, sans en excepter un seul, à l'imitation de Dieu, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Les proches et les domestiques doivent naturellement l'emporter sur les étrangers, ceux qui se trouvent dans une impuissance absolue de s'aider sur ceux à qui il reste encore dans leur travail quelque ressource.

L'aumône doit être faite d'un bien propre et non point du bien d'autrui. Dieu a l'injustice en horreur, et il la déteste jusque dans le sacrifice et l'holocauste. *Faites l'aumône de ce qui vous appartient*, disait Tobie. Ainsi ne confondons jamais l'aumône et la restitution, car ce sont deux choses essentiellement distinctes; jamais l'aumône ne peut être le supplément de la restitution, si ce n'est que la restitution aux personnes intéressées soit impossible.

Conformément à cette règle, un domestique ne peut pas disposer des biens de son maître pour faire l'aumône sans son consentement.

On doit, avant de faire l'aumône, payer exactement le salaire des ouvriers et ne pas les renvoyer à un autre temps.

Que les aumônes ne soient point jetées au hasard, mais données avec mesure et avec réflexion. Ceux qui crient le plus haut ne sont pas, pour l'ordinaire, ceux qui ont le plus de besoins, lorsqu'ils ont toute une ville pour témoin et pour ressource



de leur indigence. Il est un grand nombre de malheureux qui souffrent sans adoucissement et sans consolation, parce qu'ils se cachent et n'osent montrer au dehors leur misère. C'est à la charité à percer le mystère dont s'enveloppent tant de pauvres honteux.

Prenez garde, d'un autre côté, que vos aumônes ne soient un encouragement pour le vice et une facilité à s'y abandonner (1). C'est une chose affligeante que de voir les enfants s'habituer à demander l'aumône. C'est une génération livrée pour la vie à l'oisiveté et à tous les vices dont elle est la mère.

Le discernement, que nous vous recommandons dans vos pieuses libéralités, doit aussi vous diriger dans le choix des œuvres que vous patronnez. Il en est dont l'utilité est incontestablement plus marquée et qui vont plus sûrement à leur but. Il est facile de comprendre qu'une œuvre de cette nature est infiniment plus utile que la plupart des dons particuliers. Ici, des personnes, chargées du soin des indigents, sont occupées sans cesse à connaître

(1) Cependant on ne doit pas se laisser aller à une trop grande crainte d'être trompé en faisant l'aumône. « Le grand mal, quand cela arriverait une fois par hasard, quand il y aurait quelque peu de votre argent de perdu, quelque pauvre qui ne l'est que de nom et qui vous tromperait ! Ce sont là des faiblesses aimables de la charité, et cette extrême patience, cette douceur même qui se voile et se ferme les yeux ne la rendent-elle pas plus chère au pauvre et plus semblable à Dieu ? »

(CORMENIN.)

leurs besoins et à pourvoir à leurs nécessités ; c'est pour elles un devoir de religion et de conscience. Elles sont, par conséquent, moins exposées à être trompées que vous.

Ces établissements sont destinés à secourir l'indigence et le malheur dans les circonstances les plus dignes de compassion, telles que la maladie, l'infirmité, l'enfance et la vieillesse.

Si vous trouvez, dans la ville où vous habitez, une de ces admirables associations placées sous la protection de saint Vincent, et que vous puissiez en faire partie sans négliger les devoirs de votre état, ne méprisez pas un moyen aussi salutaire d'entretenir en vous l'esprit de charité et de sacrifice ; car, chez les chrétiens, ce qui se fait en commun est tout à la fois et plus agréable à Dieu et plus avantageux à ceux qui le font.

Vous avez trois choses dont vous pouvez disposer et que vous pouvez donner à vos frères : votre argent, votre temps et vous-même.

Vous devez leur céder plus ou moins de ces trois choses, selon leurs besoins et vos facultés. Si vous avez beaucoup d'argent et peu de temps, donnez de l'argent ; si, au contraire, vous en avez peu et que vous ayez beaucoup de temps, donnez-leur de votre temps. Quant à l'aumône de vous-même, vous pouvez toujours la faire, dans quelque position que vous soyez, et sans elle toutes les autres ne seront rien, car c'est elle qui donne aux autres leur prix et leur valeur. Votre esprit, votre

cœur, votre jugement, votre expérience ou vos conseils, ce sont là autant de trésors d'où vous pouvez à chaque instant tirer quelque chose.

Il ne suffit pas de faire l'aumône, il faut, dit l'Apôtre, la faire avec joie, non seulement sans chagrin, mais avec un saint contentement, avec cette délicatesse chrétienne qui réjouit le cœur du malheureux. Donnez d'un air content et agréable. « Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin, dit le Sage ; acquittez-vous de ce que vous devez, et répondez favorablement et avec douceur. »

Ayez pour les affligés de ces paroles de l'âme qui tempèrent l'amertume des pleurs. Il n'est point de souffrances que la sympathie n'allège. Les seules larmes dont l'amertume soit sans mélange sont celles qui ne tombent dans le sein de personne et que personne n'essuie.

On ne peut pas faire du bien à tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous. La compassion qui accompagne l'aumône est un don plus grand que l'aumône même. Voulez-vous savoir comment il faut donner ? Mettez-vous à la place de celui qui reçoit.

Ne remettez jamais au lendemain le bien que vous pouvez faire le jour présent. Ne dites pas : Allez et revenez ; je vous donnerai demain. Donner vite, c'est donner deux fois.

N'affligez pas le cœur du pauvre, en différant trop de lui donner, ou en lui donnant avec des paroles dures ; répondez-lui avec douceur, car sou-

vent la parole vaut mieux que le don ; que votre pitié soit affectueuse, car Dieu aime celui qui donne avec joie.

Le pauvre serait heureux de pouvoir recevoir sans une peine secrète ce que vous lui donnez même avec joie. Il en coûte toujours de recevoir ; qu'il voie dans votre extérieur que vous êtes plus embarrassée de lui offrir votre aumône qu'il ne l'est lui-même de l'accepter. Que la douce onction de la miséricorde s'épanche autour de vous. Il y a des chrétiens charitables, mais qui le sont avec sécheresse ; arbres stériles, ils ont des feuilles et point de fruits. Ressemblez à l'olivier, portez des fruits abondants de paix et de miséricorde.

Que votre aumône soit toujours désintéressée. Celui qui rend service à ses semblables sans y être obligé par la justice et sans espoir de récompense, agit, autant qu'il est donné à l'homme, comme Dieu, qui est amour, et dont l'amour seul peut expliquer les bienfaits envers des êtres dont il n'a pas besoin et qui ne sauraient ajouter ni à sa puissance, ni à son bonheur. L'homme qui agit ainsi donne par amour, et c'est la plus douce jouissance des âmes nobles. La pitié a ses joies, joies tellement douces que tous les hommes aiment les récits ou les représentations des souffrances réelles ou imaginaires, et goûtent avec avidité les émotions qu'elles excitent (1).

(1) Ne craignez pas de faire des ingrats. Il n'est personne parmi vous qui ne connaisse cette volupté de faire des ingrats.

On n'aime bien qu'à ses dépens, c'est-à-dire en donnant quelque chose de soi, ou soi-même tout entier. Plus l'affection est pure, plus elle est désintéressée.

Qu'il est beau de voir la femme pieuse dans le touchant exercice de la charité chrétienne ! Suivant le conseil de l'Apôtre, elle prend ses dons non seulement sur ses plaisirs, mais sur ses besoins, non seulement sur son superflu, mais sur son nécessaire.

La femme pieuse n'a pas besoin, pour accepter les œuvres de charité, qu'on les lui déguise sous une apparence frivole. Elle n'a pas besoin pour s'émouvoir des sons harmonieux d'un concert, de l'éclat d'un bal au profit des pauvres, où l'on dépense dix fois plus pour la vanité qu'on ne donne pour soulager l'infortune. Dans sa charité, elle cherche Dieu, et non le plaisir et la dissipation. Sainte-ment empressée, elle n'attend pas que les pauvres viennent à elle, c'est elle qui va au-devant des pauvres ; elle entre avec une sorte de religion dans leurs humbles asiles ; elle devine leurs besoins ; elle est attentive à ménager leur sensibilité ; elle honore leur condition par ces égards touchants,

ce sentiment religieux qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, qui dédommage de tous les sacrifices, faire le bien pour Dieu seul. Dieu ! mais il n'a pas craint de faire des ingrats ; certes, il ne s'est pas fait l'illusion de croire que son amour serait payé de retour, et cependant cela ne l'a pas empêché de s'immoler pour nous sur le Calvaire ! Ne soyons pas plus exigeants que Dieu.

(DE FALLOUX.)

24.

plus précieux que les bienfaits mêmes. En la voyant, le pauvre sent renaître en son cœur l'amour et la confiance ; un aimable abandon remplace la timide réserve. En lui découvrant sa misère, il ne croit la découvrir qu'à Dieu même : c'est l'ange de la Providence, qui vient lui apporter, non le pain de l'aumône, mais le noble tribut de la justice. Une reconnaissance mutuelle a mis le sceau à leur bonheur ; leurs pleurs se confondent comme leurs âmes ; leurs communes bénédictions s'élèvent vers le Père qui est aux cieux ; et ces doux sentiments et ces larmes heureuses sont le plus beau cantique en l'honneur de la Providence.

Que votre aumône soit toujours faite en vue de Dieu. Dans chaque pauvre voyez et honorez Jésus-Christ. Entrez dans l'humble réduit où vit l'indigent comme dans un temple où Dieu habite, et approchez du lit où il souffre comme si c'était la croix sur laquelle est mort le Rédempteur du monde. N'entrez point dans la demeure du pauvre sans le saluer de ce salut qui exprime à la fois le respect et la charité. Quand vous lui parlez, que chacune de vos paroles respire une douce et tendre humilité, une compassion délicate et timide qui craint en quelque sorte de se montrer, de peur d'offenser celui qu'elle veut secourir.

La perfection de l'aumône est de la cacher sous le voile de l'humilité. La véritable charité est sans ostentation ; semblable à la douce rosée du ciel, elle tombe sans bruit. *Que votre main gauche, dit*

Jésus-Christ, *ne sache point ce que fait votre droite* ; c'est-à-dire qu'il ne se mêle point à la bonne action que vous faites une intention mauvaise qui la dénature et la corrompt. La charité est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde. Nous devons à nos frères l'édification et l'exemple ; il est bon, quand nous sommes dans une position opulente, qu'ils voient nos œuvres et notre fidélité à accomplir le *précepte* ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes, et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite. Les actions mêmes que le devoir rend les plus éclatantes doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur ; nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers, et ne croire leur innocence en sûreté que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu (1).

Votre aumône peut avoir des milliers de specta-

(1) C'est quelquefois un devoir de faire le bien aux yeux des hommes, même à dessein qu'ils le voient. Tout dépend ici de l'intention. Vouloir être vu lorsqu'on fait le bien, je dis le vouloir *uniquement* afin que Dieu en soit glorifié, c'est toujours vertu, et c'est quelquefois une obligation. En général, il faut rendre public ce qui est de devoir, et tenir secret ce qui est de surrogation ; ni l'un ni l'autre n'est pourtant sans exception. Dans le doute si la bonne œuvre doit être montrée ou cachée, le second parti est toujours le plus sûr. Il est si facile de se perdre par vanité, et si difficile, pour ne pas dire impossible, de pécher par humilité !

(DE LIGNY.)

teurs, sans que vous fassiez consister votre récompense dans leur estime. S'il vous faut des témoins, vous avez les anges et les chérubins, vous avez le souverain Créateur du ciel et de la terre, qui récompense nos simples désirs.

Ne cessez point vos bonnes œuvres à cause des contradictions et des ingrattitudes que vous y rencontrez ; car quiconque ne cherche que Dieu n'abandonne point les intérêts de Dieu pour les fautes des hommes. Imitiez le prince charitable qui répondait aux remerciements d'un malheureux : « Pourquoi me remercier ? Je n'ai rien fait pour vous ; c'est Dieu que j'ai servi. »

Faisons le bien pendant qu'il peut nous être utile. N'attendons pas au moment de la mort, à ce moment où l'aumône a perdu presque tout son prix. Il y a bien peu de générosité à donner des richesses qui nous abandonnent et que nous ne pouvons plus retenir. Répandons pendant notre vie une semence si féconde, qui produira pour nous des fruits d'immortalité.

Entrez dans ces sentiments, femmes chrétiennes, et vous mériterez d'entendre de la bouche du pauvre, vous parlant au nom de Dieu, cette parole si peu comprise encore et d'un sens si chrétien ; *Merci*, c'est-à-dire récompense pour ce que vous venez de me donner. Dieu a partagé entre nous les biens que sa libéralité dispense aux hommes : à vous il a donné ceux de la terre , à nous, pauvres, ceux du ciel, afin qu'un échange mutuel



conserve entre nous ces liens et ces relations qui constituent la société. Vous avez soulagé ma misère par l'intérêt que vous m'avez témoigné ; vous m'avez donné ce dont vous pouviez disposer, je vous donne en retour le seul bien que je possède : la grâce, la *merci* de Dieu. L'aumône rachète les péchés de celui qui la fait, et lui applique les mérites de la rédemption ou de la *merci* par excellence. *Merci* donc de la part de Jésus-Christ, qui vous a rachetée une fois sur la croix, et qui vient vous racheter encore par l'aumône et la miséricorde.

Heureux celui qui comprend le sort du pauvre et qui l'adoucit ! Dieu le délivrera au jour mauvais. Il est le dépositaire fidèle ; il a renfermé l'aumône dans le sein du pauvre, où elle a prié pour lui. Jamais celui qui est dans l'amertume du cœur n'a crié contre lui vers Dieu. Il ne connaît pour ses trésors qu'une usure céleste ; il ne veut, il n'aime que ce mot si doux à son cœur : *Dieu vous le rende !*

L'aumône se répand comme une rosée terrestre sur celui qui reçoit pour retomber comme une rosée du ciel sur celui qui donne. L'aumône délivre du péché et de la mort éternelle ; elle ne souffrira pas que ses amis soient jetés dans les ténèbres, elle les défendra au tribunal de Dieu ; elle accumule dans le ciel tout ce qu'on lui donne pour y former ces trésors que les voleurs ne sauraient ravir, ni la rouille dévorer.

Faites donc, Seigneur, que j'aime et que je pratique cette vertu ; si j'ai peu, je donnerai peu, mais je donnerai de bon cœur ; si j'ai beaucoup, je donnerai beaucoup, et ce ne sera rien encore, ô mon Dieu, devant les récompenses promises à l'âme charitable, qui sont la paix, la joie sur la terre, et dans le ciel d'interminables délices et toute l'abondance des biens éternels.

§ 4. — *Comment on doit visiter les pauvres (1).*

Vous prenez donc, c'est convenu, votre argent, vos vieux vêtements et votre cœur, votre cœur surtout, ne l'oubliez pas, et vous vous mettez joyeusement en route vers la maison du pauvre. Le chemin qui y conduit est sale et étroit ; mais prenez courage, c'est le chemin du ciel, et avancez, car le pauvre a faim, et la faim n'attend pas. Arrivée à la demeure des malheureux, ne restez pas à la porte ou sur le palier, comme un huissier ; entrez et saluez avec respect : ce sont des hommes. La politesse est toujours une fort belle chose, même avec les pauvres ; c'est en les respectant qu'on leur apprend à se respecter eux-mêmes ; ils sont très-sensibles à ces marques d'honnêteté : quand on est petit, on a toujours peur d'être méprisé. Ne leur faisons pas trop

(1) Ce paragraphe est extrait en grande partie des *Conseils aux membres de la Société de Saint-Vincent de Paul* et du *Livre des Familles*.

sentir la distance qu'il y a entre eux et nous, et n'ayons pas l'air de leur dire que nous faisons un très-grand sacrifice en venant les visiter ; ces choses-là se comprennent mieux quand on ne les dit pas.

Entrez donc et asseyez-vous, si le mobilier le permet ; acceptez cette chaise que l'on vous présente , elle est propre : voyez comme la femme l'essuie avec son tablier et, à son défaut, avec sa main, en même temps qu'elle rajuste ses cheveux et son bonnet pour vous faire honneur.

Il y a deux sortes de visites : la visite de corridor et de palier, et la visite assise ; pour bien faire la visite aux pauvres, il faut s'asseoir chez eux. Quelqu'un d'un esprit très-élevé, voulant louer un homme d'une vertu éminente et très-charitable, disait de lui qu'il s'asseyait chez les pauvres. Ce mot est très-profond. S'asseoir chez le pauvre, c'est s'associer à sa famille et vouloir s'instruire à fond de tout ce qui la concerne ; c'est donner un temps notable à cet acte de charité. Les bons de pain et de viande distribués, c'est l'aumône de la main ; la visite prolongée, la visite assise, c'est l'aumône du cœur, c'est celle à laquelle les pauvres sont particulièrement sensibles. C'est en s'asseyant auprès des pauvres, en ne retirant pas notre main lorsque la leur s'approche de la nôtre, en ne dédaignant point de donner une caresse à un enfant, malgré sa crasse, ses cheveux en désordre et ses haillons, qu'on obtient des pauvres les sacri-

fices de respect humain, les plus importants pour le salut et les plus méritoires devant Dieu. Un de nos confrères monte l'escalier du pauvre, tous ses sens sont péniblement affectés. Les murailles sont sales et dégoûtantes. Il a si peur de salir ses mains, qu'il ne sait où les poser pour assurer ses pas sur un escalier obscur, étroit et presque perpendiculaire. Il arrive enfin à grand'peine et entr'ouvre la porte de la pauvre famille qu'il veut secourir ; mais il sort de cette porte un air vicié. Son cœur se soulève, il recule au lieu d'entrer. Il se tient dans le corridor, tire les bons de pain dont il est porteur, les jette plutôt qu'il ne les donne, et se retire rapidement. Le pauvre est secouru, mais il n'a pas été consolé. C'est ce que j'appelle la visite de corridor et de palier. Un autre de nos confrères, moins novice, surmonte les répugnances de la nature ; il entre hardiment dans cette mansarde, respire sans contraction de visage l'air tel quel qui s'y trouve, salue amicalement l'humble habitant de ce triste séjour, prend place auprès du poêle, converse avec la famille, l'encourage souvent, la gronde parfois, mais toujours avec affection, s'inquiète de cette vitre cassée qu'un papier remplace mal, et veut même savoir ce que ce pot qui a tant de peine à bouillir prépare pour le dîner.

Souvent, chez les pauvres, l'air est lourd à cause de l'habitude qu'ils ont de tenir leur fenêtre fermée pour n'avoir pas trop froid. Prenez-le tel qu'il est, ne faites pas trop la grimace : on trouverait que

vous faites bien la délicate pour très-peu de chose. La première fois, après avoir causé avec eux, vous vous approchez de la fenêtre et vous leur dites : Au moins avez-vous une belle vue ? Vous l'ouvrez, et l'air se renouvelle. Plus tard, quand vous les connaîtrez bien, vous leur direz tout simplement : Ouvrez la fenêtre.

Habituellement l'accueil sera cordial et plein de gratitude ; quelquefois pourtant il est un peu froid. Les pauvres sont embarrassés, honteux, humiliés ; rompez la glace, gagnez leur confiance ; informez-vous, avec l'accent de l'intérêt, de toute la famille, du nombre des enfants, de leur âge, de leur état, de leurs ressources ; dites une bonne parole à l'un, jetez un regard de bonté à l'autre ; ayez un sourire aimable pour le petit enfant qui est là dans le coin, et ne manquez pas de l'embrasser cordialement, quoique ses joues ne soient pas toujours irréprochables sous le rapport de la propreté ; apportez-lui même quelques bonbons. Pauvres petits ! c'est peut-être par la privation de ces friandises et des caresses qu'ils sentent plus maintenant le malheur de la misère. Vous aurez bientôt gagné l'affection des parents ; la mère en sera vivement touchée, car le pauvre cœur maternel est le même partout, et ce n'est pas dommage. Après cela, il vous faut écouter l'histoire de leurs misères ; prenez patience, elle va être un peu longue : ces pauvres gens n'ont pas appris l'art de dire beaucoup de choses en peu de mots. Je crois aussi qu'ils la prolongent un peu

à dessein ; ils font à votre égard comme certains avocats à l'égard des jurés, ils pensent que plus le discours est long, plus le cœur doit être touché. Ecoutez-la jusqu'au bout, c'est un sacrifice à faire ; une autre fois, quand on y reviendra, vous pourrez dire : Je sais.

Souvent la maison est en désordre, c'est une confusion complète, tout y est pêle-mêle : des chaussures et des légumes, du pain et des haillons ; le parquet est recouvert d'une couche visqueuse ; ce qui est censé le lit n'a point de forme ; les enfants sont sales et déchirés. Prenez garde à votre zèle de novice, il a bien envie de vous porter trop loin. Patience, patience ; la première fois, voyez tout, mais ne dites rien : la chose est délicate, il s'agit ici de la vérité, et rappelons-nous que rien n'est difficile sur cette terre comme de nous dire nos vérités à tous, aux pauvres et aux riches, aux petits et aux grands, à vous et à moi, bon lecteur ou bonne lectrice. Rappelons-nous que plus on est faible dans le bien, plus on réclame d'indulgence, et que plus on a besoin de conseils, moins on veut paraître en recevoir. On se trompe souvent sur ce point ; on dit : Ce sont de petites gens, avec eux il ne faut pas se gêner. Erreur ! c'est le moment d'agir avec prudence et bonté. Et puis, si vous êtes homme surtout, rappelez-vous que les femmes sont susceptibles sur l'article ; c'est leur domaine et leur talent. La femme sera tentée de penser que vous êtes venu acheter par votre aumône le méchant

plaisir de faire la critique de son ménage ; elle est déjà bien assez mortifiée peut-être que vous l'avez surprise au milieu de ce désordre ; elle en souffre et se promet bien qu'une autre fois le même péché ne lui arrivera plus : voilà déjà un premier fruit de votre visite.

Plus tard, si l'amendement n'est pas sensible, quand vous aurez bien gagné la confiance, vous lui direz gaîment : Si vous rangiez un peu mieux votre maison, ce serait peut-être mieux ; qu'en pensez-vous ? Je vais vous aider. Vous mettez la main à l'œuvre ; les pauvres sont confondus, bouleversés de cette charité ; voilà que vous les placez sur le chemin de la propreté, de l'ordre, de l'économie : seuls, ils ne seraient jamais venus à bout d'arriver là. Faites-leur bien comprendre que plus leur maison sera propre, plus vos aumônes seront abondantes, et gardons-nous de dire, en parlant de certains pauvres : Je ne les crois pas malheureux, leur ménage est propre. Rien n'est beau, rien ne touche le cœur des pauvres comme de voir les personnes riches leur rendre les plus humbles services.

### § 5. — *De l'aumône spirituelle.*

L'aumône ne consiste pas seulement à donner du pain à ceux qui n'en ont point, mais elle consiste à soulager toutes les misères corporelles et spirituelles, et elle est d'autant plus agréable à Dieu que celles-ci sont les plus profondes et demandent des biens d'un ordre plus élevé.

L'assistance honore quand elle prend l'homme par en haut, quand elle s'occupe premièrement de son âme, de son éducation religieuse. L'aumône purement extérieure et matérielle, c'est-à-dire qui n'est point accompagnée du don de soi-même, humilie souvent celui qui la reçoit sans satisfaire celui qui la donne, et quelquefois même, au lieu d'exciter la reconnaissance, elle éveille dans le cœur des pauvres comme une secrète amertume contre le riche qui croit s'être acquitté envers eux quand il leur a jeté sans discernement quelques pièces d'argent auxquelles il attache peu d'importance.

L'assistance honore quand elle joint au pain qui nourrit la visite qui console, le conseil qui éclaire, le serrement de main qui relève le courage abattu ; quand elle traite le pauvre avec respect, non seulement comme un égal, mais encore comme un supérieur, puisqu'il souffre ce que peut-être nous ne souffririons pas, puisqu'il est parmi nous comme un envoyé de Dieu pour éprouver notre justice et notre charité et nous sauver par nos œuvres. Alors l'assistance devient honorable, parce qu'elle peut devenir mutuelle ; parce que tout homme qui donne une parole, un avis, une consolation aujourd'hui, peut avoir besoin d'une parole, d'un avis, d'une consolation demain ; parce que la main que vous serrez vous serre à son tour ; parce que cette famille indigente que vous aurez aimée vous aimera, et qu'elle se sera plus acquittée quand



ce vieillard, cette pieuse mère de famille, ces petits enfants auront prié pour vous. Voilà pourquoi l'Évangile place les œuvres spirituelles de miséricorde au-dessus des temporelles, et demande que les premières accompagnent les secondes.

La moindre aumône faite aux consciences est plus méritoire devant Dieu, plus précieuse au repos du monde que le don de tout un patrimoine.

Beaucoup de pauvres aujourd'hui ont encore moins besoin de l'aumône matérielle qui fait vivre le corps que de cette aumône qui donne à l'âme vide de foi et de piété la nourriture qu'elle réclame. Combien de pauvres languissent dans l'ignorance des vérités les plus essentielles de la religion et dans l'oubli des devoirs les plus importants !

Le plus grand service qu'on peut leur rendre n'est pas tant de soulager leur misère momentanée que de faire pénétrer chez eux des idées d'ordre, de prévoyance et d'économie. Si on leur apprend les moyens de donner à leurs enfants une certaine éducation morale, on leur rendrait le plus grand service qu'ils puissent recevoir, soit que l'on considère les intérêts passagers de cette vie, soit qu'on ait en vue les espérances de la vie immortelle. Il y a autour de nous tant d'indigence morale, de pauvres âmes qui ont soif de vérité et à qui on ne donne que des mots ou des chimères, de pauvres consciences que la piété ferait revivre et qui meurent de dépravation, de pauvres cœurs qu'un peu de charité adoucirait et qui ne connais-

sent que les tortures d'une haine jalouse ! Il y a tant de besoins, tant d'ignorances, tant de folies !

Qui pourrait donner aux pauvres de salutaires conseils, mieux qu'une femme pieuse que ses convictions religieuses obligent à honorer le pauvre comme la personne même de Jésus-Christ, et à laquelle la tendresse naturelle de son âme prête pour convaincre des ressources infinies ? Les femmes chrétiennes ont, pour certaines missions délicates, une grâce particulière qui pourrait leur servir à rendre à l'Eglise et à la société d'innombrables services. Quelle femme pieuse, chargée de porter aux pauvres quelque assistance, ne remplira pas sa mission avec délicatesse, avec grâce ? Une caresse aux enfants, la moindre bagatelle qu'elle ajoute aux secours matériels, excite leur affection. Les consolations et les bonnes paroles sont d'autant plus précieuses qu'elles descendent de plus haut, parce qu'elles nous semblent alors plus douces et plus désintéressées. C'est précisément ce qui arrive quand une femme que ses manières et son éducation élèvent bien au-dessus des classes inférieures. devient, par sa charité et son dévouement pour les pauvres les plus délaissés, un véritable ange consolateur. Spectacle admirable aux yeux de Dieu et des hommes, que de voir l'intelligence la plus pénétrante et la sensibilité la plus exquise employer ses ressources pour consoler dans leurs mornes solitudes ces pauvres Lazares que l'égoïsme abandonne et dédaigne !

La femme pieuse *se donne elle-même*. Aussi, le sacrifice de son temps, de son bien-être, de ses répugnances, rien ne lui coûte.

Jésus entraît dans les pauvres demeures ; elle entre chez les Lazares de son temps. Jésus touchait les malades qu'on lui apportait ; elle n'en détourne ni ses yeux ni sa main. Il n'attendait pas toujours qu'on vînt le chercher, mais il allait visiter ceux qui ne le connaissaient pas, qui ne le désiraient pas ; elle va découvrir les misères physiques qui restent ensevelies dans l'oubli, elle va sonder les misères morales qui s'effraient peut-être de ses investigations et de ses secours. Le Seigneur n'abandonnait pas ceux qu'il avait guéris, qu'il avait consolés ; la femme pieuse suit avec une infatigable persévérance ceux qu'elle a commencé de servir. Elle ne permet ni à sa légèreté naturelle ni à sa paresse de s'appuyer sur l'ingratitude ou sur les vices d'un malheureux pour arrêter son action.

Quelle belle tâche que de faire par la charité et par la douceur l'éducation morale d'une partie considérable du genre humain, de consoler ses douleurs et d'essuyer ses larmes !

« Il ne suffit pas, disait le vénérable abbé Landrieux, de donner de l'argent et de le *jeter*, pour ainsi dire, *en le donnant* ; il faut aussi penser aux besoins de l'âme. Ce serait un moyen puissant d'améliorer cette classe inférieure qu'on accuse beaucoup trop et dont on ne s'occupe pas assez. »

Quoi de plus agréable à Dieu que de venir au secours d'une jeune personne luttant sans cesse contre les horreurs de la misère et les pièges de la séduction, et placée dans la triste alternative de succomber, ou aux rigueurs du besoin, ou aux perfides douceurs des ennemis qui l'assiègent ?

La femme pieuse accompagne l'aumône qu'elle fait aux pauvres du don de soi-même, de ce don qui ne trouve jamais d'ingrats, qui n'humilie jamais celui à qui on le fait, et qui permet à l'homme le plus susceptible et le plus délicat d'accepter toujours sans rougir ce qu'on lui offre.

La pauvreté n'est pas la seule misère qu'une femme pieuse s'efforce de soulager. N'y a-t-il pas autour d'elle des êtres timides à rassurer, des êtres disgraciés à protéger ? N'y a-t-il pas ces pauvres d'esprit, ces petits, ces humbles qu'aime le Seigneur, à aimer aussi et à soutenir ? N'y a-t-il pas à faire des aumônes, aumône d'un regard, d'une parole, à ceux que le monde laisse dans leur dénuelement ? Il y a dans sa famille, il y a parmi ses connaissances des êtres visités par la maladie, par l'affliction ; il y a des parents âgés, infirmes, isolés ; il y a des personnes d'une humeur difficile et qui ont vu s'éloigner d'elles tous leurs amis ; il y a des âmes que l'incrédulité dessèche, des esprits que la prévention aveugle. Eh bien ! pour tous, elle trouve de la persuasion, elle trouve des paroles affectueuses, elle trouve des moments et des pensées ; elle leur fait goûter à tous les fruits de sa

piété, elle leur en prouve tacitement la puissance, elle répand sur eux les richesses de ce trésor d'amour que l'Esprit saint a déposé dans son cœur.

Chaque besoin de l'âme et du corps réclame une aumône particulière. Donner de la lumière aux esprits obscurcis par l'erreur ou les préjugés, instruire les personnes qui ont le malheur d'ignorer les vérités de la foi (1), donner un conseil salutaire

(1) Nous sommes heureux de pouvoir offrir à l'admiration des femmes pieuses l'exemple d'un homme illustre qui ne dédaigne pas de descendre au rôle modeste de catéchiste. C'est sans doute aux souvenirs des beaux exemples que le brave général Bertrand reçut à Sainte-Hélène qu'il a dû le bonheur de mourir aussi en chrétien.

La religion ne paraît jamais aussi belle que lorsqu'elle reçoit les sincères hommages de la grandeur, de la gloire et du génie.

Personne n'ignore combien furent chrétiennes les dernières années et la mort du grand capitaine qui, un instant enivré par la gloire, égaré par l'ambition, eut le malheur de persécuter, dans l'auguste personne de l'immortel pontife qui gouvernait alors le monde catholique et dans celle de ses ministres les plus vénérés, la religion sainte dont il avait peu d'années avant relevé les autels. On sait aussi quels étaient son respect et son admiration pour nos livres saints, avec quelle religieuse assiduité il les lisait, avec quel enthousiasme surtout il parlait de l'Évangile, et combien étaient sublimes ses entretiens sur ce divin code avec les fidèles compagnons de sa captivité. Il nous revient de temps en temps de nouveaux faits sur les sentiments religieux, à Sainte-Hélène, de cet homme à jamais célèbre. En voici un dont nous garantissons l'authenticité :

C'était au mois d'août 1845. Un de nos plus vénérés pontifes, Mgr l'archevêque de B..., se trouvait, pour cause de santé, aux eaux d'Aix-les-Bains, en Savoie ; pendant son séjour dans cette ville, Sa Grandeur fut appelée auprès d'une jeune malade qui se

à ceux que tourmente une affreuse incertitude, donner la paix à ceux qui l'ont perdue, ce sont autant d'aumônes dont Dieu seul connaît le prix.

Femmes pieuses, que l'orphelin trouve en vous

mourait. C'était M<sup>lle</sup> Bertrand, fille du célèbre général de ce nom, et d'une remarquable beauté. Dans le cours de son entretien avec le prélat, la malade manifesta les sentiments de religion les plus sublimes.

« Jusqu'à quand, disait-elle entre autres choses, mon exil sera-t-il prolongé?... Combien je suis impatiente de m'envoler de ce lieu de pèlerinage pour me réunir à mon Dieu !... Je me réjouis, en attendant, de ce que la maladie achève de détruire ces restes d'une beauté périssable qui a été pour moi, pendant la vie, une occasion de tant de dangers. » Le pieux archevêque était ému, attendri jusqu'aux larmes. « Ma fille, lui dit-il, votre piété me touche profondément. Qui vous a inspiré des sentiments de religion si élevés? — Monseigneur, répond M<sup>lle</sup> Bertrand, après Dieu, c'est l'empereur. J'étais à Sainte-Hélène avec ma famille. Un jour (j'avais alors dix ans), l'empereur me dit : *Mon enfant, tu es belle ; dans peu d'années tu le seras davantage. Avec ces agréments extérieurs, que de dangers t'attendent dans le monde ! Que deviendras-tu, si tu n'es pas prémunie, fortifiée par la religion?... Mais qui te l'enseignera?... ton père n'en a pas... ta mère encore moins... Je remplacerai l'un et l'autre ; viens me trouver demain, je te donnerai une première leçon..* Plusieurs fois par semaine, pendant plus de deux ans, je me rendis avec mon catéchisme chez l'empereur. Il me le faisait réciter et me l'expliquait. Au bout de ce temps (j'avais alors douze ou treize ans), l'empereur me dit : *Maintenant, mon enfant, tu es, je crois, assez instruite sur la religion. Je vais faire venir de France un prêtre qui te préparera à cette grande action et qui me disposera à mourir.* »

Nous n'ajouterons rien. Tout commentaire, toute réflexion, pâliraient à côté du simple historique de ce fait. Malheur à celui qui ne sentirait pas tout ce qu'il a de sublime !

une mère, la veuve et le vieillard un appui, l'étranger un hôte secourable ; soyez l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la lumière de l'ignorant, le conseil de celui qui n'a point d'expérience, l'écho sincère de toutes les plaintes légitimes, de tous les vœux et de toutes les espérances. Si vous n'avez rien à donner, donnez votre cœur, donnez votre charité, vos prières, votre compassion et vos larmes ; donnez à ceux qui souffrent l'exemple de votre patience et de vos vertus ; donnez-vous vous-mêmes, c'est la plus précieuse aumône que vous puissiez faire, et celle-là est toujours à votre disposition.

Aumône spirituelle, aumône facile autant qu'elle est sainte, quel est celui qui ne pourrait l'exercer ? Pour celle-là, les pauvres et les malheureux sont quelquefois plus riches et plus ingénieux que les opulents et les heureux de la terre. Le malheur est habile à nous enseigner la compassion et la pitié, l'amour de Dieu et l'espérance du ciel. Si nous avons souffert, si nous souffrons encore, ces sentiments remplissent notre cœur, et ils débordent naturellement sur des hommes qui, au sein de l'abondance et des fêtes, sont souvent plus à plaindre que nous.

La patience ne s'exerce pas seulement dans les grandes épreuves, elle nous demande encore le sacrifice de notre volonté dans une multitude de petites occurrences qui nous viennent de partout, nous surprennent à l'improviste, nous assaillent sans

cesse : c'est la nature de cette circonstance, c'est le temps ou le lieu où elle arrive ; c'est un ordre donné et qui a été mal exécuté ; c'est une parole mal entendue, un mot mal compris ; c'est un devoir à remplir et qui toujours se présente à heure inopportune ; c'est une erreur, un oubli, une incommodité ; c'est un travail tout à refaire ; c'est une porte laissée ouverte ; c'est un repos que l'on ne peut goûter ; c'est la loquacité de celui-ci, peut-être le silence de celui-là ; c'est jusqu'à la patience des autres qui peut-être exerce notre patience, ou notre propre impatience qui nous impatiente nous-mêmes. L'intérieur de la famille fourmille surtout de ces petites épreuves, pauvres riens à peine aperçus, et qui, comme le moucheron qui lasse de son trait acéré le courage du lion, fournissent souvent les plus sérieuses épreuves aux plus fortes patiences. Hélas ! nos grandes vertus elles-mêmes sont encore si fragiles ! il ne faut qu'un mot pour faire faiblir la patience... O mon Dieu, ne nous impatientons-nous pas souvent jusqu'en séchant les larmes d'un frère, jusqu'en soulageant une infortune, jusqu'au chevet d'un pauvre malade qui, pour premier soin, nous réclame notre patience ?

Sans doute, l'exercice de la patience exige plus ou moins d'efforts suivant la nature des caractères et la constitution des tempéraments ; mais il n'y a pas de vertu sans efforts. Nous traitons d'une vertu, et d'une vertu chrétienne qui est un des



*fruits de l'Esprit saint.* Il faut donc lui supposer sa lutte ; il en est grand nombre pour lesquels l'exercice de la patience devient même une lutte terrible, incessante, et par conséquent on ne peut plus méritoire.

Et néanmoins cette vertu si nécessaire pour vivre avec les hommes et si précieuse pour vivre avec Dieu est bien, de toutes peut-être, la moins exigeante et la plus accessible. Il ne faut, pour la pratiquer, ni de grands talents, ni des travaux héroïques, ni le jeûne, ni la laideur, ni le désert et ses sublimes oraisons ; il ne faut souvent que se taire, souvent n'attendre que quelques minutes, souvent que marcher au lieu de courir ; il faut humblement, intérieurement se soumettre en toutes choses, dans les grandes et les petites épreuves, à la volonté toujours sainte, toujours adorable, toujours remplie d'amour d'un Dieu qui nous donne lui-même un si merveilleux exemple de patience en supportant toujours nos chutes et rechutes, nos ingratitude d'aujourd'hui se renouant sans cesse aux ingratitude d'hier.

S'il est des consolations impossibles et des leçons stériles, conjurons le Seigneur de les donner ou de les féconder lui-même : ce sera l'aumône de la prière, bien précieux que nous pouvons toujours accorder à nos frères et qui peut attirer sur eux tous les autres.

§ 6. — *Support du prochain.*

La charité est patiente, dit l'Apôtre ; elle supporte tout ; elle sait qu'il n'est point d'homme sur la terre exempt de défauts et d'imperfections. Un sage a dit que, « pour être content des meilleures personnes, il fallait savoir se contenter de peu et souffrir beaucoup. » Ce n'est que dans le ciel qu'on peut trouver la sainteté accomplie ; ici-bas elle est toujours mêlée d'imperfections. Ce sont des jours qui ont leurs nuits, des lumières qui ont des ombres, des roses qui ont leurs épines. Il est des esprits, parmi les hommes de bien et même parmi les saints, qui ne s'accordent pas toujours, parce qu'ils regardent les choses sous différents points de vue et qu'ils ont chacun leurs lumières. « Il n'est pas possible, tant que nous sommes sur la terre, dit saint François de Sales, de penser toujours comme pensent ceux avec qui nous vivons (1). »

(1) Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue; chacun a ses humeurs, ses habitudes, ses préventions, ses goûts. On se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues où l'on ne peut point être préparé. On se lasse, le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure prendre sur soi et ne pas montrer tout ce qu'on y prend; il faut à son tour prendre sur son prochain et s'apercevoir de sa répugnance.

(BOSSUET, *Sermon sur l'obligation de l'état religieux.*)

Comment deux personnes n'auraient-elles qu'une seule et même volonté, quand chacune d'elles en a plusieurs ? Tous les caractères ayant plus ou moins leurs angles, il est bien difficile qu'un commerce de tous les instants ne donne point lieu à des frottements qui ne seront rien ou qui seront beaucoup, selon la sagesse des hommes. Insister sur le mal, c'est l'envenimer ; les piqûres deviennent des blessures, et les blessures deviennent des plaies.

La charité ne peut subsister sans la patience, à cause de la diversité des opinions, des jugements, des affections, et de la variété des circonstances, où il y a à souffrir, à céder, à se taire, à parler avec douceur, avec bonté, et à pratiquer la patience de mille manières. *Supportez-vous les uns les autres avec patience*, dit saint Paul. « On doit préférer dans les sociétés, dit saint Vincent de Paul, l'union et la paix à tout autre bien, et il faut pour cela se supporter, se prévenir et se traiter réciproquement avec douceur. »

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui ; elle se fait toute à tous. Il faut se familiariser avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes âmes et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu à peu ; autrement on arracherait le bon grain avec le mauvais. Dieu laisse dans les âmes les plus avancées certaines faiblesses entièrement disproportionnées à leur état, comme on laisse des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins* dans un terrain.

qu'on a rasé, pour faire voir, par ces restes, de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les plus grandes âmes des *témoins* ou restes de ce qu'il en a ôté de misères. Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections ; nous en avons aussi de grandes. Nos défauts, joints aux leurs, nous rendent le support mutuel très-difficile ; mais *on accomplit la loi de Jésus-Christ en portant les fardeaux réciproques*.

Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils portent : il y a souvent des arbres où l'on ne trouve que des feuilles et des chenilles. Dieu supporte et attend les hommes imparfaits, et il ne se rebute pas même de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable et ce support si miséricordieux. Se pardonner l'un à l'autre est le seul moyen de jouir sans amertume des belles et saines émotions de la vie domestique. Tolérer les travers et les défauts des hommes est un devoir général de charité, mais dans la famille c'est un rigoureux devoir de prudence. « Une personne bien raisonnable, dit M<sup>me</sup> de Maintenon, sait supporter bien patiemment ceux qui ne le sont pas, sans même leur laisser apercevoir qu'elle les supporte ; elle fait son compte d'en rencontrer partout où elle va, de sorte que rien ne la surprend ni ne la fâche (1). » Il n'y a

(1) Le savoir-vivre, c'est l'art de se contraindre et de gagner sur soi, sans contraindre ni gêner personne.

que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait ; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement l'imperfection d'autrui sans la flatter (1).

La mauvaise humeur dans le support des défauts d'autrui, une censure sévère, méprisante, hautaine, moqueuse, dénotent une âme pleine d'elle-même, aveuglée sur ses propres misères, et dominée par cet orgueil secret pour qui la vue des fautes des autres est une jouissance, un plaisir : disposition également abhorrée de Dieu et des hommes.

Nous faisons plus pour les autres en nous corrigeant qu'en voulant les corriger. Ces défauts de l'humeur, cet égoïsme, ces caprices dont nous sommes froissés, ne nous touchent si vivement que

(1) On doit bien prendre garde, quand on arrive à un certain âge, à ne pas être trop sévère pour les enfants ou les jeunes personnes, en ne voulant rien supporter de leur part. Il est étrange, dit un moraliste, qu'on oublie avec tant de facilité les impressions de ses premières années, et qu'on devienne incapable en vieillissant de comprendre les idées et les sentiments de la jeunesse. Tout en elle ne semble-t-il pas déraisonnable et extravagant parce que tout est en désaccord avec les habitudes et les goûts d'un âge plus avancé ? Il faudrait, pour être juste, se reporter, par un effort d'imagination, aux premières années de sa vie, et se demander alors comment l'on apprécierait tout ce qui nous révolte à cinquante ou soixante ans. Une femme d'esprit avait conservé dans quelques notes les impressions de sa jeunesse, et, lorsqu'elle se sentait l'envie de blâmer une personne moins âgée qu'elle, elle relisait attentivement son journal, qui lui rendait bien vite plus d'indulgence et de largeur d'idées.

parce qu'ils s'adressent à des faiblesses correspondantes. Il est même certain que cette contrariété et cette espèce de combat entre nos défauts et ceux du prochain grossissent beaucoup ces derniers dans notre imagination déjà préoccupée. Si nous étions sans défauts, nous sentirions bien moins vivement ceux des personnes avec qui nous sommes obligés de vivre. Nos vices extirpés, nos angles arrondis, nos épines arrachées, il n'y aura plus ni meurtrissures ni déchirements.

Dans ces heures d'angoisse, de détresse ou d'accablement qu'amène parfois la vie en commun avec des individualités très-différentes des vôtres, avec des individualités qui vous tiennent dans la dépendance, auxquelles vous devez respect et soumission ; dans ces heures où vous sentez votre cœur s'ouvrir à l'amertume et se fermer à la tendresse ; dans ces moments où la rébellion arrive à la suite de l'examen orgueilleux de vos droits ; à ces moments-là, oh ! réfugiez-vous dans l'amour !

Ne croyez jamais trop faire pour garder la paix : la paix, fondement de tout bien, en est aussi le couronnement. Supportez les autres pour qu'ils vous supportent. N'avez-vous pas vos faiblesses, vos défauts, vos moments fâcheux ? Pourquoi voudriez-vous exiger des autres la perfection que vous ne pratiquez pas vous-même ? La patience émousse peu à peu les aspérités les plus rudes : que rien donc ne l'épuise en vous, ni les mots irritants, ni les vivacités provoquantes. Soyez comme la vigne,

dont le suc est d'autant plus doux qu'elle croît en une terre pierreuse.

Les sacrifices passagers qu'on est obligé de s'imposer pour maintenir l'union portent bien vite leurs fruits, et le dévouement qui les inspire reçoit presque toujours, même ici-bas, la récompense et les bénédictions que l'Évangile promet aux pacifiques.

N'oubliez pas que le privilège d'une âme pieuse, c'est de tirer son bien, son bien temporel et son bien spirituel, de ce qui ferait le malheur, de ce qui ferait la perte de tout autre. Ce privilège glorieux, ne le laissez pas échapper.

La cohabitation favorise l'exercice de l'influence religieuse, mais elle la veut délicate et pure. Là, les paroles ne sont rien, ou presque rien ; les actes, les preuves muettes sont tout ; et pour les donner ces preuves, pour les produire ces actes, la conviction de l'esprit ne suffit pas, il faut la conviction du cœur. La vieillesse des parents, les maladies qu'amène le grand âge, fournissent à nos croyances les occasions de se manifester. Les mondains ne voient dans ces circonstances qu'une nouvelle cause d'assujétissement ; l'amour naturel se lasse quelquefois des sacrifices qu'elles lui imposent ; mais les affections chrétiennes s'y retrempe, et les âmes sérieuses s'en saisissent comme de puissants moyens de prosélytisme. Concessions, renoncement aux joies les plus douces et les plus légitimes, fatigue, esclavage, rien ne leur coûte. Leur

tendresse s'arme de tout, met tout à profit. Elles trouvent mille manières d'attirer à Dieu le cœur qu'elles veulent gagner ; elles l'y poussent, elles l'y entraînent, elles l'y portent ; et le Seigneur, qui inspire leurs efforts, les couronne dans sa miséricorde.

La vraie piété peut seule vous inspirer, non ce support contraint et sans tendresse qui ne fait naître qu'une paix factice, mais le support chrétien, le support qui vient de l'affection pour Dieu et de l'affection pour les créatures de Dieu, le support qui produit le bonheur de l'âme qui l'a conçu et le bonheur des âmes envers lesquelles il s'exerce.

Si vous avez autour de vous quelque vieille parente, quelque sœur de votre mère que l'âge affaiblit et rend plus difficiles à supporter, environnez-les d'un respect sincère et franc, d'un empressement dévoué. La vieillesse est souvent accablée d'infirmités, de misères quelquefois rebutantes ; elle ramène souvent les mêmes récits, les anecdotes du passé. Ne vous impatientez pas en entendant toujours les mêmes choses ; écoutez ces causeries avec une pieuse condescendance : vous pourrez bien y trouver quelque utile conseil. Prenez en douce pitié ces maladies, ces incommodités qui assiègent une vieille personne. Eh ! mon Dieu, que savez-vous ? peut-être serez-vous un jour plus difficile à supporter. Semez dès aujourd'hui le bienfait que vous serez jalouse de recueillir alors.

Un retour sur nous-mêmes ne devrait-il pas nous



faire supporter avec plus de patience les défauts d'autrui ?

Imitons Jésus-Christ, puisqu'il est le divin modèle que le Père céleste nous a proposé. Supportons-nous les uns les autres avec la même bonté, la même douceur avec laquelle il nous supporte. Accomplissons la charité chrétienne dans un point si important ; souffrons avec patience et longanimité les imperfections spirituelles et corporelles du prochain ; efforçons-nous de ne nous point rebuter et de ne nous point aigrir de ce que nous trouvons en lui de contraire à notre humeur, et, quand nous serons fatigués par des importunités fâcheuses, par des demandes indiscrètes, par des répliques déplacées, par des longueurs ou des redites ennuyeuses, ne perdons pas pour cela le grand trésor de la charité, ne nous laissons point aller à l'impatience, au trouble, à l'ennui ; mais écoutons avec tranquillité de cœur, sérénité de visage ; répondons avec affabilité de paroles ; supportons-le dans ses travers, regardons ses défauts avec des yeux de compassion, comme des misères, apanage inséparable de notre nature, comme des maux qui lui sont beaucoup plus préjudiciables qu'à nous, enfin comme un exercice de charité, un sujet de patience et une occasion de mérites pour nous.

Voyez encore que d'attraits dans la patience : elle est ennemie des petites antipathies, de l'esprit de critique, de la plainte, de la bouderie et de la mauvaise humeur ; elle est sans froideur, sans irrita-

tion, sans dureté ; elle ne s'offense pas, ne s'emporte pas, ne s'opiniâtre point ; elle est douce, affable, prévenante, amie du calme, de la paix, de la modération ; on la voit toujours sereine, gracieuse, pleine de support, d'indulgence ; on peut dire d'elle ce qu'on a dit de la charité : elle est le parfum, elle est le charme, elle est la beauté de la sainteté, et en nous faisant aimer de Dieu, elle nous fait de plus chérir des hommes, elle nous concilie leur estime ; car la patience, c'est en toutes choses du génie : on fait toujours bien ce que l'on fait patiemment.

### § 7. — *De la correction fraternelle.*

Parmi les œuvres spirituelles de miséricorde, une des plus agréables à Dieu et des plus avantageuses au prochain, c'est la correction fraternelle, quand elle est faite conformément aux règles de l'Évangile. Mais ce n'est pas une petite chose, dit saint Bernard, que d'avertir un homme de ses fautes : c'est une entreprise plus grande qu'on ne croit, car il en est peu qui soient bien dociles. Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-mêmes. On est moins humilié au fond des vérités que flatté de savoir se les dire. Ce qui vient d'autrui blesse toujours un peu et porte un coup de mort. Il faut souvent moins de courage pour se corriger de ses défauts qu'il n'en faut pour les avouer.

Depuis le péché d'Adam, l'amour-propre a rendu

les hommes délicats sur ce point et prompts à couvrir et à excuser leurs défauts. Cette susceptibilité excessive rend l'avertissement très-difficile ; elle oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres à choisir des tours et des tempéraments pour éviter de les choquer ; il faut qu'ils diminuent leurs défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime ; avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être très-amère à l'amour-propre.

L'effet d'un bon conseil dépend presque toujours de la manière de le donner. La vérité procède de la charité lorsqu'on ne dit cette vérité que pour l'amour de Dieu et pour le bien du prochain qui est repris. Ne faites jamais de leçon à personne quand le devoir, la conscience ou la charité ne vous en impose pas l'obligation. Ne reprenez jamais personne qu'avec discrétion et humilité, qu'avec une confusion secrète de vos défauts particuliers. « Il vaut mieux recevoir des conseils que d'en donner, » dit le pieux auteur de *l'Imitation*.

Les personnes dont la piété est éclairée, lorsqu'elles sont convaincues de la nécessité de donner des avertissements salutaires, joignent toujours à l'autorité d'une vertu reconnue les saints artifices d'une charité tendre et prudente. Elles savent, il est vrai, qu'il est ordonné d'*insister*, de *reprendre à temps et à contre-temps* ; mais elles savent aussi que *tout ce qui est permis n'est pas expédient*, que les

plaies du cœur veulent être traitées avec beaucoup d'habileté et de précaution, et que dans les maladies morales, pour rendre les remèdes efficaces, il ne faut rien négliger de ce qui peut les faire trouver agréables au malade. Elles ont appris de l'expérience que presque toujours la vérité doit ses victoires aux sages industries de la charité. Il y a un temps pour garder le silence, comme il y a un temps pour parler. Ce serait se méprendre étrangement que de croire qu'il se trouve de la charité dans un zèle indiscret et amer, qui reprend sans discernement, et qui condamne sans indulgence. Cette aimable vertu ne connaît ni la témérité ni la rudesse.

« Ne reprenez point les vieillards avec dureté, dit saint Paul à Timothée, mais avertissez-les comme vos pères, les jeunes gens comme vos frères, les femmes âgées comme vos mères, les jeunes filles comme vos sœurs, avec une charité parfaite. »

Il faut, quand vous avez reçu la mission de reprendre et de corriger quelqu'un, vous unir au Saint-Esprit, de sorte que ce ne soit pas vous qui repreniez, mais que ce soit le Saint-Esprit qui reprenne en vous et par vous, c'est-à-dire que vous repreniez par le mouvement du Saint-Esprit et non par celui de la passion, par impétuosité, par emportement, impatience et colère ; il faut que vous le fassiez par le mouvement de la grâce et non de la nature ; il faut reprendre avec charité, avec bonté et douceur, dans le désir véritable et sincère de

faire du bien à votre prochain, et non par aversion, par antipathie, parce que la chose ou la personne vous déplaît, qu'elle blesse votre humeur ou qu'elle contrarie vos desseins. Quand on reprend avec impatience, parce qu'on est choqué de ce qui est défectueux, c'est une critique humaine et non une correction de grâce. C'est par imperfection qu'on reprend les imparfaits, c'est un amour-propre subtil et pénétrant qui ne pardonne rien à l'amour-propre d'autrui. Plus il est amour-propre, plus il est sévère censeur. Il n'y a rien de si choquant que les travers d'un amour-propre à un autre amour-propre délicat et hautain. Au contraire, l'amour de Dieu est plein d'égards, de support, de ménagements et de condescendance ; il se proportionne, il attend, il ne fait jamais deux pas à la fois.

Lorsque votre avertissement renferme quelque blâme, examinez, avant de le donner, si vous n'êtes point mu par l'aigreur, le ressentiment, plutôt que par la charité. Dans le premier cas, tout ce que vous pourriez dire serait le résultat plutôt de l'animosité que du zèle, plutôt de la colère que de la bonté. Les corrections faites avec dureté ne produisent aucun bon résultat ; elles sont comme des marteaux, qui sont toujours repoussés par l'enclume.

Quand la charité domine dans la correction fraternelle, la douceur et la discrétion l'accompagnent. « La réprimande, qui de sa nature est si âpre, dit saint François de Sales, tempérée par la

charité et faite avec douceur, devient souvent aimable et toujours très-utile. »

Elle doit avoir ces qualités pour être faite avec le Saint-Esprit, qui est l'amour essentiel entre le Père et le Fils, que le Sage appelle doux et miséricordieux, que notre Seigneur appelle consolateur quand il viendra reprendre le monde. Il faut bien remarquer ce mot, parce qu'il vous apprend qu'il faut consoler en reprenant. La correction procède de la charité lorsqu'on ne la fait que pour l'amour de Dieu et le bien du prochain. Moins on s'aime, plus on s'accommode aux imperfections de l'amour-propre d'autrui pour les guérir patiemment. On ne fait jamais aucune incision sans mettre beaucoup d'onction sur la plaie. Le bon et pieux Samaritain appliqua de l'huile et du vin sur les blessures du malheureux qu'il trouva demi-mort sur le chemin de Jéricho, afin que le vin fortifiât le membre blessé et que l'huile adoucît la blessure.

« Si vous voulez travailler avec fruit à la conversion des âmes, dit saint François de Sales, il est nécessaire de jeter le miel de la douceur dans le vin de votre zèle, afin qu'il ne soit pas trop amer, mais qu'il soit bon, pacifique, souffrant et plein de compassion. »

Il faut encore reprendre avec prudence, évitant la précipitation ; autrement on s'exposerait à reprendre un innocent d'une faute qu'il n'aurait pas commise : aussi notre Seigneur appelle-t-il le Saint-Esprit *Esprit de vérité*.

On doit ajouter à toutes ces conditions celle du temps comme très-nécessaire. Tous les temps, dit saint Grégoire, ne sont pas propres pour instruire et pour avertir ; bien souvent les paroles perdent toute leur force pour être proférées à contre-temps, tandis qu'un mot dit bien à propos peut produire des fruits salutaires à l'instant même, si la circonstance est favorable. Pour que l'avertissement puisse pénétrer jusqu'au cœur de celui qui doit le recevoir, il faut étudier le moment propre pour le lui donner ; autrement, au lieu de guérir la plaie, vous courez le risque de la rendre mortelle. Si les médecins du corps observent avec tant d'application les moments où il convient d'administrer les remèdes, ceux qui donnent des conseils ont besoin d'étudier avec plus de soin encore quand et comment ils doivent parler pour guérir les maladies beaucoup plus compliquées des âmes. On ne doit hasarder aucune opération que quand la nature indique elle-même qu'elle y prépare. On attendra des années pour placer un avis salutaire. On attend que la Providence en donne l'occasion au dehors, et que la grâce en donne l'ouverture au dedans du cœur. Si vous voulez cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, vous l'arrachez à pure perte. Supportez ce que vous ne pouvez corriger. Lorsque vous verrez que vos avertissements et vos remontrances ne peuvent servir à rien, qu'elles pourraient faire plus de mal que de bien, gardez le silence : votre avertissement serait inutile et quelquefois nuisible.

Le prophète Nathan ne reprocha point tout d'abord à David le crime que ce prince avait commis. Avant d'en venir à la réprimande, il s'insinue doucement dans son cœur ; par une parabole ingénieuse, il lui inspire l'amour de la vérité avant de la lui faire connaître, et l'horreur du crime avant de lui nommer le criminel. Par ce moyen, il trouva le secret de corriger le péché sans offenser le pécheur, et de forcer le roi d'Israël à prononcer lui-même sa condamnation.

« Ceux qui sont chargés du soin des autres, dit saint François de Sales, doivent se comporter à leur égard comme Dieu et les saints anges, c'est-à-dire s'insinuer, avertir et prier. Ils doivent frapper à la porte du cœur comme l'époux, et, si on refuse de l'ouvrir, supporter patiemment cette résistance. »

Il faut savoir, en certaines circonstances, user de dissimulation. Quand on n'est pas en pouvoir de remédier aux maux, il est bon d'attendre les circonstances et les moments favorables ; quand ils sont arrivés, il faut les saisir et en profiter. Le bon gouvernement d'une maison demande qu'à l'égard des personnes que l'on emploie, on tâche d'obtenir d'elles le nécessaire ; qu'on profite de ce qu'elles ont d'avantageux ; qu'on supporte ce qui ne serait pas du mieux et du plus parfait ; qu'on dissimule les défauts qui viennent du caractère, et dont il est très-difficile de les corriger, s'ils ne sont pas considérables.



S'il est difficile en général, pour une femme pieuse, de bien faire la correction fraternelle, combien les précautions et un tact tout particulier sont plus nécessaires encore quand elle doit l'exercer à l'égard d'un père ou d'un mari !

Il serait quelquefois imprudent de donner un sage conseil, un avis charitable ; les représentations les plus modérées irritent souvent au lieu de ramener et de guérir. On souffre rarement que la femme, destinée à obéir, semble usurper l'autorité de la correction et du commandement ; aussi croyons-nous devoir lui donner quelque règles particulières pour faire goûter ses observations à celui à qui elle doit soumission et obéissance.

Quand elle croit nécessaire de le détourner de quelque entreprise dont elle prévoit des suites fâcheuses pour elle ou pour la famille, qu'elle prenne garde de ne pas s'opposer formellement à ses vues ; qu'elle évite avec soin les contestations, les mouvements d'humeur, les mots piquants, une froideur affectée ; qu'elle gagne plutôt sa confiance en louant ses intentions, en approuvant ce qu'il y a de bon dans ses plans ; qu'elle hasarde ensuite avec modestie quelques réflexions pour indiquer seulement ses craintes ou ses doutes sur le succès espéré, manifestant du reste la plus grande déférence pour la supériorité des lumières qu'elle lui reconnaît. Elle pourrait commencer par dire : « Il est vraisemblable que je me trompe, vous êtes un juge plus compétent que moi dans cette affaire ; mais il

me paraît... il pourrait arriver... » Qu'elle fasse après cela ses observations sur le ton de la défiance d'elle-même, et en se montrant disposée à suivre son avis. Par ses insinuations indirectes et douces, elle ménagera la délicatesse de l'amour-propre de son mari, la susceptibilité de son autorité, et pourra l'amener à penser comme elle (1). Dans ce cas, qu'elle évite avec grand soin de laisser supposer que c'est à la solidité de ses raisons qu'elle attribue ce changement de détermination ; qu'elle en fasse honneur à son mari seul, le remerciant de l'avoir délivrée de ses inquiétudes en prenant de lui-même le parti le plus convenable. Une conduite si mesurée le portera à consulter sa femme dans toutes ses affaires, et à recevoir ses avis sans humeur et avec reconnaissance. Qu'elle se persuade bien que plus elle fera paraître de défiance pour ses propres opinions et de déférence pour celles de son mari, plus elle exercera sur lui d'influence. Avoir raison n'est pas tout pour la femme chrétienne ; il faut que l'homme, consentant à recevoir ses croyances, lui pardonne sa supériorité ; il faut qu'elle l'efface de sa propre pensée et de la pensée de son

(1) « Quand on veut, dit Pascal, reprendre quelqu'un avec utilité et lui montrer qu'il se trompe, sans le blesser, il faut examiner par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité. Il se contente de cela parce qu'il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas honte de ne pas tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé. »

époux ; il faut qu'inébranlable lorsqu'elle s'appuie sur la vérité, elle rejette les assertions blessantes, l'indépendance des manières, tout ce qui peut blesser la juste fierté de celui à qui elle s'adresse. « Il ne suffit pas d'avoir raison, dit Fénelon ; c'est la gêner que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine. »

Nous voudrions rappeler sur les lèvres de la femme pieuse ces formes dubitatives du langage, que l'on a malheureusement bannies de la discussion, et qui, avec elles, ont emporté toute grâce, tout charme, tout moyen de convaincre sans blesser, tout moyen d'être convaincu sans souffrir. Nous voudrions qu'elle apprît à dire : *Il me semble, je crois, peut-être.* Nous voudrions qu'elle se servît toujours de ces armes courtoises de la conversation, qui ménagent l'amour-propre, et qui ne sauraient blesser les esprits les plus chatouilleux. Ainsi elle remportera une victoire d'autant plus précieuse que son éclat ne sera connu que de Dieu et que la paix de la famille ne sera point troublée (1).

(1) Nous croyons devoir rapporter ici les conseils pleins de sagesse que M<sup>me</sup> de Maintenon donne à la duchesse de Bourgogne :

« Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'on est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

« Que M. le duc soit votre meilleur ami et votre seul confident ; prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez vous et lui qu'un cœur et qu'une âme.

Femmes pieuses, estimez le prix de la correction fraternelle bien faite. Si votre avertissement produit son effet sur votre frère, vous l'aurez gagné à Dieu, vous aurez procuré son salut.

§ 8. — *Comment on doit recevoir la correction.*

Si d'un côté nous recommandons à la personne chargée d'en reprendre une autre d'adoucir la correction, afin de la faire accepter plus facilement, d'un autre côté nous ne devons pas laisser ignorer aux personnes reprises avec tant de ménagements qu'on ne leur dit qu'une partie de la vérité.

Pour bien juger des avertissements qu'on nous

« N'espérez pas que votre union soit parfaite : les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour avec douceur et avec patience ; il n'y en eut jamais sans quelque contradiction. Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances ; supportez les défauts de l'hymen, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts ; c'est à vous à être soumise, et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne que vous règnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais.

« N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez ; les hommes sont, pour l'ordinaire, moins tendres que les femmes, et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien... Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentiments. »

donne, il faut avoir dans l'esprit cette règle que, comme la complaisance naturelle, la crainte de choquer, et l'honnêteté même, obligent ceux qui nous parlent de nos défauts de se modérer beaucoup dans les expressions, si nous voulons bien connaître leur sentiment, il faut que nous ajoutions de nous-mêmes ce qui manque à leurs paroles, et ne pas supposer que ces pensées leur naissent dans l'esprit avec tous ces tempéraments et ces adoucissements dont ils usent en nous les proposant. Croyons donc qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on pense de nous, et qu'il faut multiplier en quelque sorte tout ce qu'on nous en dit pour trouver le vrai. Enfin, il faut supposer que la langue des avertissements est une langue particulière, qu'on ne s'exprime qu'à demi, que ce sont que réticences perpétuelles, et qu'à moins que d'y suppléer et d'entendre à demi-mot, on est trompé par ceux mêmes qui s'efforcent de nous détromper.

« Je voudrais, mes chères enfants, disait M<sup>me</sup> de Maintenon aux demoiselles de Saint-Louis, vous défaire de la pente que vous avez à vous excuser. Je sais qu'elle est naturelle ; aussi je n'exige pas de vous que vous ne le fassiez jamais. Je vous demande seulement en ces occasions d'écouter d'abord bien respectueusement et tranquillement ce que vos maîtresses vous disent, et, quand elles ont fini, de leur demander, d'un ton doux et modeste, permission de leur dire vos raisons, pourvu qu'elles

soient bonnes ; car il vaut mille fois mieux avouer bonnement que l'on a tort que de donner une seule mauvaise excuse. Mais, dans le cas où vous avez fait effectivement la chose dont on vous reprend, vous ne devez pas avoir le plus petit mot à dire, si ce n'est pour témoigner que vous êtes vraiment fâchées de l'avoir faite, que vous êtes bien obligées de l'avis qu'on vous donne et résolues d'en profiter et de ne plus tomber dans la faute dont on vous a fait apercevoir. Je vous assure, mes enfants, qu'il n'y a personne, si animée contre vous qu'elle pût être, qui ne fût aussitôt désarmée par cette bonne manière ; et je vous prie d'être bien persuadées que je ne vous demande en cela rien d'extraordinaire, que non seulement toute fille bien élevée en use de la sorte, mais encore toute personne raisonnable et qui a l'esprit bien fait. Comptez qu'il est plus honorable d'avouer ingénument et simplement que l'on a tort, que de s'excuser mal à propos : c'est la marque d'un très-petit esprit et d'une mauvaise éducation. Que je n'entende donc plus parler ici de mauvaises réponses ou méchantes défaites. Si vous avez, par exemple, fait un oubli ou un message de travers, au lieu de dire que vous aviez tant de choses à faire à la fois que vous n'avez pu vous en souvenir, dites que vous êtes très-mortifiées d'avoir ainsi oublié ou mal fait la chose dont vous étiez chargées, et bien fâchées de l'embarras que votre oubli ou votre étourderie ont causé. Agissez avec droiture, franchise et simplicité dans toutes les oc-

casions semblables, et comptez que rien n'est plus grand, plus généreux, plus noble, aussi bien que plus juste et plus raisonnable, que cette manière-là.

« Encore une fois, vous ne sauriez recevoir avec trop de respect et de reconnaissance tous les avis que l'on vous donnera, car c'est ordinairement un principe d'amitié et d'intérêt pour vous qui nous porte à les donner ; mais quand cela ne serait pas, un esprit bien fait profite toujours de l'avis, quand même il partirait d'un principe d'animosité. J'admire souvent M<sup>me</sup> la duchesse de Bourgogne, qui est la première princesse du royaume, et sur laquelle je n'ai naturellement nulle autorité : vous ne sauriez comprendre avec quelle docilité, quelle bonne manière, et même quelle reconnaissance, elle reçoit les avis que je prends la liberté de lui donner. Mais, bien plus, je l'ai trouvée l'autre jour assise sur un degré à la porte de ma chambre, avec Jeanne, qui est une grosse villageoise de bon sens que j'ai chez moi, qui lui disait tous ses défauts et tout ce qu'elle entendait dire d'elle de désavantageux à Paris ; cette charmante princesse, au lieu de se choquer de la franchise de cette bonne femme, se jeta à son col, et l'embrassa en lui disant : « Je te suis bien obligée, Jeanne, je te remercie de tout ce que tu viens de me dire, car « je sens bien que c'est par amitié pour moi. » Et toutes les fois qu'elle la voit, non seulement elle lui fait amitié, mais elle l'embrasse de tout son cœur,

quoiqu'elle soit vieille, laide et dégoûtante. Qu'avez-vous à répondre à cet exemple? n'est-il pas plus que suffisant pour vous convaincre que rien n'est si louable, si convenable et si à sa place que de bien recevoir les avis que l'on nous donne, ou sur nos défauts, ou sur nos manières, ou sur quelques manquements? Travaillez dès aujourd'hui, dès ce moment, à prendre cette bonne habitude, et conservez-la tout le reste de votre vie; car on peut faire des fautes à tout âge, et il n'y en a point où on ne doive être reconnaissant d'être averti (1). »

### § 9. — *L'indulgence.*

*Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font.* Cette parole du Sauveur donne à la fois le précepte et la raison de l'*indulgence*. Il y a plusieurs manières de pardonner : toutes sont bonnes, parce que toutes sont chrétiennes; mais ces pardons diffèrent entre eux comme les vertus qui les ont produits. On pardonne pour être pardonné, on pardonne parce qu'on se reconnaît digne de souffrir : c'est le pardon de l'humilité; on pardonne pour obéir au précepte de rendre le bien pour le mal; mais aucun de ces pardons ne comprend l'excuse des peines qu'on nous a faites. Le pardon de Jésus-Christ est le vrai pardon chrétien : *Ils ne savent ce qu'ils font.* Il y a dans ces touchantes paroles l'excuse de l'offenseur et la conso-

(1) *Entretiens sur l'éducation des filles.*



lation de l'offensé, la seule consolation possible de ces douleurs morales où le mal qu'on nous a fait n'est, pour ainsi dire, que secondaire. Ce qui met le comble au chagrin, c'est de trouver des torts sans excuse à ceux qu'on aime. Là, il y a une excuse : *Ils ne savent ce qu'ils font*. Ils nous ont déchiré le cœur, mais ils ne savaient ce qu'ils faisaient ; ils étaient aveuglés, leurs yeux étaient fermés, vos propres souffrances sont le gage de leur ignorance. La pitié est dans le cœur de l'homme ; de grands torts viennent toujours d'un grand aveuglement. Comment croire qu'on puisse causer de sang-froid et volontairement ces chagrins déchirants qui font souffrir mille morts avant de mourir ? Comment croire qu'on voudrait briser un cœur qui peut-être pendant des années entières vous a aimé, vous a excusé ? Car telle est l'ingratitude, source des plus grands chagrins de la vie : elle consiste à méconnaître le sentiment dont on est l'objet, parce que le cœur est incapable de le payer de retour et d'en produire de semblables ; il y a là cette impuissance, cette ignorance, qui font l'excuse. Donner l'affection à ceux qui ne la sentent pas, c'est vouloir donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds. Pardonnez-leur, mon Dieu, *ils ne savent ce qu'ils font* ; pardonnez-leur, et faites-moi la grâce de leur pardonner, sans que ce pardon me soit compté pour une vertu, puisqu'il n'est qu'une justice.

---

---

## XX

### **De la dévotion aux saintes âmes du purgatoire.**

---

Parmi les œuvres de sèle les plus propres à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, les femmes chrétiennes donneront une des premières places au soulagement des saintes âmes du purgatoire. Que de puissants motifs doivent les porter à embrasser cette touchante et solide dévotion !

Le Seigneur trouve dans l'heureuse délivrance de ces âmes infortunées un accroissement de cette gloire qui a été l'objet de la mission de Jésus-Christ et de tous ses apôtres, gloire qui consiste en ce que Dieu soit connu, aimé, loué et béni autant qu'il peut l'être par ses créatures. Or, ces âmes souffrantes ne peuvent pas connaître Dieu dans ces régions de ténèbres et de misères comme dans la cité de lumière et de joie. Pas une de ces âmes n'est délivrée de son expiation que Dieu n'en reçoive une grande gloire ; la croix de

Jésus triomphe, le décret de l'éternelle prédestination est victorieusement accompli, la cour céleste reçoit un nouvel habitant. Tout délai de la participation d'une âme aux louanges divines n'est-il pas une perte irréparable et éternelle pour la gloire de la sainte humanité de Jésus ?

Cette dévotion est aussi très-agréable à Marie, qui participe à tous les hommages rendus à son divin Fils ; Mère de miséricorde, elle est particulièrement honorée par les actes de cette vertu ; Reine du purgatoire, elle désire ardemment de voir ces pauvres âmes entièrement délivrées de leurs souffrances. La piété pour les morts est aussi très-agréable aux saints anges, car elle contribue à remplir les vides de leurs chœurs occasionnés par la chute d'une partie de la milice céleste. Une multitude d'anges sont les gardiens de ces âmes ; ils n'ont pas achevé leur mission, ils la continuent encore, et se montrent très-reconnaissants envers ceux qui les aident à conduire leurs pupilles dans le séjour de la lumière et de la paix.

La dévotion aux âmes du purgatoire procure aux saints les joies les plus pures de la charité, en augmentant leur nombre, en embellissant leurs rangs par de nouveaux élus dont ils étaient les patrons et les protecteurs particuliers. Ils voient dans ces saintes âmes leur propre ouvrage, le fruit de leurs exemples et de leurs prières.

Cette charité envers les âmes du purgatoire est aussi très-avantageuse aux pécheurs eux-mêmes.

En donnant à l'Eglise triomphante ses élus, elle donne de nouveaux intercesseurs à tous ceux qui combattent encore pour obtenir la couronne de justice.

La piété envers les morts renferme toutes les œuvres de miséricorde. Elle nourrit ces âmes affamées de Jésus, qui est le pain des anges. Dans la soif qui les dévore, elle les désaltère en faisant couler sur elles son précieux sang. Elle les revêt d'une robe de gloire. Elle leur offre des remèdes efficaces pour toutes leurs douleurs ; elle les délivre d'une captivité plus dure que la mort, et les fait jouir d'une éternelle liberté. Elle ouvre à ces exilés la porte du ciel, où elle les introduit pour toujours. Enfin elle les place dans le cœur de Jésus, afin qu'ils s'y reposent à jamais. Notre divin Sauveur promet la vie éternelle à ceux qui rendent des services aux pauvres en son nom, parce qu'il les regarde comme rendus à lui-même. Or, si ce Dieu de bonté daigne se substituer à nos frères souffrants en cette vie, à plus forte raison se substitue-t-il à ceux qui souffrent dans l'autre, et qui sont même les principaux membres de son corps mystique.

Qui pourrait être plus digne de notre intérêt que ces saintes âmes si malheureuses, qui nous sont unies par des liens si étroits, et qui expient peut-être dans le purgatoire la trop grande indulgence qu'elles ont eue pour nous ?

Ces âmes sont merveilleusement belles ; elles sont dans une union non interrompue avec Dieu ; elles attendent le terme de leur délivrance avec la

plus parfaite résignation et l'amour le plus pur. Totale-  
 ment dégagées d'elles-mêmes, elles sont ar-  
 rivées à l'heureux état d'impeccabilité. Autrefois  
 ce don seul leur paraissait contenir le ciel tout en-  
 tier. Elles sont à l'abri de la plus légère imperfec-  
 tion, du moindre mouvement d'impatience qui  
 puisse déplaire à Dieu. Elles l'aiment d'un amour  
 ardent, et c'est cet amour qui fait leur plus grand  
 tourment. Qui pourrai t dire, ô mon Dieu, la dou-  
 leur d'une âme qui, délivrée du poids de la mor-  
 talité et entrée dans la région de l'éternité, connaît  
 que vous êtes le seul bien capable de remplir l'é-  
 tendue de ses désirs et de faire son bonheur, sans  
 pouvoir cependant vous posséder ; qui se porte  
 tout entière vers vous par l'inclination la plus sin-  
 cère et la plus violente, et qui, dans ce mouvement  
 rapide qui l'entraîne, rencontre toujours un ob-  
 stacle, se sent continuellement repoussée par une  
 main qui l'arrête et qui l'éloigne ? Aimer Dieu, être  
 aimée de Dieu, et se voir séparée de Dieu, quel  
 tourment ! Pour elle les heures sont des siècles.  
 « Elles éprouvent, dit sainte Catherine de Gênes,  
 une peine si extrême, qu'il n'y a aucune langue  
 qui puisse la raconter, ni aucune intelligence créée  
 qui puisse en comprendre une étincelle. »

Si vous considérez maintenant l'impuissance des  
 âmes du purgatoire, elle touchera vivement votre  
 cœur. Elles sont dans l'abandon et l'impuissance la  
 plus complète. Elles n'ont aucun moyen de nous  
 faire entendre leurs gémissements. Elles ne peu-

vent plus ni mériter, ni satisfaire, ni gagner des indulgences ; elles n'ont point de sacrements ; elles ne sont plus sous la juridiction du vicaire de Jésus-Christ, si riche de la plénitude de tous les moyens de grâces et de bénédictions. Elles forment une Eglise qui n'a ni sacerdoce ni autel.

Les âmes du purgatoire sont, après les bienheureux, les plus chères à Dieu. Assurément la charité bien ordonnée doit suivre l'amour plein de sagesse de la volonté divine et aimer le plus ceux qu'elle aime davantage. L'autorité de saint Thomas semble appuyer ce raisonnement lorsqu'il dit : « La prière pour les morts est plus agréable à Dieu que celle qu'on offre pour les vivants, parce que les morts en ont plus besoin et qu'ils ne peuvent s'aider eux-mêmes comme ceux qui n'ont pas encore été retirés de ce monde. »

Pourriez-vous fermer vos entrailles à leurs cris plaintifs ? C'est la voix de ce père si tendre et si dévoué qui s'est épuisé pour vous rendre heureuse ; c'est la voix de cette pauvre mère qui vous aimait mille fois plus qu'elle-même et qui expie maintenant loin de Dieu sa trop grande condescendance pour vos faiblesses : *Misereremini mei, saltem vos amici mei*. Ayez pitié de nos malheurs, vous au moins, nos amis.

Votre équité envers les morts sera pour vous une source abondante de grâces et de bénédictions ; si vous vous êtes attendrie sur les souffrances de ces pauvres âmes, si vous les avez secourues dans leur

malheur, vous serez comme elles aidée dans vos besoins ; car la mesure de votre miséricorde pour elles sera la mesure de la miséricorde de Dieu sur vous : *Faciat vobiscum Dominus misericordiam, sicut fecisti cum mortuis*. Qu'il sera consolant pour vous de penser qu'il y a au ciel des âmes qui vous sont redevables en partie de leur bonheur, des âmes que vous avez mises en possession de leur béatitude, des âmes spécialement engagées à prier pour vous ! Ce sont ces âmes, dit le Sauveur, qui vous introduiront dans les tabernacles éternels.

Cette dévotion aux saintes âmes du purgatoire est bien dans l'esprit des femmes chrétiennes. C'est une pratique de zèle obscure et cachée, qui ne paraît pas au dehors, et qui n'expose pas aux tentations de la vaine gloire. Elle demande l'oubli de soi-même au plus haut degré ; nos indulgences et nos satisfactions ne doivent plus nous appartenir, nous en cédon's la propriété, renonçant à notre intérêt et nous abandonnant à la miséricorde de Dieu. Enfin, cette dévotion nous accoutume à ne plus considérer que les âmes, chose si difficile au milieu de ce monde matériel et visible, et à ne plus les considérer que comme les épouses de Jésus-Christ. C'est un exercice de l'amour de Dieu le plus pur ; car c'est aimer ceux qu'il aime, les aimer parce qu'il les aime, et pour augmenter sa gloire et multiplier ses louanges.

Les principales bonnes œuvres pour obtenir le soulagement et la délivrance des saintes âmes du

purgatoire sont : le saint sacrifice de la Messe, la communion, le chemin de la croix, le chapelet, les jeûnes, les aumônes, les indulgences, etc. Plusieurs âmes pieuses consacrent le lundi de chaque semaine et le mois de novembre tout entier au soulagement des saintes âmes du purgatoire.

En appliquant aux âmes du purgatoire nos satisfactions et les indulgences que nous pouvons gagner, au lieu de les garder pour nous-mêmes, nous pratiquons d'une manière héroïque l'espérance et l'abandon à Dieu. Nous ne nous arrêtons pas même à la pensée que ce désintéressement si généreux nous expose à passer quelques années de plus dans les flammes expiatoires. Nous fermons les yeux, nous faisons généreusement notre aumône, en nous jetant tête baissée entre les bras de la miséricorde divine ; nous ne serons pas frustrés dans notre attente. Qui a jamais espéré en vain dans le Seigneur ? qui s'est jamais repenti d'avoir travaillé avec trop de désintéressement à sa gloire et au salut des âmes ?

Prions souvent Marie pour les âmes du purgatoire ; abandonnons-lui généreusement en leur faveur le fruit de nos bonnes œuvres et de nos satisfactions, afin qu'elle l'applique à celles dont elle souhaite le plus la délivrance, en vue de la gloire de son divin Fils. Ne craignons pas de nous appauvrir par cet abandon, ni de manquer au devoir de la charité à l'égard de nos parents et de nos amis. Oh ! non, notre divine Mère fera en sorte que nos



bonnes œuvres soient utiles d'abord à ceux qui nous sont unis par les liens du sang et de la charité, et ensuite à ceux qui en ont le plus de besoin et qui ont le plus de titres à notre souvenir.

Cet acte héroïque de notre part est incomparablement plus estimable en lui-même et plus méritoire devant Dieu que tout ce que nous pourrions entreprendre par le motif de notre intérêt personnel. Nous n'aurons pas à nous repentir, quand nous paraîtrons au tribunal de Dieu, d'avoir été trop charitables et trop désintéressés.

---

---

## XXI

### **Caractères de la charité.**

---

Parmi toutes les vertus que notre Seigneur a prêchées sur la terre et dont il nous a donné tout à la fois le précepte et l'exemple, il en est une qu'il a recommandée plus particulièrement à ses disciples, et sur laquelle, dans ses instructions, il revenait sans cesse : cette vertu, c'est la charité. Charité, vertu la plus universelle : elle remplace toutes les autres, les suppose et les renferme toutes ; vertu la plus efficace : elle seule justifie devant Dieu. On peut avoir la foi sans être juste : les démons croient et tremblent ; les pécheurs souvent ont gardé l'espérance et ne sont pas pour cela réconciliés encore avec Dieu.

La charité est le lien des cœurs. Une âme qui serait bien à Dieu ne serait plus desséchée et resserrée par les délicatesses et les inégalités de l'amour-propre ; n'aimant que pour Dieu, elle aime-

rait comme Dieu d'un amour admirable, car *Dieu est amour*, comme dit saint Jean. Ses entrailles seraient une source inépuisable d'eau vive, selon la promesse. L'amour porterait tout, souffrirait tout, espérerait tout pour le prochain ; l'amour surmonterait toutes les peines ; du fond du cœur il se répandrait jusque sur les sens ; il s'attendrirait sur les maux d'autrui, comptant pour rien les siens ; il consolerait, il attendrait, il se proportionnerait, il se rapetisserait avec les petits, il s'élèverait pour les grands, il pleurerait avec ceux qui pleurent, il se réjouirait par condescendance avec ceux qui se réjouissent ; il serait tout à tous, non par une apparence forcée et par une sèche démonstration, mais par l'abondance du cœur, en qui la charité serait une source vive pour tous les sentiments les plus tendres, les plus forts et les plus proportionnés.

Les apôtres, instruits par le Sauveur, nous ont parlé de la charité dans les termes les plus riches et les plus pompeux. Saint Jean semble n'avoir pris la plume que pour décrire, que pour exalter la charité. Saint Paul en retrace admirablement tous les caractères dans son épître aux Corinthiens. Pour être agréable aux âmes pieuses, nous allons donner ici une explication claire et précise des caractères de la charité, d'après le grand Apôtre.

§ 1. — *La charité est patiente.*

La charité est patiente, elle ne se trouble point à la vue des traverses de la vie et des défauts du prochain. La charité est l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu acquiesce en tout au bon plaisir de Dieu ; il voit en tout la sainte volonté de Dieu.

« Résistez fidèlement à vos impatiences, dit saint François de Sales, en pratiquant, non seulement avec raison, mais encore contre la raison, la sainte affabilité et douceur avec tous, et surtout avec ceux qui vous causent plus d'ennui. »

Gardez-vous de vous troubler et de vous impatienter, dit saint Bonaventure, à l'occasion des défauts des autres.

La patience ne rend ni aveugle ni insensible ; on s'aperçoit des imperfections d'autrui, on en souffre des désagréments, et, si l'on suivait les impressions de la nature, on éclaterait. Mais, en vue de Dieu, on réprime toutes les saillies de la vivacité, on ne laisse échapper aucun signe d'impatience ou d'aigreur en des rencontres où le cœur est blessé et l'amour-propre est offensé ; on mesure ses paroles, on n'en produit aucune de mépris ou de plainte, même à l'égard de ceux dont on a le plus de motifs d'être mécontent ; on conserve dans toutes les circonstances un air honnête, modeste et affable ; on use de condescendance en faveur de certaines personnes plus exposées que les autres, par leurs

imperfections et par leurs faiblesses, à inspirer de l'éloignement ou du dégoût. Est-il un plus beau sacrifice et une mortification plus parfaite aux yeux de Dieu ?

Il faut être patiente jusqu'au bout : patiente avec les maux, patiente avec les remèdes, patiente avec vous-même. Il faut être patiente sur son impatience ; il faut s'attendre, se ménager, se supporter, se corriger peu à peu, comme on corrigerait une autre personne qu'on ne voudrait ni décourager ni flatter.

Patience ! patience !... Il en faut bonne dose dans cette vie ; il en faut même dans les cloîtres, et il en faut bien plus dans le monde ; il en faut dans toutes les positions et dans toutes les circonstances ; il en faut envers les autres et envers soi-même, envers ses égaux comme envers ses inférieurs ou ses supérieurs ; il en faut même envers Dieu, que nous ne devrions qu'adorer et bénir, et qui *nous impatiente* souvent par les secrets qu'il nous cache ou la divine lenteur qu'il met à répondre à nos prières.

Vous travaillez, vous souffrez, vous pleurez ; l'on vous calomnie, l'on vous persécute, l'on vous cause des dommages ; vous êtes accablée de sollicitudes, de tribulations, de misères, de dégoûts, d'anxiétés, d'angoisses... que sais-je ? Les afflictions de la vie ne se classent pas, tant leur famille est divisée et nombreuse. Eh bien ! pour adoucissement à tous ces maux, vous n'avez que la patience, douce et

chrétienne résignation , qui tempère toute amertume, calme toute douleur, adoucit toute peine, expie nos fautes et purifie notre vertu. Et avec elle de votre croix vous monterez au ciel ; sans elle, au contraire, vous descendrez. Oh ! que c'est triste à dire, lorsqu'on a déjà, sur la terre, irrité, aigri, centuplé ses maux par son impatience ! Oui, vous descendrez ou courrez le plus grand risque de descendre dans l'abîme de ces souffrances qui ne sont plus passagères, mais éternelles.

§ 2. — *La charité est douce et pleine de clémence.*

La charité est pleine de bénignité et de complaisance. Elle doit se retrouver dans tout ce qui compose la créature intelligente et sensible : douceur dans le cœur, elle en règle les sentiments ; douceur dans les paroles, elle en bannit l'amertume ; douceur dans les conversations, elle en est l'agrément ; douceur dans le commerce de la société, elle en fait le lien ; douceur dans le caractère : loin de nous ces humeurs impétueuses, dures, inflexibles ; douceur dans les manières et la conduite, la charité les dirige et y préside ; enfin, douceur jusque dans la sévérité, lorsqu'il est nécessaire de l'employer : alors, autant qu'il nous est possible, adoucissons les expressions, modérons la rigueur des reproches et des réprimandes, et que l'amertume de la correction soit toujours tempérée par le miel de la charité.

La douceur chrétienne est le complément de la charité effective, elle en est le parfum. La douceur s'insinue partout, dans la vie de celui qui la possède ; c'est une atmosphère dans laquelle vit l'âme chrétienne, et dont elle environne aussi les autres âmes qui vivent avec elle. Elle se révèle dans les mille détails de la vie, circonstances sans nom, où il faut céder, consentir, aimer. C'est elle qui enseigne l'art incomparable de supporter les défauts d'autrui, quand, mourant à lui-même et abandonnant tout à l'esprit de Dieu, selon l'expression de Fénelon, le chrétien sent son cœur s'élargir et se remplir d'une compassion sans bornes.

Femmes chrétiennes, si vous désirez aimer Jésus, aimez la douceur, car Jésus est la douceur même. *L'humanité et la bonté de notre Sauveur s'est manifestée en nous instruisant, afin que nous soyons doux envers les autres, comme lui-même a été doux envers tous.*

Que votre voix, votre conversation, que vos regards soient pleins de douceur ; que vos mains soient empressées et complaisantes. Ayez des entrailles de miséricorde, et que votre cœur soit rempli de grâce et de charité.

### § 3. — *La charité n'est point envieuse.*

Défendez-vous de l'envie, c'est la passion du monde la plus basse et la plus honteuse ; elle est toujours désavouée. La plus grande marque qu'on

est né avec de grandes qualités, c'est de vivre sans envie.

L'envie ne s'exerce pas toujours seulement sur les choses terrestres ; elle s'attache aussi souvent aux choses célestes. Combien de personnes qui aiment Dieu, qui regrettent de ne pas l'aimer comme tels et tels, et voudraient que tous les dons du ciel leur fussent réservés ! Elles commencent par le regret de n'en point avoir assez et finissent par l'envie.

Une personne pleine de charité ressent une satisfaction réelle et touchante quand les autres font bien, quand ils font mieux qu'elle-même ; elle dit comme Moïse : *Plût à Dieu que tous fussent prophètes !* et comme l'Apôtre : *Quelques uns prêchent avec une intention qui n'est pas pure ; mais qu'importe , pourvu que Jésus-Christ soit annoncé ?*

Il faut aussi savoir être content de son état. Rien de plus rare et de plus estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites ; c'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté. Chaque état a son point de vue, il faut savoir s'y mettre ; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre.

« Il faut, dit saint François de Sales, demeurer en la barque dans laquelle on est pour faire le trajet de cette vie à l'autre ; il y faut demeurer volontiers et paisiblement, parce qu'encore que souvent nous n'y ayons pas été mis par la main de Dieu, mais par celle des hommes, néanmoins, quand nous y sommes, Dieu veut que nous y demeurions.



« Ne semez point vos désirs sur le jardin d'autrui, cultivez seulement bien le vôtre ; ne désirez point de n'être pas ce que vous êtes, mais désirez d'être fort bien ce que vous êtes. »

Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses que d'ajuster les choses à nous. Souvent l'application à chercher le remède irrite le mal, et l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroît et la fortifie. L'attention aux malheurs les rapproche en les tenant présents à l'âme. Ayez l'attention aux biens de votre état, et vous en sentirez moins les peines : une personne sage, à condition égale, a plus de biens et moins de maux. « Si quelqu'un, dit saint François de Sales, veut être content en sa médiocrité, qu'il ne considère pas ceux qui ont plus, mais seulement ceux qui ont moins que lui. »

N'oubliez pas qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines : c'est l'apanage de la vie humaine. Rien de pur, tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune que de prétendre à un bonheur constant (1). Les personnes qui vous parais-

(1) « Il semble, dit M<sup>me</sup> de Maintenon, qu'il y en a qui croient pouvoir s'exempter de la loi commune, et qui voudraient ne pas souffrir la moindre chose. Il n'y a personne qui ne souffre. J'ai l'honneur, depuis longtemps, de voir le roi de fort près : s'il y avait quelqu'un qui pût secouer le joug et n'avoir point de peine, ce serait assurément lui ; cependant il en a continuellement. Il est quelquefois toute une journée dans son cabinet à faire des comptes ; je le vois souvent s'y casser la tête, chercher, recom-

sent les plus heureuses, si vous aviez compté avec leur fortune ou avec leur cœur, ne vous le paraîtraient guère. Il faut savoir, dit un philosophe chrétien, se contenter sur la terre d'un bonheur moyen, c'est-à-dire bénir le ciel quand il nous épargne les grandes épreuves.

Nous n'avons presque tous qu'à examiner notre conscience, et nous verrons combien la jalousie fait souffrir; elle ne cause que des tourments. Pourquoi regrettons-nous perpétuellement de n'être pas dans une autre position? Pourquoi la nôtre nous paraît-elle toujours la plus difficile, la plus insupportable? N'est-ce pas par cet œil d'envie que nous portons sur celle de nos frères? Et c'est ainsi que nous nous dégoûtons des biens que nous possédons, désirant ceux que nous n'avons pas, jusqu'à dévorer notre propre existence.

Que dirons-nous de la *jalousie*, qui est l'envie appliquée aux affections? Nous voulons tous être aimés, même n'étant point aimables. C'est un bien-

mencer plusieurs fois, et il ne les quitte point qu'il ne les ait achevés, et il ne s'en décharge pas sur ses ministres. Il ne se repose sur personne du réglemeut de ses armées; il possède le nombre de ses troupes et de ses régiments en détail, comme je possède les bandes de vos classes. Il tient plusieurs conseils par jour, où l'on traite d'affaires souvent fâcheuses et toujours ennuyeuses, comme des pestes, des famines, et autres afflictions. Il n'est presque plus question de plaisirs pour lui; les affaires prennent tout son temps. Cependant y a-t-il une condition en apparence qui devrait être plus exempte de fatigue que celle de la royauté? »

(Entretiens sur l'éducation.)

fait de la Providence que ce désir d'être aimé, parce qu'il nous porte à tâcher de mériter de l'être. Mais non seulement nous voulons être aimés, nous voulons encore être exclusivement aimés. Il faut que celui à l'affection duquel nous prétendons n'ait point d'yeux pour voir, d'esprit pour comparer, de force pour agir ; il faut qu'il concentre sur nous toutes ses affections, qu'il nous rapporte toutes ses facultés, qu'il ne voie que par nos yeux, qu'il n'agisse que par notre impulsion, sans aucune arrière-pensée. N'est-ce pas d'une grande injustice ? C'est demander l'impossible.

« Je laisse aux peintres et aux poètes, dit Bossuet, de représenter à vos yeux les horreurs de la *jalousie*, le venin de ce serpent et les cent yeux de ce monstre ; il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir et la haine jusqu'à la furie ; et c'est peut-être pour cette raison que le Saint-Esprit nous dit : *La jalousie est dure comme l'enfer*, parce qu'elle ramasse en effet les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait, la rage et le désespoir. »

C'est l'envie qui produit, la plupart du temps, cette espèce d'antipathie que l'on éprouve pour telle ou telle personne. Si l'on voulait bien s'en rendre compte, on serait souvent forcé de s'avouer que cette personne ne nous déplaît que parce que, pour les uns, elle est plus belle ; pour d'autres, elle

est plus riche ; pour celle-là, elle a plus d'esprit ; pour celle-ci, plus d'avantages : voilà son plus grand tort. C'est l'envie qui délie nos langues et nous fait trouver un défaut là où il y a une supériorité quelconque ; et la preuve en est que nous ne médisons guère de nos inférieurs. Prenons-y garde : quand il y a antipathie, il est rare qu'il n'y ait pas aussi désobligeance ; la désobligeance produit le mécontentement, le mécontentement amène l'aigreur, et l'aigreur provoque la haine. Voilà pourquoi saint Paul a dit : *L'envieux n'entrera pas dans le royaume des cieux.*

§ 4 — *La charité n'est point précipitée ni téméraire.*

Ce mot est d'une grande étendue. Sous prétexte de bien et de zèle, on est souvent inconsidéré, importun, entreprenant ; on se rend odieux, au lieu de s'insinuer dans les esprits ; on gâte les meilleures affaires pour vouloir en accélérer le succès, ou pour les porter à un point de perfection dont elles ne sont pas susceptibles. La vraie charité est prudente et éclairée. Comme c'est l'amour de Dieu, ce feu sacré répand la lumière avant que d'embraser ; il montre la route avant que d'inviter à la suivre. Il ne faut pourtant pas juger de ses opérations par les règles de la politique mondaine.

Quelquefois on trouve *précipités et téméraires* ceux qui se livrent au service de Dieu ; on les taxe d'excès, on les accuse d'enthousiasme : c'est là le langage de la fausse sagesse. L'amour de Dieu ne connaît point ces tempéraments ; il presse de marcher, mais il empêche qu'on ne se précipite en marchant. Agir sans motifs réels ou assez grands, c'est enthousiasme ; mais agir sur le vrai fonds de la volonté de Dieu, manifestée par les règles de la foi et reconnue par les gens de bien, c'est prudence chrétienne, c'est la voie que prend la sainte charité.

§ 5. — *La charité ne s'enfle point d'orgueil.*

Quoique l'humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de la société, et si nécessaire que, sans elle, nous sommes d'un commerce difficile. C'est l'idée que nous avons de nous-mêmes qui nous fait soutenir nos droits avec tant de hauteur et prendre sur ceux d'autrui.

O Jésus, votre amour est humble, il ne s'enfle point, il ne s'arroe rien, il ne se rit de personne, ne méprise personne, ne dédaigne personne ; enfin, votre amour est semblable à vous. Jésus humble naît d'une humble vierge, il est nourri par un humble artisan, il appelle à lui d'humbles enfants, il se révèle aux petits, il converse avec

les simples, il fait ses délices d'être avec les humbles. Tel est votre amour, ô Jésus ; il se tient dans l'obscurité, il ne s'élève point, mais il s'abaisse et choisit la dernière place ; il ne s'attribue rien, parce qu'il honore tous les hommes ; il ne méprise personne, parce qu'il aime tous les hommes.

§ 6. — *La charité n'est point ambitieuse.*

La charité n'ambitionne pas ce qui est de la terre, mais uniquement ce qui est du ciel. Elle n'aime point les premières places dans les festins, les premiers sièges dans les assemblées. Elle ne court pas après les dignités, les honneurs, l'éclat : frivoles avantages qui s'évanouissent comme la fumée. Nous savons cela, nous en faisons quelquefois des leçons aux autres, et nous ne laissons pas d'être esclaves de l'ambition. Dans quelque état que nous soyons, nous voulons tenir un rang distingué, être démêlés de la foule, dominer sur les autres, et rien n'est plus contraire à la sainte et précieuse charité.

Seigneur, nous ne connaissons point nos intérêts quand nous nous livrons à l'ambition et quand nous renonçons à votre amour. Le bonheur en cette vie consiste à vouloir n'être rien et à vous aimer uniquement. Je sens cette vérité, je la goûte même, je suis sur le point d'en faire la règle de ma con-

duite ; qu'est-ce donc qui m'arrête ? Sainte charité, venez dans mon cœur, et dès ce moment je suis heureuse.

**§ 7. — La charité ne cherche point ses propres intérêts.**

La charité ne cherche point son propre intérêt, mais celui de Jésus-Christ et du prochain.

Le premier devoir de la vie chrétienne est de songer aux autres. Ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. La vie civile est un commerce d'offices mutuels, le plus honnête y met davantage ; en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour-propre outré fait les grands crimes ; quelques degrés au-dessous, il fait les vices ; mais, pour peu qu'il en reste, il affaiblit les vertus et les agréments de la société.

Celui qui vous aime, ô Jésus, ne cherche point son intérêt, parce que son intérêt n'est pas le vôtre ; il ne pense point à lui, mais à vous ; il s'oublie pour vous trouver, il se perd pour vous gagner, il se renonce lui-même pour vous suivre.

§ 8. — *La charité ne se met point en colère.*

La colère vient de l'orgueil, et la charité est humble. La douceur est la plus aimable des qualités; mais, si elle n'est que l'effet d'une disposition naturelle, elle est exposée à dégénérer en faiblesse; elle n'est une vertu chrétienne que lorsqu'elle est fondée sur l'humilité.

La charité ne se plaint ni des personnes, ni des événements, ni des temps, ni des choses; elle attend avec patience le moment de Dieu, et, au milieu des plus violentes tempêtes, elle conserve la paix intérieure, qui est le plus grand de tous les biens.

Lorsqu'on la maudit, elle ne maudit point; lorsqu'on l'attaque, elle ne répond point: lorsqu'on la contredit, elle ne contredit point; lorsqu'on la provoque, elle ne s'empporte point; mais au contraire, toujours patiente, toujours pacifique, elle bénit ceux qui la maudissent, elle prie pour ceux qui la persécutent, elle fait du bien à ceux qui la haïssent.

Les hommes qui ont la douceur en partage sont supérieurs à tout ce qu'on peut leur dire et à tout ce qu'on peut leur faire, dit saint Thomas d'Aquin.



§ 9. — *La charité ne pense point le mal.*

Il y a beaucoup de mal, beaucoup de méchanceté dans le monde, la charité ne l'ignore point ; elle s'en afflige, parce que Dieu est offensé, mais elle ne taxe point les personnes. Elle considère tout avec bienveillance, et, dans la simplicité de son cœur, croit les autres meilleurs qu'elle-même. Elle ne fait point attention aux imperfections des autres, elle ne voit pas la paille qui est dans l'œil du prochain. Quand le crime est évident, elle compatit au malheur du coupable, elle l'excuse autant qu'il est en elle ; bien loin d'aggraver la faute, elle la diminue, elle en fait disparaître la noirceur, et toujours elle tire parti des égarements du prochain, pour croître dans l'humilité, pour remercier Dieu de ce qu'il n'a pas permis qu'elle succombât aux mêmes tentations, pour veiller avec plus de soin sur ses propres démarches, enfin pour se renouveler dans les sentiments de pénitence et de ferveur au souvenir des péchés que Dieu lui a pardonnés. Quoique votre frère ait des défauts, il est difficile qu'il n'ait pas aussi quelque chose de recommandable ; attachez-vous à ce qu'il a de bon en lui, et laissez ce qu'il a de mauvais ; imitez l'abeille, qui, ne s'arrêtant que sur les fleurs, laisse les épines qui les environnent. Ainsi se conduit une personne que la charité anime.

Fidèles à ces divins enseignements, femmes pieuses, ne soyez point précipitées dans vos jugements, n'écoutez point les calomnies, résistez même aux premières apparences, et ne vous empressiez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables. « Ne parlez jamais, dit saint François de Sales, des humeurs et de la manière d'agir des autres; car, quand vous demeureriez avec des anges, vous seriez trompée du jugement que vous porteriez de ces choses, parce que beaucoup d'entre elles ne vous paraîtront pas bonnes, faute de les entendre et de les bien pénétrer. »

Les motifs d'une action en apparence coupable sont-ils douteux ? Jugez suivant la charité, et souvenez-vous qu'à Dieu seul appartient de juger les justices, dans ce dernier jour où tout sera consommé.

Dieu seul voit le fond du cœur et les ressorts les plus cachés des actions, les pensées, les sentiments et les mouvements les plus secrets; c'est pourquoi il est le seul juge véritable. Nous autres, nous jugeons presque toujours à travers les inclinations de notre cœur, nous jugeons en raison de nos penchants, de nos dispositions, de nos désirs, de nos aversions, et l'amour de nous-mêmes, notre propre intérêt, nous contraint ou nous aveugle aisément.

Il faudrait, dans les jugements particuliers, imiter l'équité des jugements solennels. Jamais les ju-

ges ne décident sans avoir examiné, écouté et confronté les témoins avec les intéressés ; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit, toute autorité paraît bonne quand il faut condamner.

O charité sainte, délivrez mon âme de ce mauvais fond, de cette injustice aussi basse que criminelle ; mettez en moi des pensées simples, bonnes, tranquilles, affectueuses pour le prochain ; que je n'oublie jamais que c'est mon frère que je juge, et que notre Père commun, qui est dans le ciel, nous jugera un jour l'un et l'autre.

§ 10. — *La charité ne se réjouit point de l'iniquité.*

Le caractère de la charité est directement opposé à un vice bien commun dans le monde. On se réjouit de l'injustice en trois manières différentes : 1<sup>o</sup> quand on se trouve dans l'occasion de s'enrichir ou de s'avancer par des voies injustes, dont les hommes ne connaîtront pas la malice ; 2<sup>o</sup> quand on voit le prochain engagé dans des pratiques qui le perdront et qui renverseront sa fortune ; 3<sup>o</sup> quand il arrive des événements qui brouillent les affaires publiques ou les particuliers entre eux.

*Se réjouir de l'injustice* est, à proprement parler, le caractère du méchant. L'homme plein du

divin amour s'afflige de l'iniquité et voudrait pouvoir l'empêcher, l'extirper du monde ; il désirerait que les autres prospérassent en tout, et que lui seul fût exposé aux traverses de la vie ; bien loin de profiter des écarts ou de l'infortune de son prochain, il le redresse, il le console, il le remet dans la voie du bonheur temporel et spirituel.

§ 11. — *La charité se réjouit de la vérité.*

L'injustice est toujours fautive, parce que c'est une opposition à la loi. Au contraire, rien de plus vrai que la justice, que la probité, que la fidélité aux lois divines, et rien aussi qui plaise plus à la charité.

Les hommes sont remplis d'erreurs et de faussetés. Ah ! voilà le triomphe de la charité : elle démêle le vrai au milieu du mensonge, elle sépare les beaux traits de la candeur, de la simplicité, de la fidélité, de la cordialité, des nuances hideuses du mensonge et de la duplicité.

Votre amour, divin Jésus, est l'amour de toute vérité ; il n'est point séducteur comme l'amour du monde, il n'est point menteur comme l'amour de la gloire, il n'est point trompeur comme l'amour des richesses. Votre amour se plaît dans la vérité ; ses paroles sont des paroles vraies, et ses discours sont sincères.

§ 12. — *La charité se contente de tout.*

La charité ne se plaint de rien , elle paraît contente de toutes les situations, elle conserve l'égalité d'âme au milieu des épreuves. C'est qu'elle voit en tout et partout la sainte volonté de Dieu ; comme c'est à Dieu seul qu'elle veut plaire , c'est en Dieu seul qu'elle répand ses désirs.

§ 13. — *La charité croit tout.*

Cela est vrai , soit qu'on envisage la charité comme amour de Dieu , soit qu'on la considère comme amour du prochain. Dans le premier rapport, la charité fortifie la foi, vivifie la foi, augmente la foi. L'homme qui est animé de l'amour de Dieu vit dans la foi, parce que la charité donne sans cesse l'aliment de cette vie. Cette foi n'est point une connaissance historique des mystères, c'est un sentiment intime de la vérité de Dieu et des merveilles qu'il a opérées pour nous ; c'est une admiration presque continuelle de ses grandeurs et une reconnaissance soutenue de ses bienfaits.

La charité n'est pas seulement l'amour de Dieu, c'est encore l'amour du prochain, et, dans ce sens, il est également vrai de dire que *la charité croit*

*tout*, ce qui signifie, selon la pensée de saint Jean Chrysostôme, que, quand on aime véritablement son prochain, on croit de lui le bien que d'autres en disent et le bien qu'on lui désire soi-même ; on n'espère pas seulement qu'il rentrera dans les voies de la justice, on se persuade même que cela arrivera ; on met une telle confiance dans la protection du ciel, dans les prières qui se font pour une âme égarée, qu'on ne doute pas de sa conversion. C'est bien là le procédé de l'amour ; bien loin de se plaindre des écarts du pécheur, d'invectiver contre son endurcissement, l'amour se place toujours dans des points de vue plus consolants : il considère le sang de Jésus-Christ toujours prêt à laver les iniquités de ce prodige ; il croit que des prodiges de miséricorde se renouvelleront encore en sa faveur. « La charité, dit saint Jean Chrysostôme, croit tout le bien possible du prochain, parce qu'elle aime vivement. »

#### § 14. — *La charité espère tout.*

L'espérance est la ressource de l'homme dans ses maux ; c'est un bien que nulle traverse ne doit arracher de notre cœur. Mais ce qui fait l'illusion commune des malheureux, c'est qu'ils mettent leur espérance dans des chimères, dans des suppositions idéales. Ce n'est pas ainsi que procède la charité quand elle s'est rendue maîtresse d'un cœur. Celui

qui aime Dieu *espère tout* ; il a dans lui une sorte de consolation, de témoin, de garant, qui ne lui permet pas d'être inquiet sur la possession des biens éternels. Sans cesser de veiller sur lui-même, sans perdre de vue sa fragilité propre et la force des ennemis qui l'environnent, il vit néanmoins dans une sorte de sécurité fondée sur la miséricorde et sur les promesses de son Dieu.

Le défaut d'espérance amène le découragement, puis le désespoir qui tue l'activité en lui ôtant son aiguillon. L'homme de foi ne désespère jamais ; l'espérance chrétienne est une vertu, parce qu'elle est le premier fruit de la foi. Celui qui croit en Dieu, à sa providence, à sa bonté et à sa puissance, a toujours un refuge, un appui au milieu des plus vives douleurs, des plus grandes infortunes ; quand il perdrait tout au monde et le monde lui-même, Dieu lui reste et tout avec Dieu.

#### § 15. — *La charité attend tout.*

La charité est pleine de constance, de longanimité, de persévérance ; elle attend tout de Dieu ; elle se résigne à tout, parce qu'elle a mis en Dieu tous ses biens. Courage donc, âme chrétienne ! Si vous aimez Jésus, attendez le Seigneur, marchez avec fermeté, que votre cœur soit sans crainte et compte sur le Seigneur ; car il viendra, et il ne tardera pas à venir.

§ 16. — *La charité ne périt point.*

Comment périrait-elle ? C'est l'amour de Dieu, c'est Dieu même, car *Dieu est charité*. La foi et l'espérance cesseront, l'amour seul demeurera fixe dans notre cœur et fera notre bonheur dans l'éternité. L'amour de Dieu est le seul bien qui me reste, il faut donc que ce soit le seul bien auquel je m'attache, le seul bien qui m'intéresse, le seul bien que je préfère à tous les biens, le seul bien sur lequel je doive établir toutes mes espérances et tous mes désirs.

J. M. J.



---

# TABLE DES MATIÈRES.

---

|                           |             |           |
|---------------------------|-------------|-----------|
| <b>PRÉFACE</b> . . . . .  | <i>Page</i> | <b>v</b>  |
| <b>DÉDICACE</b> . . . . . |             | <b>ix</b> |

## **I. De la vraie piété.**

|   |    |
|---|----|
| 1. Excellence de la vraie piété . . . . .     | 11 |
| 2. Idée de la vraie piété . . . . .           | 15 |
| 3. Combien la vraie piété est facile. . . . . | 17 |
| 4. Caractères de la vraie piété. . . . .      | 26 |

## **II. De la vraie piété dans la famille.**

|  |    |
|--|----|
| 1. L'esprit de la sainte Famille . . . . . | 31 |
| 2. L'ordre . . . . .                       | 33 |
| 3. L'union des cœurs . . . . .             | 35 |
| 4. L'amour du travail . . . . .            | 37 |
| 5. L'esprit d'oraison . . . . .            | 39 |

## **III. De la piété aimable.**

|  |    |
|--|----|
| 1. Combien il est important de rendre la piété aimable. . . . .      | 45 |
| 2. Combien notre divin Sauveur a rendu la vertu aimable. . . . .     | 53 |
| 3. La vraie piété est pleine d'indulgence et de discrétion . . . . . | 56 |
| 4. La vraie piété est pleine de bienveillance . . . . .              | 58 |
| 5. De l'égalité d'humeur . . . . .                                   | 60 |

## **IV. De la simplicité chrétienne.**

|  |    |
|--|----|
| 1. Excellence de la simplicité. . . . .            | 66 |
| 2. Pratique de la simplicité chrétienne, . . . . . | 72 |

## **V. Des rapports avec le directeur.**

|  |    |
|--|----|
| 1. Nécessité d'un directeur . . . . .    | 75 |
| 2. Qualités d'un bon directeur . . . . . | 79 |

|   |    |
|---|----|
| 3. Du choix d'un directeur. . . . .                     | 84 |
| 4. De la manière de se comporter avec son directeur . . | 87 |
| 5. Matière de la direction. . . . .                     | 92 |
| 6. De l'esprit de foi dans la direction . . . . .       | 94 |
| 7. Pour quelles raisons doit-on changer de directeur? . | 79 |

#### VI. De la vie réglée.

|   |     |
|---|-----|
| 1. Nécessité d'un règlement de vie. . . . .   | 109 |
| 2. Avantages d'une vie réglée . . . . .   | 112 |
| 3. Du règlement convenable à chaque âme pieuse . . .                                | 116 |
| 4. Comment on doit allier ensemble l'exactitude et l'esprit<br>de liberté . . . . . | 118 |
| 5. De la condescendance pour le prochain . . . . .                                  | 122 |
| 6. Il faut éviter de prendre trop sur soi-même . . . .                              | 128 |

#### VII. Du lever et de la prière du matin.

|   |     |
|---|-----|
| 1. Combien il est avantageux de se lever de bonne heure . | 130 |
| 2. Il faut offrir à Dieu les prémices du jour . . . . .   | 138 |

#### VIII. De l'heure du coucher et de la prière.

|                                    |     |
|------------------------------------|-----|
| 1. De l'heure du coucher . . . . . | 143 |
| 2. De la prière du soir . . . . .  | 148 |

#### IX. De la prière et de l'oraison.

|  |     |
|--|-----|
| 1. Avis pratiques sur la prière et l'oraison mentale . . | 155 |
| 2. Pratique de l'oraison mentale . . . . .               | 167 |

#### X. De la dévotion au saint Sacrement.

|  |     |
|--|-----|
| 1. La sainte Messe . . . . .   | 176 |
| 2. La fréquente communion . . . . .  | 179 |
| 3. Maximes de saint François de Sales sur la fréquentation<br>des sacrements . . . . . | 189 |
| 4. De la visite au très-saint Sacrement . . . . .                                      | 194 |

#### XI. Des lectures spirituelles.

|  |     |
|--|-----|
| 1. Avantages des bonnes lectures . . . . .                 | 206 |
| 2. Règles pour bien profiter des lectures spirituelles . . | 212 |

#### XII. Instructions pratiques sur le sacrement de Pénitence.

|   |     |
|---|-----|
| 1. Combien le retour du pécheur est agréable à Dieu . . | 225 |
| 2. Avantages de la confession . . . . .                 | 228 |

|  |     |
|--|-----|
| 3. De l'examen de conscience . . . . .   | 236 |
| 4. Qualités de la confession . . . . .   | 238 |
| 5. De la contrition . . . . .            | 243 |
| 6. De la satisfaction . . . . .          | 249 |
| 7. Des indulgences . . . . .             | 250 |
| 8. Des confessions de dévotion . . . . . | 255 |

### **XIII. Des retraites.**

|  |     |
|--|-----|
| 1. Retraite du mois et préparation à la mort . . . . . | 259 |
| 2. Méthode de la retraite du mois . . . . .            | 264 |
| 3. De la retraite annuelle . . . . .                   | 266 |

### **XIV. De la dévotion des femmes chrétiennes à Marie.**

|   |     |
|---|-----|
| 1. Marie, mère des hommes . . . . .                           | 271 |
| 2. Marie, modèle et patronne de la femme chrétienne . . . . . | 274 |
| 3. Dévotion des mères à Marie . . . . .                       | 278 |
| 4. Pratiques en l'honneur de Marie . . . . .                  | 285 |

### **XV. Du bon emploi du temps.**

|  |     |
|--|-----|
| 1. Prix du temps . . . . .                                 | 288 |
| 2. Avantages d'une vie occupée . . . . .                   | 290 |
| 3. De la fidélité à ses devoirs d'état . . . . .           | 297 |
| 4. Du travail manuel des personnes pieuses . . . . .       | 303 |
| 5. Règles pour bien faire les actions ordinaires . . . . . | 308 |

### **XVI. Des repas.**

|   |     |
|---|-----|
| 1. Règles de la tempérance chrétienne . . . . .   | 319 |
| 2. De la discrétion dans l'abstinence . . . . .   | 327 |
| 3. Comment on doit sanctifier les repas . . . . . | 332 |

### **XVII. De la mortification chrétienne.**

|   |     |
|---|-----|
| 1. Nécessité de la mortification . . . . .                      | 336 |
| 2. La mortification doit être réglée sur l'obéissance . . . . . | 340 |
| 3. Excellence des mortifications communes . . . . .             | 343 |
| 4. Du bon usage des croix . . . . .                             | 345 |
| 5. Des maladies . . . . .                                       | 350 |
| 6. Des rapports avec le médecin . . . . .                       | 353 |
| 7. Des prières pendant la maladie . . . . .                     | 357 |

**XVIII. De l'apostolat des femmes.**

|  |     |
|--|-----|
| 1. Apostolat des femmes dans l'Eglise et dans la société . . . . . | 361 |
| 2. L'apostolat des femmes au sein de la famille . . . . .          | 376 |
| 3. Caractères de l'apostolat des femmes . . . . .                  | 387 |
| 4. L'apostolat du bon exemple . . . . .                            | 392 |
| 5. L'apostolat de la prière . . . . .                              | 397 |

**XIX. Des œuvres de miséricorde.**

|  |     |
|--|-----|
| 1. De la charité des femmes chrétiennes . . . . .  | 406 |
| 2. De l'aumône . . . . .                           | 411 |
| 3. Des qualités de l'aumône . . . . .              | 419 |
| 4. Comment on doit visiter les pauvres . . . . .   | 430 |
| 5. De l'aumône spirituelle . . . . .               | 435 |
| 6. Support du prochain. . . . .                    | 446 |
| 7. De la correction fraternelle. . . . .           | 454 |
| 8. Comment on doit recevoir la correction. . . . . | 464 |
| 9. L'indulgence . . . . .                          | 468 |

**XX. De la dévotion aux saintes âmes du purgatoire. . . . .**

470

**XXI. Caractères de la charité. . . . .**

478

|  |     |
|--|-----|
| 1. La charité est patiente . . . . .                         | 480 |
| 2. La charité est douce et pleine de clémence . . . . .      | 482 |
| 3. La charité n'est point envieuse . . . . .                 | 483 |
| 4. La charité n'est point précipitée ni téméraire . . . . .  | 488 |
| 5. La charité ne s'enfle point d'orgueil . . . . .           | 489 |
| 6. La charité n'est point ambitieuse . . . . .               | 490 |
| 7. La charité ne cherche point ses propres intérêts. . . . . | 491 |
| 8. La charité ne se met point en colère . . . . .            | 492 |
| 9. La charité ne pense point le mal. . . . .                 | 493 |
| 10. La charité ne se réjouit point de l'iniquité . . . . .   | 494 |
| 11. La charité se réjouit de la vérité. . . . .              | 496 |
| 12. La charité se contente de tout . . . . .                 | 497 |
| 13. La charité croit tout. . . . .                           | 497 |
| 14. La charité espère tout . . . . .                         | 498 |
| 15. La charité attend tout . . . . .                         | 499 |
| 16. La charité ne périt point . . . . .                      | 500 |

FIN DE LA TABLE.

3  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50

